

J. HUSSON ET B. TORESSE

Beaux
Blivres
Belles &
Blectures

recherches et travaux dirigés

LAROUSSE

classes terminales du premier degré

JULIEN HUSSON

Directeur de l'École normale de Versailles

et

BERNARD TORESSE

Instituteur

BEAUX LIVRES

BELLES LECTURES

RECHERCHES ET TRAVAUX DIRIGÉS
COURS MOYEN 2^e ANNÉE
CLASSES DE FIN D'ÉTUDES



LIBRAIRIE LAROUSSE

17, rue du Montparnasse, et boulevard Raspail, 114 - Paris-VI^e

Préface

L'appétit de la lecture et le plaisir de lire s'émousseraient vite s'ils ne répondaient à un besoin et ne procuraient une satisfaction qui sont fonction de l'âge et de la culture. C'est pourquoi les auteurs de cet ouvrage ont laissé à des enfants le soin de faire la pré-sélection des auteurs et des textes.

L'unanimité des jeunes lecteurs s'est si aisément réalisée qu'il est possible d'offrir à d'autres écoliers ce recueil comme s'il était le leur. Garçons et filles de 11 à 14 ans d'un Cours Complémentaire ont noté, durant plusieurs années, les passages les plus intéressants de leurs livres de bibliothèque. A ce fichier de base nous avons joint des recueils entiers de contes et de nouvelles, des anthologies et des « morceaux choisis », constituant ainsi une documentation de plus de huit mille titres différents. Pendant deux années consécutives, chaque jour, à l'heure de la lecture, les garçons d'un Cours Moyen 2^e année en ont extrait les plus belles histoires qui ralliaient le suffrage de toute la classe : six cents d'abord, puis trois cents seulement après un choix plus exigeant. Bien que dépourvus de culture littéraire, nos élèves ont, en général, retenu les textes de certains de nos meilleurs écrivains. Les pages ainsi adoptées ont été mises ensuite en usage, pendant trois mois, dans quatre classes — urbaines et rurales — de garçons et de filles au niveau du Cours Moyen et du Cours de fin d'études, qui ont procédé à une sélection au troisième degré, ne conservant ainsi que la moitié des textes. C'était encore trop pour un manuel ; nous en avons choisi soixante-quatre pour l'édition.

Telle est donc, brièvement résumée, cette expérience pédagogique qui reflète vrai-

ment le goût de garçons et de filles de 11 à 14 ans.

Ce choix laissé aux enfants, il revenait aux auteurs de composer l'ouvrage et d'orienter les travaux des élèves dont la lecture devient à la fois le prétexte et le stimulant.

L'appareil pédagogique est très simple. Nous avons fait suivre chaque texte de plusieurs questions auxquelles l'élève répondra par écrit et qui permettront au maître de s'assurer que l'histoire a été lue et comprise.

Nous n'avons pas jugé utile de faire figurer, après chaque texte, des explications de mots, car nous sommes persuadés que seul l'usage quotidien du dictionnaire, quelles qu'en soient par ailleurs les difficultés d'emploi, rendra vraiment service aux élèves.

Nous avons été surtout préoccupés d'amorcer le travail culturel dont la lecture peut être le prétexte et qui répond aux exigences des enfants de 11 à 14 ans. Nous leur proposons donc des enquêtes qui les orienteront vers des lectures documentaires intéressantes et variées et nous leur indiquons les meilleurs livres de bibliothèque qui correspondent aux intérêts de leur âge.

De conception nouvelle, ce manuel permet aux instituteurs d'extraire des passages courts pour étudier la technique de la lecture à haute voix — pratique que nous croyons nécessaire —, mais, contenant de longs textes, il a surtout le privilège d'entraîner nos élèves à la lecture silencieuse et ainsi de leur donner ce goût de lire qui reste, à une époque où dominent les sons et les images, l'un des buts essentiels de l'école primaire.

LES AUTEURS



(Phot. Trampus.)

LA CHASSE

LA CHASSE A L'OURS

Dans le village de Fouly vivait, il y a quelques années, un pauvre paysan nommé Guillaume Mona.

Un ours venait toutes les nuits voler ses poires. Il s'adressait de préférence à un poirier chargé de crassanes. Qui est-ce qui se douterait qu'un animal comme ça a les goûts de l'homme et qu'il ira choisir dans un verger justement les poires fondantes? Or, le paysan de Fouly préférait aussi, par malheur, les crassanes à tous les autres fruits. Il crut d'abord que c'étaient des enfants qui venaient faire du dégât dans son clos; il prit en conséquence son fusil, le chargea avec du gros sel de cuisine et se mit à l'affût. Vers les onze heures, un rugissement retentit dans la montagne. « Tiens, dit-il, il y a un ours dans les environs. » Dix minutes après, un second rugissement se fit entendre, mais si puissant, si rapproché que Guillaume pensa qu'il n'aurait pas le temps de gagner sa maison, et se jeta à plat ventre contre terre, n'ayant plus qu'une espérance, que c'était pour ses poires et non pour lui que l'ours venait. Effectivement, l'animal parut presque aussitôt au coin du verger, s'avança en droite ligne vers le poirier en question, passa à dix pas de Guillaume, monta lestement sur l'arbre, dont les branches craquaient sous le poids de son corps, et se mit à y faire une consommation telle qu'il était évident que deux visites pareilles rendraient la troisième inutile. Lorsqu'il fut rassasié, l'ours descendit lentement, comme s'il avait du regret d'en laisser, repassa près de notre chasseur, à qui le fusil chargé de sel ne pouvait pas être dans cette circonstance d'une grande utilité, et se retira tranquillement dans la montagne. Tout cela avait duré une heure, à peu près, pendant laquelle le temps avait paru plus long à l'homme qu'à l'ours. Cependant, l'homme était un brave... et il avait dit tout bas en voyant l'ours s'en aller :

« C'est bon, va-t'en; mais ça ne se passera pas comme ça; nous nous reverrons. »

Le lendemain, un de ses voisins, qui le vint visiter, le trouva occupé à scier en lingots les dents d'une fourche.

« Qu'est-ce que tu fais donc là? lui dit-il.

— Je m'amuse », répondit Guillaume.

Le voisin prit les morceaux de fer, les tourna et les retourna dans sa main en homme qui s'y connaît, et, après avoir réfléchi un instant :

« Tiens, Guillaume, dit-il, si tu veux être franc, tu avoueras que ces petits chiffons de fer sont destinés à percer une peau plus dure que celle d'un chamois.

— Peut-être, répondit Guillaume.

— Tu sais que je suis bon enfant, reprit François (c'était le nom du voisin), eh bien, si tu veux, à nous deux l'ours; deux hommes valent mieux qu'un.

— C'est selon », dit Guillaume.

Et il continua de scier son troisième lingot.

« Tiens, continua François, je te laisserai la peau à toi tout seul, et nous ne partagerons que la prime et la chair.

— J'aime mieux tout, dit Guillaume.

— Mais tu ne peux pas m'empêcher de chercher la trace de l'ours dans la montagne, et, si je la trouve, de me mettre à l'affût sur son passage.

— Tu es libre. »

Et Guillaume, qui avait achevé de scier ses trois lingots, se mit, en sifflant, à mesurer une charge de poudre double de celle que l'on met ordinairement dans une carabine.

« Il paraît que tu prendras ton fusil de munition? dit François.

— Un peu! trois lingots de fer sont plus sûrs qu'une balle de plomb.

— Cela gêne la peau.

— Cela tue plus roide.

— Et quand comptes-tu faire ta chasse?

— Je te dirai cela demain.

— Une dernière fois, tu ne veux pas?

— Non.

— Adieu, Guillaume!

— Bonne chance, voisin! »

Et le voisin, en s'en allant, vit Guillaume mettre sa double charge de poudre dans son fusil de munition, y glisser ses trois lingots et poser l'arme dans un coin de sa boutique. Le soir, en repassant devant la maison, il aperçut, sur le banc qui était près de la porte, Guillaume assis et fumant tranquillement sa pipe. Il vint à lui de nouveau.

« Tiens, lui dit-il, je n'ai pas de rancune. J'ai trouvé la trace de notre bête; ainsi je n'ai plus besoin de toi. Cependant, je viens te proposer, encore une fois, de faire à nous deux.

— Chacun pour soi », dit Guillaume.

Après, le voisin ne peut rien dire de ce que fit Guillaume dans la soirée.

A dix heures et demie, sa femme le vit prendre son fusil, rouler un sac de toile grise sous son bras et sortir. Elle n'osa pas lui demander où il allait.

François, de son côté, avait véritablement trouvé la trace de l'ours; il l'avait suivie jusqu'au moment où elle s'enfonçait dans le verger de Guillaume, et, n'ayant pas le droit de se mettre à l'affût sur les terres de son voisin, il se plaça entre la forêt de sapins qui est à mi-côte de la montagne et le jardin de Guillaume.

Comme la nuit était assez claire, il vit sortir celui-ci par sa porte de derrière. Guillaume s'avança jusqu'au pied d'un rocher grisâtre qui avait roulé

de la montagne jusqu'au milieu de son clos, et qui se trouvait à vingt pas tout au plus du poirier, s'y arrêta, regarda autour de lui si personne ne l'épiait, déroula son sac, entra dedans, ne laissant sortir par l'ouverture que sa tête et ses deux bras, et, s'appuyant contre le roc, se confondit aussitôt tellement avec la pierre, par la couleur de son sac et l'immobilité de sa personne, que le voisin, qui savait qu'il était là, ne pouvait pas même le distinguer. Un quart d'heure se passa ainsi dans l'attente de l'ours. Enfin un rugissement prolongé l'annonça. Cinq minutes après, François l'aperçut.

Mais, soit par ruse, soit qu'il eût éventé le second chasseur, il ne suivait pas sa route habituelle; il avait, au contraire, décrit un circuit, et, au lieu d'arriver à la gauche de Guillaume, comme il avait fait la veille, cette fois il passait à sa droite, hors de la portée de l'arme de François, mais à dix pas tout au plus du bout du fusil de Guillaume.

Guillaume ne bougea pas. On aurait pu croire qu'il ne voyait pas même la bête sauvage qu'il était venu guetter, et qui semblait le braver en passant si près de lui. L'ours, qui avait le vent mauvais, parut, de son côté, ignorer la présence d'un ennemi, et continua lestement son chemin vers l'arbre. Mais, au moment où, se dressant sur ses pattes de derrière, il embrassait le tronc de ses pattes de devant, présentant à découvert sa poitrine que ses épaisses épaules ne protégeaient plus, un sillon rapide de lumière brilla tout à coup contre le rocher, et la vallée entière retentit du coup de fusil chargé à double charge et du rugissement que poussa l'animal, mortellement blessé.

Il n'y eut peut-être pas une seule personne dans tout le village qui n'entendît le coup de fusil de Guillaume et le rugissement de l'ours.

L'ours s'enfuit, repassant, sans l'apercevoir, à dix pas de Guillaume, qui avait rentré ses bras et sa tête dans son sac et qui se confondait de nouveau avec le rocher.

Le voisin regardait cette scène, serrant sa carabine de la main droite, pâle et retenant son haleine.

Ce fut bien pis quand il vit l'ours blessé, après avoir fait un circuit, chercher à reprendre sa trace de la veille, qui le conduisait droit à lui. L'ours n'était plus qu'à cinquante pas, rugissant de douleur, s'arrêtant pour se rouler et se mordre le flanc à l'endroit de sa blessure, puis reprenant sa course.

Il approchait toujours. Il n'était plus qu'à trente pas. Deux secondes encore, et il venait se heurter contre le canon de la carabine du voisin, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, aspira bruyamment le vent qui venait du côté du village, poussa un rugissement terrible et rentra dans le verger.

« Prends garde à toi, Guillaume, prends garde! » s'écria François en s'élançant à la poursuite de l'ours et oubliant tout pour ne penser qu'à son ami; car il vit bien que, si Guillaume n'avait pas eu le temps de recharger son fusil, il était perdu; l'ours l'avait éventé.

Il n'avait pas fait dix pas, qu'il entendit un cri. Celui-là, c'était un cri humain, un cri de terreur et d'agonie tout à la fois; un cri dans lequel celui

qui le poussait avait rassemblé toutes les forces de sa poitrine, toutes ses demandes de secours aux hommes.

« A moi!... »

Puis rien, pas même une plainte ne succéda au cri de Guillaume.

François ne courait pas, il volait; la pente du terrain précipitait sa course. Au fur et à mesure qu'il approchait, il distinguait plus clairement la monstrueuse bête qui se mouvait dans l'ombre, foulant aux pieds le corps de Guillaume.

François était à quatre pas d'eux, et l'ours était si acharné à sa proie qu'il n'avait pas paru l'apercevoir. Il n'osait tirer de peur de tuer Guillaume, s'il n'était pas mort; car il tremblait tellement qu'il n'était plus sûr de son coup. Il ramassa une pierre et la jeta à l'ours.

L'animal se retourna furieux contre son nouvel ennemi; ils étaient si près l'un de l'autre que l'ours se dressa sur ses pattes de derrière pour l'étouffer; François le sentit bourrer avec son poitrail le canon de sa carabine. Machinalement il appuya le doigt sur la gâchette : le coup partit.

L'ours tomba à la renverse : la balle lui avait traversé la poitrine et brisé la colonne vertébrale.

François le laissa se traîner en hurlant sur ses pattes de devant et courut à Guillaume. Ce n'était plus un homme, ce n'était même plus un cadavre. C'étaient des os et de la chair meurtrie.

Alors, comme il vit, au mouvement des lumières qui passaient derrière les croisées, que plusieurs habitants du village étaient réveillés, il appela à plusieurs reprises, désignant l'endroit où il était. Quelques paysans accoururent avec des armes, car ils avaient entendu les cris et les coups de feu. Bientôt tout le village fut assemblé dans le verger de Guillaume.

Sa femme vint avec les autres. Ce fut une scène horrible. Tous ceux qui étaient là pleuraient comme des enfants.

On fit pour elle, dans toute la vallée du Rhône, une quête qui rapporta sept cents francs. François lui abandonna sa prime, fit vendre à son profit la peau et la chair de l'ours. Enfin, chacun s'empessa de l'aider et de la secourir.

Alexandre DUMAS (1802-1870),
Impressions de voyage en Suisse.

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Pourquoi Guillaume n'a-t-il pas tué l'ours la première fois qu'il le vit?
- 2 — Dessinez le verger de Guillaume et représentez avec précision la piste suivie par l'ours les deux derniers soirs; placez Guillaume à l'affût dans chacun des cas.
- 3 — Relevez dans le texte deux maximes qui traduisent l'une la mentalité de François, l'autre celle de Guillaume. — Laquelle de ces maximes pourrait servir de titre à cette lecture?

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *la vie des ours; les empreintes des animaux*).

- 1 — La vie des ours de montagne et des ours polaires : comparez leur habitat, leur nourriture, leurs mœurs.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n° 152. — *La Montagne* (Larousse), p. 192. — *L'Encyclopédie pour la jeunesse* (Larousse), tome I, p. 144. — L. BERTIN, *la Vie des animaux* (Larousse), tome II, p. 418. — A. PEDERSEN, *Animaux polaires* (coll. « le Point de la question », Horizons de France). — Film fixe (couleurs) : *Faune du pôle et de haute montagne* (Editafilms, n° 1550).
- 2 — *J'ai trouvé la trace de notre bête*, dit François à Guillaume.
Étudiez quelques empreintes d'animaux.
Consultez : A. CHAIGNEAU, *Indices, empreintes et voies des animaux* (Crépin-Leblond). — Film fixe : *Empreintes d'animaux* (Editafilms, n° 3046).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *la vie des ours*).

- R. GUILLOT, *Grichka et son ours* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette).
— J. O. CURWOOD, *le Grizzly* (coll. « Bibl. verte », Hachette).
— G. C. FRANKLIN, *l'Ourse grise des montagnes Rocheuses* (coll. « Marjolaine », Bourrelief).





(Phot. Baufle.)

LE CHASSEUR DE CHAMOIS

L'auteur, Alexandre Dumas, voyage en Suisse. Un guide qui l'accompagne dans la montagne lui raconte l'histoire d'un chasseur de chamois.

Ce chasseur était un pauvre diable... Son adresse était reconnue, et sa réputation s'étendait d'une limite à l'autre de l'Oberland.

Un jour qu'il poursuivait une chamelle, la pauvre bête, ne pouvant traverser un précipice, voyant la mort devant et derrière elle, se coucha au bord de l'abîme, et, comme un cerf aux abois, se mit à pleurer.

La vue des angoisses de la pauvre mère n'attendrit pas le chasseur, qui banda son arbalète, prit une flèche dans sa trousse et s'apprêta à la percer; mais, en reportant les yeux vers l'endroit où il venait de la voir seule un instant auparavant, il aperçut un vieillard assis, ayant à ses pieds la chamelle haletante qui lui léchait la main : ce vieillard était le génie de la montagne. A cette vue, le chasseur baissa son arbalète, et le génie lui dit :

« Homme de la vallée, qui possédez tous les dons qui enrichissent la plaine, pourquoi venez-vous tourmenter ainsi les habitants de la montagne? Je ne descends pas vers vous, moi, pour enlever les poules de vos basses-cours et les bœufs de vos étables. Pourquoi donc alors montez-vous vers moi, pour tuer les chamois de mes rocs et les aigles de mes nuages?

— Parce que je suis pauvre, répondit le chasseur, et que je n'ai rien de ce qu'ont les autres hommes, excepté la faim. Alors, comme je n'avais ni poules ni vaches, je suis venu chercher l'œuf de l'aigle dans son aire et surprendre le chamois dans sa retraite. L'aigle et le chamois trouvent leur nourriture dans la montagne; moi, je ne puis trouver la mienne dans la vallée. »

Alors le vieillard réfléchit, puis, ayant fait signe au chasseur de s'approcher, il se mit à traire la chamelle dans une petite coupe de bois; le lait y prit aussitôt la consistance et la forme d'un fromage; le vieillard le donna au chasseur. « Voilà, lui dit-il, de quoi apaiser, à l'avenir, ta faim. Ce fromage se retrouvera toujours dans ton sac ou ton armoire, pourvu que tu ne le consommes jamais entièrement; je te le donne à une condition : que tu laisseras tranquilles, désormais, mes chamois et mes aigles. »

Le chasseur promit de renoncer à son état, redescendit dans la plaine, accrocha son arbalète à sa cheminée, et vécut un an du fromage miraculeux, qu'il retrouvait intact à chaque nouveau repas.

De leur côté, les chamois, joyeux, avaient repris confiance dans les hommes; ils descendaient jusque dans la vallée; on les voyait gracieusement bondir en venant à la rencontre des chèvres qui grimpaient dans la montagne. Un soir que le chasseur était à sa fenêtre, un chamois vint si près de sa maison qu'il pouvait le tuer sans sortir de chez lui; la tentation était trop forte, il décrocha son arbalète, et, oubliant la promesse qu'il avait faite au génie, il ajusta avec son adresse ordinaire l'animal qui passait sans défiance, et le tua.

Il courut aussitôt vers l'endroit où la bête était tombée, la chargea sur ses épaules, et, l'ayant rapportée chez lui, il en prépara un morceau pour son souper. Lorsque ce morceau fut mangé, il songea à son fromage, qui cette fois allait lui servir non de repas, mais de dessert. Il alla donc vers son armoire et l'ouvrit : il en sortit un gros chat noir, qui avait les yeux et les mains d'un homme; il tenait le fromage à sa gueule, et, sautant par la fenêtre qui était restée ouverte, il disparut.

Le chasseur s'inquiéta peu de cet incident; les chamois étaient redevenus si communs dans la vallée que, pendant un an, il n'eut pas besoin de les aller chercher dans la montagne; cependant, peu à peu, ils s'effarouchèrent, devinrent

de plus en plus rares, puis enfin disparurent tout à fait. Le chasseur, qui avait oublié l'apparition du vieillard, reprit ses anciennes courses dans les rocs et dans les glaciers.

Un jour, il se trouva au même endroit où, trois ans auparavant, il avait lancé une chamelle. Il frappa sur le buisson d'où elle était partie; un chamois en sortit en bondissant. Le chasseur l'ajusta, et l'animal blessé alla tomber sur le bord du précipice où était apparu le vieillard.

Le chasseur l'y suivit; mais il n'arriva pas assez à temps pour empêcher que, dans les mouvements de son agonie, l'animal qu'il poursuivait ne glissât sur la pente inclinée et ne se précipitât du haut en bas du rocher.

L'homme se pencha alors sur le bord pour regarder où le chamois était tombé. Le génie de la montagne était au fond du gouffre; leurs yeux se rencontrèrent, et le chasseur ne put plus détacher les siens de ceux du vieillard. Alors, il sentit un incroyable vertige s'emparer de tous ses sens; il voulut fuir et ne le put. Le vieillard l'appela trois fois par son nom, et, à la troisième fois, le chasseur jeta un cri de détresse qui fut entendu dans toute la vallée, et se précipita dans l'abîme.

ALEXANDRE DUMAS (1802-1870),
Impressions de voyage en Suisse.

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Quelle promesse fit le chasseur au génie de la montagne? Que reçut-il en échange?
- 2 — Ce récit est un conte : notez-en tous les éléments caractéristiques.
- 3 — Compte rendu de lecture : en une dizaine de lignes, racontez cette histoire.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *le gibier de montagne; les animaux du globe qui disparaissent*).

- 1 — Établissez une liste des animaux qui vivent dans la montagne et dites en quoi ils sont utiles ou nuisibles à l'homme et aux plantes. Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 307, 365. — SAMIVEL, *Grand Paradis* (coll. « Tout par l'image », Hachette). — *La Montagne* (Larousse), p. 192. — *La Chasse* (coll. « Vie active », Larousse), p. 191 à 218. — H. CAUSSEN, P. BARRUEL : *Montagnes, la vie des hautes altitudes* (Horizons de France).
- 2 — Les animaux du globe qui disparaissent.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^o 361.

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *la chasse*).

A. DAUDET, *Tartarin de Tarascon* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). —
M. K. RAWLINGS, *Jody et le faon* (coll. « Bibl. verte », Hachette).

DISQUES (coll. « Encyclopédie sonore », Hachette, 33 tr, 21 cm) : *Tartarin de Tarascon*, n° LAE 3315 — *Raboliot*, n° 230 E 013.

LE LOUP

A la fin d'un dîner, le marquis d'Arville raconte pourquoi il ne chasse pas. Ses trisaïeuls, les frères d'Arville : Jean, l'aîné, et François, le cadet, étaient pourtant d'enragés chasseurs!

Vers le milieu de l'hiver de l'année 1764, les froids furent excessifs et les loups devinrent féroces.

Ils attaquaient même les paysans attardés, rôdaient la nuit autour des maisons, hurlaient du coucher du soleil à son lever et dépeuplaient les étables.

Et bientôt une rumeur circula. On parlait d'un loup colossal, au pelage gris, presque blanc, qui avait mangé deux enfants, dévoré le bras d'une femme, étranglé tous les chiens de garde du pays et qui pénétrait sans peur dans les enclos pour venir flairer sous les portes. Tous les habitants affirmaient avoir senti son souffle qui faisait vaciller la flamme des lumières. Et bientôt une panique courut par toute la province. Personne n'osait plus sortir dès que tombait le soir. Les ténèbres semblaient hantées par l'image de cette bête..

Les frères d'Arville résolurent de la trouver et de la tuer, et ils convièrent à de grandes chasses tous les gentilshommes du pays.

Ce fut en vain. On avait beau battre les forêts, fouiller les buissons, on ne le rencontrait jamais. On tuait des loups, mais pas celui-là. Et, chaque nuit qui suivait la battue, l'animal, comme pour se venger, attaquait quelque bétail, toujours loin du lieu où on l'avait cherché.

Une nuit enfin, il pénétra dans l'étable aux porcs du château d'Arville et mangea les deux plus beaux élèves.

Les deux frères furent enflammés de colère, considérant cette attaque comme une bravade du monstre, une injure directe, un défi. Ils prirent tous leurs forts limiers habitués à poursuivre les bêtes redoutables, et ils se mirent en chasse, le cœur soulevé de fureur.



*Dans les forêts de la Lozère, vers 1765, un loup énorme jetait l'effroi parmi les habitants. C'est cette fameuse « bête du Gévaudan » que l'on voit reproduite ici d'après une estampe du XVIII^e siècle.
(Phot. Larousse.)*

Depuis l'aurore jusqu'à l'heure où le soleil empourpré descendit derrière les grands arbres nus, ils battirent les fourrés sans rien trouver,

Tous deux enfin, furieux et désolés, revenaient au pas de leurs chevaux par une allée bordée de broussailles, et s'étonnaient de leur science déjouée par ce loup, saisis soudain d'une sorte de crainte mystérieuse.

L'aîné disait :

« Cette bête-là n'est point ordinaire. On dirait qu'elle pense comme un homme... »

Il n'avait point fini de parler que son cheval se cabra ; celui de François se mit à ruer. Un large buisson couvert de feuilles mortes s'ouvrit devant eux, et une bête colossale, toute grise, surgit, qui détala à travers le bois.

Tous deux poussèrent une sorte de grognement de joie, et, se courbant sur l'encolure de leurs pesants chevaux, ils les jetèrent en avant d'une poussée de tout leur corps, les lançant d'une telle allure, les excitant, les affolant de la voix, du geste et de l'éperon, que les forts cavaliers semblaient porter les lourdes bêtes entre leurs cuisses et les enlever comme s'ils s'envolaient.

Ils allaient ainsi, ventre à terre, crevant les fourrés, coupant les ravins, grimpant les côtes, dévalant les gorges et sonnant du cor à pleins poumons pour attirer leurs gens et leurs chiens.

Et voilà que soudain, dans cette course éperdue, mon aïeul heurta du front une branche énorme qui lui fendit le crâne; et il tomba raide mort sur le sol, tandis que son cheval affolé s'emportait, disparaissait dans l'ombre enveloppant les bois.

Le cadet d'Arville s'arrêta net, sauta par terre...

Il s'assit auprès du corps, posa sur ses genoux la tête défigurée et rouge, et il attendit en contemplant cette face immobile de l'ainé. Peu à peu une peur l'envahissait, une peur singulière, qu'il n'avait jamais sentie encore, la peur de l'ombre, la peur de la solitude, la peur du bois désert et la peur aussi du loup fantastique qui venait de tuer son frère pour se venger d'eux.

Les ténèbres s'épaississaient, le froid aigu faisait craquer les arbres. François se leva, frissonnant, incapable de rester là plus longtemps, se sentant presque défaillir.

On n'entendait plus rien, ni la voix des chiens, ni le son des cors; et ce silence morne du soir glacé avait quelque chose d'effrayant et d'étrange.

Il saisit dans ses mains de colosse le grand corps de Jean, le dressa et le coucha sur la selle pour le reporter au château; puis il se remit en marche doucement, poursuivi par des images horribles et surprenantes.

Et, brusquement, dans le sentier qu'envahissait la nuit, une grande forme passa. C'était la bête. Une secousse d'épouvante agita le chasseur; quelque chose de froid, comme une goutte d'eau, lui glissa le long des reins. Mais ses yeux retombèrent sur le corps inerte couché devant lui, et soudain, passant brusquement de la crainte à la colère, il frémit d'une rage désordonnée.

Alors il piqua son cheval et s'élança derrière le loup.

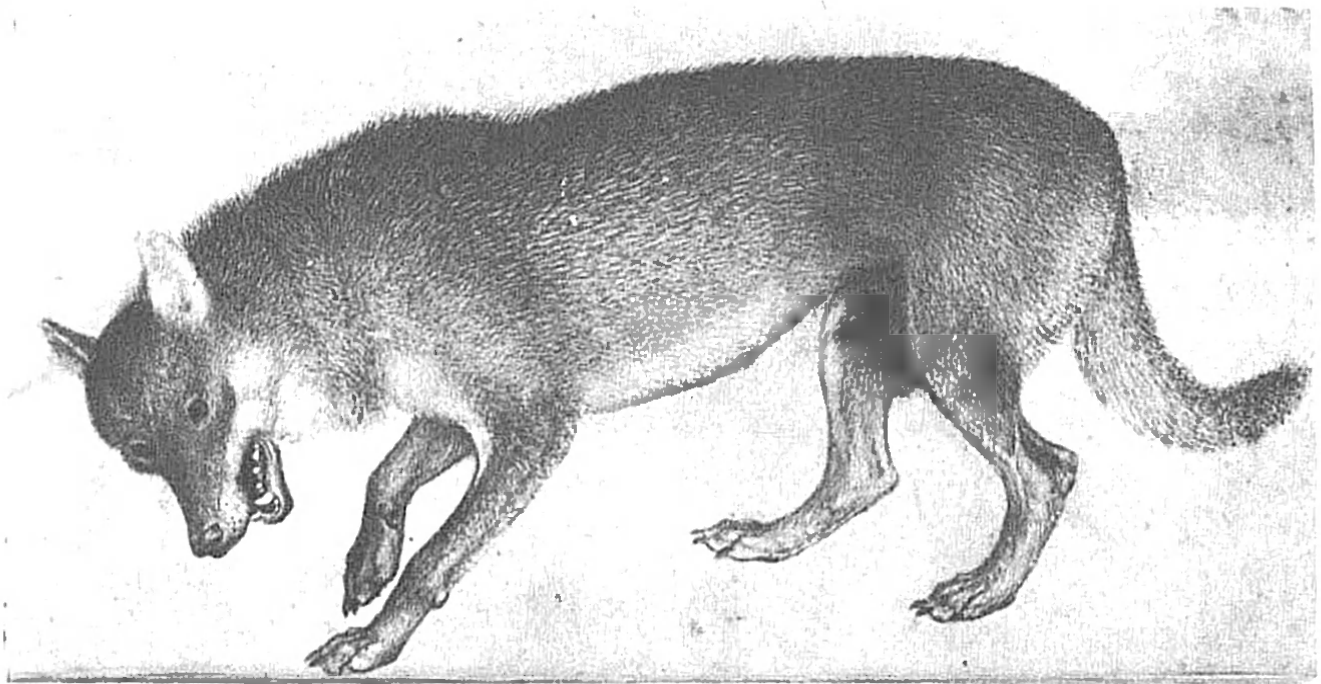
Il le suivait par les taillis, les ravines et les futaies, traversant des bois qu'il ne connaissait plus, l'œil fixé sur la tache blanche qui fuyait dans la nuit descendue sur la terre.

Son cheval aussi semblait animé d'une force et d'une ardeur inconnues. Il galopait le cou tendu, droit devant lui...

Et soudain, l'animal et le cavalier sortirent de la forêt et se ruèrent dans un vallon, comme la lune apparaissait au-dessus des monts. Ce vallon était pierreux, fermé par des roches énormes, sans issue possible; et le loup acculé se retourna.

François alors poussa un hurlement de joie que les échos répétèrent comme un roulement de tonnerre, et il sauta de cheval, son coutelas à la main.

La bête hérissée, le dos rond, l'attendait; ses yeux luisaient comme deux étoiles. Mais, avant de livrer bataille, le fort chasseur, empoignant son frère, l'assit sur une roche, et, soutenant avec des pierres sa tête, il lui cria dans les oreilles, comme s'il eût parlé à un sourd : « Regarde, Jean, regarde ça! »



Dessin de Victor Pisano, dit Pisanello (1395-1450). [Phot. Giraudon.]

Puis il se jeta sur le monstre. Il se sentait fort à culbuter une montagne, à broyer des pierres dans ses mains. La bête le voulut mordre, cherchant à lui fouiller le ventre, mais il l'avait saisie par le cou, sans même se servir de son arme, et il l'étranglait doucement, écoutant s'arrêter les souffles de sa gorge et les battements de son cœur. Toute résistance cessa; le corps du loup devint flasque. Il était mort.

Alors François, le prenant à pleins bras, l'emporta et vint le jeter aux pieds de l'aîné en répétant d'une voix attendrie : « Tiens, tiens, tiens, mon petit Jean, le voilà! »

Puis il remplaça sur la selle les deux cadavres l'un sur l'autre, et il se remit en route.

Il rentra au château, riant et pleurant, poussant des cris de triomphe et trépignant d'allégresse en racontant la mort de l'animal, et gémissant et s'arrachant la barbe en disant celle de son frère.

Et souvent, plus tard, quand il reparlait de ce jour, il prononçait, les larmes aux yeux : « Si seulement ce pauvre Jean avait pu me voir étrangler l'autre, il serait mort content, j'en suis sûr! »

La veuve de mon aïeul inspira à son fils orphelin l'horreur de la chasse, qui s'est transmise de père en fils jusqu'à moi.

Le marquis d'Arville se tut. Quelqu'un demanda :

« Cette histoire est une légende, n'est-ce pas? »

Et le conteur répondit :

« Je vous jure qu'elle est vraie d'un bout à l'autre. »

GUY DE MAUPASSANT (1850-1893),
Contes choisis (Albin Michel).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Un loup colossal : écrivez les mots qui le dépeignent.
- 2 — *Cette bête-là n'est point ordinaire. On dirait qu'elle pense comme un homme*, dit le frère aîné. — Relevez les détails qui justifient cette comparaison.
- 3 — Quelle phrase évoque le mieux l'allure des chasseurs à la poursuite du loup?
- 4 — Pourquoi le marquis d'Arville ne chasse-t-il pas?

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *la chasse ; les loups*).

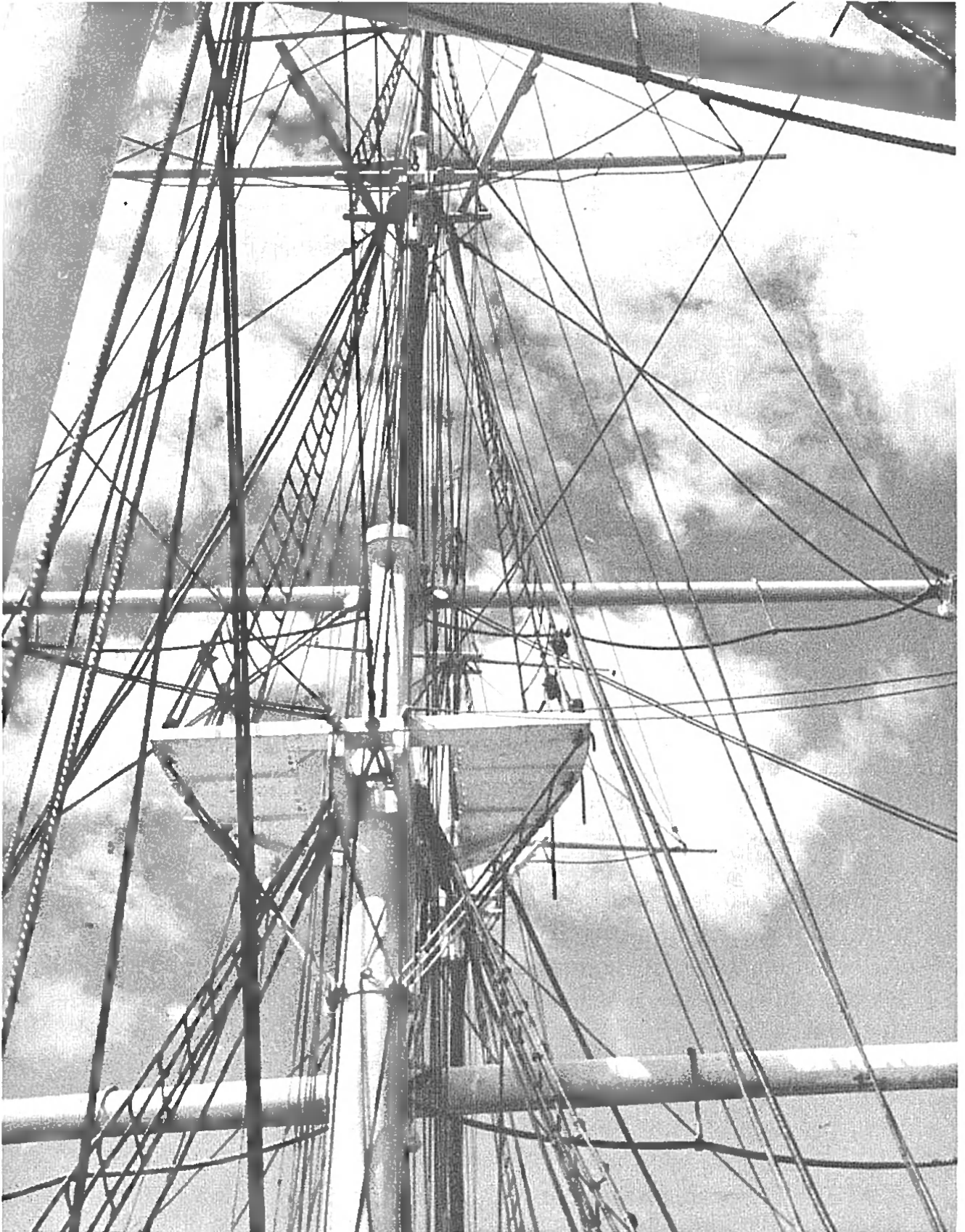
- 1 — Les grandes chasses (autrefois, aujourd'hui).
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 298, 361, 439, 442, 541. — *Les Hommes de la préhistoire (les chasseurs)* [coll. « Joie de connaître », Bourrelier]. — E. STORCH, *les Chasseurs de mammouths* (coll. « Prélude », La Farandole). — J. VELTER, *les Grandes Chasses de la toundra* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — T. BURNAND, *150 Aventures de chasse et de pêche* (coll. « Trésor des jeunes », Gründ). — J. DE CHIMAY, *Plaisir de la chasse* (coll. « Tout par l'image », Hachette).
- 2 — Lisez les *Fables* de LA FONTAINE (coll. « Idéal Bibl. », Hachette).
Relevez une demi-douzaine de fables dans lesquelles le loup est l'un des principaux personnages et faites son portrait.

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *les loups*).

J. O. CURWOOD, *les Chasseurs de loups* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). —
R. GUILLOT, *Grichka et les loups* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). —
J. LONDON, *Croc-Blanc* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette).

DISQUES : *Fables* de LA FONTAINE (coll. « Encyclopédie sonore », Hachette,
4 disques 33 tr, 17 cm, n^{os} 190 E 841 à 844).

S. PROKOFIEV, *Pierre et le loup* (Voix de son maître, 33 tr, 30 cm, n^o FALP 315).



(Phot. Jan Hahn.)

MOBY DICK

Depuis longtemps, le capitaine Achab et son équipage poursuivent une baleine blanche : Moby Dick. Au cours d'un combat, la baleine a arraché une jambe au capitaine. Celui-ci a juré de tuer le monstre marin.

Cette nuit-là, pendant le quart de minuit, le capitaine Achab sortit de l'écoutille sur laquelle il s'appuyait et s'en fut à son trou de pivot. Soudain, sa figure prit une expression féroce, il renifla l'air du large et déclara qu'il devait y avoir une baleine dans les environs. Bientôt, l'odeur spéciale émise parfois à longue distance par le cachalot vivant devint perceptible à tous les hommes de quart. Aucun matelot ne fut surpris lorsque, après avoir consulté la boussole et le penon, pour déterminer d'une façon aussi précise que possible la position de l'odeur, Achab fit rapidement changer la direction du navire et modifier la voilure...

« Les vigies aux nids-de-pie! Appelez tout le monde! »

Les dormeurs apparurent instantanément, semblant jaillir de l'écoutille, leurs vêtements à la main.

« Que voyez-vous? cria Achab, renversant la tête en arrière pour regarder le ciel.

— Rien, rien, Sir!

— Hissez les perroquets et les bonnettes, hautes et basses sur les deux bords! »

Les voiles étant toutes établies, le capitaine largua le garde-corps destiné à le hisser au mât de grand cacatois, et, au bout de quelques instants, on le tirait là-haut, quand, aux deux tiers du chemin, alors que son regard perçant scrutait l'horizon, il poussa un cri de mouette :

« Elle souffle! Elle souffle!!! Une bosse comme une colline de neige! C'est Moby Dick! »

Enflammés par le cri repris simultanément par les trois vigies, les hommes du pont se précipitèrent aux gréements afin de voir la fameuse baleine qu'ils poursuivaient depuis si longtemps. Achab avait atteint maintenant son perchoir, à quelques pieds au-dessus des autres vigies. De cette hauteur, la baleine se voyait maintenant à environ un mille en avant; chaque soulèvement de la mer révélait sa haute bosse étincelante, et elle lançait régulièrement son jet silencieux dans l'air.

« Et personne de vous ne l'avait vue avant? cria Achab aux hommes perchés tout autour de lui.

— Je l'ai vue presque en même temps, Sir, que le capitaine Achab l'a vue, et j'ai crié, dit Tashtego.

— Pas en même temps! pas en même temps. Non!... Elle souffle!... Elle souffle!... Elle va piquer!... Rentrez les bonnettes! Amenez les voiles du perroquet!... Parez trois canots. Monsieur Starbuck, rappelez-vous, vous restez à bord et vous commandez le vaisseau. Ho! là-bas, timonier, lofez gentiment... lofez! ainsi doucement, homme, doucement!... Parés, les canots? Tenez-vous

prêts, tenez-vous prêts!... Descendez-moi, monsieur Starbuck, descendez-moi... vite... plus vite! »

Et il glissa au pont.

« Elle se dirige droit sous le vent, Sir, cria Stubb, elle s'éloigne de nous, elle n'a pas encore pu voir le vaisseau.

— Silence, homme! Tenez-vous prêts aux bras de tribord! La barre dessous... Brassez sous le vent! Rompez, rompez, c'est ça. Bien... Les canots... Les canots! »

Bientôt toutes les embarcations, sauf celle de Starbuck, furent mises à la mer; toutes les voiles du navire furent hissées; toutes les rames entrèrent en jeu et les baleinières, celle d'Achab en tête, filèrent rapidement du côté du vent.

Telles de silencieuses coquilles de nautilus, les légères étraves fendaient la mer, mais il leur fallut du temps pour atteindre l'ennemi.

A mesure qu'elles en approchaient, l'Océan se faisait encore plus lisse, il semblait avoir étendu un tapis sur ses vagues. Enfin, le chasseur haletant fut si près de la proie, apparemment sans méfiance, que sa bosse étincelante apparut tout entière, glissant sur la mer. Achab put voir l'immense réseau de rides de la tête, là-bas devant...

Moby Dick avançait, cachant son terrible corps immergé et la hideur de sa mâchoire tordue. Mais bientôt la partie cachée de son corps sortit de l'eau; pendant une seconde, toute cette masse de marbre s'élança comme une arche, puis, balançant en signe d'avertissement les bannières de sa queue, le dieu magnifique se révéla, plongea et disparut. Planant sur place et frôlant l'eau de leurs ailes, les blancs oiseaux de mer s'attardèrent sur le lac agité qu'il laissait.

Les avirons droits, les pagaies baissées et les écoutes larguées, les trois baleinières flottaient, attendant en silence la réapparition de Moby Dick.

« Elle en a pour une heure », dit Achab, planté debout à l'arrière de son canot.

Maintenant la brise fraîchissait, la mer commençait à gonfler.

« Les oiseaux... les oiseaux! » cria Tashtego.

En rang comme des hérons prenant leur vol, les oiseaux blancs volaient tous maintenant vers le canot d'Achab. Lorsqu'ils en furent à quelques mètres, ils se mirent à tourner au-dessus de l'eau, en poussant de joyeux cris d'attente. Leur vue était plus perçante que celle de l'homme. Achab ne pouvait encore découvrir aucun indice sur la mer. Mais soudain, comme il plongeait son regard dans les profondeurs, il vit remonter des abîmes, avec une merveilleuse vitesse, une tache blanche vivante qui, d'abord, n'était pas plus grosse qu'une belette, mais qui grandit en montant jusqu'au moment où elle se retourna, et alors apparurent distinctement deux rangées de dents crochues, d'une blancheur éblouissante, flottant au-dessus d'un fond invisible. C'était la bouche ouverte de Moby Dick et sa mâchoire tordue. Sa vaste masse ombreuse se confondait encore avec le bleu de la mer. La bouche étincelante bâillait juste sous le canot. D'un coup de côté avec l'aviron de queue, Achab fit virer l'embarcation pour

l'écarter de cette apparition. Puis il passa à l'avant, se saisit du harpon et il recommanda à l'équipage de prendre les rames et de se tenir à l'arrière.

Grâce au virage opportun du canot sur son axe, la proue devait, selon ses prévisions, se trouver en face de la tête de l'animal encore dans l'eau. Mais, comme si elle avait éventé ce stratagème, Moby Dick, avec cette intelligence malicieuse qu'on lui prêtait, changea de place en une seconde et alla de nouveau placer sa tête ridée en travers sous la baleinière.

Chaque planche et chaque membrure de l'embarcation vibrèrent, tandis que la baleine couchée sur le dos, un peu de côté, à la manière d'un requin qui va mordre, prenait lentement et délibérément l'étrave à pleine bouche, de telle sorte que la longue et étroite mâchoire inférieure décrivit une courbe haut dans l'air et qu'une des dents accrocha le tolet d'un aviron. Le blanc de perle bleuté de l'intérieur de la mâchoire se trouva à six pouces de la tête d'Achab et le dépassait de beaucoup. Dans cette position, la Baleine Blanche secoua le mince bois de cèdre. L'équipage, jaune de peur, dégringola pour gagner au plus vite l'arrière.

Les plats-bords élastiques se plièrent en dedans et en dehors tandis que la baleine s'amusait de cette façon diabolique avec la baleinière en perdition. Mais le corps de l'animal restant englouti, on ne pouvait le harponner de l'avant, car la proue était, pour ainsi dire, dans sa mâchoire. Les autres baleinières s'étaient arrêtées involontairement, comme devant un événement impossible à empêcher. Alors Achab, fou furieux par le contact de son ennemi qui le plaçait ainsi vivant et impuissant dans sa gueule haïe, saisit frénétiquement de ses mains nues le long os et essaya follement de lui faire lâcher prise. Tandis qu'il luttait ainsi en vain, la mâchoire glissa hors de ses mains; les frêles plats-bords plièrent et se brisèrent en deux, tandis que les deux mâchoires, comme une paire de cisailles se refermant, coupaient carrément le canot en deux, puis claquaient dans la mer. L'épave d'arrière flottant en partie, l'équipage, s'agrippant aux plats-bords, tenta de forcer aux avirons pour fuir.

Pendant que tout se préparait, avant que le canot eût été coupé en deux, Achab, devinant le premier l'intention de la baleine à la façon rusée dont elle levait la tête, relâchant son étreinte pour un instant, avait fait un dernier effort pour éloigner l'embarcation de la portée des mâchoires. Mais alors, glissant encore un peu plus profond dans la bouche de la baleine, l'embarcation s'inclina sur le côté; Achab, penché pour faire levier, lâcha prise et tomba dans la mer la tête la première...

Reprenant bientôt sa position horizontale, Moby Dick nagea rapidement autour des épaves, battant l'eau dans son sillage vengeur, comme si elle s'échauffait pour un assaut encore plus meurtrier...

Achab, à demi noyé par l'écume que la queue insolente de la baleine soulevait, était trop estropié pour nager, bien qu'il fût encore capable de se tenir sur l'eau, même au cœur d'un pareil tumulte. On voyait la tête du malheureux comme une bulle que le moindre choc pouvait faire éclater. L'équipe

cramponnée à l'autre épave à la dérive ne pouvait le secourir; ils avaient assez à faire à s'occuper d'eux-mêmes. Car l'aspect de la Baleine Blanche était si horifiant, et elle traçait des cercles de plus en plus resserrés avec une rapidité de planète telle qu'elle semblait vouloir s'abattre directement sur eux. Les autres embarcations, intactes, se tenaient aux environs, mais elles n'osaient pas entrer dans le remous pour frapper la bête, de crainte que cet acte ne fût le signal de la destruction immédiate des malheureux en péril. Avec des regards tendus, les hommes de ces canots demeurèrent sur le bord de cette terrible zone dont le centre était la tête du vieillard.

Cependant, depuis le début, tout cela avait été vu par les vigies du *Péquod*. Brassant carré, le vaisseau s'était porté sur les lieux. Il était maintenant si près qu'Achab, dans l'eau, leur cria :

« Piquez dessus... »

Mais à ce moment même, un paquet de mer venant de Moby Dick se brisa sur lui et l'engloutit pour un temps. Se débattant, il émergea de nouveau sur la crête d'une énorme lame d'où il cria encore :

« Piquez sur elle... Chassez-la! »

La proue du *Péquod* s'élança dans la direction et, brisant le cercle enchanté, elle sépara effectivement la Baleine Blanche de ses victimes. Elle s'en fut, furieuse, tandis que les canots venaient à la rescousse.

Halé dans le canot de Stubb, Achab, les yeux injectés de sang, la saumure séchant dans ses rides, à bout de force, sentit son énergie l'abandonner, et, pour un temps, demeura comme évanoui au fond du canot.

Mais son inconscience fut de courte durée...

« Le harpon, cria Achab, en se soulevant à demi et en s'accoudant pesamment sur son bras ployé; le harpon est-il sauvé?

— Oui, Sir, on ne l'a pas lancé, le voilà, répondit Stubb en le lui montrant.

— Placez-le devant moi... Manque-t-il des hommes?

— Un, deux, trois, quatre, cinq; il y avait cinq rames, Sir, et voici cinq hommes.

— Ça c'est bien... Aidez-moi, homme, je veux me mettre debout. Ainsi, comme cela, je la vois, là! là! elle va toujours du côté sous le vent. Quel jet bondissant! Levez vos mains de dessus moi! La sève éternelle monte dans les os d'Achab de nouveau... mettez la voile; sortez les rames. La barre!... »

Le vaisseau offrait le meilleur moyen de reprendre maintenant la chasse. Les canots se ralliaient sur lui; ils furent bientôt fixés aux poulies, puis, les deux parties de l'épave ayant été mises en sûreté, le tout fut hissé. Dépliant très haut ses voiles et les allongeant des deux côtés, le *Péquod* se précipita dans le sillage de Moby Dick. Aux intervalles connus, le jet spasmodique étincelant de la baleine fut signalé par les vigies. Lorsqu'on annonça qu'elle venait de plonger, Achab marqua l'heure, puis, arpentant le pont, la montre de l'habitable à la main, il fit entendre sa voix sitôt que la dernière seconde du temps prévu eut expiré : « La voyez-vous?

— Non, Sir! »

Aussitôt, il donna l'ordre qu'on le hissât à son perchoir. La journée se passa de cette manière, avec Achab tantôt immobile et perché, et tantôt arpentant sans répit les planches du pont...

Bientôt il fit presque nuit; mais les vigies étaient toujours à leurs postes.

« On ne peut plus voir le jet maintenant, Sir, il fait trop noir, cria une voix dans l'air.

— Dans quelle direction le dernier jet a-t-il été vu?

— Comme avant, Sir, droit sous le vent.

— Bon. Elle ira moins vite, maintenant que c'est nuit. Baissez les cacatois et les bonnettes du perroquet, monsieur Starbuck. Il ne faut pas qu'on la dépasse avec le matin; maintenant il se peut qu'elle ralentisse. Timonier, piquez droit dans le vent. Vous autres, là-haut, descendez! Monsieur Stubb, envoyez un nouvel homme à la tête du mât de misaine et veillez à ce qu'elle soit équipée jusqu'au matin. »

Puis, s'avançant vers le doublon du grand mât :

« Mes hommes, cet or est à moi, car je l'ai gagné; mais je le laisse là jusqu'à ce que la Baleine Blanche soit morte. Le premier de vous qui l'aura signalée le jour où elle sera tuée aura cet or; si ce jour-là c'est encore moi qui la signale, alors dix fois sa valeur sera divisée entre vous tous! Allez-vous-en, maintenant. Le pont est à toi, Sir. »

Et, ce disant, il se plaça à mi-corps dans l'écoutille et, son chapeau rabattu sur ses yeux, y demeura immobile jusqu'à l'aube.

(A suivre.)

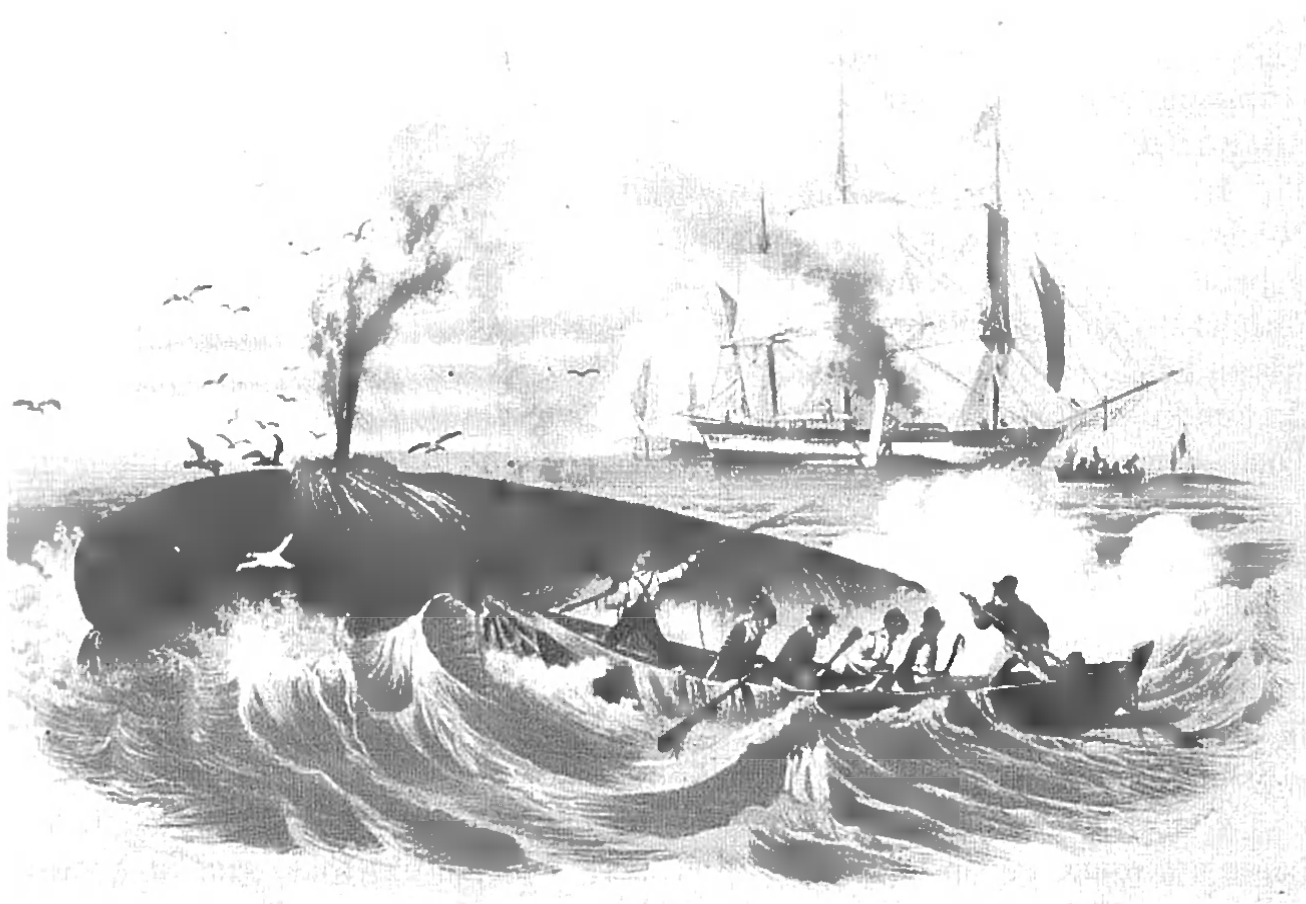
AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Recherchez dans votre dictionnaire l'explication des mots qui se rapportent au gréement du navire et à la manœuvre de celui-ci.
- 2 — Racontez, comme si vous étiez de vigie, l'apparition de Moby Dick.
- 3 — Représentez par un dessin la position d'Achab pendant l'attaque de Moby Dick et immédiatement après.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *baleines et baleiniers*).

Étudiez comment était construit le baleinier d'autrefois et comparez-lui le baleinier d'aujourd'hui. — La pêche à la baleine.

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n° 524. — *L'Encyclopédie pour la jeunesse* (Larousse), tome I, p. 147. — L. BERTIN, *la Vie des animaux* (Larousse), tome II, p. 358 à 374. — P. BUDKER, *Baleines et baleiniers* (coll. « le Point de la question », Horizons de France). — Film fixe (couleurs) : *la Chasse à la baleine* (Editafilms, n° 1004). — Film fixe : *la Chasse à la baleine* (Beaux Films, n° A 173).



La pêche à la baleine au temps de la marine à voile. (Lithographie de Beyer.)

MOBY DICK (Suite)

A l'aube, les vigies des trois têtes de mâts furent ponctuellement relevées.

« La voyez-vous? cria Achab.

— On ne voit rien, Sir.

— Tout le monde sur le pont et donnez de la voile! Elle voyage plus vite que je n'ai pensé... »

Le vaisseau filait à toute allure...

« La voilà qui souffle... elle souffle... elle souffle... tout droit devant, entendit-on crier alors de la tête d'un mât.

— Oui, oui, s'exclama Stubb, je le savais... vous ne pouvez pas échapper... vous pouvez toujours souffler et vous crever le jet, ô baleine! le diable enragé en personne est à vos trousses! sonnez de votre trompette; faites-vous des ampoules aux poumons... Achab tarira votre sang...

— Pourquoi ne criez-vous pas si vous la voyez? demanda Achab, quelques minutes après le premier cri, dans le silence. Hissez-moi, hommes! Vous vous trompez. Moby Dick ne lance pas comme ça un seul jet pour aussitôt disparaître. »

Et c'est exact. Dans leur ardeur, les hommes avaient pris pour le jet baleinier quelque chose d'autre, car à peine Achab eut-il atteint son perchoir, à peine sa corde fut-elle amarrée à la cheville du pont qu'il donna le ton à l'orchestre qui fit vibrer l'air comme la décharge d'une salve de fusils. Le triomphal hurrah de trente poumons solides retentit lorsque (bien plus près de l'endroit du jet imaginaire), à moins d'un mille de distance, apparut Moby Dick. Et ce n'était pas par des jets calmes et indolents ni par le paisible jaillissement de cette mystérieuse fontaine de sa tête que Moby Dick révélait maintenant sa présence, mais par l'infiniment merveilleux phénomène de la « brèche ». Remontant de tout son élan des plus grandes profondeurs, le cachalot saute ainsi tout entier dans l'air pur et, entassant une montagne d'écume étincelante, montre sa position à une distance de sept milles et plus. Dans ces moments, la colère des vagues déchirées qu'il secoue semble être sa crinière. Souvent, la « brèche » est un acte de défi...

« Oui, fais ta dernière « brèche » au soleil, Moby Dick! cria Achab, ton heure est venue et ton harpon est prêt!... En bas, en bas tous, sauf un homme à l'avant... Les canots. Tenez-vous prêts. »

Méprisant les fastidieuses échelles de corde des haubans, les hommes, comme des étoiles filantes, glissaient au pont par les étais et les drisses isolées, tandis qu'Achab, le plus rapidement qu'il pouvait, descendait de son perchoir.

« En mer! cria-t-il dès qu'il eut atteint son canot (un de rechange, appareillé l'après-midi précédent). Starbuck, le navire est à toi... n'approche pas trop près des canots... mais reste assez près quand même... En mer, tous! »

Comme pour les frapper d'une vive terreur, avec maintenant l'intention d'attaquer la première, Moby Dick faisait front et fonçait sur les trois équipages. Le canot d'Achab était au centre, et, encourageant ses hommes avec des vivats, il leur disait de la prendre en pleine tête (c'est-à-dire de ramer droit sur son front). C'est une manœuvre assez fréquente, car, lorsque les chasseurs sont assez près de la baleine, cela peut les mettre hors de sa vue oblique et éviter ainsi l'attaque qu'elle prépare. Mais, avant que cette limite fût atteinte, elle s'élança, la gueule ouverte et la queue battante, parmi les canots, provoquant une effroyable mêlée de toutes parts, et, sans aucun souci des harpons lancés de chaque baleinière, elle semblait n'avoir qu'une seule idée : celle d'écraser tout le bordé des canots.

Adroitement manœuvrés, les canots l'évitèrent une première fois de la simple épaisseur d'une planche; pendant ce temps, le cri surnaturel d'Achab dominait tous les autres cris.

Finalement, avec ses évolutions embrouillées, la Baleine Blanche, croisant et recroisant, emmêla de mille manières les trois lignes qui, à présent, étaient

attachées à elle. Ces lignes, se raccourcissant, attiraient les trois canots vers les fers plantés dans la baleine, pendant qu'elle prenait du champ comme pour se ramasser et attaquer de nouveau plus terriblement. Saisissant cette occasion, Achab commença par donner de la ligne; puis il se mit à la rentrer rapidement en la secouant, espérant ainsi la dénouer de tous ces nœuds. Quand soudain apparut un spectacle plus sauvage que la gueule des requins. Tordus et brisés, emmêlés en fagots dans les terribles nœuds des lignes, les harpons et les lances perdus avec tous leurs crocs et leurs barbelures vinrent frapper sur les plats-bords du canot d'Achab. Il n'y avait plus qu'une chose à faire; il prit son couteau de mer et il trancha rapidement, de tous les côtés, dans cet entremêlement de rayons d'acier; il tira un peu de ligne, la tendit à l'homme de l'avant et, par deux fois, tranchant le câble sur le plat-bord, il fit tomber ce fagot d'acier dans la mer. De nouveau, tout rentra dans l'ordre. A cet instant, la Baleine Blanche se roula subitement parmi l'enchevêtrement des autres lignes et, sans qu'on puisse l'empêcher, elle tira irrésistiblement les deux autres baleinières plus exposées, de Stubb et de Flask, vers sa queue; elle abattit celle-ci d'un seul coup sur les canots puis, plongeant dans la mer, elle s'enfonça dans un maelstrom bouillonnant sur lequel, un moment, les débris de cèdre odorant du naufrage dansèrent en rond.

Tandis que les deux équipages tournoyaient encore dans les eaux, cherchant à s'accrocher aux barils de sauvetage roulants, aux rames et autres garnitures flottantes; tandis que le bateau d'Achab, jusqu'ici indemne, semblait tiré vers le ciel par des fils invisibles: telle une flèche, jaillissant de la mer, la Baleine Blanche le frappa de son large front et l'envoya tourner dans les airs. Il retomba dans la mer sans dessus dessous. Achab et ses hommes s'en dégagèrent comme des phoques sortant d'une caverne au bord de la mer.

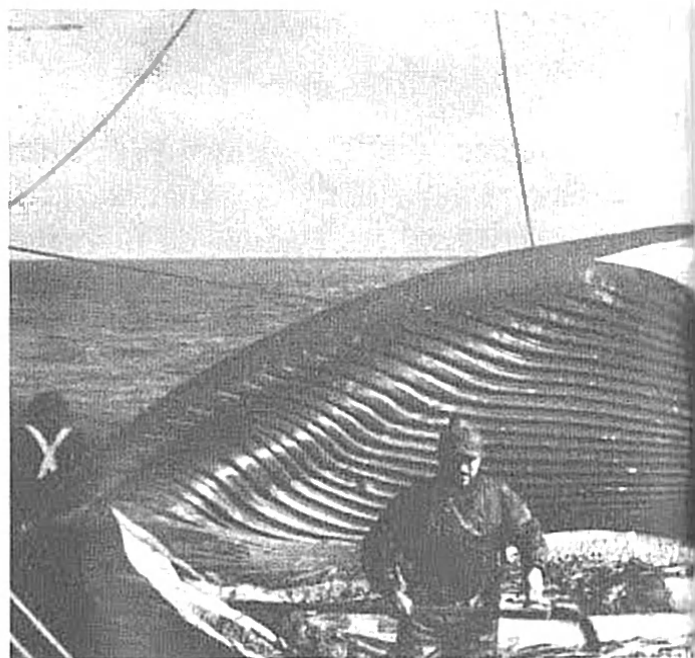
La baleine changea de direction quand elle retomba elle aussi, et elle arriva involontairement très près de ce massacre de barques qu'elle avait fait. Le dos tourné vers les épaves, elle resta un instant, tâtonnant lentement avec sa queue de part et d'autre; et, chaque fois qu'une rame, un bout de planche, le moindre éclat ou miette des canots la touchaient, aussitôt sa queue se levait et frappait la mer par le travers. Mais bientôt, comme assurée que pour le moment sa tâche était finie, elle poussa son front ridé à travers l'Océan et, tirant derrière elle les lignes emmêlées, elle continua sa course sous le vent, d'une allure paisible de voyageur.

Le navire aux aguets, ayant assisté à toute la bataille, arriva à la rescousse. Mettant un canot à la mer, il recueillit les marins qui flottaient, les barils, les rames, tout ce qu'il put atteindre, et les déposa sur le pont.

Épaules, poignets, chevilles foulés, contusions livides, harpons et lances tordus, rames et planches brisées: tout y était, mais aucun mal mortel, ni même sérieux, ne semblait avoir atteint quelqu'un. Achab fut découvert en train de s'accrocher de toutes ses forces à la moitié de sa baleinière brisée, qui offrait un assez bon appui; et il ne semblait pas si épuisé que le jour d'avant.

Dépeçage d'une baleine. Les baleines ont une couche de graisse énorme, d'environ 60 cm d'épaisseur, sous la peau. Une baleine peut atteindre 25 à 30 m et peser plus de 150 000 kg.

(Phot. Richard Statile.)



Lorsqu'on l'eut aidé à grimper sur le pont, tous les yeux se fixèrent sur lui. Au lieu de se tenir seul, il était à demi appuyé sur l'épaule de Starbuck, qui avait été le premier à lui porter aide. Sa jambe d'ivoire était brisée. Il n'en restait qu'une courte éclisse...

« Hé, là-haut! quelle direction?

— Droit sous le vent, Sir.

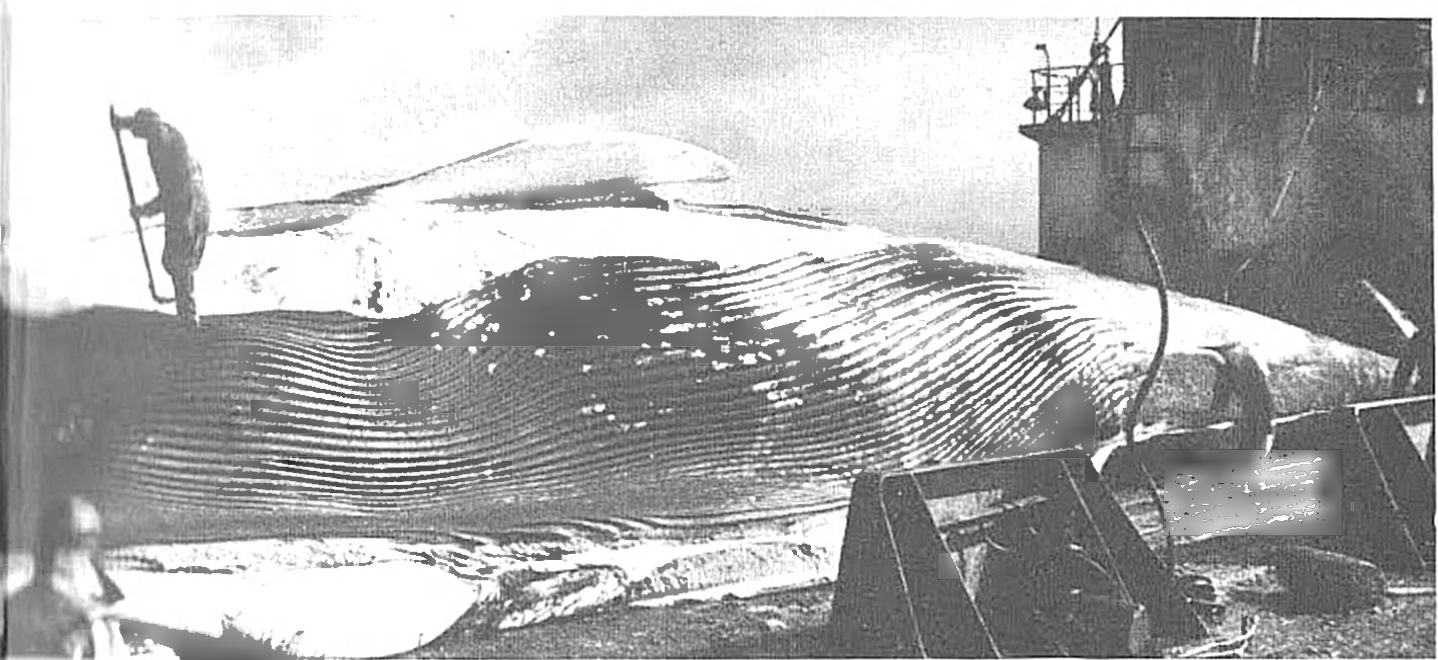
— Barre dessus, et toutes voiles dehors de nouveau, gardiens du vaisseau! En bas ce qui reste de canots de rechange, gréez-les. Allez, monsieur Starbuck, et appelez les équipages... Je ferai dix fois le tour du globe, oui, et je piquerai droit en travers, mais je la tuerai!...

— Jamais, jamais, vieillard, tu ne l'attraperas... arrête-toi. Deux jours chassé, deux fois réduit en miettes; ta propre jambe encore une fois arrachée de toi... Que te faut-il de plus? Devons-nous continuer de chasser ce poisson meurtrier jusqu'à ce qu'il ait noyé le dernier homme? Devons-nous être tirés par lui jusqu'au fond de la mer?

— Ce qui se noie remonte deux fois à la surface avant de s'enfoncer pour toujours. C'est comme ça pour Moby Dick... deux jours elle a remonté... demain ce sera le troisième. Oui, les hommes! elle remontera encore une fois, et ce sera pour souffler son dernier jet!... »

Quand la nuit tomba, la baleine était toujours en vue du côté sous le vent. Alors, une fois encore, on diminua la voilure et tout se passa comme la nuit d'avant, sauf que le bruit des marteaux et le ronflement de la meule furent entendus jusqu'à l'aube, les hommes travaillant, à la lumière de lanternes, à gréer complètement et soigneusement les canots de rechange et à aiguiser de nouvelles armes pour le lendemain. Pendant ce temps, de la quille brisée du canot d'Achab, le charpentier lui faisait une jambe nouvelle, tandis qu'Achab, toujours comme la nuit d'avant, se tenait ferme et à demi penché dans son écoutille, le regard dardé droit vers l'est pour en voir jaillir le premier rai de soleil.

(A suivre.)



AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Décrivez l'infiniment merveilleux phénomène de la « brèche ».
- 2 — Qu'est-il arrivé à Achab au cours de cette deuxième journée de combat?
- 3 — Pourtant, Achab ne s'avoue pas vaincu : citez les phrases qui le prouvent.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *les monstres marins*).

Consultez : *les Géants des mers* (coll. « Une petite encyclopédie Fabri », Fabri). — *La Mer* (Larousse), p. 383 à 390. — L. BERTIN, *la Vie des animaux* (Larousse), tome I, p. 341 à 356. — A. CONTI, *Géants des mers chaudes* (« Coll. documentaire illustrée », A. Bonne). — B. HEUVELMANS, *Dans le sillage des monstres marins* (coll. « D'un monde à l'autre », Plon).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *contes et légendes de la mer*).

J. DE CHUZEVILLE, *Légendes de la mer et des îles* (édit. de l'Ecurcuil). — J. NEUVILLE, *Légendes de la mer* (coll. « la Comète », Gedalge). — *Contes et légendes de la mer et des marins* (coll. « Contes et légendes », Nathan).

(thème : *la chasse à la baleine*).

H. MELVILLE, *Moby Dick* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — R. B. ROBERTSON, *Avec les chasseurs de baleines* (coll. « Quatre Saisons », Club du meilleur livre). — J. SOLAIRE, *A la recherche de Moby Dick* (Hachette).

DISQUE : *Moby Dick* (coll. « Encyclopédie sonore », Hachette, n° 320 E 804, 33 tr, 30 cm).

MOBY DICK (Fin)

Le matin du troisième jour se leva, clair et frais, et une fois encore la vigie unique de la tête du grand mât fut relevée par les nombreuses vigies de jour qui mouchetaient chaque mât.

« La voyez-vous? » cria Achab.

Mais la baleine n'était pas encore visible.

« Hissez-moi! » cria Achab s'avançant vers le panier de chanvre. Nous la trouverons vite.

— Oui, oui, Sir. »

Et, immédiatement, Starbuck obéit à l'ordre d'Achab, qui, une fois encore, se balançait dans les airs.

Toute une heure passa... Enfin, à trois quarts au vent, Achab découvrit de nouveau le jet, et, à l'instant, des trois têtes de mâts, trois cris s'élevèrent comme lancés par des vagues de feu.

« Je t'affronte de nouveau, cette troisième fois, Moby Dick! Hé, là, au pont! brassez plus fort, donnez toute la voile dans le point du vent. Elle est encore trop loin pour mettre à la mer, monsieur Starbuck, les voiles tremblent. Surveillez l'homme de barre... Ça va! elle va vite et il faut que je descende... Vigies, gardez l'œil sur la baleine pendant mon absence. Nous parlerons demain... non... cette nuit, lorsque la Baleine Blanche sera couchée là, attachée par la tête et par la queue. »

Il ordonna qu'on le descende et, regardant toujours autour de lui, il fut descendu doucement jusqu'au pont à travers l'air bleu.

En leur temps, les baleinières furent mises à la mer; mais lorsque, debout à l'arrière de son canot, Achab fut sur le point de descendre, il fit signe à son second (qui, sur le pont, tenait une des cordes de la poulie) et lui ordonna de s'arrêter :

« Starbuck!

— Sir?

— Pour la troisième fois, le vaisseau de mon âme reprend ce voyage, Starbuck.

— Oui, Sir, tu l'auras voulu.

— Certains vaisseaux quittent leur port et sont perdus à tout jamais, Starbuck.

— C'est la vérité, Sir, la triste vérité.

— Certains hommes meurent à la marée basse; certains en plein flux et

je me sens maintenant comme une énorme lame avec une seule crête prête à retomber. Je suis vieux, Starbuck... une poignée de main, homme. »

Leurs mains se touchèrent, leurs regards se pénétrèrent. Dans les yeux de Starbuck jaillirent des larmes :

« Oh! mon capitaine, mon capitaine!... noble cœur... n'y allez pas... voyez, c'est un homme courageux qui pleure, dans sa grande angoisse, de vouloir vous persuader... alors?

- A la mer! cria Achab, repoussant le bras du second; équipage, soyez prêt! »

Tout de suite, le canot contourna de très près l'arrière.

« Les requins! les requins! cria une voix de la fenêtre basse de la cabine: oh! maître, mon maître, revenez! »

Mais Achab n'entendit rien car, au même moment, il parlait lui-même très fort et sa barque filait.

La voix disait vrai. A peine s'était-il éloigné du navire que d'innombrables requins, montant sans doute du fond des eaux sombres, mordaient aux rames chaque fois qu'elles plongeaient dans l'eau, et ainsi accompagnaient le canot de leurs morsures...

Par un signal des vigies (un bras dirigé vers le bas), Achab sut que la baleine avait plongé. Mais, ayant décidé de rester près d'elle à sa prochaine remontée, il continua son chemin, un peu par côté par rapport au navire. L'équipage, comme enchanté, gardait un silence profond, tandis que les vagues droitement abordées martelaient et remartelaient le pont de la barque...

Subitement, les eaux d'alentour se gonflèrent lentement en formant de larges cercles; puis elles se soulevèrent rapidement, comme si elles glissaient sur les flancs d'un banc de glace submergé en train de remonter rapidement à la surface. On entendit comme un grondement sous-marin, et tous les hommes de l'équipage retenaient leur respiration quand, couverte de lignes emmêlées, de harpons et de lances, une vaste forme s'élança d'un long saut oblique hors de la mer.

Enveloppée d'un mince voile flottant de brouillard, elle plana une seconde dans l'air irisé, puis retomba lourdement dans l'Océan...

« En avant! » cria Achab aux rameurs; et les embarcations s'élancèrent à l'attaque; mais, enragée par les fers de la veille qui lui mordaient le dedans du corps, Moby Dick arriva battant de la queue parmi les canots. Une fois encore elle les sépara brutalement, éparpillant les fers et les lances des embarcations des deux seconds, et défonçant un côté de la partie supérieure de leur proue. Mais elle laissa l'embarcation d'Achab presque intacte...

« Allons, seconds, au vaisseau! allez-vous-en, vos canots ne servent plus à rien maintenant, allez les réparer si vous pouvez le faire vite et revenez ici; sinon, il est suffisant qu'Achab meure... Assis, hommes! le premier que je vois sauter de ce canot où je suis, je le harponne! Vous n'êtes pas des hommes, vous êtes mes bras et mes jambes! obéissez!... Où est la baleine?

Il regardait trop près du canot. Comme si elle avait décidé de s'enfuir, Moby Dick maintenant nageait tranquillement en avant. Elle avait presque dépassé le navire, qui, jusqu'alors, avait vogué dans la direction contraire et qui, pour l'instant, avait arrêté sa marche. Elle semblait donner sa plus grande vitesse et s'appliquer à suivre son propre chemin droit à travers la mer.

« Oh! Achab! cria Starbuck, il n'est pas trop tard, même maintenant, le troisième jour, pour renoncer. Vois, Moby Dick ne te cherche pas. C'est toi, toi qui la cherches follement. »

La Baleine Blanche était peut-être fatiguée par la chasse à toute vitesse de ces trois jours; elle allait moins vite, et, en fait, le canot s'approcha d'elle une fois encore rapidement. Les requins impitoyables accompagnaient toujours Achab à travers les vagues. Ils le suivaient sans répit et mordaient sans discontinuer les rames au point que, presque déchiquetées, elles laissaient dans la mer de menus éclats chaque fois qu'elles y plongeaient.

« N'y faites pas attention!... Ces dents ne font que donner plus de mordant à vos rames. Ramez toujours, la mâchoire du requin est un meilleur appui que l'eau qui cède.

— Mais à chaque morsure, Sir, les rames diminuent.

— Elles dureront toujours assez! Tirez toujours... qui sait, murmura-t-il, si c'est pour se régaler de la Baleine Blanche ou d'Achab que ces requins suivent?... Mais ramez toujours! Oui, nous l'approchons! laissez-moi passer! »

Et, ce disant, deux rameurs l'aidèrent à passer à l'avant du canot, volant toujours.

Quand le canot lancé de côté longea le flanc de la Baleine Blanche, elle sembla étrangement oublier d'avancer (comme la baleine le fait parfois), et Achab se trouva en plein dans la montagne de brouillard fumeux qui, rejeté par le jet, s'enroulait autour de sa grande bosse. Il était tout près d'elle quand, le corps bandé en arrière, les bras tendus, il lança son féroce harpon avec sa plus féroce malédiction.

L'acier et la malédiction s'enfoncèrent jusqu'à la garde dans la baleine détestée, comme dans un marais. Moby Dick se tordit de côté, roula spasmodiquement son flanc contre le flanc du canot et, sans l'abîmer, le renversa si subitement que, s'il n'avait alors été bien cramponné à la partie supérieure du plat-bord, Achab aurait été une fois de plus jeté à la mer. Trois des rameurs qui ne pouvaient prévoir le moment précis du lancement du dard et n'étaient pas préparés à en subir les effets furent jetés à la mer, mais ils tombèrent de telle sorte qu'en un instant deux d'entre eux attrapèrent le plat-bord, et, soulevés par une vague, purent se lancer encore dans le canot. Le troisième resta abandonné derrière, mais il flottait et il nageait toujours.

Presque aussitôt, avec une volte rapide, la Baleine Blanche se lança à travers la mer bouillonnante. Mais, pendant qu'Achab criait au timonier de tirer la ligne et de tenir bon, et qu'il ordonnait à l'équipage de se retourner

sur les sièges afin de pouvoir haler, la ligne, sous ce poids et ces efforts doubles, éclata dans l'air vide!

« Qu'est-ce qui éclate en moi? quel nerf a claqué?... toujours entier... les rames, sautez sur les rames! »

En entendant le grand bruit du canot frappant la mer, la baleine se tourna pour présenter son œil vide à l'ennemi; mais, dans ce mouvement, apercevant la masse noire du vaisseau qui approchait, et, sans doute, voyant en lui la source de toutes ses persécutions, le prenant peut-être pour un ennemi plus grand et plus noble, elle chargea subitement sur sa proue approchante, claquant ses mâchoires parmi l'étincelante écume.

Achab trébucha, sa main frappa son front.

« Je deviens aveugle; mais étendez-vous devant moi, que je puisse encore trouver mon chemin en tâtonnant. Est-ce la nuit?

La baleine! Le vaisseau! crièrent les rameurs effrayés.

Aux rames, aux rames! Apaise-toi jusque dans tes profondeurs, ô mer, pour qu'avant qu'il ne soit trop tard à jamais Achab puisse une dernière fois, une toute dernière fois, faire son affaire! Je vois : le bateau, le bateau! Hâtez-vous, mes hommes! Ne voulez-vous pas sauver mon bateau! »

Mais, tandis que les rameurs forçaient violemment leur canot à travers la mer battante, l'avant, déjà frappé par la baleine, céda, et, presque en un instant, le canot, provisoirement hors de combat, s'enfonça au niveau des vagues. L'équipage pataugeait et éclaboussait, faisant de son mieux pour étancher et vider l'eau qui entraît à flots.

A ce même moment, Starbuck et Stubb, debout sur le beaupré, aperçurent le monstre qui leur arrivait dessus.

« La baleine, la baleine!... Barre dessus; barre dessus! O vous, toutes les bonnes puissances de l'air, soutenez-moi! Si Starbuck doit mourir, qu'il ne meure pas évanoui comme une femme. Barre au vent, je dis... fous! La mâchoire, la mâchoire! Oh! Achab! Achab! voilà ton travail. Doucement, timonier, doucement! Non, non! Barre dessus encore! Elle se tourne pour nous aborder. »

A l'avant du vaisseau, presque tous les marins restaient sans bouger, marteaux, morceaux de planches, lances et harpons machinalement tenus à la main, dans la position même où ils s'étaient élancés; médusés, ils regardaient la baleine qui, de part et d'autre, agitant sa tête prédestinée, jetait une large bande d'écume en demi-cercle devant elle....

Le solide bélier blanc de son front frappa l'avant par tribord, renversant hommes, planches et mâts. Quelques-uns tombèrent à plat sur leur visage.

Dans la mâture, les têtes des harponneurs furent secouées sur leurs cous de taureaux. Par la brèche, ils entendirent les eaux s'engouffrer comme des torrents de montagnes dans une crevasse.

« Le vaisseau!... » s'écria Achab.

Plongeant sous le vaisseau qui s'enfonçait, la baleine fila en frémissant le

long de la quille; puis, se ravisant sous l'eau, elle s'élança de nouveau rapidement à la surface et, très loin, de l'autre bord, mais à quelques mètres du canot d'Achab, elle s'immobilisa...

« Vaisseau! Dois-tu donc périr et sans moi? Suis-je privé de la dernière vanité du plus quelconque des capitaines naufragés? Oh! mort solitaire après ma vie solitaire!... Je roule vers toi, ô baleine. Jusqu'au bout, je lutterai avec toi. Dans la haine, je te crache mon dernier souffle. Que je sois écartelé en te chassant, et attaché à toi, baleine maudite. Tiens, je te donne ma lance. »

Le harpon fut lancé. La baleine frappée s'élança. Avec une rapidité de flamme, la ligne coula dans la coulisse... se coinça. Achab se pencha pour la démêler. Mais le rouleau volant l'attrapa par le cou, et, silencieusement, il fut emporté du canot avant même que l'équipage s'en aperçût...

Un moment l'équipage, pétrifié, ne bougea pas; puis il se retourna.

« Le vaisseau? Le vaisseau, où est le vaisseau? »

Alors, à travers les vagues, ils virent son long fantôme s'évanouissant, ses trois mâts seuls hors de l'eau, tandis que, cloués par leur entêtement ou par une sorte de fidélité à leurs perchoirs hautains, les harponneurs gardaient leur vigie dans l'engloutissement même.

Des cercles concentriques saisirent le canot solitaire et tout son équipage; chaque rame qui flottait, chaque lance, animées et inanimées, se mirent à tourner en une ronde qui emporta hors de vue la plus petite épave du *Péquod*...

Maintenant, les petits oiseaux voletaient en criant sur le gouffre encore ouvert. Une écume blanche et morne battit contre ses roides parois; puis tout s'égalisa; et le grand linceul de la mer se mit à rouler comme il roulait il y a cinq mille ans...

Le drame est achevé.

Quel est donc celui qui s'avance maintenant?

« *Moi*, parce qu'il y eut un survivant au naufrage.

« Le dernier jour, je fus un de ces trois hommes qui furent jetés hors du canot ballottant et celui qui demeura en arrière. Flottant alors à l'écart de tout ce qui suivit, mais voyant toute la scène, je fus lentement attiré par la succion du gouffre où s'engloutissait le bateau. Lorsque je l'atteignis, il était devenu comme un étang laiteux. Alors, je me mis à tourner et tourner, approchant toujours plus de la bulle noire du centre; au moment où j'y arrivais, elle éclata et, remontant avec une grande force, le cercueil-bouée de sauvetage s'élança de la mer, retomba et flotta près de moi. Soutenu par ce cercueil pendant un jour et une nuit entière, je flottai sur l'Océan qui grondait doucement. Les requins, paisibles, glissaient à mes côtés avec des gueules verrouillées; les sauvages faucons de mer planaient au-dessus de moi avec leur bec au fourreau.

« Le second jour, une voile se dressa, s'approcha et me repêcha enfin. »

HERMAN MELVILLE (1819-1891), écrivain américain, *Moby Dick*,
traduit par JEAN GIONO [(C.) Gallimard].



(Phot. tirée du film *Moby Dick* de John Huston (1956.))

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — A quels détails de ce récit pressentiez-vous la mort prochaine d'Achab ?
- 2 — Quelles expressions dépeignent le mieux ce marin extraordinaire.
- 3 — Le survivant du *Péquod* fait le récit des événements survenus les trois derniers jours de ce drame : rédigez-en le résumé par journée.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *les héros de la mythologie*).

Achab est comparable aux héros de la mythologie ; lisez l'histoire légendaire de l'un d'eux : Persée.

Consultez : *Contes et légendes mythologiques* (coll. « Contes et Légendes », Nathan), p. 180. — M. MEUNIER, *la Légende dorée des héros et des dieux* (A. Michel), p. 196.

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *héros et légendes antiques*).

HOMÈRE, *l'Odyssée* (texte de BÉRARD, coll. « Ma Librairie », Mame). — *Les Prouesses d'Achille* (coll. « Contes et récits », Lanore). — M. RAT, *Belles Histoires de la mythologie* (coll. « Jeunes Bibliophiles », Gautier-Languereau). — L. SAUSY, *les Plus Belles Pages de l'Odyssée* (coll. « Belles Pages », Lanore). — *L'Iliade et l'Odyssée* (coll. « Un grand livre d'or », diff. Flammarion). — *Les Travaux d'Hercule* (coll. « Contes et récits », Lanore). — Films fixes (couleurs) : *Légendes antiques* (O. S. E. F., 18 bobines). — *L'Iliade, l'Odyssée* (Beaux Films, 4 + 5 bobines).

QU'EN DITES-VOUS ?

TE VOICI, VERCINGÉTORIX !

Ce dimanche-là, toute la population d'Issoire, réunie sur la place principale, attendait avec impatience l'inauguration d'une statue — encore voilée sur son socle — érigée à la mémoire du héros de l'Auvergne : Vercingétorix.

M. Cramouillat, député d'Issoire et conseiller général, prit la parole.

Il commença par quelques souhaits de bienvenue aux autorités et notabilités. Puis il rappela la longue gestation du monument. Il salua au passage toutes les initiatives, tous les dévouements, toutes les générosités qui se partageaient le mérite de cette œuvre presque décennale. Et c'est alors seulement qu'il s'écria :

« Te voici, Vercingétorix ! »

La corde grinça; l'appareil s'enleva; Vercingétorix apparut.

La foule fit un vaste applaudissement.

Vercingétorix éblouissait les regards; il luisait comme un chaudron neuf. On ne voyait que cela, d'abord.

Vercingétorix avait une pose simple, mais belle : la main gauche sur la cuisse, la main droite tenant les rênes de son cheval...

Vercingétorix avait pour tout équipage un bouclier, pendu à son dos; une sorte de sac, de musette gonflée, sur le flanc gauche; et des brodequins...

M. Cramouillat reprit :

« Te voici, Vercingétorix! Désormais ta noble stature va dominer notre forum. Tu contempleras d'un œil bienveillant nos travaux et nos luttes. Du haut de ton cheval, tu nous mèneras au bon combat. Ah! il me semble que j'entends ta voix rude. Tu nous dis : « Enfants d'Auvergne! Mes enfants! « J'ai peiné, j'ai souffert, je suis mort pour la liberté, pour les droits du peuple. « Avec ma sueur, avec mon sang, j'ai cimenté les bases de la démocratie. J'ai... »

Alors, il se produisit quelque chose de si effrayant, de si miraculeux, de si impossible que chacun douta de sa raison et pâlit.

La statue ouvrit la bouche, la statue cria :

« Ce n'est pas vrai! »

Elle se tut, puis cria encore :

« Je n'ai jamais parlé de cela! Et d'abord, je te défends de me tutoyer! Ce n'est pas devant moi qu'il faut sortir tes boniments... »

Sur ces mots, Vercingétorix, fouillant dans sa musette, en tirait quelque chose qu'il lançait violemment sur la face ronde de Cramouillat.

« Et vous autres! Qu'est-ce que vous avez à me regarder? Parce que je n'ai pas de redingote ni de tuyau de poêle? Attendez que je vous décolle de vos chaises! »

Il sortit de sa musette d'autres pommes cuites, et, des deux mains, il en mitraillait les notabilités.

Le saisissement général devint épouvante, l'épouvante, panique. Tous n'eurent qu'une idée : soustraire leur personne périssable à cet événement surnaturel.

Cramouillat dégringola de la tribune; les notabilités s'enfuirent en renversant les chaises; les enfants des écoles, avec des cris perçants, se précipitèrent sur le rempart des invités debout, qui s'écroula en un clin d'œil.

La musique militaire partit au pas gymnastique.

La place éclata dans tous les sens, projetant au loin les morceaux de la foule. Issoire était pulvérisé, anéanti.

Vercingétorix avait encore une pomme dans son sac, mais pas un être humain ne restait à portée du coup.

Il la mangea.

JULES ROMAINS,
écrivain français contemporain,
les Copains [(C) Gallimard].

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Cette histoire vous paraît-elle vraisemblable? — Pourquoi?
- 2 — La statue ressemble-t-elle vraiment à Vercingétorix? — Quels détails auraient dû étonner les spectateurs et les avertir qu'il s'agissait d'une farce? — Si vous aviez été sur la place principale d'Issoire ce jour-là, qu'auriez-vous fait?
- 3 — Le lendemain, le journal local révélait la vérité à la population : rédigez cet article et donnez-lui un titre.



(Phot. Presse Sports.)

UN MATCH DE RUGBY

Deux équipes de 1^{re} série, le « Sport Athlétique Bordelais » et l' « Union Sportive Libournaise », disputent à Libourne — petite ville proche de Bordeaux — un match de rugby important, puisque le club battu descendra en 2^e division. Lindre, appelé aussi Jo, est le meilleur joueur de l'équipe bordelaise.

Il pleuvait — pluie de neige fondue, fine, glaciale, ininterrompue, que de larges coups de vent plaquaient parfois en averses.

Le terrain de jeu n'était qu'un marécage, autour duquel s'entassait le Tout-Libourne sportif.

Jo se montrait ce jour-là plus nerveux que d'habitude. Il se sentait mal en train -- on ne lui avait pas caché qu'il serait marqué sévèrement.

Aussi avait-il fallu faire appel, au dernier moment, à la fraternelle affection qui l'unissait à ses coéquipiers Degorde et Segonne, pour qu'il revînt sur la décision qu'il avait prise de ne pas jouer.

M. Thigson, l'arbitre, siffla le coup d'envoi juste à l'heure convenue.

D'entrée, Jo reçut, à la base du crâne, un mauvais coup de pied, qui l'étendit sur le sol.

Il avait commis l'erreur d'arrêter, en se couchant sur le ballon, un dribbling des plus dangereux, et, trompé par la boue, aveuglé par la pluie, Tombeau, de l'Union Sportive Libournaise, avait, paraît-il, pris sa tête pour celui-ci...

Une suspension de partie suivit l'incident.

On ranima Jo tant bien que mal. On le massa. On lui fit boire un grog bouillant et on nettoya sa plaie.

Quand, très pâle, il reparut sur le terrain, la tête coiffée d'un bandeau sanglant, mais résolu à rendre coup pour coup, ses partisans, dressés, l'acclamèrent.

Le jeu reprit, de plus en plus violent, de plus en plus brutal. Ce n'étaient que swings, directs, bras roulés debout, colliers de force, ceintures à rebours, crocs-en-jambe. Le jiu-jitsu alternait avec la lutte à main plate, la boxe avec le jiu-jitsu.

Jo, tout en jouant sec, ne perdait pas de vue le ballon.

Soudain, sur un rebond, la balle roula jusqu'à ses pieds.

Il allait s'en emparer, lorsque, voyant Tombeau se pencher lui aussi pour l'empoigner, il se ravisa, et, rapide comme l'éclair, décocha dans les doigts de ce dernier, à toute volée, un grand coup de botte.

Après quoi, laissant Tombeau s'affaler à son tour dans la boue, il happa le ballon et fonça droit devant lui, Segonne à sa gauche et Degorde doublant Segonne.

« Lindre, haletait Segonne, Lindre!...

— Non, laisse! » rauqua ce dernier, en guise de réponse.

Il avait vu, en un clin d'œil, ce qu'il fallait faire.

« Allez, Sport! hurlaient, au comble de l'enthousiasme, les *sabistes* des tribunes et des pelouses.

— Mais plaquez-le! vociféraient les Libournais... Aux jambes! Hou!... Hou!... A l'eau!... A l'eau!... »

Jo courait toujours. Il n'avait plus, en face de lui, qu'un trois-quarts aux bras tendus comme un épervier, et, derrière ce trois-quarts, à l'affût, l'arrière.

Impossible d'hésiter. La ligne de but était trop proche.

« Allez, Lindre!... »

Il porta sur le trois-quarts, à toute allure, l'évita d'un crochet, à la seconde précise où celui-ci, pour le plaquer, plongeait dans ses jambes, et — han! — lit à Degorde, qui était complètement démarqué, une passe longue.

Un orage d'acclamations salua son exploit et l'essai marqué par son ami.
Le but raté, la bataille recommença...

Le ballon, véritable paquet de glu ovale, volait d'un camp à l'autre. Hachées de coups de sifflet, les mêlées succédaient aux touches, les touches aux mêlées. Souvent, celles-ci s'écrasaient. Ce fut d'ailleurs sur l'une d'elles que l'arbitre siffla la mi-temps...

« Je ne sais si je pourrai tenir jusqu'au bout, confia Jo à Degorde et à Segonne, lors de la reprise... Je suis gelé... Mais gelé!...

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut? » lui repartirent ses deux amis, presque en même temps...

Jo n'eut pas le temps de leur répondre : on venait de botter le ballon.

Le jeu se cantonna un instant au centre du terrain. Jo courait d'une touche à l'autre, sous la pluie battante, plaquant, plaqué, farouche.

« Allez, Sport! râlait-il de temps à autre. Dribblez-moi ça!... »

Mais il avait beau se prodiguer, le froid le gagnait de plus en plus. Il avait l'impression qu'un étau de glace, dont l'étreinte se resserrait progressivement, garrottait son front, nouait ses jambes.

Brusquement, il sentit que ses joues se cavaient, que ses narines se pinçaient, qu'un bruit de marée montante emplissait ses oreilles, que tout tournait devant ses yeux dilatés : joueurs, public, terrain, tribunes.

Il voulut crier, fit lourdement deux ou trois pas, les bras étendus, et ne sut plus rien...

Il ne reprit ses sens qu'au vestiaire affecté à son équipe.

« Ça va? lui demandèrent, dès qu'il put se tenir debout, certains des dirigeants de son club.

— Tu rejeues, dis? interrogeaient les autres.

— Il le faut, concluaient les derniers.

— Vous voulez donc me faire crever? » bougonna-t-il, agacé.

Moulu, contus, mal en point, il se rapprocha du poêle, en geignant. On continuait cependant à l'exhorter à reprendre sa place dans le jeu.

Ce n'était rien. Un simple petit étourdissement, dû à une mauvaise digestion. Ça se passerait. On le priait, on le suppliait de faire encore un effort. Les Libournais avaient profité de sa défaillance pour marquer un essai à leur tour.

Jo fixa la pendule du vestiaire.

« Match nul, grogna-t-il enfin... On n'a plus besoin de moi... On aurait dû arrêter la partie depuis dix minutes... »

Mais Jo apprend par ses amis que l'arbitre a décidé de prolonger le match.

On entendit déferler, dehors, des vagues de hurlements.

Inquiets, deux des dirigeants sabistes s'en furent aux nouvelles.

Ils ne tardèrent pas à réapparaître, des sanglots dans la voix, le visage défait :

« Mon vieux, dévoue-toi.

— Il le faut.

— Sinon, c'est la deuxième série.

Tombeau vient de marquer un deuxième essai pour Libourne. »

Le Sport, son club, en deuxième série!... Ah! par exemple...

Il avala quelques gorgées de grog, fit, vite, quatre ou cinq mouvements respiratoires, et, ouvrant la porte du vestiaire, courut vers le terrain, où il arriva juste pour reprendre sa place en mêlée.

Aussitôt, l'espoir changea de camp.

En premier lieu, le quinze bordelais, malgré la fureur du public dressé contre lui, remonta, par une succession de coups de pied en touche, de sa ligne de but aux vingt-deux mètres adverses.

Là, sur une sortie de mêlée, le ballon, ramassé par Jo, fut transmis à Maule, demi d'ouverture, qui, voyant un trou dans la défense de Libourne, s'y jeta à corps perdu, suivi de Jo, de Segonne, de Degorde et du trois-quarts centre Dumié, tous quatre déployés en ligne d'attaque.

Maule, sur le point d'être plaqué, fit la passe à Jo, qui s'étala dans une flaque d'eau au moment de la recevoir.

Mais Segonne, qui avait repris la balle, filait déjà le long de la touche, aussi vite que le lui permettaient sa fatigue et l'état du terrain.

Arrivé sur l'arrière, il la bottait, Dumié la rattrapait, engluée de boue. De nouveau, c'était l'essai. Et, de nouveau, nul essai n'ayant été transformé de part et d'autre, Libourne et Bordeaux se trouvaient à égalité...

La nuit venait. Il pleuvait toujours. Le vent s'était levé.

Encore dix minutes de jeu...

Les trente hommes, boueux, transis, à bout de forces, ne faisaient plus que se traîner sur le terrain.

Libourne avait pourtant réussi à refouler une fois de plus Bordeaux dans ses vingt-deux mètres.

Coup sur coup, il y eut une série de touches sans résultat, puis une mêlée.

Quand le ballon, ratissé par la tête de mêlée bordelaise, parut entre les jambes béantes des deuxième ligne :

« Gardez ça!... » commanda Jo, qui, se relevant, ajouta, en un rauquement haletant :

« Tournez la mêlée...! Tournez, Sport!... »

La mêlée oscilla de droite à gauche, comme incertaine, et se rompit.

Alors, encadré de Segonne, de Degorde et des cinq autres avants de son équipe, Jo, partant de ses vingt-deux mètres, amorça un dribbling.

Petit à petit, avec des hésitations, de brefs arrêts, de nouveaux départs, tout le terrain fut remonté de la sorte.

Dans les tribunes, sur la pelouse, des cris de rage répondaient aux trépi-gnements d'enthousiasme.

Vingt mètres encore.

« Allez, Bordeaux!

— Allez, Sport!

— Dribblez-moi ça!... Balayez tout!...

— Regardez ça, comme c'est joué!...

— Bravo, Lindre!... »

On se battait sur la pelouse, dans les tribunes. Des femmes criaient.

Encore quinze mètres.

C'est Jo qui mène le jeu, lui, toujours.

Un Libournais veut se coucher sur le ballon!... A toi, Degorde, et pan! dans le Libournais...

Plus que dix mètres...

De coup de pied en coup de pied, le ballon revient à Jo.

« Allez, Sport!... Allez, Lindre!... »

Les derniers cinq mètres.

Deux mètres, rien que deux mètres!

Jo, malgré son énergie, n'en peut plus. Pourtant, il dribble toujours le ballon et, pour le dribbler, arrache, l'un après l'autre, ses souliers de la boue qui les ventouse.

Enfin, la ligne de but!

En un suprême effort — ha! — il la franchit, juste au moment où un joueur libournais, surgi on ne sait d'où, essaie de le plaquer par les épaules.

Trop tard. Jo vient de s'écrouler sur le ballon.

On ne rejouera pas de match de classement. La partie est gagnée. Son club ne descendra pas en deuxième série...

RENÉ MARAN,
écrivain français contemporain,
le Cœur serré (Albin Michel).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Copiez tous les mots de la lecture qui appartiennent au vocabulaire des sports, et, à l'aide du dictionnaire, expliquez-les.
- 2 — Un match brutal, déloyal : notez les expressions qui le prouvent.
- 3 — En quelques lignes, dites ce que vous feriez si vous étiez arbitre pour que les joueurs s'affrontent en véritables sportifs.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *les sports*).

- 1 — L'histoire des sports.

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 363, 413; S. B. T., n^o 7. — P. COGAN, *les Chevaliers du stade* (coll. « Jean-François », Fleurus). — *Encyclopédie des Sports* (Larousse). — Film fixe : *les Jeux Olympiques grecs* (Éditions filmées, n^o 981). — Diapositives (couleurs) : *l'Athlétisme en Grèce* (coll. « Encyclopédie visuelle », Colin, n^o CV 32-P 8/10).

2 — La pratique des principaux sports.

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), nos 182, 496 ; S. B. T., n° 51. — La collection « Encyclopédie par l'image » (Hachette) : *le Cyclisme, la Boxe, le Football, la Natation, les Sports collectifs*. — *Encyclopédie des Sports* (Larousse). — Films animés : *Eau claire, A l'école du sport* (Cinémathèque de l'Enseignement).

LI VRES CONSEILLÉS (thème : *les sports*).

M. TRINTIGNANT, *Pilote de courses* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — P. BERNA, *le Champion* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — C. QUESNIAUX, J. RIVERAIN : *Kopa, Coppi... et autres champions* (coll. « Spirale », G. P.). — 50 *Exploits et récits sportifs* (coll. « Trésor des jeunes », Gründ).

ARÈNES SANGLANTES

Voici le spectacle le plus populaire en Espagne : la mise à mort de taureaux sauvages dans des arènes — vastes pistes circulaires et sablées entourées de gradins, où des milliers de personnes assistent au triomphe du matador, l'homme qui, au péril de sa vie, tue le taureau.

Le spectacle est commencé : trois bêtes ont déjà été mises à mort. Gallardo est le matador favori du public.

Dès que parut le quatrième taureau, qui était pour lui, il s'ingénia à émerveiller le public par ses exploits. Si quelque picador tombait, c'était lui qui déployait la cape, qui emmenait la bête à l'autre extrémité du redondel et qui l'étourdissait par des passes rapides, jusqu'à ce qu'elle demeurât immobile. Alors il lui touchait le mufle avec le pied, ou il ôtait sa montera et la posait entre les cornes. D'autres fois, par un audacieux défi, il abusait de la stupefaction de l'animal, soit en lui présentant le ventre, soit en s'agenouillant à peu de distance et en faisant mine de se coucher presque sous le mufle...

Lorsqu'on sonna pour les banderilles, les gens s'ébahirent de voir que Gallardo prenait au Nacional (1) ses « bâtons » et se dirigeait avec eux vers la bête. On protesta. Banderiller aussi? Non, non! Tout le monde connaissait sa faiblesse dans cette phase de la lutte. Cette *suerte*-là était pour ceux qui

(1) *Nacional* : un banderillero, ami de Gallardo.

avaient fait leur carrière étape par étape, pour ceux qui avaient banderillé longtemps à côté des maîtres, avant de devenir matadors. Mais Gallardo, lui, avait commencé par la fin, avait tué des taureaux dès qu'il s'était produit dans les cirques.

« Non! non! » hurlait la foule.

De la contre-barrière, le docteur Ruiz lui cria en agitant les mains :

« Laisse donc ça, mon garçon! Toi, tu ne sais que l'essentiel, tuer le *bicho!* »

Mais Gallardo méprisait les avis des spectateurs et restait sourd à leurs protestations, lorsqu'il sentait en lui-même la poussée de l'audace. Malgré le vacarme, il alla directement au taureau, et, sans que celui-ci fît un mouvement, vlan! il lui planta les banderilles. La paire, maladroitement posée, n'était pas bien à sa place, et, au sursaut de surprise que fit le taureau, l'un des « bâtons » tomba. Mais qu'importait? Avec cette indulgence que les foules montrent à leurs favoris, dont elles excusent et justifient tous les défauts, le public sourit de plaisir à voir cette témérité. Alors, de plus en plus intrépide, Gallardo saisit d'autres banderilles et les planta, sourd aux admonestations des gens qui craignaient pour sa vie. Et il répéta le même exercice une troisième fois, toujours avec maladresse, mais avec tant d'audace que ce qui, pour un autre, aurait provoqué des sifflets fut accueilli par une explosion d'admiration : « Quel homme! Comme la chance lui venait en aide, à ce luron-là!... »

Sur les six banderilles, le taureau n'en avait gardé que quatre, et si mollement posées que la bête paraissait ne pas sentir le « châtiment ».

« Le taureau est encore « entier », criaient les aficionados sur les gradins, tandis que Gallardo, empoignant estoc et muleta, s'avavançait, calme et superbe, confiant dans sa bonne étoile.

« Tout le monde au large! » commanda-t-il.

Puis, s'apercevant que quelqu'un restait derrière lui malgré l'ordre donné, il retourna la tête. Fuentes le suivait, la cape sur le bras, feignant la distraction, mais prêt à lui porter secours, comme s'il pressentait un malheur.

« Laissez-moi, Antonio! » lui dit Gallardo sur un ton impératif, mais pourtant respectueux, comme s'il parlait à un frère aîné.

Et l'expression de sa physionomie était telle que Fuentes, haussant les épaules comme pour dire qu'il déclinait toute responsabilité, lui tourna le dos et s'éloigna un peu, certain que, d'un moment à l'autre, son intervention serait nécessaire.

Gallardo déploya la muleta sur la tête même de la bête, qui attaqua incontinent. Une passe.

« *Olé!* » rugirent les enthousiastes.

Mais la bête se retourna et fondit de nouveau sur le matador, avec un violent coup de tête qui lui arracha la muleta des mains. Le torero, se voyant désarmé et serré de près, dut courir vers la barrière; mais, au même instant, la cape de Fuentes arrêta l'animal. Gallardo, dans sa fuite, devina la soudaine immobilité du taureau, et, au lieu de sauter la barrière, il s'assit sur le marche-



(Phot. Albert.)

pieu et y resta quatre ou cinq secondes, contemplant son ennemi à quelques pas. La déroute aboutit à des applaudissements soulevés par cette ostentation de bravoure.

L'espada ramassa la muleta et l'estoc, arrangea soigneusement l'étoffe rouge et vint se replacer vis-à-vis du taureau, mais avec moins de sang-froid, dominé maintenant par une colère meurtrière, par le désir de tuer le plus vite possible cette brute qui l'avait obligé à fuir sous les yeux de ses admirateurs. A peine eut-il fait une passe, il crut arrivé le moment décisif et il se « carra », la muleta basse, la poignée de l'estoc à la hauteur des yeux. Le public protesta encore, craignant pour la vie de Gallardo :

« Ne te risque pas!... Non, non!... Aïe!... »

Une exclamation d'horreur ébranla tout le cirque. La foule se leva dans un spasme d'épouvante, les yeux agrandis, tandis que beaucoup de femmes se cachaient la face ou s'accrochaient convulsivement au bras de leur voisin. Le matador, en fonçant, avait rencontré un os au bout de son estoc, et, retardé par cet obstacle dans le mouvement fait pour se dégager, il avait été saisi par une des cornes et il restait accroché à mi-corps, de sorte que ce gaillard fort et membru, soulevé de tout son poids, sautillait en l'air comme une chétive marionnette. Enfin la brute puissante le rejeta d'un coup de tête à plusieurs

mètres de distance. Le torero retomba lourdement sur le sable, bras et jambes écartés, pareil à une grenouille qui serait vêtue de soie et d'or.

« Il est tué! Un coup de corne dans le ventre! » criait-on sur les gradins.

Mais Gallardo, entre les capes et les hommes accourus pour le couvrir et le sauver, se releva, sourit, tâta ses membres; puis il haussa les épaules, pour signifier qu'il était sain et sauf. L'étourdissement de la chute et la ceinture en lambeaux, rien de plus. La corne n'avait pénétré que dans cette enveloppe de forte soie.

Il alla ramasser « les instruments de mort »; mais personne ne voulut se rasseoir : on était certain que la lutte serait brève et terrible. Gallardo aborda le taureau avec un aveuglement d'impulsif, comme si, après être sorti indemne de ces cornes, il ne croyait plus en leur pouvoir. Il s'agissait pour lui de vaincre ou de mourir, mais tout de suite, sans retards et sans précautions. Ou la bête ou lui! Il voyait rouge, comme si ses yeux eussent été injectés de sang. Il percevait à peine, ainsi qu'un grondement lointain venu d'un autre monde, la clameur de la foule qui lui conseillait la prudence.

Il ne fit que deux passes de muleta, aidé par un capeador qui se tenait à côté de lui; et soudain, avec une rapidité de songe, comme par le déclic d'un ressort, il bondit sur le taureau et lui porta une estocade dont ses admirateurs dirent que c'était un éclair. Il engagea le bras si avant que, quand il le retira d'entre les cornes, il sentit le contact de l'une d'elles, chancela, fut repoussé à plusieurs pas; mais il resta debout, et la bête, après un galop affolé, vint choir de l'autre côté de l'arène où elle demeura les pattes pliées et la tête sur le sable, jusqu'à ce que le puntillero (1) lui eût donné le coup de grâce.

Le public délira d'enthousiasme. Une course admirable! Des émotions à n'en pouvoir plus! Non, Gallardo ne volait pas l'argent des spectateurs : ce qu'il donnait valait plus que le prix de la place...

Ce fut à peine si on regarda le reste de la course. Après les hauts faits de Gallardo, tout paraissait fade et incolore.

Lorsque le dernier taureau succomba, une volée de gamins, d'amateurs de la basse classe et d'apprentis toreros envahirent le redondel. Ils entourèrent Gallardo, l'escortèrent dans sa marche depuis la présidence jusqu'à la porte de sortie. Ils le bousculaient, voulaient tous lui serrer la main, toucher son costume. Finalement les plus fanatiques, sans s'occuper des bourrades des banderilleros, empoignèrent le maître par les cuisses et le portèrent en triomphe sur leurs épaules, d'abord à travers l'arène, puis dans les galeries et au-dehors du cirque.

(1) *Puntillero* ou *cachetero*, torero qui, avec la *puntilla* ou *cachete*, poinçon d'environ 30 centimètres, achève le taureau par un coup porté à la jonction du crâne et de la colonne vertébrale.

Le matador, ôtant sa montera, saluait les groupes qui l'applaudissaient au passage. Enveloppé dans sa cape de luxe, il se laissait porter comme une divinité, dressé avec orgueil au-dessus de ce flot de chapeaux cordouans et de casquettes madrilènes d'où jaillissaient des vivats enthousiastes.

VICENTE BLASCO IBAÑEZ (1867-1928),
écrivain espagnol, *Arènes sanglantes*,
traduit par G. HÉRELLE (Calmann-Lévy).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — En utilisant ce texte, nommez les principaux personnages qui participent à la mise à mort du taureau et précisez leur rôle respectif.
- 2 — *Il alla ramasser les instruments de mort*. Quels sont ces instruments?
- 3 — Gallardo n'est pas un matador de grande classe : montrez-le. — Pourtant, il est le favori des foules : pourquoi?

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *arènes et courses de taureaux*).

- 1 — Les arènes : quels pouvaient être les différents spectacles qui s'y déroulaient il y a 2 000 ans? — Quels sont ceux qui s'y déroulent aujourd'hui?
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n° 81. — L'*Encyclopédie pour la jeunesse* (Larousse), tome I, p. 431.
- 2 — Les courses de taureaux.
Consultez : LAFRONT, *Encyclopédie de la Corrida* (Prisma).
Collectionnez des gravures et des articles de journaux et de revues concernant les arènes et les courses de taureaux.

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *arènes et courses de taureaux*).

- H. SIENKIEWICZ, *Quo vadis?* (coll. « Bibl. Juventa », Delagrave). — M. A. BAUDOUY, *les Vagabonds de la Marisma* (coll. « Heures joyeuses », Bibl. de l'Amitié; diff. Hatier). — J. DENYS, *Les clameurs se sont tues* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — *Contes et légendes d'Espagne* (coll. « Contes et légendes », Nathan).

UNE COURSE DE TRAÎNEAUX EN ALASKA

A la fin du XIX^e siècle, ce fut la ruée vers l'or découvert dans les rivières du Yukon, aux limites de l'Alaska et du Canada.

Une zone aurifère, dont le prospecteur a disparu, appartiendra à celui qui, partant de la concession, arrivera le premier au bureau d'enregistrement de Dawson, ville située à 176 km. Dans ces régions glacées, une telle distance ne peut être parcourue rapidement qu'en traîneau. Des relais sont prévus par chacun des quarante-cinq concurrents, qui peut changer d'équipage chaque fois qu'il le désire. Les meilleurs conducteurs de chiens du pays participent à cette course : le gros Olaf, von Schrøder.

La Fumée, un jeune homme audacieux, mais moins expérimenté que les favoris, tente sa chance. Il est protégé par une riche jeune fille : Joy Gastell. Sorti indemne de la bagarre qui a immédiatement suivi le départ officiel de l'épreuve, il a déjà dépassé de nombreux rivaux, et il s'élance à la poursuite de deux traîneaux qui filent vers la victoire.

En avant, la Fumée aperçut enfin le gros Olaf et von Schrøder collés l'un à l'autre. Il s'agenouilla de nouveau et enleva ses chiens fatigués à une allure que pouvait seul obtenir un homme connaissant à fond la manière de conduire ces animaux. Il arriva tout contre l'arrière du traîneau de von Schrøder, et c'est dans cet ordre que les trois rivaux dévalèrent un terrain plat, au-dessous d'une digue de glace, où attendaient un grand nombre d'hommes et de chiens. Dawson était à vingt-quatre kilomètres de distance.

Von Schrøder avait changé d'attelage à huit kilomètres en arrière, et devait changer de nouveau à huit kilomètres en avant. Aussi maintenait-il ses chiens à toute vitesse. Le gros Olaf et la Fumée accomplirent au vol leur transbordement, et leurs attelages frais regagnèrent immédiatement ce qu'ils avaient perdu sur le baron. Le gros Olaf le dépassa d'abord, et la Fumée passa à sa suite sur la piste étroite.

Il n'avait plus peur de von Schrøder, resté à la traîne, mais il avait devant lui le meilleur conducteur de chiens du pays. Le dépasser semblait impossible. A maintes reprises, la Fumée poussa son chien de tête presque à toucher l'autre traîneau, et chaque fois le gros Olaf reprit sa distance. La Fumée se contenta de suivre le train et de maintenir désespérément l'allure.

A cinq kilomètres de Dawson, la Fumée fut tout surpris de voir le gros

Olaf se redresser et, avec force jurements et coups de fouet, exiger de ses animaux une suprême dépense d'énergie. Il aurait dû réserver cet emballement pour les derniers cent mètres de la course au lieu de le commencer à cinq kilomètres du but. Si meurtrière pour les chiens que fût cette allure, la Fumée la soutint...

Ils franchirent un petit tassement de glaçons et s'engagèrent sur le terrain plat en aval. Le gros Olaf avait à peine quinze mètres d'avance. Tout à coup, un traîneau s'élança de côté et se rapprocha du sien. La Fumée comprit alors le but de son dernier coup de collier : il voulait gagner de l'avance pour changer de véhicule. Ce nouvel attelage qui l'attendait pour l'étape d'arrivée était une surprise, et même ceux qui pariaient pour lui n'en avaient pas eu connaissance.

La Fumée essaya désespérément de le dépasser pendant l'échange. A force d'encouragements et de coups, il rogna peu à peu les quinze mètres de distance, jusqu'à ce que son chien de tête galopât de front avec le chien de pivot du gros Olaf. De l'autre côté, à la même hauteur, courait le traîneau de relais. A la vitesse où ils marchaient, le gros Olaf n'osait pas risquer le saut en voltige : s'il manquait son coup et tombait, la Fumée serait en tête, et la course perdue pour lui.

Il essaya de reprendre de l'avance et enleva magnifiquement son attelage, mais le chien de tête de la Fumée se maintenait à la même hauteur. Pendant huit cents mètres, les trois traîneaux filèrent côte à côte. Ils étaient presque à l'extrémité du terrain uni quand le gros Olaf risqua le coup. Au moment où les véhicules se rapprochaient les uns des autres, il bondit, et à peine avait-il touché l'autre traîneau qu'il était à genoux, pressant la nouvelle escouade de la voix et du fouet. Comme le terrain uni se rétrécissait en une piste étranglée, il y lança ses chiens avec une avance d'un mètre à peine.

Un homme ne doit pas désespérer tant qu'il n'est pas battu, se dit la Fumée, et le gros Olaf eut beau presser, il ne réussit pas à se débarrasser de lui. Aucun des attelages que la Fumée avait conduits cette nuit-là n'aurait pu, après un train si vertigineux, se maintenir de front avec une équipe fraîche. Néanmoins cette allure l'exténuaient, et quand ils commencèrent à contourner la hauteur de Klondike City, la Fumée sentit faiblir l'énergie de ses animaux. Ils retardaient d'une façon presque imperceptible, mais, pied à pied, l'avance de l'autre s'éleva à une vingtaine de mètres.

Un hurrah prolongé fut poussé par la population de Klondike City assemblée sur la glace, au confluent du Klondike et du Yukon. A huit cents mètres de distance, sur la rive nord du Klondike, se dresse Dawson. Une volée d'exclamations plus nourries s'éleva d'un certain point, et la Fumée aperçut un traîneau qui s'élançait vers lui. Il reconnut les superbes animaux qui le tiraient : c'étaient ceux de Joy Gastell; et elle les conduisait en personne.... Elle s'était dégantée, et de ses mains nues elle manœuvrait le fouet et s'accrochait au traîneau.

« Sautiez! » cria-t-elle, au moment où son chien de tête grognait à l'adresse de la Fumée.

Celui-ci retomba derrière elle, et le traîneau oscilla sous le choc, mais elle, bien calée sur les genoux, ne cessa pas de manœuvrer le fouet.

« Allez! vous autres, courez! kiss! kiss! »

Les chiens jappaient et gémissaient dans leur ardeur à dépasser le gros Olaf.

Quand le chien de tête atteignit l'arrière du traîneau de celui-ci, puis, mètre par mètre, arriva de front avec son rival, la foule massée sur la rive de Dawson devint folle d'enthousiasme.

« Attention! Quand vous serez en tête je descendrai! » cria Joy par-dessus son épaule.

La Fumée essaya de protester.

Ecartés de deux mètres, les deux attelages galopèrent de front. Du fouet et de la voix, le gros Olaf réussit à se maintenir encore une minute. Puis, lentement, presque insensiblement, le chien de tête de Joy commença à prendre les devants.

« Apprêtez-vous! » cria-t-elle à la Fumée. Je vais vous quitter. Prenez le fouet. »

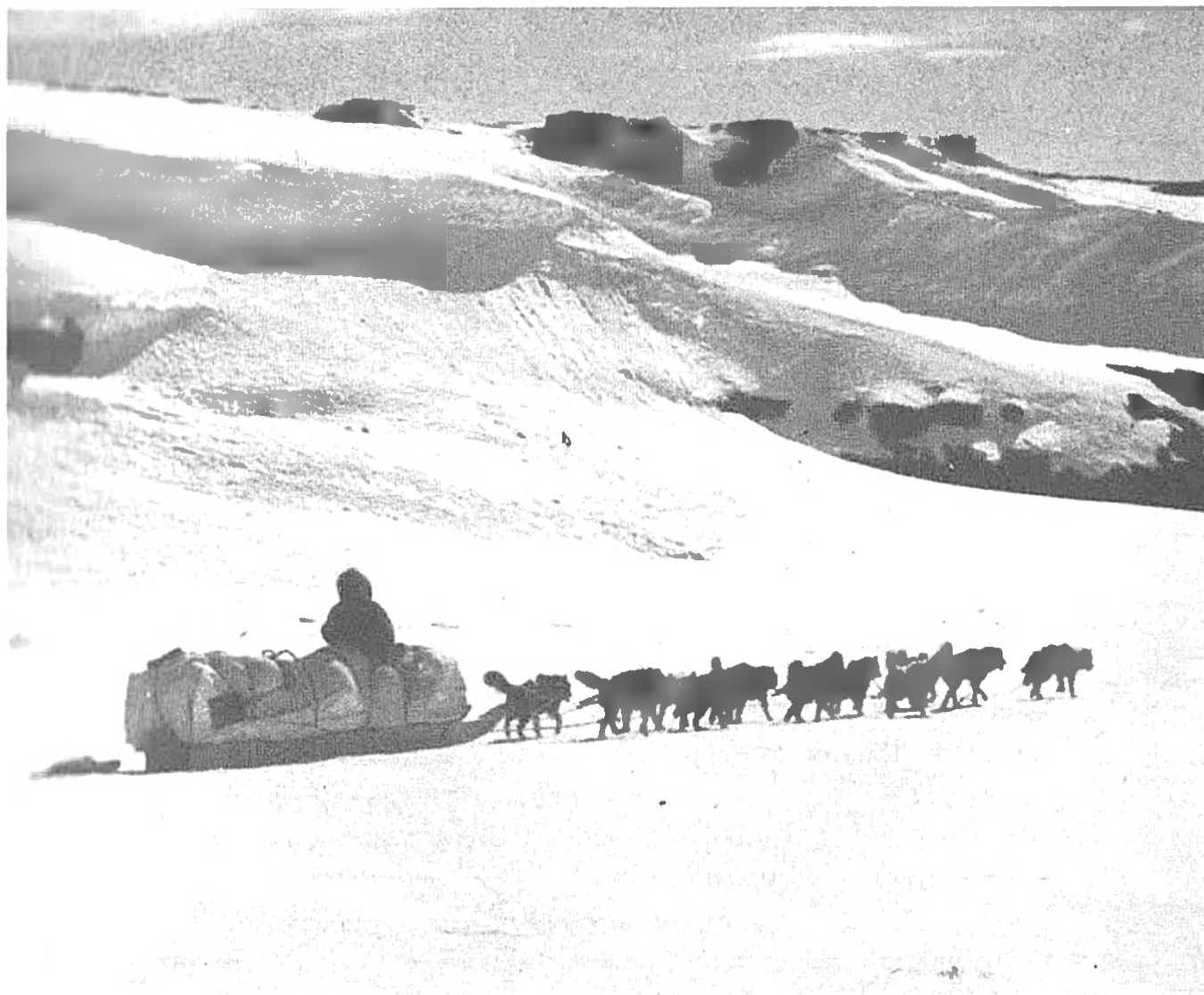
Comme il avançait la main, ils entendirent le gros Olaf rugir un avertissement, mais trop tard. Son chien de tête, furieux d'être dépassé, obliquait pour attaquer les autres. Ses crocs se plantent dans le flanc du chien de tête de Joy. Les attelages rivaux se prennent à la gorge. Les traîneaux passent par-dessus les bêtes entrelacées et se renversent. La Fumée se remet sur pied et essaye de relever Joy. Mais elle le repousse, en criant : « Courez! »

Le gros Olaf, toujours attentif à terminer la course, bondissait déjà à cinquante mètres en avant. La Fumée s'élança et, en atteignant la rive, il était sur les talons de l'autre. Mais, en montant le talus, le gros Olaf, par de puissantes embardées, regagnait quatre mètres.

Le bureau de l'Enregistrement faisait partie du cinquième pâté de maisons dans la rue principale. Celle-ci était bondée comme au passage d'un défilé militaire. Cette fois la Fumée trouva plus difficile de rattraper son gigantesque rival, et, quand il le rejoignit, il fut incapable de le dépasser. Côte à côte, ils couraient dans une allée étroite entre deux murs compacts d'hommes emmitoufflés qui les acclamaient. Tantôt l'un, tantôt l'autre, au prix d'un élan convulsif, gagnaient un pouce environ, pour le reperdre immédiatement.

Si leur allure antérieure avait été mortelle pour les chiens, celle qu'ils s'imposaient maintenant ne l'était pas moins pour eux-mêmes. Mais l'enjeu était d'un million de dollars, sans parler d'une honorable notoriété dans la contrée du Yukon. La seule impression qui parvint à la Fumée dans cette finale et folle randonnée fut un profond étonnement qu'il y eût tant de gens au Klondike. Jamais auparavant il ne les avait vus rassemblés.

Puis il se sentit ralentir malgré lui, et le gros Olaf le devança d'une bonne enjambée. Il semblait à la Fumée que son cœur allait éclater, et il avait perdu toute conscience de ses jambes. Elles volaient sous lui, mais il ignorait comment il continuait à les actionner, et il n'aurait su dire par quel miracle, leur imposant un regain de force, il les obligea à le ramener au niveau de son rival.



(Phot. Ambassade du Canada.)

Devant eux apparut la porte ouverte du bureau de l'Enregistrement. Les deux hommes firent un effort final et inutile. Aucun ne put se décoller de l'autre : côte à côte ils trébuchèrent sur le seuil, entrèrent violemment en collision et tombèrent la tête en avant.

Ils se mirent sur leur séant, trop épuisés pour se relever. Le gros Olaf, ruisselant de sueur, respirant en halètements effroyablement pénibles, esquissait dans l'air des gestes décousus et essayait en vain de parler. A la fin il tendit la main avec une intention bien évidente; la Fumée la lui serra cordialement.

« C'est une course au pair, déclara le préposé de l'Enregistrement. » La Fumée entendait comme en rêve cette voix qui sonnait affaiblie et lointaine. « Tout ce que je puis dire, c'est que vous êtes tous deux gagnants. Il faudra vous partager la concession. Vous voilà associés. »

JACK LONDON (1876-1916),
écrivain américain, *Belliou la Fumée*,
traduit par LOUIS POSTIF (Hachette).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Comment s'est fait le changement de traîneau quand Joy Gastell vint au secours de la Fumée?
- 2 — De quelle manière les deux rivaux terminèrent-ils la course? et pourquoi agirent-ils ainsi?
- 3 — Vous êtes radio-reporter sportif et vous faites le compte rendu oral, puis écrit de cette curieuse compétition.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *l'histoire de la vitesse; les pôles*).

- 1 — L'histoire de la vitesse.
Consultez : Histoire de la vitesse (coll. « la Récréation », l'Accueil). — *L'Encyclopédie de la vitesse* (Hachette). — *Histoire de la vitesse* (coll. « Tout par l'image », Hachette).
- 2 — Comment se construit un traîneau? — Comment s'attellent les chiens? — Quelle est la vitesse moyenne du traîneau? — Le Grand Nord; les pôles : la découverte de ces terres, la vie des habitants.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 66, 94, 288-289, 469, et S. B. T. n^o 21. — *Les Esquimaux* (coll. « Joie de connaître », Bourrelier). — *L'Encyclopédie pour la jeunesse* (Larousse), tome I, p. 434; tome II, p. 401. — *Atlas illustré* (coll. « Encyclopédie du livre d'or », diff. Flammarion), tome VIII. — La Documentation photographique, n^{os} 171 et 172. — P. E. VICTOR, *Coutumes et techniques de la piste blanche* (J. Susse). — P. E. VICTOR, *Pôle Sud* (coll. « Tout par l'image », Hachette). — R. VITTOZ, *Terres glacées* (coll. « Jeunesse », Delachaux-Niestlé). — H. CLÉRISSE, *la Conquête du Grand Nord* (coll. « la Comète », Gédalge). — J. MALAURIE, *les Hommes du Pôle* (coll. « Aujourd'hui l'aventure », édit. du Temps). — J. ARTHAUD, *Derniers Nomades du Grand Nord* (Arthaud). — Films fixes (couleurs) : *la Vie des Esquimaux* (Editafilms, n^{os} 1570 à 1572). — *Au-delà du cercle polaire* (Beaux Films, n^o C 38). — W. DISNEY : *le Désert arctique* (Beaux Films, 6 bobines). — *Au pays de Nanouk* (Larousse, n^o GE 20).

LIVRES CONSEILLÉS (thèmes : *le Grand Nord; les pôles*).

J. OSTBY, *Roald Amundsen* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — L. F. ROUQUETTE, *le Grand Silence blanc* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — O. SWENSON, *Au pays du renard blanc* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — R. L. SPITTEL, *Au pays de l'élan blanc* (coll. « Fauves et Jungles », Magnard). — P. E. VICTOR, *Boréal* (Coll. « Jeunes Bibliophiles », Gautier-Languereau). — *Contes et aventures polaires* (coll. « Contes et légendes », Nathan). — *Contes et légendes du Grand Nord* (coll. « Contes et légendes », Nathan).



(Phot. Colyann.)

TOM

Une nuit, Tom — un chien de contrebandier — doit regagner la France, le dos chargé d'un gros sac de tabac belge.

Tom courait bon train. La campagne était plongée dans les ténèbres. Pas de clair de lune. Mais Tom y voyait tout de même. Il suivait d'ailleurs un sentier de terre qui filait droit vers la France. Et, allègre, ses dix-huit kilos sur l'échine, il filait à bonne allure...

Tom, après avoir couru un bon moment, arriva devant un ruisseau. Le chemin, là, tournait à angle droit, longeait le rivelet, vers le pont le plus proche, sans doute. Mais Tom, par expérience, savait qu'il fallait se méfier des ponts. On y rencontrait souvent des hommes aux intentions suspectes. Tom s'arrêta donc une minute, flaira le vent, et, quittant le sentier, longea le ruisseau vers la droite, cherchant un gué. A vide, il eût sans hésitation franchi l'obstacle à la nage. Mais avec son paquetage sur le dos, il ne l'osait pas. Il avait failli mourir, une fois, pour s'y être risqué. Et, sorti de la rivière par un miracle d'énergie, il n'était encore rentré à la maison de son maître que très peu avant l'aube, épuisé, écrasé sous une masse énorme de tabac mouillé et ruisselant.

Il fit cinq cents mètres. Il trouva un passage, s'y engagea prudemment. L'eau lui mouilla les pattes, les jarrets, le ventre. Il n'avancait plus qu'avec lenteur, prêt à rebrousser chemin s'il sentait que son ballot trempait dans l'eau. Mais sous lui, le sol remontait. Tom atteignit l'autre rive sans difficulté. Et là, il se secoua vigoureusement et se remit en route.

Mais il n'y avait plus de sentier. Tom devait suivre maintenant d'étroits passages, des bandes d'herbe, les rives bosselées de ruisseaux limitant les champs. Derrière lui, brusquement, la lune se montra. Et Tom, dès lors, instinctivement, se baissa, se fit plus bas et plus long, se coula d'une allure féline le long des blés et des avoines. Une fois, il s'arrêta encore, il leva la tête par-dessus les tiges d'avoine, il regarda au loin l'immensité des champs. Et il vit au milieu de ce désert plat et morne, très loin encore, vers la ligne sombre des dunes qui, à droite, fermaient l'horizon, la silhouette d'un homme qui attendait.

Tom fit un long circuit, contourna l'homme à deux cents mètres de distance, de façon à être sous le vent. Il sut alors qu'il y avait un chien avec l'homme. Et cela lui inspira de la méfiance. Son expérience lui rappelait que ces gens-là, qui attendent, la nuit, avec des armes et des chiens, sont à craindre et à éviter.

Lentement, Tom se coula dans les blés. Il se fit plus petit encore, rasant la terre de son ventre, écartant du bout de son nez les chaumes, ondulant, s'insinuant, faisant à peine frémir les tiges autour de lui. Dans cette mer ondoyante de verdure, il glissait comme un navire, sans bruit, sans heurt...

Mais brusquement, son nez, qui fendait comme une épave l'épaisseur des blés, trouva devant lui le vide. Il était arrivé à la limite des champs. Plus loin, il n'y avait plus qu'une lande nue, pelée, à peine tachée, çà et là, d'une plaque d'herbe courte et roussâtre.

Tom hésita une minute. Il avait à sa droite les dunes, et plus loin la mer. Il eût aimé atteindre cette zone sûre, où les collines de sable le cacheraient. Mais avant, il fallait traverser la campagne dénudée, sous les yeux du douanier. Tom, dans son intelligence de bête, méditait sur ces choses, quand brusquement le chien du douanier le flaira. Tom comprit tout de suite qu'il était éventé. Le chien, là-bas, avait levé la tête, pointé les oreilles, humé le vent. Et il grogna, il leva les yeux vers son maître.

« Va, Dick! » cria l'homme.

Et, suivi de loin par le douanier, Dick s'élança, avec la rage d'une bête méchante enfin libérée, vers l'ennemi deviné.

Tom eut peur. Il rentra dans le champ, se tapit, essaya de se dissimuler. Mais il était découvert. D'un seul bond, Dick plongeait dans les blés et, là, se dressait sur les pattes de derrière pour retrouver la place où se cachait l'ennemi. Tom comprit qu'il lui fallait accepter le combat. Il se releva, se campa d'aplomb sur ses fortes pattes, endurcies par son rude métier. Et, sans même qu'il le voulût, le poil de son échine se hérissa, ses babines se relevèrent, il fut prêt pour la bataille.

L'ennemi arrivait. Ils furent face à face, hésitèrent, tournèrent en rond, l'un autour de l'autre. Et brutalement, Dick se décida, se lança, les crocs en avant. Il happa le vide. Tom s'était dérobé, glissait de côté, et, au passage, en tournant brusquement la tête, déchirait longuement le flanc de l'adversaire. Dick hurla de rage. Et, d'une volte-face, il fit de nouveau front à Tom, avant que celui-ci eût pu le happer à la gorge. Et, là-bas, le douanier accourait. Alors Tom fit demi-tour et se sauva, sachant que, si l'homme arrivait à portée, tout était fini. L'adversaire, enragé de voir sa proie s'enfuir, s'élança par derrière, lui sauta sur l'échine, essaya de lui enfoncer ses canines dans l'épaule. Mais l'énorme sac de tabac protégeait Tom. Dick ne trouvait pas de prise, sur cet amas inconsistant, que ses mâchoires mordaient vainement. Tom, pendant ce temps, l'entraînait plus loin dans le champ de blé. Et, quand il jugea être assez loin du maître, sans un grondement, sans un avertissement, il ralentit sa course et planta, de côté, ses crocs dans la gorge de son ennemi.

Ils roulèrent par terre, mêlés en une bagarre furieuse. Dick étouffait, se débattait, avec la fureur de se sentir mourir. Il se tordait, donnait de terribles secousses. Tom, entravé par son ballot, manquait de souplesse, tardait à se remettre sur pied quand un heurt le jetait sur le dos. Et Dick put se libérer. Ce fut alors une mêlée confuse, Tom dessous, Dick dessus, lui mordant le ventre, lui arrachant des lambeaux de peau. Ils grondaient sauvagement, soufflaient, râlaient, jusqu'au moment où Tom put happer la patte de devant de l'ennemi, un peu au-dessous de l'épaule. Sous ses molaires, l'os fléchit avec un long craquement de bois sec, et cassa net.

Dick s'arrêta, cessa de mordre, hurla une plainte qui traîna sinistrement avant de s'éteindre. Tom, déjà, était debout et filait dans les blés. Il atteignit de nouveau la zone dénudée, la lande stérile où le douanier accourait. Il vit l'homme s'arrêter, il sut ce qu'il allait faire. Et il allongea encore ses bonds, il se lança en avant avec de prodigieuses détentes des jarrets. Il y eut un coup de feu. Quelque chose frappa rudement Tom, au milieu d'un bond sauvage, le fit rouler par terre. Mais il ne sentait rien. La balle avait seulement traversé l'épais matelas de tabac qu'il portait sur le dos. Et, tout de suite relevé, il repartit, il atteignit les premiers vallonements des dunes; là, il ne courut plus, il s'arrêta derrière un buisson maigre qui croissait sur le sable, et il regarda. Il vit le douanier

qui s'approchait de son chien. La bête mutilée hurlait toujours. Un second coup de feu. Les hurlements cessèrent.

Tant que la lune ne fut pas de nouveau cachée par un nuage, Tom attendit. Puis une ombre immense courut sur l'étendue déserte. Un nuage passait. Et Tom, alors, quitta sa cachette et s'enfonça dans les dunes.

Il courut longtemps encore...

Son flair infailible lui indiqua un nouveau douanier. Pour l'éviter, il dut se rapprocher de la mer. Et dès lors, il suivit la grève, il courut inlassablement sur le sable mouillé...

Vers le milieu de la nuit, Tom, à travers les dunes, regagnait la maison de son maître. Et, « déblaté », délivré de ses dix-huit kilos de tabac de contrebande, il avalait avec un appétit joyeux une énorme platée de chair de cheval et de son, avant de s'en aller dormir.

MAXENCE VAN DER MEERSCH,
écrivain français contemporain,
la Maison dans la dune (Albin Michel).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Tom ne se décide pas à traverser la rivière à la nage : pour quelle raison?
- 2 — Qu'est-ce qui a préservé Tom de la mort?
- 3 — Une bête qui raisonne comme un être humain : montrez-le.
- 4 — Représentez par un croquis l'itinéraire suivi par Tom en y faisant figurer tous les éléments du paysage mentionnés dans le texte.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *les chiens*).

Les races de chiens : étudiez leurs mœurs, leur rôle.

Consultez : *le Livre des chiens* (coll. « Nature et Beauté », Larousse). — *Les Chiens* (coll. « Tout par l'image », Hachette). — *Le Chien* (coll. « Vie active », Larousse). — Film animé : *Gendarmes et voleurs* (Cinémathèque de l'Enseignement public).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *les chiens*).

ELIAN J. FINBERT, *la Vie des chiens illustres* (A. Fayard). — E. KNIGHT, *Lassie, chien fidèle* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — H. COMMUN, *le Fils de Lassie* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — J. LONDON, *Michaël, chien de cirque* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — A. HOLMAN, *Mon chien Rex* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — J. RIVOLIER, *Boss, chien polaire* (Gallimard).

LA MULE DU PAPE

Au Moyen Age, de 1309 à 1377, les papes résidèrent à Avignon. Voici, contée par Alphonse Daudet, l'histoire d'une mule papale.

Après sa vigne de Châteauneuf, ce que le pape aimait le plus au monde, c'était sa mule. Le bonhomme en raffolait de cette bête-là. Tous les soirs avant de se coucher, il allait voir si son écurie était bien fermée, si rien ne manquait dans sa mangeoire, et jamais il ne se serait levé de table sans faire préparer sous ses yeux un grand bol de vin à la française, avec beaucoup de sucre et d'aromates, qu'il allait lui porter lui-même, malgré les observations de ses cardinaux... Il faut dire aussi que la bête en valait la peine. C'était une belle mule noire mouchetée de rouge, le pied sûr, le poil luisant, la croupe large et pleine, portant fièrement sa petite tête sèche toute harnachée de pompons, de nœuds, de grelots d'argent, de bouffettes; avec cela douce comme un ange, l'œil naïf, et deux longues oreilles toujours en branle, qui lui donnaient l'air bon enfant. Tout Avignon la respectait, et, quand elle allait dans les rues, il n'y avait pas de bonnes manières qu'on ne lui fît, car chacun savait que c'était le meilleur moyen d'être bien en cour, et qu'avec son air innocent la mule du pape en avait mené plus d'un à la fortune, à preuve Tistet Védène et sa prodigieuse aventure.

Ce Tistet Védène était, dans le principe, un effronté galopin. Pendant six mois, on le vit traîner sa jaquette dans tous les ruisseaux d'Avignon, mais principalement du côté de la maison papale; car le drôle avait depuis longtemps son idée sur la mule du pape, et vous allez voir que c'était quelque chose de malin... Un jour que Sa Sainteté se promenait toute seule sous les remparts avec sa bête, voilà mon Tistet qui l'aborde, et lui dit en joignant les mains d'un air d'admiration :

« Ah! mon Dieu! grand Saint-Père, quelle brave mule vous avez là!... Laissez un peu que je la regarde... Ah! mon pape, la belle mule!... l'Empereur d'Allemagne n'en a pas une pareille. »

Et il la caressait, et il lui parlait doucement comme à une demoiselle.

« Venez ça, mon bijou, mon trésor, ma perle fine... »

Et le bon pape, tout ému, se disait dans lui-même :

« Quel bon petit garçonnet!... Comme il est gentil avec ma mule! »

Et puis le lendemain savez-vous ce qui arriva? Tistet Védène entra dans la maîtrise du pape, où jamais avant lui on n'avait reçu que des fils de nobles et des neveux de cardinaux... Mais Tistet ne s'en tint pas là.

Une fois au service du pape, le drôle continua le jeu qui lui avait si bien réussi. Insolent avec tout le monde, il n'avait d'attentions ni de prévenances

que pour la mule, et toujours on le rencontrait par les cours du palais avec une poignée d'avoine ou une bottelée de sainfoin, dont il secouait gentiment les grappes roses en regardant le balcon du Saint-Père, d'un air de dire : « Hein!... pour qui ça?... » Tant et tant qu'à la fin le bon pape, qui se sentait devenir vieux, en arriva à lui laisser le soin de veiller sur l'écurie et de porter à la mule son bol de vin à la française; ce qui ne faisait pas rire les cardinaux.

Ni la mule non plus, cela ne la faisait pas rire... Maintenant, à l'heure de son vin, elle voyait toujours arriver chez elle cinq ou six petits clercs de maîtrise qui se fourraient vite dans la paille; puis, au bout d'un moment, une bonne odeur chaude de caramel et d'aromates emplissait l'écurie, et Tistet Védène apparaissait portant avec précaution le bol de vin à la française. Alors le martyr de la pauvre bête commençait.

Ce vin parfumé qu'elle aimait tant, qui lui tenait chaud, qui lui mettait des ailes, on avait la cruauté de le lui apporter, là, dans sa mangeoire, de le lui faire respirer; puis, quand elle en avait les narines pleines, passe, je t'ai vu! la belle liqueur de flamme rose s'en allait toute dans le gosier de ces garnements... Et encore, s'ils n'avaient fait que lui voler son vin; mais c'étaient comme des diables, tous ces petits clercs, quand ils avaient bu!... L'un lui tirait les oreilles, l'autre la queue; Quiquet lui montait sur le dos, Béluguet lui essayait sa barrette, et pas un de ces galopins ne songeait que d'un coup de reins ou d'une ruade la brave bête aurait pu les envoyer tous dans l'Étoile polaire et même plus loin... Mais non! On n'est pas pour rien la mule du pape!... Les enfants avaient beau faire, elle ne se fâchait pas; et ce n'était qu'à Tistet Védène qu'elle en voulait... Celui-là, par exemple, quand elle le sentait derrière elle, son sabot lui démangeait, et vraiment il y avait bien de quoi. Ce vaurien de Tistet lui jouait de si vilains tours! Il avait de si cruelles inventions après boire!...

Est-ce qu'un jour il ne s'avisa pas de la faire monter avec lui au clocheton de la maîtrise là-haut, tout là-haut, à la pointe du palais!... Et ce que je vous dis là n'est pas un conte, deux cent mille Provençaux l'ont vu. Vous figurez-vous la terreur de cette malheureuse mule, lorsque, après avoir tourné pendant une heure à l'aveuglette dans un escalier en colimaçon et grimpé je ne sais combien de marches, elle se trouva tout à coup sur une plate-forme éblouissante de lumière, et qu'à mille pieds au-dessous d'elle elle aperçut tout un Avignon fantastique, les baraques du marché pas plus grosses que des noisettes, les soldats du pape devant leur caserne comme des fourmis rouges, et là-bas, sur un fil d'argent, un petit pont microscopique où l'on dansait, où l'on dansait... Ah! pauvre bête! quelle panique! Du cri qu'elle en poussa toutes les vitres du palais tremblèrent.

« Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'on lui fait? » s'écria le bon pape en se précipitant sur son balcon. Tistet Védène était déjà dans la cour, faisant mine de pleurer et de s'arracher les cheveux.

« Ah! grand Saint-Père, ce qu'il y a! Il y a que votre mule est montée dans le clocheton...



Les toits d'Avignon et le palais des Papes. (Phot. X.)

— Toute seule?

— Oui, grand Saint-Père, toute seule... Tenez! regardez-la, là-haut... Voyez-vous le bout de ses oreilles qui passe?... On dirait deux hirondelles...

— Miséricorde! fit le pauvre pape en levant les yeux... Mais elle est donc devenue folle! Mais elle va se tuer... Veux-tu bien descendre, malheureuse!... »

Pécaïre! elle n'aurait pas mieux demandé, elle, que de descendre... mais par où? L'escalier, il n'y fallait pas songer : ça se monte encore, ces choses-là; mais, à la descente, il y aurait de quoi se rompre cent fois les jambes... Et la pauvre mule se désolait, et, tout en rôdant sur la plate-forme avec ses gros yeux pleins de vertige, elle pensait à Tistet Védène :

« Ah! bandit, si j'en réchappe... quel coup de sabot demain matin! »

Cette idée de coup de sabot lui redonnait un peu de cœur au ventre; sans cela elle n'aurait pas pu se tenir... Enfin on parvint à la tirer de là-haut; mais ce fut toute une affaire. Il fallut la descendre avec un cric, des cordes, une civière. Et vous pensez quelle humiliation pour la mule d'un pape de se voir pendue à cette hauteur, nageant des pattes dans le vide comme un hanneton au bout d'un fil. Et tout Avignon qui la regardait!

La malheureuse bête n'en dormit pas de la nuit. Il lui semblait toujours qu'elle tournait sur cette maudite plate-forme, avec les rires de la ville au-dessous,

puis elle pensait à cet infâme Tistet Védène et au joli coup de sabot qu'elle allait lui détacher le lendemain matin! Ah! mes amis, quel coup de sabot! De Pampérigouste on en verrait la fumée... Or, pendant qu'on lui préparait cette belle réception à l'écurie, savez-vous ce que faisait Tistet Védène? Il descendait le Rhône en chantant sur une galère papale et s'en allait à la cour de Naples avec la troupe de jeunes nobles que la ville envoyait tous les ans près de la reine Jeanne pour s'exercer à la diplomatie et aux belles manières. Tistet n'était pas noble; mais le pape tenait à le récompenser des soins qu'il avait donnés à sa bête, et principalement de l'activité qu'il venait de déployer pendant la journée de sauvetage.

C'est la mule qui fut désappointée le lendemain!

« Ah! le bandit! il s'est douté de quelque chose!... pensait-elle en secouant ses grelots avec fureur... Mais c'est égal, va mauvais! tu le retrouveras au retour, ton coup de sabot... je te le garde! »

Et elle le lui garda.

Après le départ de Tistet, la mule du pape retrouva son train de vie tranquille et ses allures d'autrefois. Plus de Quiquet, plus de Béluguet à l'écurie. Les beaux jours du vin à la française étaient revenus, et avec eux la bonne humeur, les longues siestes, et le petit pas de gavotte quand elle passait sur le pont d'Avignon. Pourtant, depuis son aventure, on lui marquait toujours un peu de froideur dans la ville. Il y avait des chuchotements sur sa route; les vieilles gens hochaient la tête, les enfants riaient en se montrant le clocheton. Le bon pape lui-même n'avait plus autant confiance en son amie, et lorsqu'il se laissait aller à faire un petit somme sur son dos, le dimanche, en revenant de la vigne, il gardait toujours cette arrière-pensée : « Si j'allais me réveiller là-haut, sur la plate-forme! » La mule voyait cela et elle en souffrait, sans rien dire; seulement, quand on prononçait le nom de Tistet Védène devant elle, ses longues oreilles frémissaient, et elle aiguissait avec un petit rire le fer de ses sabots sur le pavé.

Sept ans se passèrent ainsi; puis, au bout de ces sept années, Tistet Védène revint de la cour de Naples. Son temps n'était pas encore fini là-bas; mais il avait appris que le premier moutardier du pape venait de mourir subitement en Avignon, et, comme la place lui semblait bonne, il était arrivé en grande hâte pour se mettre sur les rangs.

Quand cet intrigant de Védène entra dans la salle du palais, le Saint-Père eut peine à le reconnaître, tant il avait grandi et pris du corps. Il faut dire aussi que le bon pape s'était fait vieux de son côté, et qu'il n'y voyait pas bien sans ses besicles.

Tistet ne s'intimida pas.

« Comment! grand Saint-Père, vous ne me reconnaissez plus?... C'est moi, Tistet Védène!...

— Védène?...

— Mais oui, vous savez bien... celui qui portait le vin français à votre mule.

Ah! oui... oui... je me rappelle... Un bon petit garçonnet, ce Tistet Védène!... Et maintenant, qu'est-ce qu'il veut de nous?

Oh! peu de chose, grand Saint-Père... Je venais vous demander... A propos, est-ce que vous l'avez toujours, votre mule? Et elle va bien?... Ah! tant mieux!... Je venais vous demander la place du premier moutardier qui vient de mourir.

Premier moutardier, toi!... Mais tu es trop jeune. Quel âge as-tu donc?

Vingt ans deux mois, illustre pontife, juste cinq ans de plus que votre mule... Ah! la brave bête!... Si vous saviez comme je l'aimais cette mule-là!... comme je me suis languì d'elle en Italie!... Est-ce que vous ne me la laisserez pas voir?

Si, mon enfant, tu la verras, fit le bon pape, tout ému... Et puisque tu l'aimes tant, cette brave bête, je ne veux plus que tu vives loin d'elle. Dès ce jour, je t'attache à ma personne en qualité de premier moutardier... Mes cardinaux crieront, mais tant pis! j'y suis habitué... Viens nous trouver demain, à la sortie des vêpres, nous te remettrons les insignes de ton grade en présence de notre chapitre, et puis... je te mènerai voir la mule, et tu viendras à la vigne avec nous deux... hé! hé! Allons, va... »

Si Tistet Védène était content en sortant de la grande salle, avec quelle impatience il attendit la cérémonie du lendemain, je n'ai pas besoin de vous le dire. Pourtant il y avait dans le palais quelqu'un de plus heureux encore et de plus impatient que lui : c'était la mule. Depuis le retour de Védène jusqu'aux vêpres du jour suivant, la terrible bête ne cessa de se bourrer d'avoine et de tuer au mur avec ses sabots de derrière. Elle aussi se préparait pour la cérémonie...

Et donc, le lendemain, lorsque vêpres furent dites, Tistet Védène fit son entrée dans la cour du palais papal...

Le premier moutardier salua d'un air galant et se dirigea vers le haut perron, où le pape l'attendait pour lui remettre les insignes de son grade : la cuiller de buis jaune et l'habit de safran. La mule était au bas de l'escalier, toute harnachée et prête à partir pour la vigne... Quand il passa près d'elle, Tistet Védène eut un bon sourire et s'arrêta pour lui donner deux ou trois petites tapes amicales sur le dos, en regardant du coin de l'œil si le pape le voyait. La position était bonne... La mule prit son élan :

« Tiens, attrape, bandit! Voilà sept ans que je te le garde! »

Et elle vous lui détacha un coup de sabot si terrible, si terrible, que de Pampérigouste même on en vit la fumée, un tourbillon de fumée blonde où voltigeait une plume d'ibis; tout ce qui restait de l'infortuné Tistet Védène!...

Les coups de pied de mule ne sont pas aussi foudroyants d'ordinaire; mais celle-ci était une mule papale; et puis, pensez donc! elle le lui gardait depuis sept ans...

ALPHONSE DAUDET (1840-1897),
Lettres de mon moulin.

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Quels sont les vilains tours que Tistet Védène jouait à la mule?
- 2 — Représentez par un dessin les travaux de sauvetage de la mule.
- 3 — Quelles maximes ou pensées morales ce conte vous suggère-t-il?

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *rancune et reconnaissance chez les bêtes*).

Collectionnez des histoires d'animaux mettant en évidence leur rancune ou leur reconnaissance.

Consultez : L. CHAUVÉAU, *le Roman de Renart* (coll. « Mille Épisodes », la Farandole). — ELIAN J. FINBERT, *les Plus Belles Histoires de chats* (A. Fayard). — ELIAN J. FINBERT, *les Plus Belles Histoires de chiens* (A. Fayard). — ELIAN J. FINBERT, *les Plus Belles Histoires d'oiseaux* (A. Fayard). — ELIAN J. FINBERT, *les Plus Belles Histoires de bêtes* (A. Fayard). — A. DEMAISON, *les Bêtes qu'on appelle sauvages* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — R. GUILLOT, *l'Entraide chez les animaux* (Encyclopédie Larousse des enfants, p. 155).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *les animaux domestiques*).

ELIAN J. FINBERT, *les Plus Belles Histoires d'animaux célèbres* (Fayard). — COLETTE, *la Paix chez les bêtes* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — M. AYMÉ, *les Contes du chat perché*. — *Autres Contes du chat perché*. — *Derniers Contes du chat perché* (les 3 volumes chez Gallimard).

DISQUES : ELIAN J. FINBERT, *les Plus Belles Histoires de bêtes* (microsillon « Harmonie du monde »). — *Bestiaire familial* (coll. « Encyclopédie sonore », Hachette, n° 270 E 814, 33 tr, 25 cm).



BUCK

Buck est le chien favori de John Thornton, un chercheur d'or qui vit en Alaska avec deux associés : Hans et Peter. Une nuit, il est réveillé en sursaut par un cri : c'est un loup de forêt qui hurle. Buck reconnaît alors l'Appel qui, depuis longtemps déjà, l'incite à vivre libre comme vivaient les premiers chiens de sa race ; et il rejoint son frère sauvage... Mais trop de souvenirs le rattachent encore aux hommes ; il abandonne le grand loup maigre et retourne vers son maître.

Au bout de trois miles, il rencontra une piste fraîche, menant droit au camp de John Thornton. Buck se hâtait, le poil hérissé, les nerfs tendus... Son odorat lui révélait le passage d'êtres vivants sur les traces desquels il courait. Le silence absolu de la forêt le frappa ; les oiseaux avaient fui et les écureuils se cachaient au creux des arbres.

Tandis que Buck glissait, rapide et furtif comme une ombre, une senteur irrésistible le prit soudain à la gorge et le détourna de sa route. Cette nouvelle piste l'amena dans un taillis où il trouva son camarade Nig, gisant sur le flanc, traversé de part en part par une flèche barbelée. Cent mètres plus loin, Buck, sans s'arrêter, vit un des chiens indigènes achetés à Dawson qui se tordait dans les dernières convulsions de l'agonie.

Il entendit alors s'élever du camp une sorte de mélodie sauvage et monotone. Rampant à plat ventre au bord de la clairière, il découvrit le cadavre de Hans, couché sur la face, le corps hérissé de flèches comme un porc-épic. Mais, au même instant, il aperçut par les interstices des branches un spectacle qui lui fit hérissier le poil et le remplit d'une rage aveugle. La présence pressentie prenait corps ; elle était visible sous la forme d'une troupe de Peaux-Rouges Yeehats, dansant la danse de guerre autour de la cabane en ruine de John Thornton...

Un grondement féroce s'échappe de la poitrine convulsée de Buck ; il s'élance, tombe comme un tourbillon sur les Yeehats ahuris et épouvantés, bondit de l'un à l'autre, saute sur le chef, lui ouvre la gorge d'un coup de dent, et, sans s'attarder à l'achever, tourne sa rage sur le second guerrier, qui subit un sort pareil. En vain les hommes veulent résister ; la bête est partout à la fois. Elle se dérobe à leurs coups et sème sur son passage la destruction et la terreur. Les sauvages veulent l'abattre à coups de flèches ; ils se blessent les uns les autres sans atteindre leur ennemi ; l'un d'eux essaye de transpercer de sa lance le démon agile qui bondit au milieu d'eux : l'arme pénètre dans la poitrine d'un de ses compagnons, qui s'abat avec un cri affreux.

Alors la panique s'empare des Yeehats. Ils s'enfuient terrifiés dans la forêt, proclamant à grands cris l'apparition de l'Esprit du Mal...

Quand Buck, las de poursuivre ses misérables ennemis, revint au camp

dévasté, il trouva le corps de Peter, roulé dans ses couvertures, là où la mort l'avait surpris dès la première attaque. L'état du sol, autour de la hutte, décelait la résistance désespérée de Thornton.

Buck, le nez à terre, poussant des cris ardents et plaintifs, suivit jusqu'au bord d'un étang profond toutes les péripéties de la lutte que son maître avait livrée... Les eaux troubles et profondes cachaient à jamais le corps de John Thornton.

Buck passa le jour entier à errer autour de l'étang, poussant des gémissements lugubres ou des hurlements désolés. La disparition de son maître adoré creusait en son cœur un vide profond, impossible à combler. Seule, la vue de ses victimes portait quelque adoucissement à sa peine. Fier d'avoir tué des hommes, le plus noble des gibiers, il reniflait curieusement les cadavres, surpris d'avoir triomphé si facilement de ceux qui savaient se rendre redoutables à l'occasion. Désormais il ne connaîtrait plus la crainte de l'homme...

Il se dressa, humant l'air. Des abois lointains retentissaient, se rapprochant rapidement. Il reconnut en eux une part de ce passé qui ressuscitait en lui. S'avancant dans la clairière, il écouta sans trouble et sans remords la voix qui depuis si longtemps le sollicitait... Désormais il était libre — libre de lui répondre et de lui obéir. John Thornton mort, plus rien ne rattachait Buck à l'humanité.

Comme un flot argenté, la meute des loups débucha dans la clairière où Buck, immobile comme un chien de pierre, attendait leur venue. Son aspect était si imposant qu'ils s'arrêtèrent un instant, interdits; mais un plus hardi que les autres sauta sur le chien qui lui tordit le cou, rapide comme l'éclair. Puis il reprit sa pose majestueuse, sans se préoccuper de la bête qui râlait à terre. Trois autres tentent l'attaque et se retirent en désordre, la gorge ouverte d'une oreille à l'autre.

Enfin, la horde entière se rue sur l'ennemi. Mais la merveilleuse agilité de Buck, sa force sans pareille lui permettent de déjouer toutes les attaques.

Pour empêcher les assaillants de le prendre par derrière, il vient s'adosser à un talus, et protégé de trois côtés, réussit à se défendre si vaillamment que les loups découragés reculent enfin. Les uns demeurent couchés, la langue pendante, saignant par vingt blessures; les autres jappent, montrant leurs crocs étincelants, sans quitter de l'œil le terrible adversaire; d'autres boivent avidement l'eau de l'étang.

Tout à coup un loup grand et maigre se détache de la troupe et s'approche du chien avec précaution, mais en gémissant doucement. Buck reconnaît soudain son frère sauvage, son compagnon d'une nuit et d'un jour, leurs deux museaux se touchent, et le chien sent son cœur battre d'une émotion nouvelle.

A son tour, un vieux loup décharné, couvert de cicatrices, se rapproche. Buck, tout en retroussant les lèvres, lui flaire les narines et remue doucement la queue. Sur quoi, le vieux guerrier s'assied et, pointant son museau vers la lune, pousse un hurlement mélancolique et prolongé. Les autres le reprennent en chœur.

Buck reconnaît l'appel... Il s'assied et hurle de même. Alors la meute l'entoure en le reniflant, sans plus lui témoigner aucune hostilité.

Et, tout à coup, les chefs, poussant le cri de chasse, s'élancent dans la forêt; la bande entière les suit, donnant de la voix, tandis que Buck, aux côtés du frère sauvage, galope, hurlant comme elle.

JACK LONDON (1876-1916),
écrivain américain, *l'Appel de la forêt*,
traduit par la comtesse DE GALARD (Nelson).

AVI-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Buck aimait son maître : quelles phrases le prouvent?
- 2 — Cependant, Buck est, en partie, responsable de la mort des chercheurs d'or : justifiez cette affirmation.
- 3 — Pourquoi Buck n'aura-t-il plus jamais la crainte de l'homme?
- 4 — Pourquoi répond-il à l'appel des loups?

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *les Indiens*).

La vie des Indiens de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud : comparez leurs habitations, leurs costumes, leurs mœurs (travail, nourriture, fêtes, coutumes).

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), nos 239, 328. — *Histoire des Indiens* (coll. « Voir et Connaître », Flammarion). — *L'Empire du Soleil* (coll. « Tout par l'image », Hachette). — *Cowboys et Indiens* (coll. « Un grand livre d'or », diff. Flammarion). — J. GUICHARD DU PLESSIS : *A la poursuite de l'Indien* (coll. « France-Club », A. Bonne). — *Les Indiens d'Amérique* (coll. « Un grand livre d'or », diff. Flammarion). — Films fixes (couleurs) : *la Vie des Indiens* (Éditafilms, nos 1556, 3028). — *Les Peaux-Rouges* (Beaux Films, C 8). — Film fixe : *Indiens du Canada* (Éditafilms, n° 3040).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *Indiens et trappeurs*).

F. COOPER, *le Dernier des Mohicans* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — PALUEL-MARMONT, *Buffalo Bill* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — G. AIMARD, *les Trappeurs de l'Arkansas* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — *Légendes et contes indiens* (coll. « Contes et légendes », Nathan). — *60 Récits du Nouveau Monde* (coll. « Trésor des jeunes », Gründ). — *Contes du Far West* (coll. « Contes et légendes », Nathan).

DISQUES : *Chants et danses peaux-rouges* (Boîte à musique, Ex 245, 45 tr). — *Indiens Iowa et Bora* (Contrepoint, MC 20096, 33 tr, 25 cm).

FLICKA

Ken, un garçon américain, vit dans un ranch, à l'ouest des États-Unis, où son père, Rob Mc Laughlin, et sa mère, Nell, dressent des chevaux sauvages qu'ils capturent dans la montagne.

Ken aime une petite pouliche — Flicka —, qui a été grièvement blessée alors qu'elle tentait de franchir une clôture de barbelés pour retourner dans la montagne. Grâce aux soins affectueux de l'enfant, Flicka guérissait peu à peu, lorsque, brusquement, son état s'est aggravé.

Pour mettre fin aux souffrances de la pouliche, le père de Ken a ordonné à Gus — un Suédois à son service — de la tuer.

Après le dîner, Ken apporta son avoine à Flicka; elle y toucha à peine. Elle se tenait la tête basse, mais quand il la caressait et lui parlait, elle appuyait la tête contre sa poitrine et paraissait contente.

Il sentait la chaleur brûlante de son corps. Il semblait impossible qu'un être aussi maigre fût vivant. Bientôt, Ken vit Gus entrer dans le Pré, portant le winchester; en apercevant l'enfant, il changea de direction et fit comme s'il allait tirer les lapins.

Ken courut à lui :

« Quand allez-vous le faire, Gus?

— Bientôt; avant qu'il fasse tout à fait nuit.

— Gus, ne le faites pas ce soir. Attendez à demain. Une nuit encore, Gus, je vous en prie!

— Eh bien! alors demain matin. Mais il faut que ce soit fait, Ken. Votre père en a donné l'ordre.

— Je le sais. Je ne dirai rien. »

Gus regagna les communs et Ken retourna auprès de Flicka.

Il la caressa comme toujours, mais d'habitude il lui parlait en la caressant; ce soir, il en était incapable. Il ne pensait qu'à la chose dont il ne pouvait lui parler. Par moments, il entendait, comme s'il provenait de quelqu'un d'autre, un petit gémissement. C'était lui-même qui gémissait.

Sous les peupliers, la nuit tombait vite; Ken et Flicka y étaient cachés ensemble; elle les enveloppait et les serrait l'un contre l'autre. Ils ne pouvaient se voir, mais il tournait autour d'elle et elle remuait la tête de sorte que son museau restait appuyé contre lui. L'obscurité les rapprochait encore.

A neuf heures, Nell envoya chercher Ken.

Un dernier petit gémissement lui échappa, puis Ken déposa un ultime baiser sur le front de Flicka et remonta la colline.

Flicka était debout, dans sa nursery, quand, à dix heures, la pleine lune se leva...

Flicka avait conscience de ce qui se passait en elle; elle sentait que son heure avait sonné.

Sa tête pendait, basse; ses jambes s'écartaient légèrement sous elle.

Bien que par habitude elle se tint devant la mangeoire, elle n'avait pas touché à son avoine... Elle leva la tête et la tourna vers le sentier par lequel l'un était venu vers elle tant de fois pendant l'été. Il était tout ce qu'elle avait, toute son espérance; mais cette nuit, aucun pas dans le sentier, aucun secours.

Elle resta ainsi de longues minutes, les oreilles dressées, attendant Ken, le désirant avec tout ce qui subsistait en elle de conscience. Puis, graduellement, elle succomba aux sables mouvants qui creusaient en elle leurs abîmes et elle s'écroula, en tremblant, sur le sol.

Un nouveau sursaut d'énergie la fit hennir...

Elle se mit à gambader par saccades, comme une marionnette tirée par des ficelles. Tout ce qui subsistait en elle de volonté se rassembla, et elle trotta en avant, en longeant le ruisseau.

Soudain elle s'arrêta, la tête baissée et les jambes écartées comme si elle avait rencontré un fantôme. Graduellement, sa terreur se dissipa, mais, incapable de bouger, elle conservait cette posture ridicule. Elle tourna de nouveau la tête vers la maison... *Viendrait-il?*

Elle avait soif. L'odeur de l'eau courante l'attira. Elle entra dans le ruisseau et but; elle releva la tête et la tourna une fois encore vers la maison. L'eau fraîche ruisselait contre ses jambes.

Aucun bruit ne parvenait de la maison, aucun pas ne résonnait sur le sentier... et, tout à coup, la dernière parcelle de ses petites forces disparut. Penchée en avant, elle tomba à moitié sur la rive, à moitié dans l'eau, luttant convulsivement. A la fin, elle ne bougea plus.

Quelques minutes plus tard s'éleva le cri le plus désolé de la terre : le hurlement du loup gris...

Avant de monter se coucher, Ken avait vu la lune des Chasseurs se lever à l'horizon. Étendu dans son lit, agité d'un tremblement continu, il ne s'était pas complètement déshabillé, mais il avait tiré le drap jusqu'à son menton pour le cas où son père ou sa mère viendrait le voir. Il eut l'impression qu'il s'écoula des heures avant que la maison tout entière fût aussi silencieuse que la nuit du dehors.

Il entendit le hennissement de Flicka. Il savait qu'elle hennissait pour l'appeler. Il entendit hurler le loup.

Il attendit encore une heure, afin que tout le monde fût profondément endormi. Puis il se releva et enfila le reste de ses vêtements. Il descendit en tenant ses souliers à la main, mettant une demi-minute à faire un pas.

A l'extrémité de la terrasse, il s'assit et se chaussa; son cœur battait à l'étouffer. Il ne cessait de murmurer :

« Je viens, Flicka, je viens... »

Il courut aussi vite qu'il le pouvait. L'obscurité était si profonde sous les

peupliers qu'il dut s'arrêter, afin de s'habituer et de s'assurer que Flicka n'y était vraiment pas. Il voyait la mangeoire, mais la pouliche était partie. Une terreur folle s'empara de lui. Elle avait été enlevée... il ne la reverrait plus jamais... Gus avait dû venir... ou son père...

Il courut, désespéré, de droite et de gauche. Enfin, il entreprit une recherche systématique à travers tout le Pré. Il n'osait pas l'appeler à voix haute, mais il murmurait :

« Flicka... O! Flicka! où es-tu? »

Quand il la trouva, le courant l'avait fait glisser petit à petit, et seul son museau reposait encore sur la berge, son corps et ses jambes se balançant dans l'eau.

Ken entra dans le ruisseau, s'assit sur la berge et essaya de lui soulever la tête. Mais elle était lourde, le courant était fort, et il se mit à sangloter parce qu'il était trop faible pour la tirer de l'eau. Puis il trouva, dans le lit du ruisseau, des rochers contre lesquels caler ses talons et prendre un point d'appui; d'un violent effort, il réussit à amener la tête de Flicka jusque sur ses genoux.

La berçant entre ses bras, il se réjouit qu'elle fût morte de son propre gré, dans l'eau fraîche, au lieu d'être fusillée par Gus. Puis, mettant son visage tout près du sien et plongeant les yeux dans les siens, il s'aperçut qu'elle vivait encore et qu'elle lui rendait son regard.

Alors il éclata en sanglots et, la serrant contre son cœur, il cria :

« O! Flicka! ma petite Flicka! »

La longue nuit s'écoula. La lune glissa lentement à travers le ciel. L'eau bouillonnait doucement sur les jambes de Ken et sur le corps de Flicka. Peu à peu, la fièvre l'abandonna; l'eau fraîche lavait et relavait ses blessures...

Mais, petit à petit, les bras de Ken et sa poitrine, sur lesquels pesaient la tête et le cou de Flicka, s'ankylosèrent. Ses jambes, ses cuisses plongeaient dans le ruisseau descendu de la chaîne neigeuse, et l'eau était beaucoup plus froide que ne le paraissait sa surface ensoleillée. Bien avant la fin de la nuit, les dents de Ken claquaient et son corps était secoué de frissons.

Peu lui importait. Rien n'existait pour lui en dehors de Flicka, dont le corps chaud lui brûlait les bras. Vers le matin, cette chaleur disparut; mais ce n'était pas la mort : quand il lui parlait, elle le regardait. Il était plein de gratitude.

Comme la longue veillée approchait de son terme, il tomba dans un état intermédiaire entre le sommeil et l'évanouissement...

(Ce matin-là, en se levant, Gus se rappela qu'il devait abattre Flicka.)

Gus prit le fusil et se dirigea lentement par la Pelouse vers la barrière du Pré des Veaux.

Quelques minutes de marche l'amènèrent à la nursery de Flicka; un coup d'œil lui montra qu'elle n'y était pas. Il longea le ruisseau et découvrit Ken, assis dans l'eau, la tête de Flicka entre ses bras.

Un regard sur le visage du petit garçon lui suffit. Il traversa le cours d'eau, porta son fusil par terre, et, saisissant la pouliche par la tête, il la tira et la hissa sur la rive.

Ken était incapable de bouger. Gus le prit dans ses bras et retraversa le ruisseau. L'enfant se tourna vers la pouliche et balbutia :

« Au revoir, Flicka. »

Rob se tenait devant la fenêtre quand il vit passer Gus portant Ken. Il se dit : « Flicka est morte... Je n'ai pas entendu le coup de feu ; Ken a dû la trouver morte et il s'est évanoui. »

Il courut prendre l'enfant des bras de Gus et remarqua alors ses traits incroyablement tirés et ratatinés et ses violents frissons. C'était plus qu'un évanouissement. Gus lui dit comment il avait découvert Ken. Rob le porta dans sa chambre. Il aida Nell à le mettre au lit.

Gus retourna au Pré chercher le fusil. Flicka était couchée comme il l'avait laissée, mais, à son approche, elle leva la tête. L'homme s'agenouilla dans l'herbe, lui tâta la tête, le cou, et lui regarda les yeux.

« Eh bien ! eh bien ! Flicka, petite fille... »

Il était étonné de constater la disparition de la fièvre. Il examina les deux blessures. Elles étaient propres, l'enflure s'était résorbée, et il voyait à son expression qu'elle allait mieux, que la vie lui revenait.

Il se leva et demeura hésitant, le fusil à la main. Il avait reçu des ordres. Il devait fusiller Flicka bientôt, en l'absence de Ken. Il ne trouverait jamais un moment plus favorable. Une ou deux minutes passèrent, pendant lesquelles le Suédois réfléchit à la situation, les yeux fixés sur la pouliche.

Il était peu probable qu'elle se rétablît. Il se demanda combien de temps Ken l'avait tenue ainsi... on ne pouvait pas savoir ; ce gosse sortait de très bonne heure ; il y était peut-être depuis l'aube...

Gus eut alors conscience qu'il avait pris un parti : il n'allait pas encore abattre Flicka. Lorsque Ken aurait déjeuné, qu'il se serait réchauffé, il saurait peut-être amener son père à modifier sa décision...

L'état de Ken avait été en empirant. Malgré les couvertures chaudes, des frissons le prenaient à brefs intervalles ; sa température dépassait 40 degrés.

Il dormait la plupart du temps, ou, du moins, sa mère, qui tenait dans la sienne l'une de ses petites mains maigres, avait l'impression qu'il était inconscient. Elle s'était aperçue qu'il n'avait même pas déplié son pyjama, la veille au soir, et elle en conclut qu'il avait dû passer toute la nuit dans la situation où Gus l'avait trouvé.

Elle se demanda si la pouliche était encore en vie et s'étonna du lien si fort qui attachait l'un à l'autre l'enfant et le cheval.

Quand Ken s'éveillait de son sommeil ou de sa torpeur, il la regardait parfois comme s'il la reconnaissait ; à d'autres instants, il la fixait d'un air hagard. Il semblait écouter, la tête tournée vers la fenêtre, et demeurait parfaitement immobile.



(Phot. A. Justin.)

« Il guette, se dit Nell, pour l'entendre hennir... ou pour entendre le coup de fusil. »

(Si vous désirez connaître la suite de cette histoire, lisez le beau livre : Mon amie Flicka, en commençant au chapitre n° 19, p. 148, dans l'édition de 1960.)

MARY O'HARA,
romancière américaine,
Mon amie Flicka,
d'après la traduction de H. CLAIREAU (Calmann-Lévy).

VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 Pour quelle raison, ce soir-là, Ken caressait-il Flicka sans lui parler?
- 2 Il descendit en tenant ses souliers à la main, mettant une demi-minute à faire un pas. Pourquoi l'enfant prend-il tant de précautions?
- 3 Illustrez, dans cette lecture, la scène où Ken sauve sa pouliche.
- 4 Imaginez une suite à cette histoire.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *les chevaux ; l'histoire des animaux domestiques ; les U. S. A.*).

- 1 Une noble conquête de l'homme : le cheval.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 176, 297, 342. — W. DISNEY : *Stormy* (coll. « Tout par l'image », Hachette). — *Le Cheval, ce seigneur* (coll. « Tout par l'image », Hachette).
- 2 L'histoire des animaux domestiques.
Consultez : l'*Encyclopédie pour la jeunesse* (Larousse), tome I, p. 63, 143. — *Histoire des animaux domestiques* (coll. « la Récréation », l'Accueil). — *Les Animaux domestiques* (coll. « Documents E. D. S. C. O. », les Éditions scolaires).
- 3 — U. S. A. : un grand pays moderne.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 369, 510. — « Documents pour la classe » des 31-V-56 et 19-II-59 (édit. S. E. V. P. E. N.). — *Les Etats-Unis* (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). — *U. S. A.* (coll. « le Monde en couleurs », Odé). — CH. ET M. BÉARD, *Histoire des Etats-Unis* (coll. « l'Histoire racontée à tous », Hachette). — Films fixes (couleurs) : *U. S. A.* (Beaux Films, n^{os} C 3 à C 9). — *U. S. A.* (Larousse; série GS, n^{os} 2, 3, 4). — *U. S. A.* (Éditions nouvelles, n^{os} 2271 à 2275).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *les chevaux*).

M. O'HARA, *Mon amie Flicka* (Calmann-Lévy.) — M. O'HARA, *le Fils de Flicka* (Calmann-Lévy). — J. PEYRÉ, *Cheval piaffant* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — G. V. LECLERCQ, *Va comme le vent* (coll. « Alouette », Bourrellet). — J. E. CHIPPERFIELD, *Silver-Star le Magnifique* (coll. « Junior », Nathan). — M. D'ALENÇON, *Tim le jockey* (coll. « Spirale », G. P.).

DISQUE : *Chants traditionnels U. S. A.* (Boîte à musique, LD 313, 33 tr, 25 cm).

QU'EN DITES-VOUS ?

LE GORA

Personnages :

BOBÉCHOTTE. — GUSTAVE, dit TROGNON.

BOBÉCHOTTE. — Trognon, je vais bien t'épater. ... Sais-tu qui est-ce qui m'a fait un cadeau? La concierge.

GUSTAVE. — Peste! tu as de belles relations! Tu ne m'avais jamais dit ça!

BOBÉCHOTTE. — Ne te moque pas de la concierge, Trognon; ... elle m'a donné...
-- devine quoi? — un gora!

GUSTAVE. — La concierge t'a donné un gora?

BOBÉCHOTTE. — Oui, mon vieux.

GUSTAVE. — Et qu'est-ce que c'est que ça, un gora?

BOBÉCHOTTE. — Tu ne sais pas ce que c'est qu'un gora?

GUSTAVE. — Ma foi, non.

BOBÉCHOTTE, *égayée*. — Mon pauvre Trognon! ... Alors, non, tu ne sais pas qu'un gora, c'est un chat!

GUSTAVE. — Ah!... Un angora, tu veux dire.

BOBÉCHOTTE. — Comment?

GUSTAVE. — Tu dis : un gora.

BOBÉCHOTTE. — Naturellement, je dis : un gora.

GUSTAVE. — Eh bien, on ne dit pas : un gora.

BOBÉCHOTTE. — On ne dit pas : un gora?

GUSTAVE. — Non.

BOBÉCHOTTE. — Qu'est-ce qu'on dit, alors?

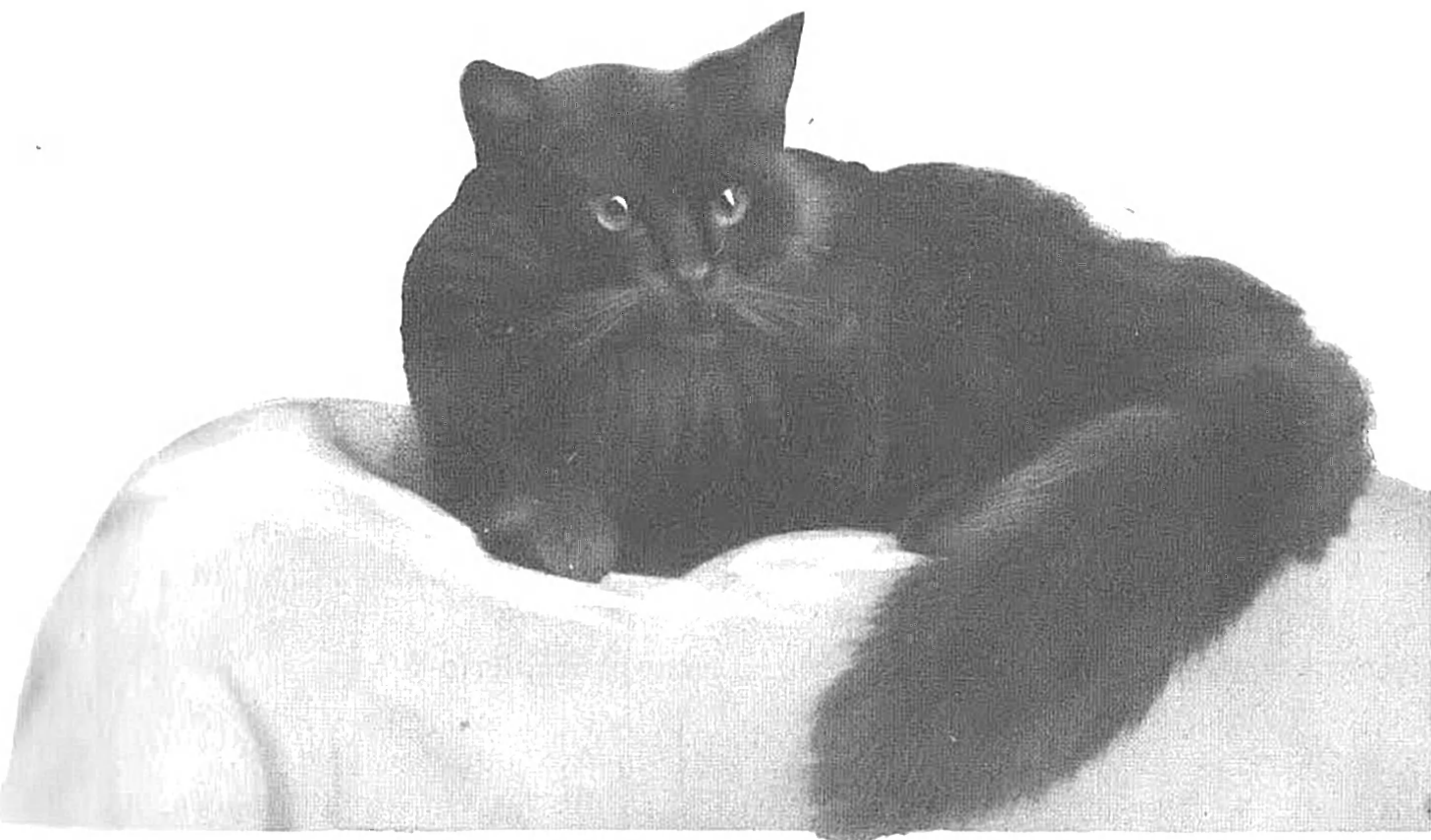
GUSTAVE. — On dit : un angora.

BOBÉCHOTTE. — Depuis quand?

GUSTAVE. — Depuis toujours.

BOBÉCHOTTE. — Tu crois?

GUSTAVE. — J'en suis même certain.



BOBÉCHOTTE. — Je dirai ce que tu voudras, Trognon; ça m'est bien égal...
Le tout, c'est qu'il soit joli, hein?

GUSTAVE. — Qui?

BOBÉCHOTTE. — Le petit nangora que m'a donné la concierge, et, à cet égard-là, il n'y a pas mieux. Un vrai amour de petit nangora, figure-toi; pas plus gros que mon poing, avec des souliers blancs, des yeux comme des cerises à l'eau-de-vie, et un bout de queue pointu, pointu, comme l'éteignoir de ma grand'mère... Quel beau petit nangora!

GUSTAVE. — Je vois, au portrait que tu m'en traces, qu'il doit être, en effet, très bien. Une simple observation; on ne dit pas : un petit nangora.

BOBÉCHOTTE. — Tiens? Pourquoi donc?

GUSTAVE. — Parce que c'est du français de cuisine.

BOBÉCHOTTE. — Elle est bonne, celle-là! Je dis comme tu m'as dit de dire.

GUSTAVE. — Oh! mais pas du tout; je proteste. Je t'ai dit de dire : un angora, mais pas : un petit nangora. (*Muet étonnement de Bobéchotte.*) C'est que, dans le premier cas, l'a du mot *angora* est précédé de la lettre *n*, tandis que c'est la lettre *t* qui le précède avec le mot *petit*.

BOBÉCHOTTE. — Ah!

GUSTAVE. — Oui.

BOBÉCHOTTE, *haussant les épaules*. — En voilà des histoires! Qu'est-ce que je dois dire, avec tout ça?

GUSTAVE. — Tu dois dire : un petit angora.

BOBÉCHOTTE. — C'est bien sûr, au moins?

GUSTAVE. — N'en doute pas.

BOBÉCHOTTE. — Il n'y a pas d'erreur?

GUSTAVE. — Sois tranquille...

BOBÉCHOTTE. — N'en parlons plus. Maintenant, je voudrais ton avis. J'ai envie de l'appeler Zigoto.

GUSTAVE. — Excellente idée!...

BOBÉCHOTTE. — C'est facile à se rappeler.

GUSTAVE. — Ça fait rire le monde.

BOBÉCHOTTE. — Et ça dit bien ce que ça veut dire. Oui, je crois que pour un tangora, le nom n'est pas trop mal trouvé. (*Elle rit.*)

GUSTAVE. — Pour un quoi?

BOBÉCHOTTE. — Pour un tangora.

GUSTAVE. — Ce n'est pas pour te dire des choses désagréables, mais, ma pauvre, j'ai de la peine à me faire comprendre. Fais donc attention. On ne dit pas : un tangora.

BOBÉCHOTTE. — Ça va durer longtemps, cette plaisanterie-là?

GUSTAVE, *interloqué*, — Permets...

BOBÉCHOTTE. — Je n'aime pas beaucoup qu'on se moque de moi.

GUSTAVE. — Tu t'emballes; tu as bien tort! Je dis : « On dit un angora, un petit angora ou un gros angora »; il n'y a pas de quoi fouetter un chien, et tu ne vas pas te fâcher pour une question de liaison.

BOBÉCHOTTE. — D'ailleurs, tout ça, c'est de ma faute et je n'ai que ce que je mérite... C'est toujours le même raisonnement : « Je ne te crains pas! Donc je me moque de toi! » Heureusement, il est encore temps.

GUSTAVE, *inquiet*. — Hein? Comment? Qu'est-ce que tu dis? Il est encore temps!... Temps de quoi?

BOBÉCHOTTE. — Je me comprends; c'est le principal. Vois-tu, c'est toujours imprudent de jouer au plus fin avec une femme. De plus malins que toi y ont trouvé leur maître. Parfaitement! A bon entendeur... Je t'en flanquerais, moi, du zangora!

D'après GEORGES COURTELINE (1858-1929),
Théâtre (Flammarion).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Bobéchotte est-elle très instruite? — Relevez les détails qui confirment votre réponse.
- 2 — Quelles sont les expressions qui sont familières? — Pourquoi l'auteur les a-t-il employées? — Essayez de les remplacer par des tournures plus littéraires.
- 3 — En quelques lignes, vous expliquez à un camarade les raisons du désaccord entre Gustave et Bobéchotte.



Le château de Langeais, en Indre-et-Loire. Porte d'entrée et pont-levis. (Phot. Molinard.)

L'HOMME PARMI LES HOMMES

TEL EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE

Peu de temps après le 18-Brumaire, un jeune homme appartenant à la famille de Maillé fut envoyé par les chouans de Bretagne à Saumur, afin d'établir des intelligences entre certaines personnes de la ville ou des environs et les chefs de l'insurrection royaliste. Instruite de ce voyage, la police de Paris avait dépêché des agents chargés de s'emparer du jeune émissaire à son arrivée à Saumur. Effectivement, l'ambassadeur fut arrêté le jour même de son débarquement...

Le chevalier de Beauvoir fut alors transféré, suivant de nouveaux ordres, au château de l'Escarpe. Cette forteresse, assise sur des rochers d'une grande élévation, a pour fossés des précipices; on y arrive de tous côtés par des pentes rapides et dangereuses...

Beauvoir, mis au donjon, fut nourri de pain noir, abreuvé d'eau claire, et enchaîné...

Un matin, le porte-clefs chargé d'apporter la nourriture du prisonnier, au lieu de s'en aller après lui avoir donné sa maigre pitance, resta devant lui les bras croisés et le regarda singulièrement. Entre eux, la conversation se réduisait ordinairement à peu de chose, et jamais le gardien ne la commençait. Aussi le chevalier fut-il très étonné lorsque cet homme lui dit :

« Monsieur, ... écoutez-moi. J'ai reçu de l'argent pour faciliter votre évasion; mais un instant! Si j'étais soupçonné de la moindre chose, je serais fusillé tout bellement. J'ai donc dit que je tremperais dans cette affaire juste pour gagner mon argent. Tenez, monsieur, voici une clef, dit-il en sortant de sa poche une petite lime; avec cela, vous scierez un de vos barreaux. Dame, ce ne sera pas commode! reprit-il en montrant l'ouverture étroite par laquelle le jour entrait dans le cachot; il faudra scier le fer assez près pour que vous puissiez passer.

— Oh! sois tranquille! j'y passerai, dit le prisonnier.

— Et assez haut pour qu'il vous reste de quoi attacher votre corde, reprit le porte-clefs.

— Où est-elle? demanda Beauvoir.

— La voici, répondit le guichetier en lui jetant une corde à nœuds. Elle a été fabriquée avec du linge, afin de faire supposer que vous l'avez confectionnée vous-même, et elle est de longueur suffisante. Quand vous serez au dernier nœud, laissez-vous couler tout doucement, le reste est votre affaire. Vous trouverez probablement dans les environs une voiture tout attelée et des amis qui vous attendent. Mais je ne sais rien, moi! Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y a une sentinelle au *dret* de la tour. Vous saurez bien choisir une nuit noire, et guetter le moment où le soldat de faction dormira. Vous risquerez peut-être d'attraper un coup de fusil, mais...

C'est bon! c'est bon! je ne pourrai pas ici, s'écria le chevalier.

Ah! ça se pourrait bien tout de même », répliqua le geôlier d'un air hête.

Beauvoir prit cela pour une de ces réflexions niaises que font ces gens-là. L'espoir d'être bientôt libre le rendait si joyeux, qu'il ne pouvait guère s'arrêter aux discours de cet homme. Il se mit à l'ouvrage aussitôt, et la journée lui suffit pour scier les barreaux.

Craignant une visite du commandant, il cacha son travail en bouchant les fentes avec de la mie de pain roulée dans de la rouille, afin de lui donner la couleur du fer. Il serra sa corde et se mit à épier quelque nuit favorable, avec cette impatience concentrée et cette profonde agitation d'âme qui dramatisent la vie des prisonniers.

Enfin, par une nuit grise, une nuit d'automne, il acheva de scier les barreaux, attacha solidement sa corde, s'accroupit à l'extérieur sur le support de pierre, en se cramponnant d'une main au bout de fer qui restait dans la baie; puis il attendit ainsi le moment le plus obscur de la nuit et l'heure à laquelle les sentinelles doivent dormir. C'est vers le matin, à peu près.

Il connaissait la durée des factions, l'instant des rondes. Il guetta le moment où l'une des sentinelles serait aux deux tiers de sa faction et retirée dans sa guérite, à cause du brouillard. Certain d'avoir réuni toutes les chances favorables à son évason, il se mit alors à descendre, nœud à nœud, suspendu entre le ciel et la terre, en tenant sa corde avec une force de géant.

Tout alla bien. A l'avant-dernier nœud, au moment de se laisser couler à terre, il s'avisa, par une pensée prudente, de chercher le sol avec ses pieds, et ne trouva pas de sol. Le cas était assez embarrassant pour un homme en sueur, fatigué, perplexe, et dans une situation où il s'agissait de jouer sa vie. Il allait s'élancer. Une raison frivole l'en empêcha : son chapeau venait de tomber; heureusement, il écouta le bruit que sa chute devait produire, et il n'entendit rien! Le prisonnier conçut de vagues soupçons sur sa position; il se demanda si le commandant ne lui avait pas tendu quelque piège; mais dans quel intérêt?

En proie à ces incertitudes, il songea presque à remettre la partie à une autre nuit. Provisoirement, il résolut d'attendre les clartés indécises du crépuscule; heure qui ne serait peut-être pas tout à fait défavorable à sa fuite. Sa force prodigieuse lui permit de grimper vers le donjon; mais il était presque épuisé au moment où il se remit sur le support extérieur.

Bientôt, à la faible clarté de l'aurore, il aperçut, en faisant flotter sa corde, une petite distance de cent pieds entre le dernier nœud et les rochers pointus du précipice.

« Merci, commandant! » dit-il avec le sang-froid qui le caractérisait.

Puis, après avoir quelque peu réfléchi à cette habile vengeance, il jugea nécessaire de rentrer dans son cachot. Il mit sa défroque en évidence sur son lit, laissa la corde en dehors pour faire croire à sa chute; il se tapit tranquillement

derrière la porte et attendit l'arrivée du perfide guichetier en tenant à la main une des barres de fer qu'il avait sciées.

Le guichetier, qui ne manqua pas de venir plus tôt qu'à l'ordinaire pour recueillir la succession du mort, ouvrit la porte en sifflant; mais, quand il fut à une distance convenable, Beauvoir lui assena sur le crâne un si furieux coup de barre que le traître tomba comme une masse, sans jeter un cri. Le chevalier déshabilla promptement le guichetier, prit ses habits, imita son allure, et, grâce à l'heure matinale et au peu de défiance des sentinelles de la porte principale, il s'évada.

HONORÉ DE BALZAC (1799-1850),
Contes bruns.

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Pour s'évader de la tour, quels sont les instruments indispensables et comment faut-il s'en servir?
- 2 — Quelle est la réponse du gardien qui aurait dû inquiéter le prisonnier?
- 3 — Représentez sur un dessin la position de Beauvoir, par rapport au sol, lorsqu'il arriva au dernier nœud de la corde.
- 4 — A quel moment précis Beauvoir s'est-il aperçu qu'on lui avait tendu un piège?
- 5 — Beauvoir raconte à ses amis comment il s'est évadé : faites ce récit.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *les évasions célèbres ; les châteaux forts*).

- 1 — Les évasions célèbres.
Consultez : H. ISELIN : *les Evasions historiques* (coll. « la Comète », Gédalge). — GÉNÉRAL GIRAUD : *Mes évasions* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette).
- 2 — Les châteaux forts; la construction (emplacement, plan type, matériaux, durée de la construction); la vie dans le château.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 25, 45. — *L'Encyclopédie pour la jeunesse* (Larousse), tome II, p. 378. — Diapositives (couleurs) : *la Vie seigneuriale* (« Encyclopédie visuelle », Colin-Véronèse, CV 34-F 1/10). — Film fixe (N. et B.) : *les Châteaux forts* (Éditions filmées, n^o 1178). — Films fixes (couleurs) : *la Société féodale* (Beaux Films, H 5, H 6).

LIVRES CONSEILLÉS (thèmes : *attaquer ; s'enfuir*).

M. DE CERVANTÈS, *Don Quichotte* (coll. « Belles Étrennes », Delagrave). — J. VERNE, *Michel Strogoff* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette), 2 vol. —

A. DUMAS, *les Trois Mousquetaires* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette), 2 vol.
— A. DE VIGNY, *Cinq-Mars* (coll. « Cercle d'or », Hatier). — J. VERNE, *le Tour du monde en 80 jours* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — H. G. WELLS, *la Guerre des mondes* (Mercure de France). — F. COOPER, *le Dernier des Mohicans* (coll. « Bibl. Verte », Hachette).

DISQUE : *le Château fort* (coll. « Encyclopédie sonore », Hachette, n° 230 E 812, 33 tr, 21 cm).

ENTERRÉ VIVANT

Cette histoire se passe vers 1830, dans le Périgord. Jacquou, un jeune homme pauvre, est souvent obligé de braconner pour vivre. Il est surveillé par des gardes au service du comte de Nansac — un seigneur tyrannique —, qui habite le vieux château de l'Herm. Une nuit, alors qu'il retourne chez lui, Jacquou tombe dans un guet-apens.

Je me dépêchais, car il commençait à bruiner, suivant un sentier qui coupait un fourré où il me fallait passer, lorsque, arrivé vers le milieu, je m'entrave les pieds dans une corde tendue à travers le sentier; et, comme je marchais vite, je tombe tout à plat... Je n'étais pas à terre que des gens se jettent sur moi, me bâillonnent au moyen d'un mouchoir, m'entortillent la tête dans un sac, me lient les mains derrière le dos, puis les jambes, me prennent mon couteau, m'attachent en travers sur un cheval et me voici enlevé.

De doute, je n'en avais aucun. Quoique je n'eusse pas ouï un mot, j'avais la certitude que c'était un coup du comte de Nansac, et je me demandais ce qu'il allait faire de moi : allait-il me jeter dans l'abîme du Gour? Un moment, je le crus, mais, à la direction que nous prîmes bientôt, je vis que non. Ayant marché une heure à peu près, je connus au pas résonnant du cheval que nous passions sur un pont : « C'est le pont des fossés du château », me dis-je en moi-même. Un instant après, le cheval s'arrêta, et je fus porté, ou plutôt traîné par des escaliers de pierre, puis rudement jeté à terre. Ensuite on me passa une corde sous les bras, et bientôt je sentis qu'on me descendait dans le vide en filant la corde. Après une descente que j'estimai à huit ou dix mètres, je touchai le sol, où je restai étendu sur le ventre. En même temps la corde, tirée par un bout, remonta en haut; j'entendis un bruit comme celui d'une dalle retombant sur la pierre, et ce fut tout.

« Me voici enterré dans les oubliettes de l'Herm ! » Ce fut alors ma première pensée. Puis je songeai à me tirer de la position incommode où j'étais. Mais les gredins m'avaient ficelé de telle sorte que ça n'était pas chose facile. Je tâchai d'abord de me retourner sur l'échine, et, après plusieurs sauts de carpe, j'y parvins. Cela fait, j'essayai de me mettre sur mes jambes, mais je ne pus y réussir, et plusieurs fois je chutai lourdement à terre. Meurtri et las, je restai assez longtemps immobile, puis, me roulant péniblement plusieurs fois, je finis par me trouver le long d'un mur, auquel, tournant le dos, je frottai les cordes qui me liaient les mains. Mais, outre que la manœuvre n'était pas aisée, les cordes étaient solides, de manière que, après avoir longuement frotté, je m'arrêtai, épuisé de fatigue. L'air que je respirais avec peine à travers la grosse toile du sac était lourd, épais ; une odeur fade de souterrain humide me venait aux narines ; mais aucun bruit léger ou sourd, même lointain, n'arrivait jusqu'à moi : j'étais dans un tombeau.

On pense que je faisais là de tristes réflexions. J'étais condamné à mourir lentement de faim dans le fond de cette basse-fosse ; je connaissais trop le comte de Nansac pour en douter un instant. Pourtant je ne perdais pas courage, et, après m'être reposé, je recommençai à user la corde à la muraille, non sans m'écorcher aussi les mains. Et elle tenait toujours, cette corde ; heureusement, en tâtonnant, je trouvai une pierre plus rugueuse que les autres, en sorte qu'après avoir raclé à plusieurs reprises, pendant une dizaine d'heures, je pense, je sentis mes liens se relâcher, et bientôt mes mains furent libres. Le premier usage que j'en fis, ce fut de me débarrasser du sac qui m'enveloppait la tête et du mouchoir qui me couvrait la bouche, après quoi je me déliai les jambes...

J'étais toujours dans la plus profonde nuit... En marchant à petits pas, les mains sur la muraille, je m'aperçus bientôt que le souterrain était de forme circulaire ; mais tout de suite une idée me vint qui m'arrêta net : s'il y avait un puits dans le sol de l'oubliette ?

Je pensai un peu à ça, et puis je repris ma marche, lentement, prudemment, allongeant le pied en avant pour m'assurer qu'il n'y avait pas de vide. Étant revenu à mon point de départ, ce que je connus en trouvant sous mes pieds les bouts de corde, je compris que j'étais dans le plus bas d'une des tours de l'Herm. Après avoir tourné en rasant la muraille, je me hasardai à traverser ma prison en marchant à quatre pattes, tâtonnant avec mes mains étendues toujours, de crainte de choir dans quelque puits. Enfin, m'étant traîné dans tous les sens, je fus rassuré à cet égard, et je restai avec l'horrible certitude que j'étais destiné à pourrir au fond de cette fosse...

Il y avait longtemps que je n'avais mangé, au moins vingt-quatre heures à en juger par des tiraillements d'estomac qui me fatiguaient beaucoup : dans la nuit profonde où j'étais, je n'avais que ce moyen de mesurer le temps. Accablé, je m'assis à terre, adossé à la muraille, et je songeai à tous ceux que j'affectionnais ; mais bientôt j'en fus distrait par ma propre situation. J'attendais là, quoi ? une mort lente, affreuse, dont la pensée me donnait le frisson...

Cette terrible pensée d'être enterré vivant me poignait tellement que, les tortures de la faim aidant, je ne dormais pas... J'étais fatigué d'être assis, et cependant je n'osais me coucher, car mon imagination enfiévrée par la privation de sommeil et de nourriture me faisait redouter de m'endormir pour toujours. Et alors, malgré ma faiblesse, je rampai à tâtons sur le sol humide, j'essayai de le creuser avec mes mains, je m'épuisai à agrandir des trous que je trouvais semblables à des trous de taupe, et enfin je m'arrêtai à bout de forces, haletant, étendu sur la terre. Longtemps après, je recommençai à explorer mon tombeau, cherchant machinalement une issue, contre tout espoir. Tandis que je me traînais ainsi à quatre pattes, je m'en vais poser les mains sur quelque chose qui me parut d'abord être un petit tas de menus morceaux de bois mort; mais tout à coup, ayant palpé plus attentivement, l'horrible vérité m'apparut : c'étaient les débris d'un squelette qui, pourris par le temps, s'écrasaient sous mes mains.

A ce moment, je sentis la désespérance m'envahir et je me laissai aller à terre, accablé, près de ces restes humains enfouis dans ce lieu depuis de longues années. Mais tandis que j'étais là gisant, voici qu'en haut des pas lourds résonnent sur la voûte. Je me relève et j'écoute : un bourdonnement à peine sensible, comme celui de gens qui parlent au loin, arrivait jusqu'au fond de la basse-fosse, coupé par des pas sourds et lents.

Ce sont les gendarmes qui font une perquisition, pensai-je, et, l'espoir me revenant, je me mis à crier. Mais en même temps la rumeur cessa, les pas s'assourdirent dans l'éloignement, et je retombai dans le silence de mort qui m'enveloppait depuis ma descente au fond de ce tombeau. Écrasé par le désespoir, je m'affaissai sur le sol; les horreurs du lieu disparurent de ma pensée torturée, la tête me tourna et je m'évanouis.

Une douleur aiguë à la joue me réveilla, et, y portant la main, je sentis quelque chose qui lâcha prise et s'enfuit, tandis que, le long de mon corps, j'avais la sensation de semblables choses qui s'enfuyaient aussi, effarouchées par mes mouvements.

Et alors j'eus l'explication des trous que j'avais trouvés dans le sol de l'oubliette : c'étaient des anciens terriers de rats. Ces animaux qui foisonnaient, énormes, dans les vieilles murailles des douves, avaient creusé des souterrains au-dessous des fondations de la tour, et, avec ce terrible flair qui perce les murs les plus épais, sentant une proie, accouraient affamés. L'épouvantable certitude d'être dévoré à demi vivant par ces dégoûtantes bêtes acheva de m'affoler. J'essayai de me casser la tête contre les murs, mais j'étais incapable de me tenir debout et, plus encore, de prendre l'élan nécessaire. Alors je pensai aux cordes qui m'avaient lié, et, les cherchant à tâtons dans ces ténèbres horribles, je parvins péniblement à les retrouver après de longues heures. N'ayant rien où accrocher le bout de corde, je fis un nœud dans lequel je passai le cou et je tâchai de m'étrangler. Mais le jeûne prolongé m'avait tellement affaibli que mes bras retombèrent impuissants, et je restai là inerte, immobile.

Depuis que j'avais cessé tout mouvement, les rats, me voyant épuisé,

étaient revenus nombreux, prêts à se jeter sur moi. Je les entendais trotter dans la nuit, et ils s'enhardissaient jusqu'à ronger le cuir de mes souliers. L'idée me vint à ce moment d'en attraper un, pour apaiser la faim qui me torturait. Ah! avec quelle ardente concupiscence je songeais à déchirer de mes dents une de ces bêtes immondes et à la dévorer crue et vivante!

J'attendis, et bientôt je les sentis grimper sur moi, cherchant le visage et les mains. En vain j'essayai plusieurs fois de les saisir, mes mains n'avaient plus l'agilité nécessaire et je ne pus y réussir.

Et alors, tenaillé par la faim qui me tordait les entrailles, la tête perdue, je portai mes mains à ma bouche et, machinalement, j'essayai de les ronger, mais je n'en avais plus la force, et je restai longtemps sans mouvement, comme anéanti. Maintenant les rats couraient sur moi sans que je pusse les chasser; leurs morsures mêmes me laissaient presque insensible, et je devenais leur proie sans avoir la force de me défendre. Il me semblait que j'étais là depuis huit jours; mes oreilles bourdonnaient, ma tête ne pouvait plus produire une idée, ma volonté se détendait, s'anéantissait, je sentais la vie me fuir, et je finis par tomber dans un évanouissement précurseur de la mort.

Quand je revins à moi, j'étais dans un lit; on me desserrait les dents tout doucement et on me faisait avaler un peu de bouillon mêlé avec du vin, dans une cuiller. Mes yeux, par l'effet de la désaccoutumance, ne pouvaient soutenir l'éclat du jour, et je les refermai aussitôt. Les mains et la figure me cuisaient fort par endroits, là où les rats m'avaient mordu, mais je ne rapportais cette douleur à aucune cause. Il me semblait que ma cervelle s'était fondue et que ma tête était vide. Incapable de former une idée, je restais là étendu, n'ayant que la respiration, et encore bien petite. Puis, peu à peu, avec le temps, et à force de soins, je commençai à ressusciter...

(Voici ce qui s'était passé : prévenus de la disparition de Jacquou, des gendarmes avaient effectué, sans succès, une perquisition dans le château de l'Herm. Aussi, pour écarter tout soupçon, le comte de Nansac avait fait transporter Jacquou dans la forêt voisine, où des amis l'avaient trouvé « gisant comme mort ».)

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Un guet-apens : racontez comment Jacquou fut capturé.
- 2 — Pourquoi Jacquou peut-il dire, bien qu'il n'ait rien pu voir : *Me voici enterré dans les oubliettes du château de l'Herm?*
- 3 — Comment Jacquou essaya-t-il d'apaiser la faim qui le torturait?

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *le prisonnier ; la liberté*).

- 1 — Étudiez la prise de la Bastille et la conquête de la liberté.
Consultez : votre livre d'histoire de France. — « La Bibliothèque

de travail » (C. E. L.), S. B. T., n^{os} 52, 61, 62. — « Documents pour la classe », n^o 61 du 15-X-59 (édit. S. E. V. P. E. N.). — « Documentation photographique » : 14 juillet 1789, n^o 269.

2 — Lisez les récits concernant quelques prisonniers célèbres.

Consultez : A. THIERS, *Napoléon à Sainte-Hélène* (coll. « Mistral », Casterman). — L. DELLUC, *Jeunes Princes captifs* (coll. « Marjolaine », Bourrelier).

LIVRES CONSEILLÉS (thèmes : *attaquer ; s'enfuir*).

DISPAN DE FLORAN, *Robin des Bois* (coll. « la Comète », Gédalge). — A. DUMAS, *le Comte de Monte-Cristo* (coll. « Bibl. verte », Hachette), 2 vol. — TH. GAUTIER, *le Capitaine Fracasse* (coll. « Spirale », G. P.). — R. L. STEVENSON, *l'Évadé d'Édimbourg* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — H. DUPUY-MAZUEL, *le Miracle des loups* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — R. L. STEVENSON, *l'Île au trésor* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette).

DISQUE : ROMAIN ROLLAND, *14-juillet* (coll. « Chant du monde », LDX M 8197).

L'ATTAQUE DU CHATEAU

Jacquou et ses amis décident de se venger du comte de Nansac en attaquant le château de l'Herm. Tout est prêt. Posté à l'orée d'un bois, Jacquou attend le retour d'un éclaireur.

Un pas rapide à l'orée de la friche me fit dresser en pieds ; c'était le drôle de Prisse.

« Tout le château est endormi, me dit-il.

— Ça va bien, fils. »

Et, embouchant ma corne, j'envoyai successivement du côté de La Lande et puis du Mayne trois coups brefs, suivis d'un quatrième...

Aussitôt, deux cornes me répondirent, jetant dans la nuit le sinistre appel. Bientôt les plus proches arrivèrent, et, trois quarts d'heure après, tous les gens des villages étaient là, une nonantaine environ en comptant les femmes qui portaient des bâtons, des sarcloirs, des aiguillons. Les hommes, eux, étaient armés de fusils, de fourches-fer, de haches, et le forgeron de Meyrignac avait porté le plus gros marteau de sa boutique.

Les voyant tous là, je les rassemblai en cercle, et, me mettant au milieu, je leur expliquai d'abord que, pour réussir sans trop s'exposer, il fallait faire promptement. La première porte, celle de la cour, ne fermant qu'au verrou, serait ouverte doucement par un homme qui traverserait dans l'eau et grimperait au mur des fossés en s'accrochant aux petits arbres qui avaient poussé entre les pierres. Mais la porte d'entrée du château était faite d'épais madriers de chêne, armée de gros clous de défense, solidement close avec une forte serrure, et barrée en dedans de deux grosses pièces de bois. Attaquer cette porte à coups de hache, ça n'était pas aisé à cause des clous; l'enfoncer avec le lourd marteau du forgeron ne serait pas facile non plus, et en tout cas ce serait long, et pendant ce temps-là, le comte et les gardes, sans parler des demoiselles qui maniaient très bien une arme, nous fusilleraient par les meurtrières : il fallait donc un engin puissant.

« Savez-vous, par là, une grosse poutre? quelque arbre coupé puis ébranché?

— A l'Herm, dans le village, me dirent les uns, le vieux Bertillou fait monter une grange; il y a de forts chevrons.

— C'est bien notre affaire. Trente hommes des plus forts, leurs mouchoirs roulés et noués deux à deux, porteront le chevron, quinze de chaque côté. Lorsqu'ils seront dans la cour, ils courront de toute leur vitesse sur la porte du château et la choqueront avec le bout du chevron qui dépassera un peu les hommes de devant. Comme il est sûr qu'elle ne tombera pas du premier coup, ils reculeront en arrière pour prendre du champ et recommenceront la même manœuvre. Pendant ce temps-là, cinq ou six de ceux qui ont des fusils surveilleront les meurtrières qui défendent l'entrée et tireront dedans s'ils voient passer un canon de fusil. En même temps, vingt hommes, qui auront pris en passant dans le village toutes les échelles des greniers, traverseront les fossés du côté de Prisse et escaladeront les croisées vite pour diviser ceux du dedans, tandis que quelques-uns, se répandant tout autour du château, tireront des coups de fusil dans les vitres et mèneront grand bruit : de cette manière, le comte et ses gens ne sauront où donner de la tête, et nous les aurons. »

Tout ça bien expliqué, j'assignai à chacun son poste, et, tout étant convenu, j'ajoutai :

« Et qu'il soit bien entendu qu'on ne touchera pas à un bouton dans le château. Nous sommes de braves gens qui nous vengeons, et non des voleurs!

— Oui! oui! » firent-ils tous à demi-voix.

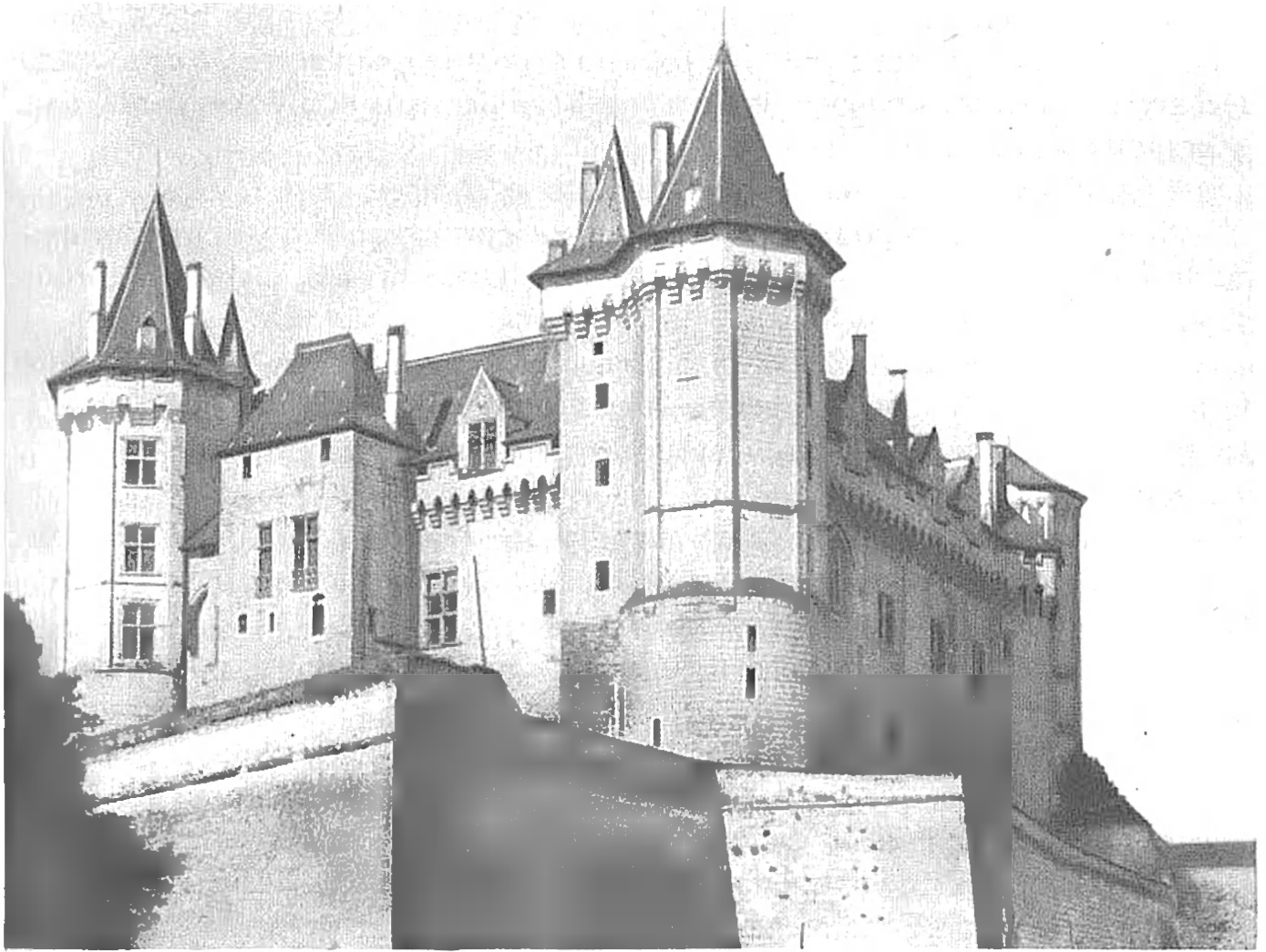
Alors, je demandai :

« Quelle heure est-il, vous autres? »

Les vieux levèrent les yeux au ciel, et, entre deux nuages, regardèrent la position des étoiles.

« Il doit être environ les onze heures, dirent quelques-uns.

— Partons, et ne faisons pas de bruit... »



Le château de Saumur, en Maine-et-Loire. (Phot. Ritter.)

Nous marchions en silence... Le cœur me battait; non que j'eusse peur pour moi, mais je craignais pour tous ces braves gens qui me suivaient...

(Les paysans réussissent à pénétrer dans la cour du château.)

A ce moment, le chevron arriva, cheminant comme un monstrueux mille-pattes, et entra dans la cour. A quinze pas, les hommes se mirent à courir, fonçant sur la porte, et lui portèrent un rude coup qui retentit dans la tour de l'escalier, mais elle ne céda pas. Tandis que nos gens revenaient en arrière pour prendre du champ, des têtes effarées apparurent aux croisées du château, des cris se firent entendre et bientôt des lumières coururent partout à l'intérieur. A ce moment un second coup de chevron ébranla la porte.

« Courage, mes amis! elle va céder! » m'écriai-je.

Au même instant, des coups de fusil furent tirés par quelques-uns des nôtres apostés autour du château, et ceux qui étaient montés aux échelles brisèrent les fenêtres à grand bruit.

Pendant que les porteurs du chevron reculaient pour choquer de nouveau la porte, des canons de fusil passèrent par les meurtrières qui défendaient l'entrée, et plusieurs coup de feu éclatèrent, tirés tant du dedans que par les

nôtres. Les femmes se mirent alors à crier, voyant un homme blessé lâcher le chevron; mais une belle gaillarde robuste galopa le remplacer. De cette même décharge, je me sentis cinglé à la joue et à l'épaule, mais je n'y pris garde, dans la grande excitation ou j'étais.

« Hardi! criai-je, cognez ferme! la porte va tomber, cette fois! »

Alors, d'un élan vigoureux, s'animant par leurs cris, nos hommes coururent sur la porte, qui céda, la serrure arrachée, les barres brisées, les gonds tordus.

« En avant! »

Et empoignant la hache d'un homme, je m'élançai dans l'escalier, suivi de tous ceux qui étaient là, quelques-uns avec des lanternes, et enjambant les degrés quatre à quatre. Je fus bientôt au palier du premier étage, où étaient le comte et ses filles.

« Ah! brigand! » m'écriai-je en me précipitant sur le comte, la hache levée.

Lui, n'ayant pas fini de recharger son fusil, le prit par le canon et essaya de m'assommer d'un coup de crosse.

Heureusement, je le parai avec ma hache, qui en retomba; puis, aussitôt, la levant de nouveau, dans un élan furieux, j'envoyai au comte un coup qui devait lui fendre la tête. Il fit un grand saut en arrière, évita le coup, et se trouva près de la porte d'entrée de la grande salle, où, heureusement pour lui, il fut saisi par ceux de nos gens qui avaient escaladé les croisées.

« Ah! mes amis, vous me faites tort! » dis-je, en abaissant ma hache, ne voulant pas le frapper maintenant qu'il était hors d'état de se défendre.

« Qu'on ne fasse de mal à personne maintenant! » ajoutai-je...

Après que le comte et les autres eurent les mains attachées avec des cordons de rideaux, on les fit tous descendre dans la cour...

Et tous, autour du comte, le poing tendu, ou brandissant une arme, lui crachaient ses canailleries à la face.

« Mais toi, Jacquou, me cria une femme, tu as le plus à te plaindre de tous!

— C'est vrai; cet homme est la cause que mon père est mort aux galères; que ma mère est morte de misère, désespérée; que ma pauvre Lina s'est allée jeter dans le Gour, me croyant disparu à tout jamais; pour moi, il m'a tenu quatre jours et quatre nuits dans le fond de l'oubliette de la prison, et, si je n'y suis pas crevé de faim, lentement, mangé demi vivant par les rats, c'est grâce au chevalier de Galibert...

« Ah! tu nies, gredin! — fis-je en voyant le comte secouer la tête.

« Allez avec une échelle dans la prison — dis-je à trois ou quatre autour de moi — levez la dalle et descendez dans ce tombeau, vous y trouverez les morceaux des cordes qui m'attachaient et que j'ai usées à grand-peine contre les murailles, et vous y verrez aussi des os pourris et tombant en poussière, de quelque malheureux qui y a été jeté autrefois... »

(Quelques instants après, des hommes rapportent des bouts de corde et des débris d'ossements trouvés dans l'oubliette.)

« A cette heure, nieras-tu? » dis-je au comte. Il devint encore plus pâle, ferma les yeux et ne répondit pas.

« Il faut le pendre! Il faut le pendre! » criaient quelques-uns.

« Mes amis, puisque vous êtes tous d'accord que j'ai le plus à me plaindre de cet homme, laissez-moi en faire justice... De même que les gens de Tursac ont brûlé Reignac, il nous faut brûler le château de l'Herm!

— C'est ça! c'est ça!

— Allons, empilez des fagots partout, dans la cuisine, dans les salles du bas; montez de la cave les barriques d'eau-de-vie, et nous allons voir un beau feu de joie!... »

Et, entrant dans le château, je défonçai à coups de hache deux barriques d'eau-de-vie qui se répandirent sur le plancher, puis j'y mis le feu, et je ressortis.

A travers les croisées, ouvertes pour aviver le feu, on voyait la flamme bleuâtre s'élever, frôlant les murs, enveloppant les meubles, grimpant aux rideaux et enflammant les fagots entassés dans la grande salle. Un quart d'heure après, un énorme bûcher flambait jusqu'au plafond, et l'incendie attaquait les pièces voisines... Puis le feu s'élançant à l'escalade gagna les hauts étages, et bientôt les vieilles charpentes de châtaignier prirent feu comme des allumettes... Enfin, la couverture s'étant effondrée avec fracas, les flammes montèrent dans les airs, jetant au loin sur les coteaux des reflets rougeâtres, tandis qu'à Rouffignac et à Saint-Geyrac le tocsin sonnait à coups précipités.

« Oui! oui! sonnez! sonnez! »

Lorsque les gens réveillés par les cloches voyaient que c'était le château de l'Herm qui brûlait, ils ne se dérangeaient pas, disant : « Ça n'est pas un grand malheur! » Et, s'il en venait quelques-uns, c'était par curiosité...

« Maintenant que justice est faite, qu'on laisse aller tout ce monde! » dis-je en montrant le comte et les siens, blêmes et frissonnants sous l'air frais du matin.

Lorsque, une fois déliés, ils se furent éloignés, se dirigeant vers leur plus proche métairie, j'ajoutai :

« Et vous autres tous, gardez la recordance que moi seul ai mis le feu au château, rejetez sur moi ce qui s'est passé, je prends tout sur mon compte. »

Là-dessus, comme je pensais bien que je ne tarderais pas à recevoir la visite des gendarmes, je m'en fus tout droit à Thenon, avec deux autres blessés, pour nous faire tirer les balles de la chair.

Le lendemain, à la pointe du jour, on heurta fortement à la porte. Jean se leva et revint disant :

« Les gendarmes sont là.

— Dites-leur que j'y vais. »

(Jacquou et ses amis seront acquittés, car, à la même époque, dans toute la France, d'autres châteaux seront brûlés par les paysans révoltés contre leurs tyrans.)

EUGÈNE LE ROY (1837-1907),
Jacquou le Croquant (Calmann-Lévy).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Expliquez, comme Jacquou, ce qu'il faut faire pour réussir la prise du château sans trop s'exposer.
- 2 — Comment Jacquou prouva-t-il qu'il avait bien été enfermé dans les oubliettes du château de l'Herm?
- 3 — Relevez les termes qui montrent que le comte de Nansac n'était pas aimé des paysans.
- 4 — Vous êtes l'avocat chargé de la défense de Jacquou devant les tribunaux de Périgueux : en utilisant les deux textes et, si possible, après avoir lu la brochure n° 397 : *Jacquou le Croquant* (« Bibliothèque de travail », C. E. L.), rédigez votre plaidoirie.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *l'attaque d'un château fort*).

Les moyens de défense des assiégés; l'équipement, le matériel et l'armement des assiégeants.

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n°s 25, 45, 64, 358. — Votre livre d'histoire de France et *Ivanhoe* (W. SCOTT). — Film fixe (couleurs) : *l'Attaque du château* (Larousse, N. H. E., n° 13). — Film fixe : *la Féodalité* (Larousse, n° H 5). — Diapositives (couleurs) : *la Chevalerie* (Colin-CV 34-A 3/10). — *Les Armées* (Colin-CV 34-C 1/15).

LIVRES CONSEILLÉS (thèmes : *attaquer ; s'enfuir*).

W. SCOTT, *Ivanhoe* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — W. SCOTT, *Quentin Durward* (coll. « Spirale », G. P.). — A. DUMAS, *Guillaume Tell* (Delagrave). — L. WALLACE, *Ben-Hur* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — *Contes et légendes de Suisse* (coll. « Contes et légendes », Nathan). — *Contes et légendes d'Outre-Rhin* (coll. « Contes et légendes », Nathan).

DISQUES : *le Château fort* (« Encyclopédie sonore », Hachette, 33 tr, 21 cm, n° 230 E 812). — *Ivanhoe* (« Encyclopédie sonore », Hachette, 33 tr, 25 cm, n° 270 E 834).



Vierge à la chaise, du peintre Raphaël (1483-1520). [Phot. Giraudon.]

L'ENFANT DE L'ÉTOILE

Il était une fois deux pauvres Bûcherons qui s'en retournaient chez eux à travers une grande forêt de pins. C'était en hiver, et par une nuit de froid mordant. La neige recouvrait la terre et les branches des arbres d'une couche épaisse...

Ils atteignirent enfin la lisière de la forêt, et aperçurent, au loin, là-bas, dans la vallée à leurs pieds, les lumières du village où ils habitaient...

Mais, tandis qu'ils se lamentaient mutuellement au sujet de leur misère, il arriva cette chose étrange. Il tomba du ciel une étoile très brillante et très belle. Elle dévala en glissant d'un côté du ciel, passant à côté des autres étoiles dans sa course, et, tandis qu'ils l'observaient, émerveillés, elle leur parut s'enfoncer derrière un bouquet de saules qui se dressait tout proche d'une petite bergerie qui n'était guère qu'à un jet de pierre de là.

« Tiens! Voilà un pot plein d'or pour celui qui le trouvera », s'écrièrent-ils, et ils partirent au pas de course, tant ils étaient désireux d'avoir cet or.

Et l'un d'eux courut plus vite que son compagnon et le devança; il se fraya un passage au travers des saules et sortit de l'autre côté, et — ô merveille! — il y avait effectivement une chose en or qui gisait sur la neige blanche. Il se hâta donc vers elle, et, se baissant, il y posa les mains : c'était un manteau en tissu d'or... Il cria à son camarade qu'il avait trouvé le trésor tombé du ciel, et, quand son camarade l'eut rejoint, ils s'assirent sur la neige et défirent les plis du manteau afin de pouvoir se partager les pièces d'or. Mais, hélas! il ne renfermait point d'or, ni d'argent, ni même de trésor d'aucune sorte, mais seulement un petit enfant endormi.

L'un d'eux dit : « Voilà une fin amère à notre espoir, et nous n'avons pas de chance, car quel profit un homme tire-t-il d'un enfant? Laissons-le ici, et allons notre chemin, car nous sommes de pauvres gens, et nous avons des enfants à nous, dont nous ne pouvons donner le pain à un autre. »

Mais son compagnon lui répondit : « Non, non; ce serait une mauvaise action que de laisser cet enfant à périr ici dans la neige, et, bien que je sois aussi pauvre que toi, que j'aie de nombreuses bouches à nourrir et une marmite bien chichement garnie, je l'emporterai cependant à la maison, et ma femme en prendra soin. »

Il souleva donc très tendrement l'enfant, l'enveloppa du manteau pour le protéger du froid féroce, et descendit la montagne vers le village, tandis que son compagnon s'émerveillait fort de sa sottise et de sa tendresse de cœur.

Lorsqu'ils arrivèrent au village, son camarade lui dit :

« C'est toi qui as l'enfant : aussi, donne-moi le manteau, car il est juste que nous partagions. »

Mais il lui répondit : « Non, car le manteau n'est ni à moi ni à toi, mais à l'enfant seul. »

Et, lorsque sa femme ouvrit la porte et vit que son mari lui était revenu sain et sauf, elle lui passa les bras autour du cou et l'embrassa, enleva de son dos le tas de fagots, débarrassa ses bottes de la neige qui les recouvrait, et le pria d'entrer.

Mais il lui dit : « J'ai trouvé quelque chose dans la forêt; je te l'ai rapporté pour que tu en prennes soin, et il ne bougea pas du seuil.

— Qu'est-ce? s'écria-t-elle. Montre-le-moi, car la maison est vide, et nous avons besoin de bien des choses. Il écarta le manteau et lui montra l'enfant endormi.



« Et, d'année en année, il devint
plus beau à voir... »
Rubens, l'Enfant à l'oiseau.
Musée de Dalhem, Berlin.
(Phot. X.)

— Hélas! bon homme! murmura-t-elle, n'avons-nous pas des enfants à nous, qu'il te faille apporter un enfant trouvé pour l'asseoir à notre foyer? Et qui sait s'il ne nous portera pas malheur? Et comment l'élèverons-nous? » Et elle fut pleine de colère contre lui.

« Mais non, car c'est un Enfant d'Étoile », répondit-il; et il lui conta la façon étrange dont il avait été trouvé.

Pourtant elle ne voulut pas se laisser apaiser et lui parla avec colère, criant : « Nos enfants manquent de pain, nous faudra-t-il nourrir l'enfant d'un autre? Qui donc se soucie de nous? Et qui nous donne nourriture? »...

(Cependant, l'Enfant de l'Étoile est recueilli par la Bûcheronne.)

Le lendemain, le Bûcheron prit le merveilleux manteau d'or et le plaça dans un grand coffre; sa femme prit un collier d'ambre qui était au cou de l'enfant et le mit également dans le coffre.

C'est ainsi que l'Enfant de l'Étoile fut élevé avec les enfants du Bûcheron, prit place à table avec eux et fut leur camarade de jeux. Et, d'année en année, il devint plus beau à voir, si bien que tous ceux qui habitaient le village furent remplis d'émerveillement...

Pourtant, sa beauté le desservit. Car il grandit en devenant orgueilleux, cruel et égoïste. Les enfants du Bûcheron et les autres enfants du village, il les tint en mépris, disant qu'ils étaient de basse lignée, alors qu'il était noble,

étant né d'une Étoile, et il se fit leur maître et les appela ses serviteurs. Il n'avait point de pitié pour les pauvres, ni pour ceux qui étaient aveugles, ou mutilés, ou affligés d'une manière quelconque, mais il leur jetait des pierres et les chassait sur la grand-route, leur ordonnant d'aller mendier ailleurs leur pain, de sorte que nul ne revenait jamais à deux fois dans ce village pour y demander l'aumône...

Souvent le Bûcheron et sa femme le grondaient. « Nous ne t'avons pas traité comme tu traites ceux qui sont délaissés et qui n'ont personne pour les secourir. Pourquoi es-tu si cruel envers tous ceux qui ont besoin de pitié?... »

L'Enfant de l'Étoile n'écoutait point leurs paroles, mais fronçait les sourcils et s'en moquait, et retournait auprès de ses compagnons... Et partout où l'Enfant de l'Étoile les conduisait, ils le suivaient, et tout ce que l'Enfant de l'Étoile leur ordonnait de faire, ils le faisaient. Lorsqu'il transperça d'un roseau pointu les yeux sombres de la taupe, ils se mirent à rire, et quand il lança des pierres au lépreux, ils rirent aussi. Et en toutes choses il les dirigeait, et leur cœur devint dur, tout comme le sien.

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — *C'est un Enfant d'Étoile*, répondit le Bûcheron à sa femme; et il lui conta dans quelle circonstance étrange il avait trouvé l'enfant : rédigez ce récit.
- 2 — Pour quelle raison l'Enfant de l'Étoile est-il devenu cruel et égoïste?

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *les enfants merveilleux*).

Consultez : P. GRIMAL : *Petite Histoire de la mythologie et des dieux* (coll. « Petite Histoire de l'art et des artistes », Nathan). — *Remus et Romulus* (coll. « Contes et récits », Lanore). — *Les Enfants de Jupiter* (coll. « Contes et récits », Lanore). — La collection « Dans les pas de ... » (Hachette) : *Dans les pas de Bouddha*. — *Dans les pas des héros et des dieux*. — Films fixes (N. et B.) : *Légende d'Hercule* (Beaux Films). — *Gargantua* (Éditions nouvelles, nos 6080, 6081).

LIVRES CONSEILLÉS (thèmes : *les enfants merveilleux ; réalité et fiction*).

F. RABELAIS, *Gargantua* (coll. « Samivel », Delagrave). — R. HINDERKS-KUTSCHER : *Un prodigieux gamin : Mozart* (coll. « Grands Musiciens », Bibl. de l'Amitié, diff. Hatier). — D. BARNOLD, *le Petit Michel-Ange* (coll. « Contes et récits », Lanore). — L. INFELD, *Evariste Galois* (coll. « Prélude », la Farandole). — G. GUILLEMOT-MAGITOT, *Lully, petit violon du Roi* (coll. « Grands Musiciens », Bibl. de l'Amitié, diff. Hatier).

L'ENFANT DE L'ÉTOILE (Suite)

Or, voilà que passa un jour dans le village une pauvre mendiante. Ses vêtements étaient déchirés et en lambeaux, et ses pieds étaient en sang à force d'avoir cheminé sur la route rugueuse qu'elle parcourait. Lasse, elle s'assit sous un marronnier pour se reposer.

Mais lorsque l'Enfant de l'Étoile l'aperçut, il dit à ses compagnons : « Voyez ! Il y a là une affreuse mendiante assise sous ce bel arbre aux feuilles vertes. Venez : nous allons la chasser d'ici, car elle est laide et disgraciée. »

Alors, il s'approcha d'elle et lui jeta des pierres ; et elle le regarda, les yeux remplis de terreur, sans détacher de lui ses regards. Et quand le Bûcheron, qui fendait des bûches dans une cour toute proche, vit ce que faisait l'Enfant de l'Étoile, il accourut et lui fit des reproches : « Assurément, tu as le cœur dur et tu ne connais point de pitié, car quel mal t'a fait cette pauvre femme, que tu la traites ainsi ? »

Et l'Enfant de l'Étoile devint tout rouge de colère, tapa des pieds et dit : « Qui es-tu, toi, pour me questionner au sujet de ce que je fais ? Je ne suis point ton fils ! »

— Tu dis vrai, répondit le Bûcheron ; pourtant, je t'ai témoigné de la pitié quand je t'ai trouvé dans la forêt. »

Lorsque la femme entendit ces mots, elle poussa un grand cri et perdit connaissance. Le Bûcheron l'emporta chez lui, et sa femme la soigna ; quand elle se remit de l'évanouissement dans lequel elle était tombée, ils lui présentèrent à manger et à boire, et la prièrent de se restaurer.

Elle ne voulut ni manger ni boire, mais dit au Bûcheron : « N'as-tu pas dit que l'enfant a été trouvé dans la forêt ? Et n'y a-t-il pas de cela dix ans aujourd'hui ? »

— Oui, c'est dans la forêt que je l'ai trouvé, et il y a de cela dix ans aujourd'hui.

— Et quels signes as-tu trouvés sur lui ? s'écria-t-elle. Ne portait-il pas au cou un collier d'ambre ? N'était-il pas enveloppé d'un manteau en tissu d'or brodé d'étoiles ?

— En vérité, répondit le Bûcheron, il en était ainsi que tu le dis. » Et il tira le manteau et le collier d'ambre du coffre où ils reposaient, et les lui montra.

Lorsqu'elle les vit, elle pleura de joie et dit : « C'est mon petit enfant que j'ai perdu dans la forêt. Je te prie de le faire venir bien vite, car j'ai erré à sa recherche par tout le vaste monde. »

Le Bûcheron et sa femme sortirent donc et appelèrent l'Enfant de l'Étoile, lui disant : « Entre dans la maison, et tu y trouveras ta mère, qui t'attend. »

Il y entra donc en courant, rempli d'étonnement et d'une grande joie. Mais lorsqu'il vit celle qui l'attendait là, il eut un rire méprisant et dit : « Eh

bien, où est-elle, ma mère? Car je ne vois personne, ici, hormis cette vile mendiante. »

Et la femme lui répondit : « Je suis ta mère.

— Tu es folle, de dire cela, s'écria l'Enfant de l'Étoile avec colère. Je ne suis point au nombre de tes fils, car tu es une mendiante, laide et en haillons. C'est pourquoi, hors d'ici, et que je ne voie plus ton visage affreux!

— Non, non! Tu es effectivement mon petit enfant, que j'ai porté dans la forêt, s'écria-t-elle, et elle tomba à genoux et lui tendit les bras. Les voleurs t'ont enlevé à moi et t'ont laissé pour que tu meures, murmura-t-elle; mais je t'ai reconnu en t'apercevant, et les signes aussi, je les ai reconnus, le manteau de tissu d'or et le collier d'ambre. Aussi je te demande de venir avec moi, car j'ai erré par tout le vaste monde à ta recherche. Viens avec moi, mon fils, car j'ai besoin de ton amour. »

Mais l'Enfant de l'Étoile ne bougea point de sa place, et l'on n'entendit nul son, hormis le bruit de la femme qui pleurait de douleur.

Enfin il lui parla; sa voix était dure et amère : « Si, en vérité, tu es ma mère, dit-il, il eût mieux valu rester au loin et ne point venir ici me couvrir de honte, attendu que je croyais être l'enfant de quelque Étoile, et non l'enfant d'une mendiante, comme tu me le dis. C'est pourquoi, hors d'ici, et que je ne te voie plus!

— Hélas! mon fils, s'écria-t-elle, ne veux-tu point m'embrasser avant que je parte? Car j'ai bien souffert pour te retrouver.

— Non, dit l'Enfant de l'Étoile, car tu es trop affreuse à voir, et j'embrasserais, plutôt que toi, la vipère ou le crapaud. »

Alors la femme se leva et s'en alla dans la forêt, pleurant des larmes amères; quand l'Enfant de l'Étoile vit qu'elle était partie, il fut content et retourna en courant auprès de ses camarades, afin de jouer avec eux.

Mais lorsqu'ils le virent arriver, ils se moquèrent de lui, disant : « Mais tu es laid comme le crapaud et aussi repoussant que la vipère. Va-t'en d'ici, car nous ne voulons pas que tu joues avec nous »; et ils le chassèrent du jardin.

L'Enfant de l'Étoile fronça les sourcils et se dit à lui-même : « Qu'est-ce là qu'ils me disent? Je vais aller au puits plein d'eau et j'y regarderai, et il me parlera de ma beauté. »

Il alla donc au puits plein d'eau et y regarda : son visage était pareil au visage d'un crapaud, et son corps était couvert d'écailles comme une vipère. Il se jeta sur l'herbe et pleura, et se dit à lui-même : « Assurément ceci m'est advenu car j'ai renié ma mère et l'ai chassée; j'ai été orgueilleux et cruel envers elle. C'est pourquoi je vais me mettre à sa recherche par le vaste monde, et je n'aurai de repos que je ne l'aie retrouvée. »

La petite fille du Bûcheron vint à lui, et, lui posant sa main sur l'épaule, elle dit : « Qu'importe, que tu aies perdu ta beauté? Reste auprès de nous, et je ne me moquerai pas de toi.

— Non, non, j'ai été cruel envers ma mère, et c'est en châtiment que ce

mal m'a été envoyé. C'est pourquoi il faut que je m'en aille d'ici et que j'erre par le monde jusqu'à ce que je la retrouve, et qu'elle m'accorde son pardon. »

Aussi s'enfuit-il dans la forêt et cria-t-il à sa mère de venir le rejoindre, mais il n'y eut pas de réponse. Toute la journée il l'appela, et quand le soleil se coucha il s'étendit sur un lit de feuilles; les oiseaux et les animaux s'enfuirent d'auprès de lui, car ils se souvenaient de sa cruauté, et il fut seul, à l'exception du crapaud, qui l'observait, et de la lente vipère, qui passa en rampant.

Le matin, il se leva, cueillit quelques baies amères aux arbres et les mangea; il se remit en route à travers la grande forêt, en pleurant douloureusement. Il demanda à tous les êtres qu'il rencontrait si par hasard ils avaient vu sa mère.

Il dit à la Taupe : « Toi, tu sais aller sous terre. Dis-moi, ma mère y est-elle? »

Et la Taupe répondit : « Tu m'as aveuglé les yeux à la lumière. Comment le saurais-je? »

Il dit au Linot : « Toi, tu sais voler au-dessus des grands arbres, et tu peux voir tout le vaste monde. Dis-moi, vois-tu ma mère? »

Et le Linot répondit : « Tu m'as coupé les ailes pour ton plaisir. Comment volerais-je? »

Et au petit Écureuil qui vivait dans le sapin et était solitaire, il dit : « Où est ma mère? »

Et l'Écureuil répondit : « Tu as tué la mienne. Cherches-tu à tuer la tienne aussi? »

Et l'Enfant de l'Étoile pleura, courba la tête et continua à cheminer à travers la forêt, à la recherche de la mendiante. Le troisième jour, il arriva de l'autre côté de la forêt et descendit dans la plaine.

Quand il traversa les villages, les enfants se moquèrent de lui et lui lancèrent des pierres, et les paysans ne lui permirent même pas de dormir dans les étables de peur qu'il ne communiquât la nielle au grain engrangé, tellement il était affreux à voir, et leurs journaliers le chassèrent; il n'y eut personne qui eût pitié de lui. Il ne trouva nulle part de nouvelles de la mendiante qui était sa mère, bien que durant trois années il errât par le monde et qu'il lui semblât souvent l'apercevoir sur la route devant lui, et qu'il l'appelât et courût vers elle jusqu'à ce que les silex aigus lui missent les pieds en sang. Mais il ne put la rejoindre, et ceux qui habitaient le long de la route niaient toujours l'avoir vue, ou avoir vu quelqu'un qui lui ressemblât, et ils raillaient son chagrin...

Un soir, il arriva à la porte d'une ville entourée de murailles fortifiées, qui s'élevait au bord d'une rivière, et, bien qu'il fût las et qu'il eût les pieds meurtris, il voulut y pénétrer. Mais les soldats qui montaient la garde firent tomber leurs hallebardes en travers de l'entrée et lui dirent avec rudesse : « Que viens-tu faire dans la ville? »

— Je cherche ma mère, répondit-il, et je vous prie de me laisser passer, car il se peut qu'elle soit dans la ville. »

Mais ils se moquèrent de lui, et l'un d'eux s'écria : « En vérité, ta mère ne sera pas joyeuse quand elle te verra, car tu es plus disgracié que le crapaud

du marais ou la vipère qui rampe dans la fondrière. Hors d'ici. Hors d'ici. Ta mère ne demeure pas dans cette ville... »

Et comme il se détournait en pleurant, un autre arriva auprès d'eux et demanda aux soldats qui était celui qui demandait à entrer. Et ils lui dirent : « C'est un mendiant et le fils d'une mendicante, et nous l'avons chassé.

— Mais non, s'écria-t-il, riant, nous allons le vendre, cet être affreux, pour en faire un esclave, et son prix sera la valeur d'un bol de vin sucré. »

Et un vieillard au visage méchant qui passait les héla et dit : « Moi, je l'achète à ce prix »; et, quand il eut payé, il prit l'Enfant de l'Étoile par la main et le mena dans la ville.

Après qu'ils eurent passé à travers bien des rues, ils arrivèrent à une petite porte qui était creusée dans un mur recouvert d'un grenadier. Le vieillard toucha la porte avec un anneau de jaspe gravé, et elle s'ouvrit; ils descendirent cinq marches d'airain et pénétrèrent dans un jardin rempli de coquelicots noirs et de jarres vertes en terre cuite. Le vieillard ôta alors de son turban une écharpe de soie ornée de dessins, et en banda les yeux de l'Enfant de l'Étoile, qu'il poussa devant lui. Et quand l'écharpe lui fut enlevée des yeux, l'Enfant de l'Étoile se trouva dans un cachot, qui était éclairé par une lanterne de corne...

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — A quels signes particuliers la mendicante reconnut-elle son fils?
- 2 — Pourquoi l'Enfant de l'Étoile ne veut-il pas reconnaître sa mère?
- 3 — L'Enfant de l'Étoile a fait du mal à toutes les bêtes : que lui répondent-elles quand il leur demande où est sa mère?
- 4 — Dans sa prison, l'Enfant de l'Étoile écrit une lettre à sa maman pour implorer son pardon : rédigez cette lettre.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *la protection des animaux*).

Qu'est-ce que la Ligue protectrice des animaux? — Que fait-elle? — Que fait la Ligue protectrice des oiseaux? — A quoi servent les parcs nationaux? (Pour obtenir ces renseignements, écrivez à la Ligue protectrice des animaux, dont le siège est au chef-lieu de votre département.)

Consultez aussi : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), nos 229, 230, 361, 462, et S. B. T., n° 83. — P. PELLERIN, *Où? Quand? Comment protéger les oiseaux?* (Crépin-Leblond). — L. BINET, *Ce monde passionnant, les oiseaux* (coll. « Sélections de France », les Productions de Paris). — J. OLLIVIER, *Deux Oiseaux ont disparu* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — Films animés : *Écllosion des oiseaux*. — *Bébés animaux* (Cinémathèque de l'Enseignement public).



Bûcherons au travail, par Bruegel le Vieux. (Phot. Giraudon.)

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *la famille*).

G. MAURIÈRE, *Peau de pêche* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — M. CUMMINS, *l'Allumeur de réverbères* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — H. MALOT, *En famille* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette), 2 vol. — F. ET E. GILBRETH, *Treize à la douzaine* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette).

DISQUE : *La forêt chante* (Chant du monde, LD 9001).

L'ENFANT DE L'ÉTOILE (Fin)

Le lendemain, le vieillard vint le voir en fronçant les sourcils, et dit : « Dans un bois qui est proche de la porte de cette ville, il y a trois pièces d'or. L'une est d'or blanc, une autre est d'or jaune, et l'or de la troisième est rouge. Aujourd'hui tu me rapporteras la pièce d'or blanc, et, si tu ne la rapportes pas, je te battrai de cent coups de bâton. Va-t'en vite, et au coucher du soleil je t'attendrai à la porte du jardin. Veille bien à rapporter l'or blanc, sinon cela ira mal pour toi, car tu es mon esclave. » Et il banda les yeux de l'Enfant de l'Étoile avec l'écharpe de soie décorée de personnages, le conduisit à travers la maison, à travers le jardin de coquelicots, et lui fit monter les cinq marches d'airain. Et, ayant ouvert la petite porte au moyen de son anneau, il le laissa dans la rue.

L'Enfant de l'Étoile sortit par la porte de la ville et arriva au bois dont le Magicien lui avait parlé...

Partout où il allait, des églantiers et des épines impitoyables s'échappèrent du sol et l'entourèrent, des orties méchantes le piquèrent, et le chardon le perça de ses poignards, de sorte qu'il se trouva fort en peine. Et il ne put trouver nulle part la pièce d'or blanc dont avait parlé le Magicien. Au coucher du soleil il tourna son visage vers sa demeure, en pleurant à chaudes larmes, car il savait quel sort l'attendait.

Mais lorsqu'il eut atteint la lisière du bois, il entendit, sortant d'un taillis, un cri qui ressemblait à celui de quelqu'un qui souffre. Oubliant sa propre douleur, il y retourna en courant, et y vit un petit Lièvre pris dans un piège que quelque chasseur avait dressé à son intention.

L'Enfant de l'Étoile eut pitié de lui, le délivra et lui dit : « Je ne suis moi-même qu'un esclave, et pourtant je puis te donner ta liberté. »

Et le Lièvre lui répondit : « Que te donnerai-je en retour ?

— Je cherche une pièce d'or blanc, que je ne puis trouver nulle part, et si je ne la rapporte pas, mon maître me battra.

— Viens avec moi, dit le Lièvre, je t'y conduirai, car je sais où elle est cachée. »

Alors l'Enfant de l'Étoile alla avec le Lièvre, et — ô merveille ! — dans la fente d'un gros chêne il aperçut la pièce d'or blanc qu'il cherchait. Il fut tout rempli de joie, la saisit et dit au Lièvre : « Le service que je t'ai rendu, tu me l'as largement payé de retour, et la bonté que je t'ai témoignée, tu me l'as rendue au centuple. »

Et l'Enfant de l'Étoile se dirigea vers la ville.

Or, à la porte de la ville était assis un homme qui était lépreux. Sur son visage était suspendue une cagoule de linge gris, et, à travers les ouvertures, ses yeux luisaient comme des tisons rougis. Lorsqu'il vit l'Enfant de l'Étoile qui s'approchait, il tapa sur une écuelle en bois, fit claquer sa sonnette, et le

hela en disant : « Donne-moi une pièce de monnaie, sinon il me faudra mourir de faim. Car on m'a jeté hors de la ville, et il n'y a personne qui ait pitié de moi.

Hélas ! s'écria l'Enfant de l'Étoile, je n'ai qu'une pièce de monnaie dans mon sac, et, si je ne la rapporte pas à mon maître, il me battra, car je suis son esclave. »

Mais le Lépreux le supplia et le pria, si bien que l'Enfant de l'Étoile eut pitié et lui donna la pièce d'or blanc.

Lorsqu'il arriva à la maison du Magicien, celui-ci lui dit : « As-tu la pièce d'or blanc ? » Et l'Enfant de l'Étoile répondit : « Je ne l'ai point. » Alors le Magicien le battit et posa devant lui un plat vide, en disant : « Mange », et un bol vide, en disant : « Bois » ; et il le rejeta dans le cachot.

Le lendemain, le Magicien vint le voir et dit : « Si tu ne m'apportes pas aujourd'hui la pièce d'or jaune, je te conserverai assurément comme mon esclave, et je te donnerai trois cents coups de bâton. »

L'Enfant de l'Étoile alla donc dans le bois ; toute la journée il chercha la pièce d'or jaune, mais il ne put la trouver nulle part. Au coucher du soleil, il s'assit et se mit à pleurer ; tandis qu'il pleurait, le petit Lièvre qu'il avait délivré du piège vint le trouver.

« Pourquoi pleures-tu ? Que cherches-tu dans le bois ?

— Je cherche une pièce d'or jaune qui est cachée ici ; si je ne la trouve pas, mon maître me battra et me gardera comme esclave.

— Suis-moi ! cria le Lièvre ; et il courut à travers le bois jusqu'à ce qu'il arrivât à une mare au fond de laquelle gisait la pièce d'or jaune.

— Comment te remercierai-je ? dit l'Enfant de l'Étoile, car voici la deuxième fois que tu m'as secouru.

— Oh ! mais c'est toi qui as d'abord eu pitié de moi ! », dit le Lièvre ; et il se sauva bien vite.

L'enfant de l'Étoile prit la pièce d'or jaune, la mit dans son sac et se hâta vers la ville. Mais le Lépreux le vit venir, courut au-devant de lui, et, s'agenouillant, s'écria : « Donne-moi une pièce de monnaie, sinon je mourrai de faim.

— Je n'ai dans mon sac qu'une seule pièce d'or jaune, et si je ne la rapporte pas à mon maître, il me battra et me gardera comme esclave. »

Mais le Lépreux le supplia si douloureusement que l'Enfant de l'Étoile eut pitié de lui et lui donna la pièce d'or jaune.

Quand il arriva à la maison du Magicien, celui-ci lui dit : « As-tu la pièce d'or jaune ? » Et l'Enfant de l'Étoile lui dit : « Je ne l'ai pas. » Alors le Magicien le battit, le chargea de chaînes et le rejeta dans le cachot.

Le lendemain, le Magicien vint le voir et dit : « Si tu m'apportes la pièce d'or rouge, je te mettrai en liberté, mais si tu ne l'apportes pas, assurément je te tuerai. »

L'Enfant de l'Étoile alla donc dans le bois, et toute la journée il chercha la pièce d'or rouge, mais il ne put la trouver nulle part. Et, le soir, il s'assit et pleura ; tandis qu'il pleurait, le petit Lièvre vint le trouver.

« La pièce d'or rouge est dans la caverne qui est derrière toi. Aussi ne pleure plus, mais réjouis-toi.

— Comment te récompenserai-je? s'écria l'Enfant de l'Étoile, car voici la troisième fois que tu m'as secouru.

— Oh! mais c'est toi qui as d'abord eu pitié de moi », dit le Lièvre; et il se sauva bien vite.

Et l'Enfant de l'Étoile entra dans la caverne et, dans son recoin le plus éloigné, il trouva la pièce d'or rouge. Il la mit dans son sac et se hâta vers la ville. Le Lépreux, le voyant venir, se dressa au centre de la route, le héla et lui dit : « Donne-moi la pièce d'or rouge, sinon il me faudra mourir »; l'Enfant de l'Étoile eut encore une fois pitié de lui et lui donna la pièce d'or rouge, en disant : « Ta détresse est plus grande que la mienne. » Pourtant, il avait le cœur lourd, car il savait quel sombre destin l'attendait.

Mais — ô merveille! — en franchissant la porte de la ville, les gardes s'inclinèrent devant lui et lui firent hommage, en disant : « Comme notre seigneur est beau! » et une foule de citoyens les suivirent et s'écrièrent : « Assurément, il n'est personne d'aussi beau dans le monde entier! » si bien que l'Enfant de l'Étoile pleura et se dit à lui-même : « Ils se moquent de moi et se gaussent de ma misère. » Et la foule du peuple rassemblé était telle qu'il perdit son chemin et se trouva enfin sur une grande place, où il y avait le palais d'un roi.

La porte du palais s'ouvrit, et les hauts fonctionnaires de la ville accoururent et s'inclinèrent devant lui, disant : « Tu es notre seigneur et le fils de notre Roi. »

L'Enfant de l'Étoile leur répondit, disant : « Je ne suis point le fils d'un roi, mais l'enfant d'une pauvre mendiante... Je ne puis me reposer, que je ne l'aie retrouvée et obtenu son pardon. Laissez-moi donc partir, car il faut que j'erre de nouveau par le monde, et je ne puis m'attarder ici, bien que vous m'apportiez la couronne et le sceptre. » Et tout en parlant, il détourna d'eux son visage pour le diriger vers la rue qui menait à la porte de la ville, et — ô merveille! — parmi la foule qui se pressait autour des soldats, il aperçut la Mendiante qui était sa mère, et à côté d'elle se tenait le Lépreux qui avait été assis au bord de la route.

Un cri de joie s'échappa de ses lèvres, il accourut, et, s'agenouillant, il baisa les plaies des pieds de sa mère et les mouilla de ses larmes. Il courba la tête dans la poussière, et, sanglotant, comme quelqu'un dont le cœur pourrait se briser, il lui dit : « Mère, je t'ai reniée à l'heure de mon orgueil. Accepte-moi à l'heure de mon humilité. Mère, je t'ai donné de la haine. Donne-moi de l'amour. Mère, je t'ai repoussée. Reçois à présent ton enfant. » Mais la Mendiante ne lui répondit mot.

Il tendit les mains, saisit les pieds blancs du Lépreux et lui dit : « Par trois fois je t'ai octroyé miséricorde. Demande à ma mère de me parler une fois. » Mais le Lépreux ne lui répondit mot.

Il sanglota de nouveau et dit : « Mère, ma souffrance dépasse ce que je puis supporter. Accorde-moi ton pardon et laisse-moi retourner dans la forêt. » La Mendiante lui posa sa main sur la tête et lui dit : « Lève-toi ! », et le Lépreux lui posa sa main sur la tête et lui dit aussi : « Lève-toi ! »

Il se releva là où il était prosterné, les regarda, et — ô merveille ! — ils étaient un Roi et une Reine.

Et la Reine lui dit : « Voici ton père, que tu as secouru. »

Et le Roi dit : « Voici ta mère, dont tu as lavé les pieds de tes larmes. »

Ils l'embrassèrent et le conduisirent au palais, le vêtirent de beaux habits, ceignirent sa tête de la couronne et lui posèrent le sceptre dans la main. Il régna sur la ville qui s'élevait au bord de la rivière et en fut le seigneur. Il fit preuve envers tous de beaucoup de justice et de miséricorde, et il bannit le méchant Magicien. Il envoya au Bûcheron et à sa femme beaucoup de riches présents, et il accorda de hauts honneurs à leurs enfants. Il ne souffrit que quiconque ne montrât cruel envers les oiseaux et les bêtes, mais enseigna l'amour, la bonté aimante et la charité; aux pauvres il donna du pain, et à ceux qui étaient nus il donna des vêtements; et la paix et l'abondance se répandirent par le pays.

OSCAR WILDE (1854-1900),
écrivain anglais, *Contes*,
d'après la traduction de JULES CASTIER (Stock).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — Comment l'Enfant de l'Étoile s'est-il procuré la pièce d'or blanc, la pièce d'or jaune, la pièce d'or rouge ?
- 2 — Qu'a-t-il fait de chacune des pièces ?
- 3 — En pensant à la famille et aux animaux, quelles pensées morales ce conte vous suggère-t-il ?

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *la famille*).

R. ROLLAND, *Jean-Christophe présenté aux enfants* (A. Michel). — G. SAND, *la Mare au diable* (coll. « Cercle d'or », Hatier). — H. DE BALZAC, *Eugénie Grandet* (coll. « Spirale », G. P.). — R. MARTIN DU GARD, *Jacques Thibault* (Édit. scolaire, Gallimard). — K. D. WIGGIN, *les Locataires de la maison jaune* (coll. « Nouvelle Bibl. rose », Hachette).



Un montagnard corse. (Phot. J. Boyer.)

MATEO FALCONE

Cette histoire se situe en Corse, vers 1825.

Mateo Falcone était un homme assez riche pour le pays. Il vivait noblement, c'est-à-dire sans rien faire, du produit de ses troupeaux, que des bergers, espèces de nomades, menaient paître çà et là sur les montagnes...

Sa femme Giuseppa lui avait donné d'abord trois filles et enfin un fils, qu'il nomma Fortunato : c'était l'espoir de sa famille, l'héritier du nom. Les filles étaient mariées; le fils n'avait que dix ans...

Un certain jour d'automne, Mateo sortit de bonne heure avec sa femme pour aller visiter un de ses troupeaux dans une clairière du maquis. Le petit Fortunato voulait l'accompagner, mais la clairière était trop loin; d'ailleurs, il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison; le père refusa...

Il était absent depuis quelques heures, et le petit Fortunato était tranquillement étendu au soleil, regardant les montagnes bleues et pensant que, le dimanche prochain, il irait dîner à la ville, chez son oncle le *caporal*, quand il fut soudainement interrompu dans ses méditations par l'explosion d'une arme à feu. Il se leva et se tourna du côté de la plaine d'où partait ce bruit. D'autres coups de fusil se succédèrent, tirés à intervalles inégaux, et toujours de plus en

plus rapprochés; enfin, dans le sentier qui menait de la plaine à la maison de Mateo, parut un homme, coiffé d'un bonnet pointu comme en portent les montagnards, barbu, couvert de haillons et se traînant avec peine en s'appuyant sur son fusil. Il venait de recevoir un coup de feu dans la cuisse...

Il s'approcha de Fortunato et lui dit :

« Tu es le fils de Mateo Falcone?

— Oui.

— Moi, je suis Gianetto Sanpiero. Je suis poursuivi par les collets jaunes. Cache-moi, car je ne puis aller plus loin.

— Et que dira mon père si je te cache sans sa permission?

— Il dira que tu as bien fait.

— Qui sait?

— Cache-moi vite; ils viennent.

— Attends que mon père soit revenu.

— Que j'attende? malédiction! Ils seront ici dans cinq minutes. Allons, cache-moi, ou je te tue. »

Fortunato lui répondit avec le plus grand sang-froid :

« Ton fusil est déchargé, et il n'y a plus de cartouches dans ta carchera.

— J'ai mon stylet.

— Mais courras-tu aussi vite que moi? »

Il fit un saut et se mit hors d'atteinte.

« Tu n'es pas le fils de Mateo Falcone! Me laisseras-tu donc arrêter devant ta maison? »

L'enfant parut touché.

« Que me donneras-tu si je te cache? » dit-il en se rapprochant.

Le bandit fouilla dans une poche de cuir qui pendait à sa ceinture et il en tira une pièce de cinq francs qu'il avait réservée sans doute pour acheter de la poudre. Fortunato sourit à la vue de la pièce d'argent; il s'en saisit et dit à Gianetto :

« Ne crains rien. »

Aussitôt il fit un grand trou dans un tas de foin placé auprès de la maison. Gianetto s'y blottit, et l'enfant le recouvrit de manière à lui laisser un peu d'air pour respirer, sans qu'il fût possible cependant de soupçonner que ce foin cachât un homme. Il s'avisa, de plus, d'une finesse de sauvage assez ingénieuse. Il alla prendre une chatte et ses petits, et les établit sur le tas de foin pour faire croire qu'il n'avait pas été remué depuis peu. Ensuite, remarquant des traces de sang sur le sentier près de la maison, il les couvrit de poussière avec soin, et, cela fait, il se recoucha au soleil avec la plus grande tranquillité.

Quelques minutes après, six hommes en uniforme brun à collet jaune, et commandés par un adjudant, étaient devant la porte de Mateo. Cet adjudant était quelque peu parent de Falcone. Il se nommait Tiodoro Gamba : c'était un homme actif, fort redouté des bandits.

« Bonjour, petit cousin, dit-il à Fortunato en l'abordant; comme te voilà grandi! As-tu vu passer un homme tout à l'heure?

— Oh! je ne suis pas encore si grand que vous, mon cousin, répondit l'enfant d'un air niais.

— Cela viendra. Mais n'as-tu pas vu passer un homme, dis-moi?

— Si j'ai vu passer un homme?

— Oui, un homme avec un bonnet pointu en velours noir et une veste brodée de rouge et de jaune?

— Un homme avec un bonnet pointu et une veste brodée de rouge et de jaune?

— Oui, réponds vite, et ne répète pas mes questions.

— Ce matin, M. le Curé est passé devant notre porte, sur son cheval Piero. Il m'a demandé comment papa se portait, et je lui ai répondu...

— Ah! petit drôle, tu fais le malin! Dis-moi vite par où est passé Gianetto, car c'est lui que nous cherchons; et, j'en suis certain, il a pris par ce sentier.

— Est-ce qu'on voit les passants quand on dort?

— Tu ne dormais pas, vaurien; les coups de fusil t'ont réveillé.

— Vous croyez donc, mon cousin, que vos fusils font tant de bruit? L'escopette de mon père en fait bien davantage.

— Que le diable te confonde, maudit garnement! Je suis bien sûr que tu as vu le Gianetto. Peut-être même l'as-tu caché. Allons, camarades, entrez dans cette maison et voyez si notre homme n'y est pas. Il n'allait plus que d'une patte, et il a trop de bon sens, le coquin, pour avoir cherché à gagner le maquis en clopinant. D'ailleurs, les traces de sang s'arrêtent ici.

— Et que dira papa? demanda Fortunato en ricanant; que dira-t-il s'il sait qu'on est entré dans sa maison pendant qu'il était sorti?

— Vaurien! dit l'adjudant Gamba en le prenant par l'oreille, sais-tu qu'il ne tient qu'à moi de te faire changer de note? Peut-être qu'en te donnant une vingtaine de coups de plat de sabre tu parleras enfin. »

Et Fortunato ricanait toujours.

« Mon père est Mateo Falcone! dit-il avec emphase.

— Sais-tu bien, petit drôle, que je puis t'emmener à Corte ou à Bastia? Je te ferai coucher dans un cachot, sur la paille, les fers aux pieds, et je te ferai guillotiner si tu ne dis où est Gianetto Sanpiero. »

L'enfant éclata de rire à cette ridicule menace.

Il répéta :

« Mon père est Mateo Falcone.

— Adjudant, dit tout bas un des voltigeurs, ne nous brouillons pas avec Mateo. »

Gamba paraissait évidemment embarrassé. Il causait à voix basse avec ses soldats, qui avaient déjà visité toute la maison. Ce n'était pas une opération fort longue, car la cabane d'un Corse ne consiste qu'en une seule pièce

entrée... Cependant le petit Fortunato caressait sa chatte et semblait jouir malignement de la confusion des voltigeurs et de son cousin.

Un soldat s'approcha du tas de foin. Il vit la chatte et donna un coup de buionnette dans le foin avec négligence et en haussant les épaules, comme s'il sentait que sa précaution était ridicule. Rien ne remua; et le visage de l'enfant ne trahit pas la plus légère émotion.

L'adjudant et sa troupe regardaient sérieusement du côté de la plaine, comme disposés à s'en retourner par où ils étaient venus, quand leur chef, convaincu que les menaces ne produiraient aucune impression sur le fils de Falcone, voulut faire un dernier effort et tenter le pouvoir des caresses et des présents.

« Petit cousin, dit-il, tu me parais un gaillard bien éveillé! Tu iras loin. Mais tu joues un vilain jeu avec moi; et, si je ne craignais de faire de la peine à mon cousin Mateo, le diable m'emporte! je t'emmènerais avec moi... Mais, tiens... sois brave garçon, et je te donnerai quelque chose.

— Moi, mon cousin, je vous donnerai un avis : c'est que, si vous tardez davantage, le Gianetto sera dans le maquis, et alors il faudra plus d'un luron comme vous pour aller l'y chercher. »

L'adjudant tira de sa poche une montre d'argent qui valait bien dix écus; et, remarquant que les yeux du petit Fortunato étincelaient en la regardant, il lui dit en tenant la montre suspendue au bout de sa chaîne d'acier :

« Fripon! tu voudrais bien avoir une montre comme celle-ci suspendue à ton col, et tu te promènerais dans les rues de Porto-Vecchio, fier comme un paon...

— Quand je serai grand, mon oncle le caporal me donnera une montre.

— Oui; mais le fils de ton oncle en a déjà une... pas aussi belle que celle-ci, à la vérité... Cependant il est plus jeune que toi. »

L'enfant soupira.

« Eh bien, la veux-tu cette montre, petit cousin?... »

Fortunato n'avança pas la main; mais il lui dit avec un sourire amer :

« Pourquoi vous moquez-vous de moi?

— Je ne me moque pas. Dis-moi seulement où est Gianetto, et cette montre est à toi... »

En parlant ainsi, il approchait toujours la montre, tant qu'elle touchait presque la joue pâle de l'enfant. Celui-ci montrait bien sur sa figure le combat que se livraient en son âme la convoitise et le respect dû à l'hospitalité. Sa poitrine nue se soulevait avec force, et il semblait près d'étouffer. Cependant la montre oscillait, tournait, et quelquefois lui heurtait le bout du nez. Enfin, peu à peu, sa main droite s'éleva vers la montre : le bout de ses doigts la toucha; et elle pesait tout entière dans sa main sans que l'adjudant lâchât pourtant le bout de la chaîne... La tentation était trop forte.

Fortunato éleva aussi sa main gauche et indiqua du pouce, par-dessus son épaule, le tas de foin auquel il était adossé. L'adjudant le comprit aussitôt.

Il abandonna l'extrémité de la chaîne; Fortunato se sentit seul possesseur de la montre. Il s'éloigna de dix pas du tas de foin, que les voltigeurs se mirent aussitôt à culbuter.

On ne tarda pas à voir le foin s'agiter; et un homme sanglant, le poignard à la main, en sortit; mais, comme il essayait de se lever en pied, sa blessure refroidie ne lui permit plus de se tenir debout. Il tomba. L'adjudant se jeta sur lui et lui arracha son stylet. Aussitôt on le garrotta fortement, malgré sa résistance.

Gianetto, couché par terre et lié comme un fagot, tourna la tête vers Fortunato qui s'était rapproché.

L'enfant lui jeta la pièce d'argent qu'il en avait reçue, sentant qu'il avait cessé de la mériter...

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Fortunato cacha Gianetto : que reçut-il en échange?
- 2 — Pourquoi l'enfant dénonça-t-il ensuite le bandit aux gendarmes?
- 3 — Quels détails vous font déjà penser que Mateo est un homme à redouter?
- 4 — Problème moral : la délation. — Essayez de dire, en quelques lignes, pourquoi vous approuvez ou n'approuvez pas l'attitude que l'enfant eut envers Gianetto, puis envers l'adjudant. Pour cela, vous énumérerez d'abord les torts de l'enfant, puis les circonstances atténuantes qui peuvent excuser sa faute.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : l'hospitalité).

Dans les livres cités ci-dessous, relevez les passages relatifs à l'hospitalité chez les peuples anciens et chez les peuples primitifs d'aujourd'hui, et comparez ces coutumes à celles de la région que vous habitez.

HOMÈRE, *l'Odyssée* (texte de J. Bérard, coll. « Ma Librairie », Mame). — FÉNELON, *le Télémaque* (« Classiques Larousse »). — P.-E. VICTOR, *Groenland* (Arthaud). — B. FLORNOY, *Chez les Indiens de l'Amazone* (Édit. « Je sers »). — A. DEMAISON, *la Vie privée des Noirs d'Afrique* (coll. « Joie de connaître », Bourrelier).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : la famille).

P. LOTI, *Ramuntcho* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — M. MAETERLINCK, *l'Oiseau bleu* (Fasquelle). — L. M. ALCOTT et P. J. STAHL, *les Quatre Filles du docteur March* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — F. et E. GILBRETH, *Six Filles à marier* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette).



Femmes corses. (Phot. J. Moretti.)

MATEO FALCONE (Fin)

Pendant que les voltigeurs s'occupaient, les uns à faire une espèce de brancard avec des branches de châtaignier, les autres à panser la blessure de Gianetto, Mateo Falcone et sa femme parurent tout d'un coup au détour d'un sentier qui conduisait au maquis. La femme s'avavançait, courbée péniblement sous le poids d'un énorme sac de châtaignes, tandis que son mari se prélassait, ne portant qu'un fusil à la main et un autre en bandoulière.

A la vue des soldats, la première pensée de Mateo fut qu'ils venaient pour l'arrêter. Mais pourquoi cette idée? Mateo avait-il donc quelques démêlés avec la justice? Non. Il jouissait d'une bonne réputation...

Plus qu'un autre, il avait la conscience nette; car depuis plus de dix ans il n'avait dirigé son fusil contre un homme; mais toutefois il était prudent, et il se mit en posture de faire une belle défense, s'il en était besoin.

« Femme, dit-il à Giuseppa, mets bas ton sac et tiens-toi prête. »

Il lui donna le fusil qu'il avait en bandoulière et qui aurait pu le gêner. Il arma celui qu'il avait à la main, et il s'avança lentement vers la maison, longeant les arbres qui bordaient le chemin, et prêt, à la moindre démonstration hostile, à se jeter derrière le plus gros tronc, d'où il aurait pu faire feu à

couvert. Sa femme marchait sur ses talons, tenant son fusil de rechange et sa giberne.

D'un autre côté, l'adjudant était fort en peine en voyant Mateo s'avancer ainsi, à pas comptés, le fusil en avant et le doigt sur la détente.

« Si par hasard, pensa-t-il, Mateo se trouvait parent de Gianetto, ou s'il était son ami, et qu'il voulût le défendre, et s'il me visait, nonobstant la parenté!... »

Dans cette perplexité, il prit un parti fort courageux, ce fut de s'avancer seul vers Mateo pour lui conter l'affaire, en l'abordant comme une vieille connaissance; mais le court intervalle qui le séparait de Mateo lui parut terriblement long.

« Holà! eh! mon vieux camarade, criait-il, comment cela va-t-il, mon brave? C'est moi, je suis Gamba, ton cousin. »

Mateo, sans répondre un mot, s'était arrêté, et à mesure que l'autre parlait il relevait doucement le canon de son fusil, de sorte qu'il était dirigé vers le ciel au moment où l'adjudant le joignit.

« Bonjour, frère, dit l'adjudant en lui tendant la main. Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu.

— Bonjour, frère.

— J'étais venu pour te dire bonjour en passant et à ma cousine Pepa. Nous avons fait une longue traite aujourd'hui; mais il ne faut pas plaindre notre fatigue, car nous avons fait une fameuse prise. Nous venons d'empoigner Gianetto Sanpiero.

— Dieu soit loué! s'écria Giuseppa. Il nous a volé une chèvre laitière la semaine passée. »

Ces mots réjouirent Gamba.

« Pauvre diable! dit Mateo, il avait faim.

— Le drôle s'est défendu comme un lion, poursuivit l'adjudant un peu mortifié; il s'était si bien caché que le diable ne l'aurait pu découvrir. Sans mon petit cousin Fortunato, je ne l'aurais jamais pu trouver.

— Fortunato! s'écria Mateo.

— Fortunato! répéta Giuseppa.

— Oui, le Gianetto s'était caché sous ce tas de foin là-bas; mais mon petit cousin m'a montré la malice. Aussi je le dirai à son oncle le caporal, afin qu'il lui envoie un beau cadeau pour sa peine. Et son nom et le tien seront dans le rapport que j'enverrai à M. l'avocat général.

— Malédiction! » dit tout bas Mateo.

Ils avaient rejoint le détachement. Gianetto était déjà couché sur la litière et prêt à partir. Quand il vit Mateo en la compagnie de Gamba, il sourit d'un sourire étrange; puis, se tournant vers la porte de la maison, il cracha sur le seuil en disant :

« Maison d'un traître! »

Il n'y avait qu'un homme décidé à mourir qui eût osé prononcer le mot

de traître en l'appliquant à Falcone. Un bon coup de stylet, qui n'aurait pas eu besoin d'être répété, aurait immédiatement payé l'insulte. Cependant Mateo ne fit pas d'autre geste que celui de porter sa main à son front comme un homme accablé.

Fortunato était entré dans la maison en voyant arriver son père. Il reparut bientôt avec une jatte de lait, qu'il présenta les yeux baissés à Gianetto.

« Loin de moi ! » lui cria le proscrit d'une voix foudroyante.

Puis, se tournant vers un des voltigeurs :

« Camarade, donne-moi à boire », dit-il...

On s'empressa de le satisfaire, puis l'adjudant donna le signal du départ, dit adieu à Mateo, qui ne lui répondit pas, et descendit au pas accéléré vers la plaine.

Il se passa près de dix minutes avant que Mateo ouvrît la bouche. L'enfant regardait d'un œil inquiet tantôt sa mère et tantôt son père, qui, s'appuyant sur son fusil, le considérait avec une expression de colère concentrée.

« Tu commences bien ! dit enfin Mateo d'une voix calme, mais effrayante pour qui connaissait l'homme.

— Mon père ! » s'écria l'enfant en s'avançant les larmes aux yeux comme pour se jeter à ses genoux.

Mais Mateo lui cria :

« Arrière de moi ! »

Et l'enfant s'arrêta et sanglota, immobile, à quelques pas de son père.

Giuseppa s'approcha. Elle venait d'apercevoir la chaîne de la montre, dont un bout sortait de la chemise de Fortunato.

« Qui t'a donné cette montre ? demanda-t-elle d'un ton sévère.

— Mon cousin l'adjudant. »

Falcone saisit la montre et, la jetant avec force contre une pierre, il la mit en mille pièces.

« Femme, dit-il, cet enfant est le premier de sa race qui ait fait une trahison. »

Les sanglots et les hoquets de Fortunato redoublèrent, et Falcone tenait ses yeux toujours attachés sur lui. Enfin il frappa la terre de la crosse de son fusil, puis le rejeta sur son épaule et reprit le chemin du maquis en criant à Fortunato de le suivre. L'enfant obéit.

Giuseppa courut après Mateo et lui saisit le bras.

« C'est ton fils », lui dit-elle d'une voix tremblante, en attachant ses yeux noirs sur ceux de son mari, comme pour lire ce qui se passait dans son âme.

« Laisse-moi, répondit Mateo : je suis son père. »

Giuseppa embrassa son fils et entra en pleurant dans sa cabane. Elle se jeta à genoux devant une image de la Vierge et pria avec ferveur. Cependant Falcone marcha quelque deux cents pas dans le sentier et ne s'arrêta que dans un petit ravin où il descendit. Il sonda la terre avec la crosse de son fusil et la trouva molle et facile à creuser. L'endroit lui parut convenable pour son dessein.

« Fortunato, va auprès de cette grosse pierre. »



Colomba et son frère Orso. Aquarelle peinte par Mérimée lui-même. (Phot. Giraudon.)

L'enfant fit ce qu'il lui commandait, puis il s'agenouilla.

« Dis tes prières.

— Mon père, mon père, ne me tuez pas.

— Dis tes prières! » répéta Mateo d'une voix terrible.

L'enfant, tout en balbutiant et en sanglotant, récita le *Pater* et le *Credo*.
Le père, d'une voix forte, répondait *Amen!* à la fin de chaque prière.

« Sont-ce là toutes les prières que tu sais?

— Mon père, je sais encore l'*Ave Maria* et la litanie que ma tante m'a apprise.

— Elle est bien longue, n'importe. »

L'enfant acheva la litanie d'une voix éteinte.

« As-tu fini?

— Oh! mon père, grâce! pardonnez-moi! Je ne le ferai plus! Je prierai tant mon cousin le caporal qu'on fera grâce au Gianetto! »

Il parlait encore; Mateo avait armé son fusil et le couchait en joue en lui disant :

« Que Dieu te pardonne! »

L'enfant fit un effort désespéré pour se relever et embrasser les genoux de son père; mais il n'en eut pas le temps. Mateo fit feu, et Fortunato tomba roide mort.

Sans jeter un coup d'œil sur le cadavre, Mateo reprit le chemin de sa maison pour aller chercher une bêche afin d'enterrer son fils. Il avait fait à peine quelques pas qu'il rencontra Giuseppa, qui accourait alarmée du coup de feu.

« Qu'as-tu fait? s'écria-t-elle.

— Justice.

— Où est-il?

— Dans le ravin. Je vais l'enterrer. Qu'on dise à mon gendre Tiodoro Bianchi de venir demeurer avec nous. »

PROSPER MÉRIMÉE (1803-1870).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — La colère de Mateo contre son fils est avivée par la vue d'un objet : lequel?
- 2 — Un dénouement qui révolte notre conscience : en quelques lignes, essayez d'expliquer pourquoi.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *la Corse*).

- 1 — Étudiez l'histoire de l'île, les coutumes de ses habitants.
Consultez : la Corse (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette).
— *La Corse* (coll. « Couleurs du monde », Del Duca). — *La Corse* (coll. « Beaux Pays », Arthaud). — Films fixes (couleurs) : *la Corse* (Larousse, GC, n° 1). — *La Corse* (Éditafilms, n° 4529).
- 2 — Préparez un voyage en Corse : itinéraire, moyens de transport, lieux que vous désirez visiter (utilisez le Guide bleu : *la Corse*, Hachette).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *la Corse*).

P. MÉRIMÉE, *Colomba* (coll. « Spirale », G. P.). — L. MADELIN, *Napoléon* (coll. « Tout par l'image », Hachette). — *Napoléon* (coll. « Encyclopédie pour les jeunes », Nathan). — *Contes et légendes de Corse* (coll. « Contes et Légendes », Nathan).

DISQUES : *Folklore* (Voix de son maître, 45 tr, 17 cm; 7 ERF 141). — *Arts et traditions populaires* (78 tr, 25 cm, n° 50.4). — *Colomba* (coll. « Encyclopédie sonore », Hachette, n° 270 E 021, 33 tr, 25 cm).

MON ONCLE PODGER

Un tableau venait d'arriver de chez l'encadreur et se trouvait dans la salle à manger, en attendant d'être posé. Ma tante Podger demandait ce qu'il fallait en faire, et mon oncle répondait :

« Oh ! laisse-moi faire, c'est moi que ça regarde. Tu n'as pas besoin de t'en occuper. Je me charge de tout. »

Et alors il retirait sa redingote et commençait. Il envoyait la bonne chercher pour dix sous de clous, puis faisait courir après elle un des garçons pour lui dire de quelle taille il les fallait ; et de cette manière il mettait graduellement en branle-bas toute la maison.

« Allons, Will, va me chercher mon marteau ! criait-il ; et toi, Tom, apporte-moi la règle ; et j'aurai besoin de l'escabeau pour monter dessus ; et je ferai bien d'avoir aussi une chaise de cuisine ; Jim ! tu vas courir chez M. Goggles, et tu lui diras que ton papa le salue bien et espère que sa jambe va mieux ; et voudrait-il avoir l'obligeance de lui prêter son niveau d'eau... et ne t'en vas pas, Maria, car j'aurai besoin de quelqu'un pour me tenir la bougie, et quand la bonne rentrera, il lui faudra ressortir pour aller chercher un bout de cordelière à tableaux ; et Tom ! ... où est Tom ? ... Tom, viens ici ; j'ai besoin de toi pour me tendre le tableau. »

Et alors, il soulevait le tableau et le laissait choir, et le tableau s'échappait du cadre ; et, en essayant de rattraper la glace, mon oncle se coupait ; alors il bondissait de tous côtés dans la pièce, en cherchant son mouchoir. Il ne le trouvait pas, parce que ce mouchoir était dans la poche de la redingote qu'il venait de retirer, et qu'il ne savait plus où il avait mis ce vêtement ; et il fallait que toutes les personnes de la maison cessassent de s'occuper de ses outils pour se mettre à la recherche de sa redingote. Cependant, il se démenait et les harcelait à la ronde :

« Il n'y a donc personne dans toute la maison qui sache où est ma redingote? Je n'ai jamais vu des empotés comme ça! Vous êtes là six! — et vous ne savez pas trouver une redingote que j'ai déposée il n'y a pas cinq minutes!... »

Alors il se levait et, constatant qu'il était assis dessus, il s'écriait :

« Oh! ça va bien, ne cherchez plus! Je viens de la retrouver tout seul. Autant vaudrait demander au chat de retrouver un objet que de s'attendre que des gens comme vous le découvrent. »

Et quand une demi-heure s'était écoulée à lui panser le doigt, et qu'on avait acheté une nouvelle glace, et qu'on avait apporté les outils, et l'escabeau, et la chaise, et la bougie, c'était une nouvelle représentation. Toute la famille, y compris la bonne et la femme de ménage, se tenait autour de lui, en demi-cercle, prête à l'aider. Il fallait deux personnes pour tenir la chaise, une troisième l'aidait à monter dessus, et l'y maintenait; une quatrième lui tendait un clou et une cinquième lui passait le marteau. Il prenait le clou et le laissait tomber.

« Ça y est! disait-il, d'un ton vexé, voilà le clou perdu. »

Et il nous fallait nous mettre tous à quatre pattes pour chercher le clou, à tâtons, pendant que l'oncle restait debout sur sa chaise à ronchonner et à demander si on allait le tenir là toute la soirée.

Le clou se retrouvait enfin, mais cette fois il avait perdu le marteau.

« Où est le marteau? Qu'ai-je fait du marteau? Grands dieux! vous êtes là sept autour de moi à me regarder, et vous ne savez pas ce que j'ai fait du marteau! »

Nous le lui retrouvions, mais alors il n'arrivait plus à voir la marque qu'il avait faite sur le mur, à l'endroit où devait aller le clou, et nous montions l'un après l'autre sur la chaise, à côté de lui, pour tâcher de la découvrir; et nous l'apercevions chacun à une place différente, et il nous traitait tous d'imbéciles, l'un après l'autre, et nous ordonnait de descendre. Il prenait la règle, recommençait ses mesures, et constatait qu'il fallait prendre, à partir du coin, la moitié de soixante-quinze centimètres un tiers. Il tentait de faire le calcul de tête et devenait enragé.

Et nous tentions tous de faire le calcul de tête, et arrivions tous à des résultats différents, et nous nous moquions les uns des autres.

Et dans l'affolement général, on oubliait le nombre primitif, et mon oncle Podger était forcé de reprendre encore une fois ses mesures.

Il se servait d'un bout de ficelle, cette fois-ci, et, au moment critique où ce bon idiot se penchait en dehors de la chaise sous un angle de quarante-cinq degrés, en s'efforçant d'atteindre un point situé dix centimètres plus loin qu'il ne lui était matériellement possible d'atteindre, la ficelle glissait, et il glissait aussi, s'abattant sur le piano, ce qui produisait un bien charmant effet musical, par la brusquerie avec laquelle son crâne et son corps frappaient toutes les touches en même temps...

Pour finir, mon oncle Podger réussissait à déterminer de nouveau l'endroit,

posait dessus la pointe du clou, à l'aide de la main gauche, et prenait le marteau de la main droite. Du premier coup, il s'écrasait le pouce et laissait tomber le marteau, avec un hurlement, sur les orteils de quelqu'un.

Ma tante Maria faisait remarquer avec douceur que la prochaine fois que mon oncle Podger aurait à planter un clou dans le mur elle espérait qu'il le lui ferait savoir à temps, et elle prendrait ses dispositions pour aller passer une semaine chez sa mère en attendant qu'il eût terminé.

« Oh! vous, les femmes, vous faites toujours des tas de chichis pour rien! répliquait mon oncle Podger, en se relevant. Que veux-tu, si moi ça m'amuse de faire un petit travail de ce genre! »

Et alors il s'y reprenait à nouveau, et, au deuxième coup, le clou passait tout à travers le plâtre, et la moitié du marteau avec, et mon oncle Podger était projeté contre le mur avec tant de violence qu'il manquait de s'aplatir le nez.

Alors il nous fallait retrouver encore une fois la règle et la ficelle, et mon oncle faisait un nouveau trou; et vers minuit, le tableau était posé — tout de travers et prêt à tomber. Tout alentour, sur plusieurs mètres carrés, le mur semblait avoir été passé au râteau; et tout le monde était mort de fatigue et de découragement — à l'exception de mon oncle Podger.

« Eh bien! ça y est! disait-il, en descendant lourdement de la chaise sur les orteils de la femme de ménage et contemplant avec une fierté évidente le dégât qu'il avait commis. Hein! dire qu'il y a des gens qui feraient venir un ouvrier pour une babiole comme ça! »

JEROME KLAPKA JEROME,
écrivain anglais (1859-1927),
Trois Hommes dans un bateau,
traduit par DÉODAT SERVAL (Nelson).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Avez-vous de la mémoire? nommez toutes les choses dont l'oncle Podger avait besoin pour installer son tableau; et où les trouver?
- 2 — Que fera la tante Maria la prochaine fois que l'oncle Podger « aura à planter un clou dans le mur »?
- 3 — Comment le garçon qui raconte cette histoire juge-t-il son oncle? Relevez une expression qui confirme ce jugement.
- 4 — Illustrez les différentes phases de l'installation du tableau.



Jean Valjean. (Illustr. de Gustave Brion.)

JEAN VALJEAN

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1815, une heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui voyageait à pied entra dans la petite ville de Digne. Les rares habitants qui se trouvaient en ce moment à leurs fenêtres ou sur le seuil de leurs maisons regardaient ce voyageur avec une sorte d'inquiétude. Il était difficile de rencontrer un passant d'un aspect plus misérable. C'était un homme de moyenne taille, trapu et robuste, dans la force de l'âge. Il pouvait avoir quarante-six ou quarante-huit ans. Une casquette à visière de cuir rabattue cachait en partie son visage brûlé par le soleil et ruisselant de sueur. Sa chemise de grosse toile jaune, rattachée au col par une petite ancre d'argent, laissait voir sa poitrine velue; il avait une cravate tordue en corde, un pantalon de coutil bleu, usé et râpé, blanc à un genou, troué à l'autre, une vieille blouse grise en haillons, rapiécée à l'un des coudes d'un morceau de drap vert cousu avec de la ficelle, sur le dos un sac de soldat fort plein, bien bouclé et tout neuf, à la main un énorme bâton noueux, les pieds sans bas dans des souliers ferrés, la tête tondue et la barbe longue.

La sueur, la chaleur, le voyage à pied, la poussière ajoutaient je ne sais quoi de sordide à cet ensemble délabré.

Les cheveux étaient ras, et pourtant hérissés; car ils commençaient à pousser un peu, et semblaient n'avoir pas été coupés depuis quelque temps.

Personne ne le connaissait... Il paraissait très fatigué. Des femmes l'avaient vu s'arrêter sous les arbres du boulevard et boire à la fontaine qui est à l'extrémité de la promenade. Il fallait qu'il eût bien soif, car des enfants qui le suivaient le virent encore s'arrêter et boire, deux cents pas plus loin, à la fontaine de la place du marché.

Arrivé au coin de la rue Poichevert, il tourna à gauche et se dirigea vers la mairie. Il y entra, puis sortit un quart d'heure après. Un gendarme était assis près de la porte. L'homme ôta sa casquette et salua humblement le gendarme.

Le gendarme, sans répondre à son salut, le regarda avec attention, le suivit quelque temps des yeux, puis entra dans la maison de ville...

L'homme se dirigea vers l'auberge, qui était la meilleure du pays. Il entra dans la cuisine...

L'hôte, entendant la porte s'ouvrir et entrer un nouveau venu, dit sans lever les yeux de ses fourneaux :

« Que veut monsieur?

— Manger et coucher, dit l'homme.

— Rien de plus facile », reprit l'hôte. En ce moment il tourna la tête, embrassa d'un coup d'œil tout l'ensemble du voyageur, et ajouta : « ... En payant. »

L'homme tira une grosse bourse de cuir de la poche de sa blouse et répondit :

« J'ai de l'argent.

— En ce cas on est à vous », dit l'hôte.

L'homme remit sa bourse en poche, se déchargea de son sac, le posa à

terre près de la porte, garda son bâton à la main, et alla s'asseoir sur une escabelle basse près du feu...

Cependant, tout en allant et venant, l'hôte considérait le voyageur.

« Dîne-t-on bientôt? dit l'homme.

— Tout à l'heure », dit l'hôte.

Pendant que le nouveau venu se chauffait, le dos tourné, le digne aubergiste, Jacquin Labarre, tira un crayon de sa poche, puis il déchira le coin d'un vieux journal qui traînait sur une petite table près de la fenêtre. Sur la marge blanche il écrivit une ligne ou deux, plia sans cacheter et remit ce chiffon de papier à un enfant qui paraissait lui servir tout à la fois de marmiton et de laquais. L'aubergiste dit un mot à l'oreille du marmiton, et l'enfant partit en courant dans la direction de la mairie.

Le voyageur n'avait rien vu de tout cela.

Il demanda encore une fois :

« Dîne-t-on bientôt?

— Tout à l'heure », dit l'hôte.

L'enfant revint. Il rapportait le papier. L'hôte le déplia avec empressement, comme quelqu'un qui attend une réponse. Il parut lire attentivement, puis hocha la tête et resta un moment pensif. Enfin, il fit un pas vers le voyageur qui semblait plongé dans des réflexions peu sereines.

« Monsieur, dit-il, je ne puis vous recevoir.

— Comment! avez-vous peur que je ne paie pas? Voulez-vous que je paie d'avance? J'ai de l'argent.

— Et moi, dit l'hôte, je n'ai pas de chambre.

— Eh bien, repartit l'homme, un coin dans le grenier. Une botte de paille. Nous verrons cela après dîner.

— Je ne puis vous donner à dîner. »

Cette déclaration, faite d'un ton mesuré, mais ferme, parut grave à l'étranger. Il se leva.

« Ah bah! mais je meurs de faim, moi. J'ai marché dès le soleil levé. J'ai fait douze lieues. Je paie. Je veux manger.

— Je n'ai rien », dit l'hôte.

L'homme éclata de rire et se tourna vers la cheminée et les fourneaux.

« Rien! et tout cela?

— Tout cela m'est retenu... »

L'homme se rassit et dit sans hausser la voix :

« Je suis à l'auberge, j'ai faim, et je reste. »

L'hôte alors se pencha à son oreille et lui dit d'un accent qui le fit tressaillir :

« Allez-vous-en. »

Le voyageur était courbé en cet instant et poussait quelques braises dans le feu avec le bout ferré de son bâton, il se retourna vivement, et, comme il ouvrait la bouche pour répliquer, l'hôte le regarda fixement et ajouta toujours à voix basse :

« Tenez, assez de paroles comme cela. Voulez-vous que je vous dise votre nom? Vous vous appelez Jean Valjean. Maintenant, voulez-vous que je vous dise qui vous êtes? En vous voyant entrer, je me suis douté de quelque chose, j'ai envoyé à la mairie, et voici ce qu'on m'a répondu. Savez-vous lire? »

En parlant ainsi, il tendait à l'étranger, tout déplié, le papier qui venait de voyager de l'auberge à la mairie et de la mairie à l'auberge. L'homme y jeta un regard. L'aubergiste reprit après un silence :

« J'ai l'habitude d'être poli avec tout le monde. Allez-vous-en. »

L'homme baissa la tête, ramassa le sac qu'il avait déposé à terre, et s'en alla.

Il prit la grande rue. Il marchait devant lui au hasard, rasant de près les maisons, comme un homme humilié et triste. Il ne se retourna pas une seule fois. S'il s'était retourné, il aurait vu l'aubergiste sur le seuil de sa porte, entouré de tous les voyageurs de son auberge et de tous les passants de la rue, parlant vivement et le désignant du doigt, et, aux regards de défiance et d'effroi du groupe, il aurait deviné qu'avant peu son arrivée serait l'événement de toute la ville.

Il ne vit rien de tout cela.

Il chemina ainsi quelque temps, marchant toujours, allant à l'aventure par des rues qu'il ne connaissait pas, oubliant la fatigue, comme cela arrive dans la tristesse. Tout à coup il sentit vivement la faim. La nuit approchait. Il regarda autour de lui pour voir s'il ne découvrirait pas quelque gîte.

La belle hôtellerie s'était fermée pour lui; il cherchait quelque cabaret bien humble, quelque bouge bien pauvre. Précisément, une lumière s'allumait au bout de la rue. Il y alla.

Le voyageur s'arrêta un moment, et regarda par la vitre l'intérieur de la salle basse du cabaret, éclairée par une petite lampe sur une table et par un grand feu dans la cheminée. Quelques hommes y buvaient. L'hôte se chauffait...

Le voyageur se glissa dans la cour, s'arrêta encore, puis leva timidement le loquet et poussa la porte.

« Qui va là? dit le maître.

— Quelqu'un qui voudrait souper et coucher.

— C'est bon. Ici on soupe et on couche. »

Il entra. Tous les gens qui buvaient se retournèrent. La lampe l'éclairait d'un côté, le feu de l'autre. On l'examina quelque temps pendant qu'il défaisait son sac. L'hôte lui dit :

« Voilà du feu. Le souper cuit dans la marmite. Venez vous chauffer, camarade. »

Il alla s'asseoir près de l'âtre. Il allongea devant le feu ses pieds meurtris par la fatigue; une bonne odeur sortait de la marmite. Tout ce qu'on pouvait distinguer de son visage sous sa casquette baissée prit une vague apparence de bien-être mêlée à cet autre aspect si poignant que donne l'habitude de la souffrance...

Cependant, un des hommes attablés était un poissonnier qui, le matin même, avait rencontré cet étranger de mauvaise mine. Or, en le rencontrant, l'homme, qui paraissait déjà très fatigué, lui avait demandé de le prendre en croupe; à quoi le poissonnier n'avait répondu qu'en doublant le pas...

Il fit de sa place au cabaretier un signe imperceptible. Le cabaretier vint à lui. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse.

Le cabaretier revint à la cheminée, posa brusquement sa main sur l'épaule de l'homme et lui dit :

« Tu vas t'en aller d'ici. »

L'étranger se retourna et répondit avec douceur :

« Ah! vous savez?...

— Oui.

— On m'a renvoyé de l'autre auberge.

— Et l'on te chasse de celle-ci.

— Où voulez-vous que j'aille?

— Ailleurs. »

L'homme prit son bâton et son sac, et s'en alla.

Il entra dans une petite rue où il y a beaucoup de jardins. Parmi ces jardins et ces haies, il vit une petite maison d'un seul étage dont la fenêtre était éclairée. Il regarda par cette vitre comme il avait fait pour le cabaret...

Il frappa au carreau un petit coup très faible.

La porte s'ouvrit.

« Monsieur, dit le voyageur, pardon. En payant, pourriez-vous me donner une assiettée de soupe et un coin pour dormir dans ce hangar qui est là dans ce jardin? Dites, pourriez-vous? En payant?

— Qui êtes-vous? » demanda le maître du logis.

L'homme répondit :

« J'arrive de Puy-Moisson. J'ai marché toute la journée. J'ai fait douze lieues. Pourriez-vous? En payant?

— Je ne refuserais pas, dit le paysan, de loger quelqu'un de bien qui paierait. Mais pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge?

— Il n'y a pas de place.

— Bah! pas possible. Ce n'est pas jour de foire ni de marché. Etes-vous allé chez Labarre?

— Oui.

— Eh bien? »

Le voyageur répondit avec embarras :

« Il ne m'a pas reçu. »

Le visage du paysan prit une expression de défiance, il regarda le nouveau venu de la tête aux pieds, et tout à coup il s'écria avec une sorte de frémissement :

« Est-ce que vous seriez l'homme?... »

Il jeta un nouveau coup d'œil sur l'étranger, fit trois pas en arrière, posa la lampe sur la table et décrocha son fusil du mur...

Le maître du logis revint à la porte et dit :

« Va-t'en.

— Par grâce, reprit l'homme, un verre d'eau.

— Un coup de fusil! » dit le paysan.

Puis il referma la porte violemment, et l'homme l'entendit tirer deux gros verrous.

La nuit continuait de tomber. Le vent froid des Alpes soufflait. A la lueur du jour expirant, l'étranger aperçut dans un des jardins qui bordent la rue une sorte de hutte qui lui parut maçonnée en mottes de gazon. Il franchit résolument une barrière de bois et se trouva dans le jardin. Il s'approcha de la hutte; elle avait pour porte une étroite ouverture très basse et elle ressemblait à ces constructions que les cantonniers se bâtissent au bord des routes. Il pensa sans doute que c'était en effet le logis d'un cantonnier; il souffrait du froid et de la faim; il s'était résigné à la faim, mais c'était du moins là un abri contre le froid. Ces sortes de logis ne sont habituellement pas occupés la nuit. Il se coucha à plat ventre et se glissa dans la hutte. Il y faisait chaud, et il y trouva un assez bon lit de paille. Il resta un moment étendu sur ce lit, sans pouvoir faire un mouvement tant il était fatigué. Puis, comme son sac sur son dos le gênait et que c'était d'ailleurs un oreiller tout trouvé, il se mit à déboucler une des courroies. En ce moment un grondement farouche se fit entendre. Il leva les yeux. La tête d'un dogue énorme se dessinait dans l'ombre à l'ouverture de la hutte.

C'était la niche d'un chien.

Il était lui-même vigoureux et redoutable; il s'arma de son bâton, il se fit de son sac un bouclier et sortit de la niche comme il put, non sans élargir les déchirures de ses haillons...

Quand il eut, non sans peine, repassé la barrière et qu'il se retrouva dans la rue, seul, sans gîte, sans toit, sans abri, chassé même de ce lit de paille et de cette niche misérable, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une pierre, et il paraît qu'un passant qui traversait l'entendit s'écrier :

« Je ne suis pas même un chien! »

Bientôt il se releva et se remit à marcher. Il sortit de la ville, espérant trouver quelque arbre ou quelque meule dans les champs et s'y abriter.

Il chemina ainsi quelque temps, la tête toujours baissée. Quand il se sentit loin de toute habitation humaine, il leva les yeux et chercha autour de lui. Il était dans un champ.

L'horizon était tout noir... Tout était hideux, petit, lugubre et borné. Rien dans le champ ni sur la colline qu'un arbre difforme qui se tordait en frissonnant à quelques pas du voyageur...

Il rebroussa chemin brusquement.

Il revint sur ses pas. Les portes de Digne étaient fermées... Il passa par une brèche et rentra dans la ville.

Il pouvait être huit heures du soir. Comme il ne connaissait pas les rues, il recommença sa promenade à l'aventure...

Épuisé de fatigue et n'espérant plus rien, il se coucha sur un banc de pierre.

Une vieille femme sortait de l'église en ce moment. Elle vit cet homme étendu dans l'ombre.

« Que faites-vous là, mon ami? » dit-elle.

Il répondit durement et avec colère :

« Vous le voyez, bonne femme, je me couche.

— Sur ce banc?

— J'ai eu pendant dix-neuf ans un matelas de bois, dit l'homme, j'ai aujourd'hui un matelas de pierre.

— Vous avez été soldat?

— Oui, bonne femme. Soldat.

— Pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge?

— Parce que je n'ai pas d'argent.

— Hélas! je n'ai dans ma bourse que quatre sous.

— Donnez toujours.

— Vous ne pouvez vous loger avec si peu dans une auberge. Avez-vous essayé pourtant? Il est impossible que vous passiez ainsi la nuit. Vous avez sans doute froid et faim. On aurait pu vous loger par charité.

— J'ai frappé à toutes les portes.

— Eh bien?

— Partout on m'a chassé. »

La « bonne femme » toucha le bras de l'homme et lui montra de l'autre côté de la place une petite maison basse à côté de l'évêché.

« Avez-vous frappé à celle-là?

— Non.

— Frappez-y. »

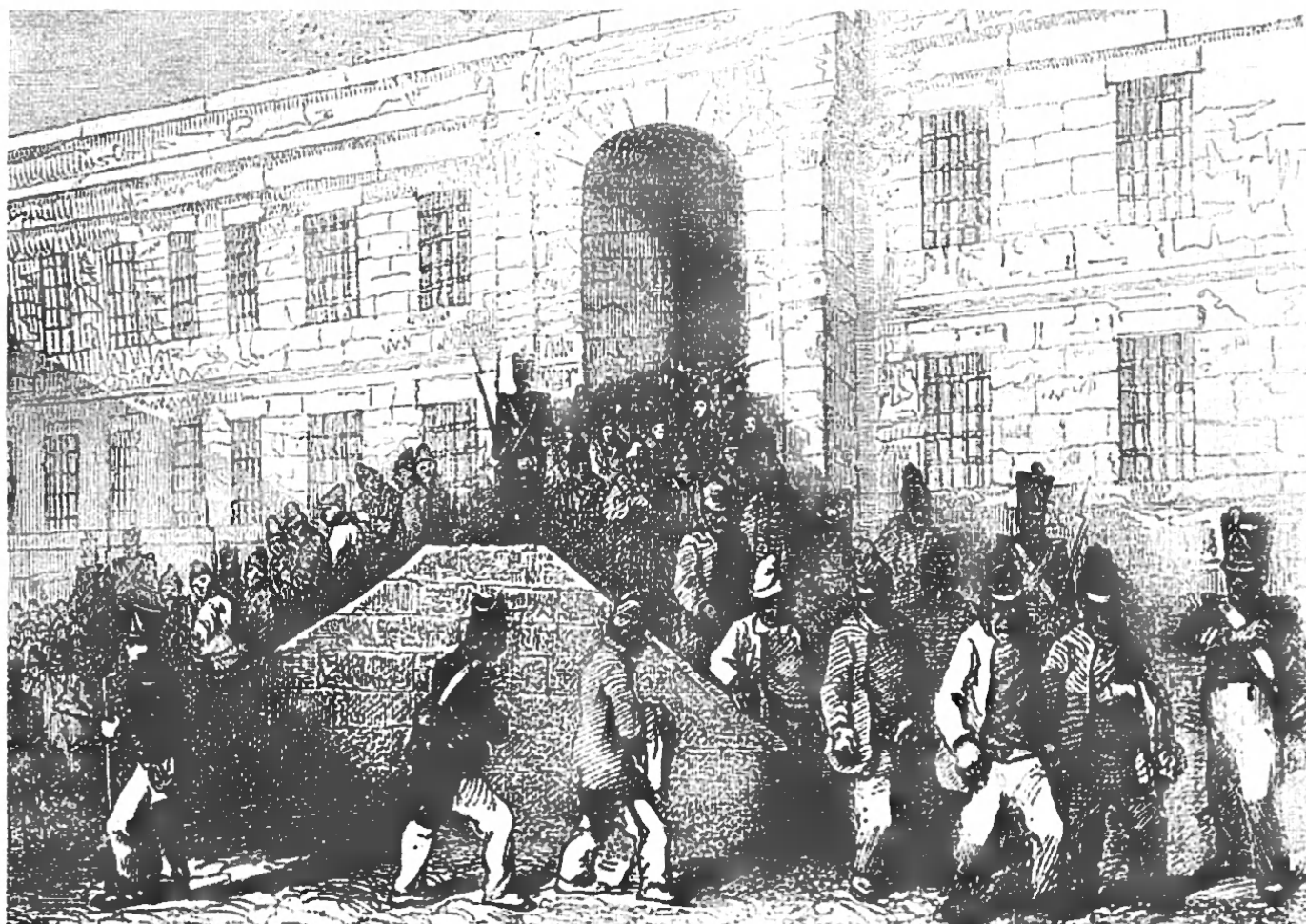
(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

1 — Comment les habitants de Digne ont-ils appris la condition de Jean Valjean?

2 — Nommez les différents endroits où Jean Valjean a cherché un asile; précisez comment il est reçu dans chacun d'eux; quelle remarque faites-vous?

3 — Donnez un autre titre à ce texte.



Le bagne. (Archives B. N.)

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *la route*).

Il faisait son entrée dans Digne par la même rue qui, sept mois auparavant, avait vu passer l'empereur Napoléon allant de Cannes à Paris. Cet homme avait dû marcher tout le jour.

- 1 — Sur une carte Michelin ou sur le Guide bleu *les Alpes* (Hachette), suivez la route Napoléon.
- 2 — Étudiez l'histoire de la route, les voyages routiers.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 1, 2, 3, 29, 36, 44, 219, 306, 320, 410, 438, 486, 511. — Les Voyages (coll. « Joie de connaître », Bourrelier). — La Route (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). — Film fixe : Histoire de la route (Éditafilms, n^o AI, 3 bobines).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *en suivant les chemins*).

H. MALOT, *Sans famille* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette), 2 vol. — J. LENOIR, *le Nouveau Tour de France par deux enfants* (la Table ronde). — Cl. SANTELLI, *Deux Enfants à travers la France* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — E. OTT, *la Longue Route de Chico* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — E. OTT, *Chico poursuit sa route* (coll. « Rouge et Or », G. P.).

JEAN VALJEAN (Suite)

La porte s'ouvrit. Un homme entra.

Il fit un pas et s'arrêta, laissant la porte ouverte derrière lui. Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'éclairait. Il était hideux. C'était une sinistre apparition...

L'évêque fixait sur l'homme un œil tranquille.

Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour demander au nouveau venu ce qu'il désirait, l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton, promena ses yeux tour à tour sur le vieillard et les femmes, et, sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute :

« Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier qui est ma destination. Quatre jours que je marche, depuis Toulon. Aujourd'hui, j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir, en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été à une autre auberge. On m'a dit : « Va-t'en ! » Je m'en suis allé dans les champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas d'étoile. Je suis rentré dans la ville pour y trouver le renforcement d'une porte. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre. Une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit : « Frappe là. » J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici ? Etes-vous une auberge ? J'ai de l'argent. Cent neuf francs quinze sous que j'ai gagnés au bagne par mon travail en dix-neuf ans. Je paierai. J'ai bien faim. Voulez-vous que je reste ?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez un couvert de plus. »

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table. « Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu ? Je suis un forçat. Je viens des galères. (Il tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déplia.) Voilà mon passeport. Jaune, comme vous voyez. Cela sert à me faire chasser de partout où je vais. Voulez-vous lire ? Tenez, voilà ce qu'on a mis sur le passeport : « Jean Valjean, forçat libéré, « est resté dix-neuf ans au bagne. Cinq ans pour vol avec effraction. Quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très dangereux. » Voilà ! Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous ? Avez-vous une écurie ?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez des draps blancs au lit de l'alcôve. »

L'évêque se tourna vers l'homme :

« Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez. »

Ici l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage, jusqu'alors sombre et dure, s'empreignit de stupéfaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se mit à balbutier comme un homme fou :

« Vrai? quoi? vous me gardez? vous ne me chassez pas! un forçat! Vous m'appellez *monsieur*! vous ne me tutoyez pas! Va-t'en, chien! qu'on me dit toujours. Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi j'avais dit tout de suite qui je suis. Oh! la brave femme qui m'a enseigné ici! Je vais souper! Un lit! Un lit avec des matelas et des draps! comme tout le monde! il y a dix-neuf ans que je n'ai couché dans un lit! Vous voulez bien que je ne m'en aille pas! Vous êtes de dignes gens! D'ailleurs j'ai de l'argent. Je paierai bien. Vous êtes aubergiste, n'est-ce pas?

— Je suis, dit l'évêque, un prêtre qui demeure ici.

— Un prêtre! reprit l'homme. Le curé de cette grande église? Tiens, c'est vrai, que je suis bête! je n'avais pas vu votre calotte! »

Tout en parlant, il avait déposé son sac et son bâton dans un coin, puis remis son passeport dans sa poche, et il s'était assis. Il continua :

« Vous êtes humain, monsieur le curé. Vous n'avez pas de mépris. Alors vous n'avez pas besoin que je paie?

— Non, dit l'évêque, gardez votre argent. Combien avez-vous? Ne m'avez-vous pas dit cent neuf francs?

— Quinze sous, ajouta l'homme.

— Cent neuf francs quinze sous. Et combien de temps avez-vous mis à gagner cela?

— Dix-neuf ans... »

M^{me} Magloire rentra. Elle apportait un couvert qu'elle mit sur la table.

« Madame Magloire, dit l'évêque, mettez ce couvert le plus près possible du feu. (Et se tournant vers son hôte :) Le vent de nuit est dur dans les Alpes. Vous devez avoir froid, monsieur?... »

« Voici, reprit l'évêque, une lampe qui éclaire bien mal. »

M^{me} Magloire comprit, et elle alla chercher sur la cheminée de la chambre à coucher de monseigneur les deux chandeliers d'argent qu'elle posa sur la table tout allumés.

« Monsieur le curé, dit l'homme, vous êtes bon. Vous ne me méprisez pas. Vous me recevez chez vous. Vous allumez vos cierges pour moi. Je ne vous ai pourtant pas caché d'où je viens et que je suis un homme malheureux. »

L'évêque, assis près de lui, lui toucha doucement la main.

« Vous pouviez ne pas me dire qui vous étiez. Cette porte ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez; vous avez faim et soif; soyez le bienvenu. Et ne me remerciez pas, ne me dites pas que je vous reçois chez moi. Personne n'est ici chez soi, excepté celui qui a besoin d'un asile. Je vous le dis à vous qui passez, vous êtes ici chez vous plus que moi-même. Tout ce qui est ici est à vous. Qu'ai-je besoin de savoir votre nom? D'ailleurs, avant que vous me le disiez, vous en avez un que je savais. »



Vue générale de Digne, en Provence. (Phot. Yvon.)

L'homme ouvrit des yeux étonnés.

« Oui, vous vous appelez mon frère.

— Tenez, monsieur le curé! s'écria l'homme, j'avais bien faim en entrant ici; mais vous êtes si bon qu'à présent je ne sais plus ce que j'ai; cela m'a passé.

— Vous avez bien souffert?

— Oh! la casaque rouge, le boulet au pied, une planche pour dormir, le chaud, le froid, le travail, la chiourme, les coups de bâton! La double chaîne pour rien. Le cachot pour un mot. Même malade au lit, la chaîne. Les chiens, les chiens sont plus heureux! Dix-neuf ans! J'en ai quarante-six. A présent le passeport jaune! Voilà.

— Oui, reprit l'évêque, vous sortez d'un lieu de tristesse. Écoutez. Si vous sortez de ce lieu douloureux avec des pensées de haine et de colère contre les hommes, vous êtes digne de pitié; si vous en sortez avec des pensées de bienveillance, de douceur et de paix, vous valez mieux qu'aucun de nous. »

Cependant, M^{me} Magloire avait servi le souper.

Le visage de l'évêque prit tout à coup cette expression de gaieté propre aux natures hospitalières. « A table! » dit-il vivement. Comme il en avait coutume lorsque quelque étranger soupait avec lui, il fit asseoir l'homme à sa droite.

L'évêque servit lui-même la soupe. L'homme se mit à manger avidement.

Tout à coup l'évêque dit : « Mais il me semble qu'il manque quelque chose sur cette table. »

M^{me} Magloire en effet n'avait mis que les trois couverts absolument nécessaires. Or c'était l'usage de la maison, quand l'évêque avait quelqu'un à souper, de disposer sur la nappe six couverts d'argent, étalage innocent.

M^{me} Magloire comprit l'observation, sortit sans dire un mot, et un moment après les couverts réclamés par l'évêque brillaient sur la nappe, symétriquement arrangés devant chacun des trois convives...

(Le repas est achevé.)

Après avoir donné le bonsoir à sa sœur, Mgr Bienvenu prit sur la table un des deux flambeaux d'argent, remit l'autre à son hôte et lui dit :

« Monsieur, je vais vous conduire à votre chambre. »

L'homme le suivit...

Au moment où ils traversaient la chambre à coucher de l'évêque, M^{me} Magloire serrait l'argenterie dans le placard qui était au chevet du lit.

L'évêque installa son hôte dans l'alcôve. Un lit blanc et frais y était dressé. L'homme posa le flambeau sur une petite table.

« Allons, dit l'évêque, faites une bonne nuit. Demain matin, avant de partir, vous boirez une tasse de lait de nos vaches, tout chaud.

— Merci, monsieur l'abbé », dit l'homme...

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

1 — A combien s'élève la fortune de Jean Valjean? Où l'a-t-il gagnée? En combien de temps?

2 — *Tenez, monsieur le curé! s'écria l'homme, j'avais bien faim en entrant ici; mais vous êtes si bon qu'à présent je ne sais plus ce que j'ai; cela m'a passé.*

Quels sont les actes et les paroles de son hôte qui expliquent cette réponse de Jean Valjean?

DISQUE : *Monsieur Vincent* (coll. « Encyclopédie sonore », Hachette, n° 270 E 807, 33 tr, 25 cm).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *les malheureux*).

V. HUGO, *les Misérables* (coll. « les Belles Étrennes », Delagrave). —

M. TWAIN, *le Prince et le pauvre* (coll. « la Comète », Gedalge). —

G. SAND, *les Ailes de courage* (coll. « Mistral », Casterman). — M. MONESTIER, *la Petite Fille de nulle part* (coll. « Marjolaine », Bourrelrier). —

H. BEECHER STOWE, *la Case de l'oncle Tom* (coll. « Bibl. verte »).

JEAN VALJEAN (Fin)

Comme deux heures du matin sonnaient à l'horloge de la cathédrale, Jean Valjean se réveilla.

Il avait dormi plus de quatre heures. Sa fatigue était passée. Il était accoutumé à ne pas donner beaucoup d'heures au repos.

Il ouvrit les yeux et regarda un moment dans l'obscurité autour de lui, puis il les referma pour se rendormir.

Quand beaucoup de sensations diverses ont agité la journée, quand des choses préoccupent l'esprit, on s'endort, mais on ne se rendort pas. Le sommeil vient plus aisément qu'il ne revient. C'est ce qui arriva à Jean Valjean. Il ne put se rendormir, et il se mit à penser.

Il était dans un de ces moments où les idées qu'on a dans l'esprit sont troubles... Beaucoup de pensées lui venaient, mais il y en avait une qui se représentait continuellement et qui chassait toutes les autres. Cette pensée, nous allons la dire tout de suite : il avait remarqué les six couverts d'argent et la grande cuiller que M^{me} Magloire avait posés sur la table.

Ces six couverts d'argent l'obsédaient. — Ils étaient là. — A quelques pas. — A l'instant où il avait traversé la chambre d'à côté pour venir dans celle où il était, la vieille servante les mettait dans un petit placard à la tête du lit. — Il avait bien remarqué ce placard. — A droite, en entrant par la salle à manger. — Ils étaient massifs. — Et de vieille argenterie. — Avec la grande cuiller, on en tirerait au moins deux cents francs. — Le double de ce qu'il avait gagné en dix-neuf ans...

Trois heures sonnèrent. Il rouvrit les yeux, se dressa brusquement sur son séant, étendit le bras et tâta son havresac qu'il avait jeté dans le coin de l'alcôve, puis il laissa pendre ses jambes et poser ses pieds à terre, et se trouva, presque sans savoir comment, assis sur son lit.

Il resta un certain temps rêveur dans cette attitude qui eût eu quelque chose de sinistre pour quelqu'un qui l'eût aperçu ainsi dans cette ombre, seul éveillé dans la maison endormie. Tout à coup il se baissa, ôta ses souliers et les posa doucement sur la natte près du lit, puis il reprit sa posture de rêverie et redevint immobile...

Il demeura dans cette situation, et y fût peut-être resté indéfiniment jusqu'au lever du jour, si l'horloge n'eût sonné un coup — le quart ou la demie. Il sembla que ce coup lui eût dit : « Allons ! »

Il se leva, hésita encore un moment et écouta ; tout se taisait dans la maison ; alors il marcha droit et à petits pas vers la fenêtre qu'il entrevoyait. La nuit n'était pas très obscure... Arrivé à la fenêtre, Jean Valjean l'examina. Elle était sans barreaux, donnait sur le jardin et n'était fermée, selon la mode du

pays, que d'une petite clavette. Il l'ouvrit, mais, comme un air froid et vif entra brusquement dans la chambre, il la referma tout de suite. Le jardin était enclos d'un mur blanc assez bas, facile à escalader. Au fond, au-delà, il distinguait des têtes d'arbres également espacées, ce qui indiquait que ce mur séparait le jardin d'une avenue ou d'une ruelle plantée.

Ce coup d'œil jeté, il fit le mouvement d'un homme déterminé, marcha à son alcôve, prit son havresac, l'ouvrit, le fouilla, en tira quelque chose qu'il posa sur le lit, mit ses souliers dans une des poches, referma le tout, chargea le sac sur ses épaules, se couvrit de sa casquette dont il baissa la visière sur ses yeux, chercha son bâton en tâtonnant et l'alla poser dans l'angle de la fenêtre, puis revint au lit et saisit résolument l'objet qu'il y avait déposé. Cela ressemblait à une barre de fer courte, aiguisée comme un épieu à l'une de ses extrémités.

Il eût été difficile de distinguer dans les ténèbres pour quel emploi avait pu être façonné ce morceau de fer. C'était peut-être un levier. C'était peut-être une massue?

Au jour on eût pu reconnaître que ce n'était autre chose qu'un chandelier de mineur.

Il prit ce chandelier dans sa main droite, et retenant son haleine, assourdissant son pas, il se dirigea vers la porte de la chambre voisine, celle de l'évêque. Arrivé à cette porte, il la trouva entrebâillée. L'évêque ne l'avait point fermée.

Jean Valjean écouta. Aucun bruit. Il poussa la porte. Il la poussa du bout du doigt, légèrement, avec cette douceur furtive et inquiète d'un chat qui veut entrer.

La porte céda à la pression et fit un mouvement imperceptible et silencieux qui élargit un peu l'ouverture. Il attendit un moment, puis poussa la porte une seconde fois, plus hardiment. Elle continua de céder en silence. L'ouverture était assez grande maintenant pour qu'il pût passer. Mais il y avait près de la porte une petite table qui faisait avec elle un angle gênant et qui barrait l'entrée.

Jean Valjean reconnut la difficulté. Il fallait à toute force que l'ouverture fût encore élargie.

Il prit son parti et poussa une troisième fois la porte, plus énergiquement que les deux premières. Cette fois il y eut un gond mal huilé qui jeta tout à coup dans cette obscurité un cri rauque et prolongé.

Jean Valjean tressaillit. Le bruit de ce gond sonna dans son oreille avec quelque chose d'éclatant et de formidable...

Il s'arrêta, frissonnant, éperdu, et retomba de la pointe du pied sur le talon. Il entendait ses artères battre dans ses tempes comme deux marteaux de forge. Il lui paraissait impossible que l'horrible clameur de ce gond irrité n'eût pas ébranlé toute la maison; le vieillard allait se lever, les deux vieilles femmes allaient crier, on viendrait à l'aide; avant un quart d'heure, la ville serait en rumeur et la gendarmerie sur pied. Un moment il se crut perdu.

Il demeura où il était, pétrifié, n'osant faire un mouvement.

Quelques minutes s'écoulèrent. La porte s'était ouverte toute grande. Il

se hasarda à regarder dans la chambre. Rien n'y avait bougé. Il prêta l'oreille. Rien ne remuait dans la maison. Le bruit du gond rouillé n'avait éveillé personne.

Ce premier danger était passé, mais il y avait encore en lui un affreux tumulte. Il ne recula pas pourtant. Même quand il s'était cru perdu, il n'avait pas reculé. Il ne songea plus qu'à finir vite. Il fit un pas et entra dans la chambre. Jean Valjean avança avec précaution en évitant de se heurter aux meubles. Il entendait au fond de la chambre la respiration égale et tranquille de l'évêque endormi.

Il s'arrêta tout à coup. Il était près du lit. Il y était arrivé plus tôt qu'il n'aurait cru...

Au moment où Jean Valjean s'arrêta en face du lit, un rayon de lune, traversant la longue fenêtre, vint éclairer subitement le visage pâle de l'évêque. Il dormait paisiblement. Sa tête était renversée sur l'oreiller dans l'attitude abandonnée du repos. Toute sa face s'illuminait d'une vague expression de satisfaction, d'espérance et de béatitude...

Jean Valjean, lui, était dans l'ombre, son chandelier de fer à la main, debout, immobile, effaré de ce vieillard lumineux. Jamais il n'avait rien vu de pareil. Cette confiance l'épouvantait...

Nul n'eût pu dire ce qui se passait en lui, pas même lui.

Son œil ne se détachait pas du vieillard. La seule chose qui se dégageât clairement de son attitude et de sa physionomie, c'était une étrange indécision. On eût dit qu'il hésitait entre les deux abîmes, celui où l'on se perd et celui où l'on se sauve.

Au bout de quelques instants, son bras gauche se leva lentement vers son front, et il ôta sa casquette, puis son bras retomba avec la même lenteur, et Jean Valjean rentra dans sa contemplation, sa casquette dans la main gauche, sa massue dans la main droite, ses cheveux hérissés sur sa tête farouche.

L'évêque continuait de dormir dans une paix profonde sous ce regard effrayant.

Tout à coup Jean Valjean remit sa casquette sur son front, puis marcha rapidement, le long du lit, sans regarder l'évêque, droit au placard qu'il entre-voyait près du chevet; il leva le chandelier de fer comme pour forcer la serrure; la clef y était; il l'ouvrit; la première chose qui lui apparut fut le panier d'argenterie; il le prit, traversa la chambre à grands pas sans précaution et sans s'occuper du bruit, gagna la porte, rentra dans l'oratoire, ouvrit la fenêtre, saisit son bâton, enjamba l'appui du rez-de-chaussée, mit l'argenterie dans son sac, jeta le panier, franchit le jardin, sauta par-dessus le mur comme un tigre, et s'enfuit...

(Le lendemain, l'évêque déjeunait à cette même table où Jean Valjean s'était assis la veille...)

Comme le frère et la sœur allaient se lever de table, on frappa à la porte.
« Entrez », dit l'évêque.

La porte s'ouvrit. Un groupe étrange et violent apparut sur le seuil. Trois hommes en tenaient un quatrième au collet. Les trois hommes étaient des gendarmes; l'autre était Jean Valjean.

Un brigadier de gendarmerie, qui semblait conduire le groupe, était près de la porte. Il entra et s'avança vers l'évêque en faisant le salut militaire.

« Monseigneur... », dit-il.

A ce mot, Jean Valjean, qui était morne et semblait abattu, releva la tête d'un air stupéfait.

« Monseigneur! murmura-t-il. Ce n'est donc pas le curé...

— Silence! dit un gendarme. C'est monseigneur l'évêque. »

Cependant Mgr Bienvenu s'était approché aussi vivement que son grand âge le lui permettait.

« Ah! vous voilà! s'écria-t-il en regardant Jean Valjean. Je suis aise de vous voir. Eh bien, mais! je vous avais donné les chandeliers aussi, qui sont en argent comme le reste et dont vous pourrez bien avoir deux cents francs. Pourquoi ne les avez-vous pas emportés avec vos couverts? »

Jean Valjean ouvrit les yeux et regarda le vénérable évêque avec une expression qu'aucune langue humaine ne pourrait rendre.

« Monseigneur, dit le brigadier de gendarmerie, ce que cet homme disait était donc vrai? Nous l'avons rencontré. Il allait comme quelqu'un qui s'en va. Nous l'avons arrêté pour voir. Il avait cette argenterie...

— Et il vous a dit, interrompit l'évêque en souriant, qu'elle lui avait été donnée par un vieux bonhomme de prêtre chez lequel il avait passé la nuit? Je vois la chose. Et vous l'avez ramené ici? C'est une méprise.

— Comme cela, reprit le brigadier, nous pouvons le laisser aller?

— Sans doute », répondit l'évêque.

Les gendarmes lâchèrent Jean Valjean qui recula.

« Est-ce que c'est vrai qu'on me laisse? » dit-il d'une voix presque inarticulée et comme s'il parlait dans le sommeil.

« Oui, on te laisse, tu n'entends donc pas? dit un gendarme.

— Mon ami, reprit l'évêque, avant de vous en aller, voici vos chandeliers. Prenez-les. »

Il alla à la cheminée, prit les deux flambeaux d'argent et les apporta à Jean Valjean.

Jean Valjean tremblait de tous ses membres. Il prit les deux chandeliers machinalement et d'un air égaré.

« Maintenant, dit l'évêque, allez en paix. — A propos, quand vous reviendrez, mon ami, il est inutile de passer par le jardin. Vous pourrez toujours entrer et sortir par la porte de la rue. Elle n'est fermée qu'au loquet jour et nuit. »

Puis se tournant vers la gendarmerie :

« Messieurs, vous pouvez vous retirer. »

Jean Valjean était comme un homme qui va s'évanouir.

L'évêque s'approcha de lui et lui dit à voix basse :

« N'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir honnête homme. »

Jean Valjean, qui n'avait aucun souvenir d'avoir rien promis, resta interdit. L'évêque avait appuyé sur ces paroles en les prononçant. Il reprit avec une sorte de solennité :

« Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. »

VICTOR HUGO (1802-1885),
les Misérables.

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Cette lecture comprend deux parties : l'une qui pourrait s'intituler *Une âme en perdition* ; l'autre *Une âme sublime*. Délimitez chacune de ces parties et donnez-lui un autre titre.
- 2 — Pourquoi l'évêque affirme-t-il aux gendarmes qu'il a donné l'argenterie à Jean Valjean ? Que lui donne-t-il encore ?
- 3 — Une émouvante leçon de bonté : relevez deux phrases qui la résument.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *Victor Hugo*).

Lisez la biographie de Victor Hugo.

Consultez : *Victor Hugo* (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). De ce grand poète, essayez d'entendre quelques-uns de ses plus beaux poèmes, quelques-unes des plus belles scènes de ses drames.

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *Victor Hugo*).

V. HUGO, *Gavroche* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — V. HUGO, *Histoire de trois enfants* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — V. HUGO, *les Misérables* (coll. « Bibl. verte », Hachette).

DISQUES : *les Pauvres Gens...*, etc. (coll. « la Pléiade », S. I. R. S.). — *L'aube est moins claire* (coll. « Documents sonores », Pathé).

LE PRISONNIER DES ANDES

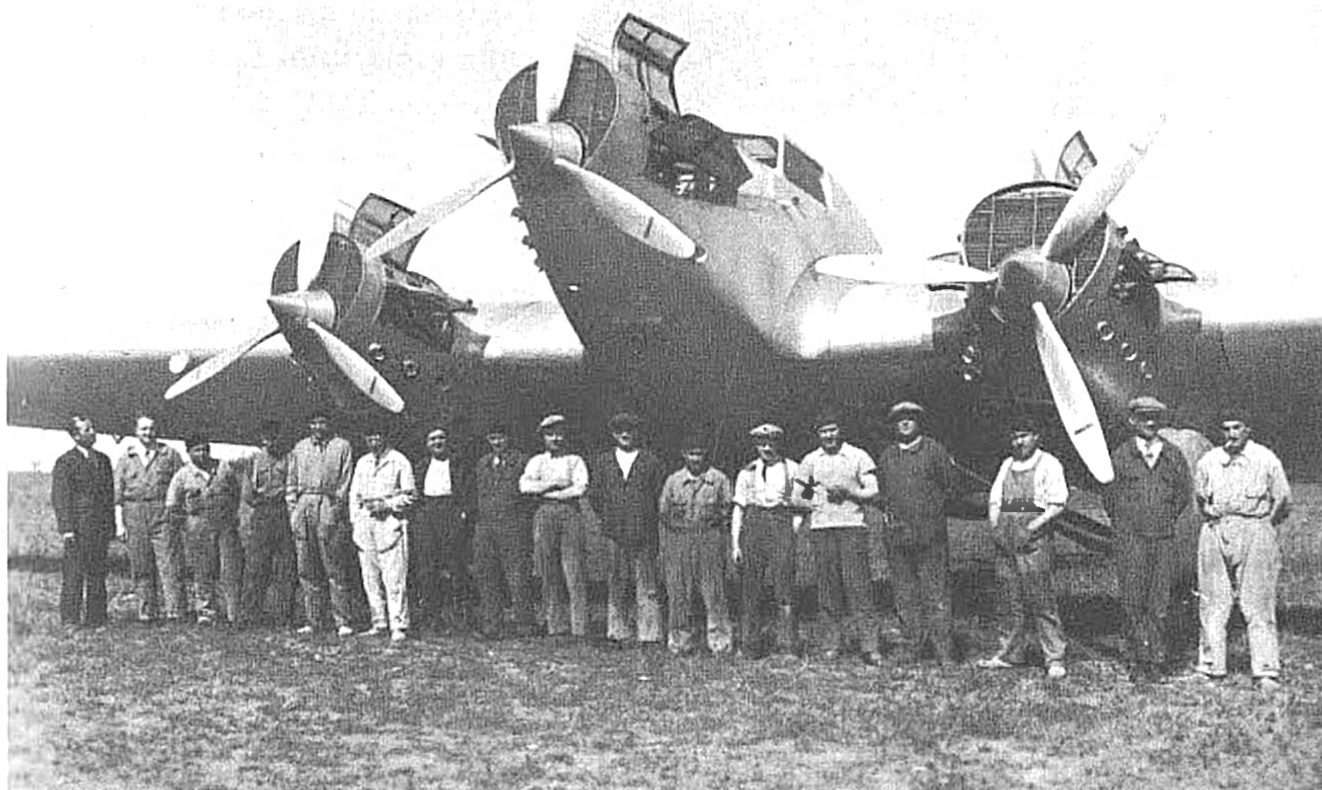
Guillaumet est l'un des pionniers de l'Aéropostale. Pour la 92^e fois, il doit survoler la cordillère des Andes, entre le Chili et l'Argentine. Les renseignements météorologiques sont défavorables.

Le pilote s'envola, prit de l'altitude, traversa une éclaircie, s'égara dans la mer des nuages... et monta, dans un vol aveugle, jusqu'à 6 500 mètres. Là encore, les tourbillons serrés de neige brouillaient sa visibilité. Il cherchait à s'orienter, quand il se sentit brutalement happé par une force irrésistible. Il jeta les yeux sur son altimètre, dont l'aiguille baissait à une prodigieuse vitesse. Il était aspiré par un courant descendant. Il voulut faire demi-tour, mais le contrôle de l'appareil lui échappa. Il surveillait avec angoisse la chute de son altimètre. Il se crut perdu. Il avait à peine compté trois minutes qu'il était tombé de 3 000 mètres : il se trouvait donc en dessous des cimes. Il s'attendait à percuter dans le flanc de l'une d'elles, lorsque, à travers les déchirures des nuages, il distingua une masse noire qu'il reconnut : la *Laguna Diamante*, qu'il savait située au centre d'un gigantesque cirque, dominé par une chaîne de sommets atteignant 5 500 mètres. Guillaumet se résigna à survoler le lac, s'écartant le plus possible des flancs montagneux. Toutes les issues s'étaient bouchées derrière lui. Pendant une heure et demie, l'avion bourdonna comme un insecte pris au piège. A mesure que cette course vaine se prolongeait, le pilote fixait avec plus d'attention sa jauge à essence. Lorsque sa réserve de combustible fut épuisée, Guillaumet chercha une surface plane. Il aborda l'emplacement choisi dans le sens qui lui parut le meilleur : il atterrit normalement, mais, en fin de course, il heurta la neige durcie et capota mollement. Il se dégagea et fit un triste bilan : l'hélice était tordue, les ailerons étaient faussés...

Après quarante-huit heures d'attente, et n'ayant pas été repéré par un aviateur ami qui a survolé la montagne, Guillaumet décide de rejoindre l'Argentine à pied. Il emporte dans une petite valise quelques boîtes de conserves et un réchaud à alcool solidifié.

Il connaissait sa position : la *Laguna Diamante* se trouvait à 60 kilomètres de l'Argentine à vol d'oiseau, mais de hautes chaînes parallèles barraient la route. Il décida de tenter l'aventure.

A 10 heures, Guillaumet avait disposé le courrier, protégé par des pierres, sur une table rocheuse. Il écrivit sur l'enduit de la carlingue avec un silex : *N'ayant pas été repéré par l'avion, je pars vers l'est ! Adieu à tous, ma dernière pensée sera pour ma femme.* Puis il s'éloigna, sa valise de vivres à la main.



L'Arc-en-Ciel fut le premier trimoteur à accomplir la traversée aller-retour de l'Atlantique Sud en 1933, avec Jean Mermoz. Mais cet exploit ne put être réalisé que grâce au dévouement et au travail minutieux de toute l'équipe des « rampants », que vous voyez ici. (Phot. X.)

Un froid aigu lui déchirait la poitrine à chaque inspiration. Les deux costumes qu'il avait revêtus sous sa combinaison de cuir et le pardessus qu'il portait alourdissaient sa marche. Il s'orienta tout d'abord vers un premier col situé à 4 200 mètres d'altitude. L'ascension fut ardue. La pierre était gelée et couverte de longues coulées de glace. Il glissa et, incapable de se retenir, roula à une allure vertigineuse sur une pente lisse de 300 mètres environ.

Heureusement, une molle couche de neige amortit sa chute. Il remonta, tomba encore. La nuit vint. Il continua de marcher en s'aidant de sa lampe électrique, puis, quand la lune se leva, il se guida d'après sa pâle clarté. Guillaumet avait si froid, il se sentait accablé d'une telle fatigue qu'il craignait de faiblir. Il se fixa un règlement. Il ne se coucherait jamais. Il avait trop peur de s'endormir de son dernier sommeil. Il s'asseyait simplement cinq minutes par heure sur sa valise et il faisait attention à ne pas se laisser envahir par l'engourdissement. De temps à autre, il faisait tiédir un peu de neige fondue sur son réchaud. Chaque fois, des allumettes s'échappaient de ses doigts paralysés et il n'arrivait à faire jaillir la flamme qu'après des efforts qui duraient parfois des heures.

Souvent, désespéré de gaspiller sa petite provision dans de vaines tentatives, il replia son attirail et repartit.

Le lundi, il avait enfin dépassé le col. Il descendit dans une vallée encaissée et, au moment d'aborder la paroi opposée, il ne trouva qu'un mur vertical, abrupt et sans prise possible. Il se dirigea vers une crête dont la montée était praticable. Toute la nuit fut employée à l'escalade des 2 000 mètres.

Au cours d'un de ses brefs repos, Guillaumet enleva ses chaussons de vol. Les semelles en étaient usées, et la neige, s'infiltrant par les trous, durcissait à l'intérieur et alourdissait sa marche. Il les jeta, ainsi que ses chaussettes gelées, et il garda seulement ses chaussures basses. Il se leva comme un automate et, titubant, s'efforça de reprendre son rythme de marche. Ses pieds devinrent insensibles : ils gelaient. Il s'arrêta, les frotta dans une chemise sèche et déchira son cache-nez pour les envelopper. Il reprit sa marche d'animal blessé. Un de ses gants fut emporté par une rafale. Dans l'après-midi, il entendit un grondement de moteur. Il leva les yeux, vit un avion, un avion qui le cherchait. C'était Saint-Exupéry qui, depuis plusieurs jours, croisait au-dessus de la Cordillère. Guillaumet n'eut pas une seconde d'illusion. Il était pilote : il savait quel imperceptible fragment est un homme à l'échelle de ce gigantesque chaos.

Le mardi, épuisé, haletant, il atteignit les bords encaissés du rio Llaucha. Il entreprit de le traverser en sautant de roche en roche. Il glissa et tomba dans l'eau glacée du torrent. Il remonta le lit du cours d'eau pendant 300 mètres, l'eau lui montait aux genoux. Dans cette journée, marquée de l'aube au crépuscule par la malédiction, c'est à peine s'il franchit 3 kilomètres, tant sa fatigue croissait. Il dut, malgré le froid, abandonner sa combinaison trop lourde et couverte aux jambes d'une carapace de glace. Sa valise mouillée avait doublé de poids.

Toute la nuit, il marcha, comptant les mètres qu'il franchissait.

Le mercredi, épuisé, il trébucha, tomba dans un ravin. Un rocher arrêta sa chute. Il entendit la valise de vivres et sa lampe électrique bondir de roc en roc et s'écraser au fond du précipice. Meurtri, à demi assommé, il se sentit soudain, après tant de souffrances, envahir par un délicieux bien-être. S'abandonner à cette neige douce..., dormir... Il ferma les paupières, vit la maison où sa femme l'attendait. Pourvu qu'elle ne manquât de rien, pendant cet éternel, ce bienheureux sommeil ! Enfin, il pouvait s'étendre, se reposer. N'avait-il pas pris une assurance qui garantissait les siens contre la misère ? Et soudain, avec cet absurde relief que les détails prennent dans les ultimes instants de la vie, le texte de sa police parut nettement sous ses yeux, il lut les clauses imprimées en petits caractères, et l'une d'elles se détachait, que sa mémoire reproduisait sans hésitation : « La Compagnie ne reconnaîtra la mort de l'assuré que si le décès a été régulièrement constaté par un médecin de son choix. » Une inquiétude transperça le cerveau de l'agonisant. Il ouvrit péniblement les yeux et examina le ravin. Il était étendu sur une protubérance rocheuse : à la fonte des neiges, il serait entraîné dans le ruissellement général. Son cadavre tomberait

dans l'étroit précipice et ne serait jamais retrouvé. Il leva les yeux et remarqua une table de pierre qui se dressait bien en évidence au sommet de la pente. Il résolut de s'y traîner, de s'y étendre, et d'y mourir.

Au prix d'un effort qui réveilla toutes les douleurs qui habitaient son corps, il s'agrippa aux aspérités, se redressa, reprit sa marche saccadée. Il atteignit le rocher. « J'ai bien marché jusque-là, se dit-il, pourquoi ne pas continuer? » Le souffle court et bruyant, il escalada une crête, d'où il découvrit une nouvelle vallée. Il tenta de traverser un rio sur les pierres qui encombraient sa course. Il glissa, tomba encore une fois dans l'eau glacée qui, cette fois, était profonde. Il lutta avec rage contre un courant violent. Il gagna le versant exposé au soleil, fit sécher ses allumettes, gratta une maigre végétation, et arriva à faire un feu de brindilles fanées, où il sécha ses vêtements.

Au soir, Guillaumet atteignit une zone boisée, où le tapis de neige s'arrêtait. Il lui sembla même que, dans une plaine éloignée, glissaient les phares d'une automobile. Dans la journée, il avait distingué des *guanacos* qui sautaient de roche en roche. La vie reprenait.

L'aube du jeudi se leva sur un paysage miraculeux. Au bas du versant où il se trouvait, une douce vallée étendait ses ondulations vertes à l'infini.

Derrière lui, les pics étincelaient, scintillaient sous le soleil levant. Guillaumet, exténué, fut insensible à ce spectacle. Il dévala la pente, trébuchant dans les éboulis. Il arracha instinctivement de l'herbe et la mâcha pour tromper sa faim. Une soif intense le brûlait. Un mince filet d'eau serpentait, argenté, dans la prairie. Il descendit le plus vite qu'il put, s'agenouilla, but avidement et resta fasciné : sur la berge, il voyait des traces de sabots de mules. Il rassembla ses forces, suivit la piste muletière et crut discerner une pauvre cabane. Son regard brouillé distingua même une femme qui gardait des chèvres à quelques mètres. Il voulut crier et ne tira de sa gorge qu'un raclement, un bruit rauque. Des chiens aboyèrent, la femme se retourna, recula épouvantée. Elle empoigna son enfant, sauta sur un mulet et s'éloigna au galop.

Guillaumet, qui avait entrevu le salut, s'abattit, à bout de forces. Heureusement, après le premier mouvement de frayeur, la femme se ravisa : un fantôme qui s'écroule, aussi pitoyable, ne peut être dangereux. Elle descendit de sa monture, s'approcha et reconnut les blessures de la montagne sur ce corps martyrisé.

Elle frotta le visage blême du moribond. Guillaumet, ranimé, se traîna avec son aide jusqu'à la hutte. La paysanne le déshabilla, le coucha dans un lit.

« Mon mari ne rentrera que ce soir, dit-elle au pilote. Il a des remèdes, vous serez vite d'aplomb. »

Elle le frictionna, prépara une infusion d'herbes odorantes. Les devoirs de l'hospitalité montagnarde une fois remplis, elle ne put s'empêcher de le questionner :

« Vous ne venez tout de même pas de la vraie montagne? De l'autre côté? Jamais la Cordillère n'a rendu un homme en hiver. »



La cordillère des Andes est une chaîne de montagnes qui domine toute la côte occidentale de l'Amérique du Sud. Elle mesure 7 500 km de long et culmine au volcan de l'Aconcagua, à plus

Lorsque le mari apparut, Guillaumet avait recouvré la parole. L'homme aurait cru avec peine son récit s'il n'avait lu sur ce corps meurtri, fondu, les traces d'une lutte impitoyable. Il retroussa ses manches, massa les muscles froissés, étendit des onguents sur la peau gelée, dicta à sa femme quelques conseils inspirés de la sagesse des montagnes. Puis il sortit.

« Je vais prévenir la police montée, expliqua-t-il. Il y en a pour quelques heures de marche. »

Un jour plus tard, le poste de San Carlos envoya une voiture à la rencontre de Guillaumet qui, à dos de mule et guidé par son hôte, descendait les 15 kilomètres qui séparaient son abri de la route...

(Un aviateur ami, Saint-Exupéry, accourt au-devant du rescapé.)

Saint-Exupéry reçut dans ses bras un autre Guillaumet, réduit des deux tiers : son beau visage rond s'était ridé, ratatiné, comme celui d'une vieille. Ses pieds gelés se dérobèrent, et il s'écroula dans les bras de son ami. La tête abandonnée sur son épaule, il ne put retenir ses larmes.

« C'est de plaisir, dit-il d'une voix mal assurée. Là-haut, je n'ai pas été aussi faible. »

Et il ajouta :

« Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait. »

d'après JEAN GÉRARD FLEURY,
la Ligne [(C) Gallimard].



de 7 000 m. Imaginez les Alpes partant des côtes russes de l'océan Arctique et aboutissant au Portugal, et vous aurez une idée de l'importance de cette immense barrière naturelle. (Phot. X.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — En suivant Guillaumet dans son douloureux martyre, notez tout ce qu'il perd ou abandonne au fur et à mesure de sa marche.
- 2 — Alors qu'il allait s'abandonner à la mort, Guillaumet a brusquement un souvenir très précis : lequel ?
- 3 — Avant d'entreprendre sa marche périlleuse, l'aviateur lance un S. O. S. : rédigez ce message.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *la plus longue chaîne de montagnes du monde : la cordillère des Andes*).

Consultez : l'*Encyclopédie pour la jeunesse* (Larousse), tome II, p. 52. — *Atlas illustré* (« Encyclopédie du livre d'or », diff. Flammarion, tome IV.) — C. ARTHAUD, P. HEBERT-STEVENS : *Andes, toit de l'Amérique* (coll. « les Imaginaires », Arthaud). — Film fixe (couleurs) : *Au-dessus des Andes* (Éditafilms, n° 1508).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *l'aviation*).

A. DE SAINT-EXUPÉRY, *Vol de nuit* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — A. DE SAINT-EXUPÉRY, *Pilote de guerre* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — J. MERMOZ, *Mes vols* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — M. A. MIOLLIS, *Fille de pilote* (coll. « Spirale », G. P.). — *Contes et légendes des hommes volants* (Nathan).

LE PLATEAU DES TROIS CONDORS

Mermoz, le créateur de la ligne Aéropostale entre le Chili et l'Argentine, est un camarade de Guillaumet.

Le 9 mars, à 10 heures du matin, Mermoz, ayant Collenot derrière lui, quitta le terrain de Copiapo. Il monta par lentes spirales à l'altitude limite que lui permettait son appareil : quatre mille deux cents mètres. Un spectacle d'une grandeur, d'une beauté indicibles s'offrait à lui tandis qu'il gravissait les paliers aériens. A l'ouest s'étalait la verte plaine chilienne semée de lacs, de rivières et toute éclatante d'arbres en fleurs. Sur son rivage frémissait au soleil la houle violette du Pacifique. Et de l'autre côté, d'une seule coulée, se dressait la paroi cyclopéenne de la cordillère des Andes...

Cette barrière, Mermoz voulut la prendre en défaut.

Longtemps, très longtemps, il croisa, il rôda devant elle. Toute sa vigilance, toute son intuition il les employa pour surprendre dans cette enceinte formidable le défaut, la fente, par où son avion du bout de l'aile gauche au bout de l'aile droite pourrait se couler. Il ne trouva pas. Du moins à l'altitude que son appareil ne pouvait dépasser.

Jusqu'à une hauteur de quatre mille cinq cents mètres, la montagne lisse, d'un joint, d'un bloc, était inattaquable.

A quatre mille cinq cents mètres, entre les pics neigeux régulièrement plantés, des jours s'ouvraient...

Contemplant le front dentelé de la cordillère des Andes, Mermoz se dit :

« Pour passer, il manque à mon appareil trois cents mètres d'altitude. Mais il y a des courants ascendants. »

Tous les aviateurs connaissent ces mouvements de l'air, dont l'axe est vertical et qui tantôt exhaussent, tantôt affaissent la sensible machine qu'ils ont entre leurs mains. Dans les régions de montagne, ils prennent une force, une vie singulière. Donc Mermoz espéra rencontrer une vague d'air qui, suppléant à l'insuffisance de son moteur, le soulèverait des trois cents mètres nécessaires. Il saurait utiliser la secousse pour passer. Une fois qu'il aurait franchi la muraille sans brèche, il se fauflerait entre les rocs et les pics, glisserait de vallée en vallée, et arriverait au but.

Mermoz se remit à croiser devant la paroi gigantesque en guettant les mouvements de l'éther.

La première ondulation qu'il sentit sous ses ailes fut insuffisante et il évita de justesse, par un renversement, le choc mortel contre le roc, mais il était presque arrivé à hauteur d'une faille. Il manqua une seconde vague, une troisième. A la quatrième, plus puissante et plus pleine, il se sentit comme

appuyé, comme vissé à une colonne qui s'élevait. Il arriva à la ligne jusque-là interdite. Un corridor s'ouvrit devant lui entre deux murs de neige. La barrière était vaincue. Il sautait par-dessus elle. Il était passé.

La joie d'avoir forcé la nature illumina Mermoz en cet instant où la plaine chilienne disparut à ses yeux, où il se trouva de l'autre côté de la muraille des Andes et où, vers l'est, des crêtes fléchissantes n'arrêtaient plus son regard. Il allait les survoler, il allait...

Mais quelle était cette chute brutale de l'appareil, contre quoi, tous muscles raidis, moteur lancé à plein régime, il ne pouvait rien? Quel était ce vide qui l'aspirait? Cet appel vers le bas, monstrueux, invincible, qui décrochait le cœur?

« Courant descendant », pensa Mermoz, dans une fraction de durée qui n'avait rien de commun avec la mesure ordinaire du temps.

Mermoz connaissait la sorte d'entonnoir au creux duquel il descendait. Et il savait qu'aucune manœuvre n'était possible à cette altitude.

« Je suis au ras des pierres, songea encore Mermoz, je vais être inévitablement plaqué contre la montagne. Sauvons ce que l'on peut sauver. »

Pensa-t-il vraiment tout cela entre l'instant où il fut happé par l'appel d'air et l'instant, qui parut le suivre immédiatement, où il toucha le sol? L'instinct le pensa-t-il pour lui? De toute manière, Mermoz cabra son appareil, coupa les gaz. Un heurt terrible ébranla l'avion. Il bondit, remonta, retomba, bondit de nouveau, roula en cahotant et s'affaissa.

Mermoz et Collenot se regardèrent avec un profond soupir. Dans cette première minute, la joie et la stupeur de vivre encore, de vivre tout de même, les emplit entièrement.

Elle fut fugitive, Mermoz n'avait-il pas simplement reculé leur mort de quelques heures, et quelles heures!

Ils étaient sur un plateau en pente douce cerné par des ravins profonds. Tout autour, dans un désordre fantastique et grandiose, scintillaient les croupes, les cimes, les arêtes et les pics. Un désert de pierres et de neige s'étendait à perte de vue. Et un silence, un silence sans nom.

Tout se découpait avec une précision géométrique dans la pureté de l'air glacial. A cette altitude de quatre mille deux cents mètres — le plafond exact du Laté-25 —, il faisait un froid de — 15 degrés. Ni Mermoz ni Collenot n'avaient de vêtements chauds. Ni l'un ni l'autre, ils n'avaient songé à emporter des provisions.

Et l'appareil était inutilisable. Un examen sommaire avait suffi pour le montrer au mécanicien. Fuselage cassé, train d'atterrissage faussé, béquille arrachée...

« Rien à faire, Collenot? avait demandé Mermoz.

— J'en ai bien peur, monsieur Mermoz, avait dit Collenot.

— Alors en route! »

Ils se mirent en marche vers l'ouest, vers le Chili si proche par les airs, qui, quelques minutes plus tôt, étalait sous leurs yeux ses champs verts et fleuris.

« On y arrivera », se répétait Mermoz.

Et, tout en sachant que la Cordillère n'avait jamais rendu encore les pilotes qui s'étaient égarés dans ses plis, il se sentait une telle volonté de vivre qu'il ne pouvait admettre de partager leur sort.

Mermoz et Collenot descendirent, gravirent des pentes, trébuchant dans des pièges invisibles, glissant sur la glace, tombant dans la neige. Trois condors les suivaient d'un vol concentrique.

Au bout d'une heure, les deux hommes se retournèrent pour mesurer la distance parcourue en ligne droite. Il n'y avait pas cinq cents mètres de l'endroit où ils se trouvaient à la carcasse de l'avion.

« Une seconde », dit Mermoz.

Les sourcils joints, les mains dans les poches de son manteau de cuir, le menton enfoui dans le col, il pesa les chances de vie et de mort. A quoi bon continuer cette marche? Elle ne pouvait les mener qu'à l'épuisement, puis le gel ferait d'eux sa proie.

« Collenot, dit Mermoz.

— Oui, monsieur Mermoz, dit Collenot.

— Il faut réparer le taxi.

— Je vais essayer, monsieur Mermoz. »

Leurs voix résonnaient singulièrement dans le silence surnaturel.

Ils retournèrent sur leurs pas. Les trois condors les suivirent, qui savaient, du fond des âges, que les hommes n'échappent pas à la haute cordillère des Andes.

Il était deux heures de l'après-midi quand Mermoz et Collenot arrivèrent près de l'appareil. Du doigt, de l'œil, de l'oreille et de ce sens spécial qu'il avait des rouages de la machine volante, Collenot l'étudia.

« On y arrivera... peut-être, monsieur Mermoz, déclara-t-il enfin. J'ai tous mes outils dans le coffre. »

Ils se mirent au travail. Collenot dirigeait Mermoz.

Il faudrait avoir l'expérience et le don d'un mécanicien génial pour dénombrer et comprendre les gestes que fit Collenot, ses trouvailles, ses inspirations, et comment il arriva à redresser le train d'atterrissage, remplacer la béquille, assurer la solidité du fuselage, rendre inoffensives les avaries du moteur. Il tordait le fil de fer, triturait la tôle, enlevait à l'avion des pièces secondaires pour en faire des pièces essentielles, transformait le métal, lui donnait une vie nouvelle. La ficelle lui servait aussi, et les bouts d'étoffe et de cuir. Étrange atelier en plein vent, en pleine neige, à quatre mille mètres de haut, avec trois condors fichés sur les pics voisins comme de lugubres sentinelles.

La nuit pleine de lune n'arrêta pas ce labeur. Le froid engourdisait les mains des deux hommes et brûlait leurs corps. La faim les affaiblissait. Pour apaiser leur soif, ils mangeaient de la neige. Parfois, ils se serraient l'un contre l'autre dans la cabine de l'avion pour se réchauffer.

A l'aube, Collenot, moins résistant que Mermoz, commença de subir les effets du mal de montagne. Il saigna du nez et des oreilles. Des étourdisse-

ments le firent vaciller. Pourtant il n'arrêta pas son labeur durant toute la journée qui suivit. Le soir, il n'avait pas terminé. Le froid, cette nuit-là, fut plus vif encore. A demi gelés, exténués de faim, la tête bourdonnante, Mermoz et Collenot se couchèrent dans la cabine des passagers. Ils mêlèrent leur chaleur, leur respiration.

Avec le soleil, Collenot se remit à l'ouvrage. Mermoz, évitant de regarder les condors, se promena longuement le long du plateau, examina le terrain pied par pied.

La matinée était à peine commencée lorsque Collenot dit :

« Monsieur Mermoz, je crois qu'on peut essayer le moteur. »

Quel chant d'orgue dans la Cordillère!

Les deux amis l'écoutèrent religieusement. Pas une défaillance, pas une fausse note. Soudain, leurs traits se contractèrent. De l'eau fuyait le long des parois métalliques. Le gel avait fait éclater les canalisations du radiateur.

Chiffons, vernis, bouts de bois, vieux papiers, morceaux de pantalon, Collenot de tout cela fit une sorte de pâte et boucha les fissures. Mais il n'essaya plus le moteur.

Les condors, effrayés un instant, revinrent.

Durant l'exploration minutieuse qu'il avait faite des environs, Mermoz avait conçu, pour le décollage, un plan d'une hardiesse insensée, mais qui lui apparut comme le seul moyen possible de salut.

Le plateau sur lequel se trouvait l'appareil descendait en pente douce. Cette pente fixait inexorablement l'axe du départ. En effet le socle était trop étroit pour que l'avion pût s'envoler dans un autre sens. De plus, se trouvant à son altitude limite, il ne pouvait s'agripper à l'air et manœuvrer qu'en descendant d'abord. Donc il fallait le lancer sur la déclivité naturelle qui lui donnerait force et vie. Mais cette déclivité aboutissait à un ravin dont le bord opposé et situé un peu plus bas que la plate-forme formait obstacle. Puis venait un autre ravin et un troisième dont les bords allaient toujours s'abaissant. Mermoz savait que, parvenu au bout de la pente, son avion n'aurait acquis ni la vitesse ni la puissance nécessaires pour survoler ces trois degrés. Il avait donc repéré à la surface de chacun une étroite bande à peu près plate, qu'il toucherait de ses roues pour rebondir de l'une à l'autre comme sur autant de tremplins et plonger enfin dans la mince vallée qui bleuissait au fond.

Mermoz ne se demanda pas un instant si l'appareil soutiendrait ces chocs après les réparations de fortune. Il fallait sauter. Il sauterait.

Mais pour que ce projet, qui comportait une chance sur mille de réussite, reçût un commencement d'exécution, il devait donner à la course initiale de l'avion le plus de champ possible, c'est-à-dire le pousser jusqu'au sommet du plateau.

Mermoz et Collenot délestèrent le Laté-25 de tout ce qui n'était pas strictement indispensable; ils abandonnèrent sur la neige un réservoir d'essence de quatre cent quatre-vingts litres avec ses ferrures, les tire-bouchons d'amarrage,



Jean Mermoz, héros légendaire de l'Aéropostale, disparut en pleine gloire à l'âge de trente-cinq ans à bord de l'hydravion Croix-du-Sud au large de Dakar. (Phot. Rouquet.)

l'outillage de l'avion, le cric, les bidons d'huile. Ils arrachèrent les banquettes de la cabine des passagers. Le Laté-25 semblait sortir d'un pillage. Malgré cela, il pesait encore plus de deux mille kilos. Et deux hommes, qui depuis cinquante heures n'avaient rien mangé, presque pas dormi, que le gel avait torturés, devaient le faire rouler, en remontant la pente, sur une piste rocheuse pendant un demi-kilomètre. Et Collenot tenait à peine sur ses jambes. Mermoz mit huit heures à parachever cet exploit.

Puis ils tournèrent l'avion le nez vers l'abîme. A ce moment Collenot dit d'une voix sans timbre :

« Déchirez votre paletot de cuir, monsieur Mermoz. »

Il lacéra le sien. Les tubes d'eau avaient de nouveau cédé.

Collenot, grelottant, boucha les fuites. Mermoz, bien qu'il fût en bras de chemise, n'avait pas froid. Il tenait les commandes.

« Les cales », dit-il brièvement.

Collenot écarta les grosses pierres posées sous les roues, sauta dans la cabine. L'avion roulait. Avec ce qui restait de sa veste, Collenot se couvrit la tête. Il ne voulait pas voir.

Mermoz, le visage pareil à un masque, sentait chaque tressaillement de l'appareil dans sa chair. Plein moteur... Le bord de la pente, la chute, le premier tremplin. Le train d'atterrissage a tenu. Le second obstacle... Un mètre d'erreur, et c'est la fin. La roue du gouvernail lui entraît dans les paumes... L'endroit juste où il faut toucher... Le Laté rebondit... Le train a tenu... Attention... Le troisième ravin... Ne pas se tromper d'un mètre... Je touche... Je saute. Oui... Le train a tenu.

A deux mains, Mermoz appuya sur le levier de profondeur, tomba dans la vallée, sentit s'éveiller à la vie des molécules de l'appareil, vira sur l'aile pour éviter le flanc de la montagne qui venait à lui avec une vitesse incroyable, redressa, remonta. Il était maître de l'avion, du ciel, du monde.

Par le couloir qu'il avait emprunté pour venir, et s'appuyant de nouveau sur un courant ascendant, il déboucha de la muraille tragique. La plaine frémissante d'arbres en fleurs reposait sous le soleil à son zénith.

A midi, Mermoz était à Copiapo.

Ceux qui l'ont vu atterrir m'ont dit que son visage et celui de Collenot étaient méconnaissables. Sous la barbe qui les rongait, le froid n'en avait fait qu'une plaie...

C'était à tel point un miracle, que, déjà, on pleurait Mermoz des deux côtés de la Cordillère, en Argentine comme au Chili. Dès qu'on l'avait su perdu dans la montagne barbare, on avait renoncé à l'espérance de le revoir.

Seuls ses amis refusaient d'accepter qu'il fût mort...

C'était à ce point un miracle que, lorsqu'il raconta son aventure, les Chiliens d'abord ne crurent pas Mermoz. Pourtant ils comptaient parmi leurs pilotes, et plus que tout autre peuple peut-être, des gens d'une bravoure démente et prêts à tous les risques. Mais ils savaient que la Cordillère ne rendait jamais ceux qu'elle avait pris. Ils envoyèrent une caravane à dos de mulet, à l'endroit qu'indiqua Mermoz comme ayant été celui de son décollage. Elle revint avec le réservoir d'essence, le cric, les banquettes arrachées. Alors seulement le prodige fut accepté pour vrai. Et la renommée de Mermoz, comme d'un être surnaturel, courut d'un bord à l'autre de l'Atlantique. Et comme sa stature et son visage se prêtaient, alors même qu'il était dans la fleur de la vie, à la légende, les Indiens des Andes et les gauchos des Pampas, et les peones du Paraguay, et les pêcheurs du Brésil parlèrent d'un demi-dieu venu de France, qui volait comme un oiseau et qui avait la force des montagnes.

JOSEPH KESSEL,
de l'*Académie française*,
Mermoz [(C) Gallimard].

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Quel matériel de fortune le mécanicien utilisa-t-il pour *rendre inoffensives les avaries du moteur*?
- 2 — A l'aide d'un croquis, vous expliquez à un camarade l'exploit de Mermoz.
- 3 — Le passage des Andes par Mermoz est-il un « vrai miracle » ou bien n'est-il pas la conséquence de vertus humaines? Lesquelles?
- 4 — Donnez un autre titre à cette lecture.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *l'époque héroïque de l'aviation*).

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 28, 84. — *L'Aviation* (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). — J. LEWELLEN, P. CLOSTERMANN, *Aviation, des origines aux vols interplanétaires* (édit. des Deux Coqs d'or, diff. Flammarion). — P. COGAN, *les Volontaires du ciel* (coll. « Jean-François », Fleurus). — *Histoire de l'aviation racontée à mon fils* (coll. « Conquête de l'univers », S. C. P. E.). — *Air, avions, fusées* (coll. « l'Homme et son aventure », Édicope, diff. Hachette). — Films fixes (couleurs) : *la Vie des pilotes de ligne* (Éditafilms, n^{os} 1830 à 1834). — *L'Aviation* (Beaux Films, 2 bobines). — Films fixes : *l'Avion* (Larousse, n^o SA 117). — *Histoire de l'aviation* (Fixus-Films, n^o 1204). — Film animé : *Saint-Exupéry* (diff. Institut pédagogique national).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *quelques aviateurs et aviatrices célèbres*).

H. BORDEAUX, *la Vie héroïque de Guynemer* (Plon). — HAUTECLAIRE, *Nungesser* (coll. « Spirale », G. P.). — M. MIGEO, *Henri Guillaumet* (coll. « Spirale », G. P.). — J. KESSEL, *Mermoz* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — M. MANOLL, *Saint-Exupéry, prince des pilotes* (coll. « Spirale », G. P.). — PALUEL-MARMONT, *Princesses de l'air* (coll. « Rouge et Or », G. P.).

DISQUE : SAINT-EXUPÉRY, *Adieu à Mermoz...*, etc. (Festival, FLD 23, 33 tr, 25 cm).

L'IMPOSSIBLE RETOUR

Pendant la Seconde Guerre mondiale (1939-1945,) un pilote russe — Alexéi Méressiev —, abattu au-dessus des lignes allemandes, réussit, malgré de graves blessures, à rejoindre l'armée russe. Mais il est amputé des deux pieds.

Cependant, grâce à des appareils fixés aux jambes, et surtout par son énergie surhumaine, Alexéi redevient un grand aviateur.

Au cours d'un violent combat aérien, il sauve la vie à l'un de ses compagnons d'escadrille, mais tous deux n'ont pas encore rejoint leur aérodrome.

Les appareils qui avaient atterri sortaient du terrain, regagnaient leurs abris et devenaient silencieux. Il y avait deux manquants.

Parmi ceux qui attendaient il y eut un silence. Une interminable minute passa :

« C'est Méressiev et Pétrov », dit quelqu'un à voix basse.

Et tout à coup une voix retentit, joyeuse, sur tout l'aérodrome :

« En voilà un. »

On entendit ronfler un moteur. Effleurant presque la tête des bouleaux avec son train d'atterrissage, le 12 se posa. L'avion était criblé. Un morceau de l'empennage avait été arraché. Le bout de son aile gauche était broyé et pendait au bout d'un filin. L'appareil toucha curieusement le sol, rebondit, retomba, fit encore un saut. Il sauta ainsi presque jusqu'au bout du terrain et s'arrêta brusquement en piquant du nez. Les ambulances, quelques jeeps, puis toute la foule courut à l'appareil. Personne ne sortait de la cabine.

On ouvrit le capot. Effondré sur son siège, le corps de Pétrov nageait dans une mare de sang; sa tête inerte tombait sur sa poitrine. Sur son visage tombaient en broussailles les boucles trempées de sueur de sa chevelure blonde. Les médecins et les infirmières défirent les courroies, enlevèrent le parachute ensanglanté et déchiré par un éclat d'obus et tirèrent doucement sur le sol le corps immobile. Les jambes de l'aviateur étaient traversées, il avait une plaie au bras. Des taches sombres s'élargissaient rapidement sur sa combinaison bleue.

On fit à Pétrov un premier pansement d'urgence. On l'allongea sur un brancard et on se préparait à l'installer dans l'ambulance. A ce moment, il ouvrit les yeux et murmura quelques mots d'une voix si faible qu'on ne pouvait le comprendre. Le colonel se pencha sur lui.

« Où est Méressiev? demanda le blessé. »

— Il n'est pas encore rentré. »

Les brancardiers soulevèrent la civière et le blessé secoua énergiquement la tête esquissant même un mouvement pour essayer de quitter le brancard.

« Attendez. Ne m'emmenez pas. Je ne veux pas. Je veux attendre Méressiev. Il m'a sauvé la vie. »

Il protestait avec tant de force, menaçant d'arracher ses pansements, que le colonel fit un geste d'impuissance et grommela entre ses dents en se détournant :

« Bon. Laissez-le. Qu'est-ce que ça peut faire. Méressiev a encore au maximum une minute de carburant. Pétrov n'en mourra pas. »

Le colonel avait les yeux rivés à la trotteuse de son chronomètre dont l'aiguille rouge avançait par saccades. Tout le monde avait les yeux fixés sur la crête des arbres dans l'espoir que sur sa dentelure apparaîtrait le dernier avion.

(Pendant ce temps, à plus de 70 km de l'aérodrome, Alexéi Méressiev engageait un combat aérien contre un as de l'aviation allemande.)

Les deux adversaires se rapprochaient à une vitesse supérieure à celle du son... Alexéi comprit vite qu'il avait en face de lui un homme qui ne refuserait pas le combat.

« A toi, Richthofen! » grommela Alexéi entre ses dents; il se mordit les lèvres jusqu'au sang; ses muscles se durcissaient de crispation; ses yeux étaient rivés au viseur, braqués sur l'ennemi qui fonçait sur lui. Dans cet état de tension, il crut voir, à travers le disque étincelant de son hélice, deux yeux humains qui le regardaient fixement :

« C'est fini, pensa-t-il. Fini! »

Il volait à la rencontre du bolide qui grandissait... Non, l'Allemand non plus ne lâcherait pas. C'est fini!

Il s'apprêtait à une mort instantanée et, tout à coup, l'Allemand faiblit. Son appareil se cabra. L'espace d'un éclair, Méressiev vit briller au soleil le ventre bleu du Focke-Wulf.

Il appuya sur toutes les détentes et lui déchargea trois rafales. Il fit alors un looping et, lorsque la terre passa au-dessus de sa tête, il vit, se détachant sur elle, l'avion qui tombait comme une feuille morte. Un indescriptible sentiment de triomphe s'empara de lui. Sans penser à rien, il se mit à tourner en accompagnant l'Allemand dans son dernier voyage vers la terre, jusqu'à ce que le Focke-Wulf percutât en soulevant une colonne de fumée noire.

C'est alors que les nerfs de Méressiev se détendirent et que ses muscles se décontractèrent; il éprouvait une immense lassitude et son regard tomba sur le cadran du compteur d'essence : l'aiguille oscillait autour du 0.

Il lui restait environ trois minutes d'essence, quatre dans le meilleur des cas. Pour rejoindre l'aérodrome il fallait au moins dix minutes. Si encore il n'avait pas à perdre du temps à reprendre de l'altitude...

Son cerveau travaillait vite et pensait net comme chez tout homme qui sait garder son sang-froid aux heures de danger. Premièrement, il fallait prendre le maximum d'altitude, pas en spirale, mais directement pour se rapprocher en même temps de l'aérodrome. Ayant pris sa ligne de vol et voyant que la terre commençait à s'éloigner, il poursuivit à tête reposée son calcul. Du côté du carburant, pas d'espoir. Même si le compteur n'était pas très au point, il n'arriverait quand même pas au bout. Se poser en route? Mais où? Il reparcourut

mentalement son itinéraire. Des bois touffus, des marécages, des champs vallonnés, avec de vieilles tranchées, un terrain défoncé de part en part par les bombardements et des réseaux de barbelés courant dans tous les sens.

Se poser, c'est la mort.

Sauter en parachute? Ça, c'est possible. Il suffit d'ouvrir le capot, d'amorcer un virage, de repousser le manche à balai, un coup de rein et ça y est. Mais l'avion? Cet oiseau merveilleux de souplesse! Ses qualités lui avaient, à trois reprises au cours de la journée, sauvé la vie. L'abandonner? Le détruire? Le transformer en une bouillie d'aluminium? Son appareil lui paraissait en cet instant un être vivant, plein de beauté et de puissance, noble et dévoué, et l'abandonner eût été de sa part une ignoble trahison. Et puis, revenir sans avion de l'un de ses premiers combats et croupir ensuite dans la réserve en attendant un nouvel appareil, retourner à l'inaction en ces heures ardentes où une magnifique victoire se dessinait déjà sur le front, rester là, sans rien faire, en des journées pareilles...

« A aucun prix », dit tout haut Alexéi...

Il n'y a qu'à voler tant que le moteur ne s'arrête pas. Après? On verra. Il vola donc jusqu'à trois mille puis quatre mille mètres d'altitude, scrutant la terre avec l'espoir d'y découvrir au moins une petite clairière. Il apercevait déjà à l'horizon la ligne bleue, indécise, de la forêt derrière laquelle se trouvait l'aérodrome. Il lui restait encore une quinzaine de kilomètres à faire. L'aiguille du compteur à essence ne bronchait plus. Elle était définitivement immobile. Le moteur tournait encore. Avec quoi? Grimpons, grimpons toujours. Bravo.

Tout à coup le ronflement régulier du moteur rendit un son différent. Alexéi le saisit aussitôt. On voyait maintenant parfaitement la forêt à environ sept kilomètres et, à partir de là, il y avait encore trois ou quatre kilomètres à faire. Ce n'était pas beaucoup mais le régime du moteur changeait lugubrement. Le pilote le sentait dans tout son corps comme si c'était lui-même qui étouffait. Et, brusquement, il entendit le déclic du moteur qui se cale.

Mais non. Fausse alerte. Il se remet à tourner, régulièrement. Il tourne. Hourra. Il tourne et voici la forêt. En avant. Encore des ratés.

Il redémarre. Est-ce que ça va durer longtemps? L'aérodrome n'est plus qu'à trois kilomètres, il est là. Derrière la dentelure des arbres, il semble déjà à Alexéi qu'il le voit.

Encore des ratés. Et tout à coup, le silence, un silence tel qu'on entend le vent siffler sur la carlingue. Est-ce la fin? Méressiev sentit son sang se glacer. Sauter? Non. On peut encore attendre un peu... Il amorce la descente et se met à glisser sur la pente de l'air en s'efforçant de l'étaler au maximum sans pourtant permettre à la machine de se mettre en vrille. Ce silence absolu en plein ciel est effrayant. On entend le grésillement du moteur qui se refroidit. On entend son sang battre aux tempes et dans les oreilles par suite de la brusque perte d'altitude. Comme elle arrive vite, la terre, on dirait qu'elle attire l'avion comme un irrésistible aimant.

Voilà l'orée du bois. Au loin brille la bande vert émeraude de l'aérodrome. Trop tard? L'hélice s'est calée en diagonale. C'est une chose terrible de la voir ainsi en plein vol. La forêt est là, tout près. Est-ce la fin?...

Sauter? Trop tard. La forêt passe et la cime des arbres roule comme un ouragan de verdure. D'un effort désespéré il tire sur le manche à balai...

...On se dispersait doucement sur le terrain lorsque tout à coup, silencieux comme une ombre, après avoir frôlé de ses roues la crête des bouleaux, un avion bondit de dessus les arbres. Il passa comme une apparition au-dessus des têtes et toucha le sol de ses trois roues à la fois... Tout cela était si invraisemblable que personne ne comprit ce qui se passait, et pourtant en soi, cette arrivée n'avait rien que d'ordinaire : un avion venait de se poser, c'était précisément le numéro 11, celui que tout le monde attendait.

« C'est lui! cria quelqu'un »...

L'avion avait déjà terminé sa course. Ses freins grincèrent et il s'arrêta juste au bord de l'aérodrome...

Une fois encore, personne ne se leva dans la carlingue; on courut à perdre haleine vers l'appareil avec le pressentiment d'un malheur. Le colonel arriva le premier, bondit sur l'aile et, ouvrant le capot, regarda dans la carlingue. Méressiev était assis, sans casque, blême, et un sourire errait sur ses lèvres exsangues. De sa lèvre inférieure déchiquetée, deux minces filets de sang coulaient sur le menton.

« Vivant? Blessé? »

Il regardait le colonel avec un pâle sourire et des yeux littéralement exténués.

« Non. Intact. Mais j'ai eu peur... Six kilomètres sans une goutte d'essence. »

Les aviateurs exultaient, le félicitaient, serraient ses mains. Alexéi souriait :

« Je descends tout de suite. »

A ce moment il entendit au-dessous de lui une voix familière, mais si faible qu'elle paraissait très lointaine :

« Alexéi, Alexéi! »

Méressiev se sentit immédiatement revivre. Il bondit, fit un rétablissement, jeta hors de la cabine ses jambes pesantes, et se retrouva par terre.

Le visage de Pétrov se confondait avec l'oreiller. Dans ses yeux cernés de noir, tremblaient deux grosses larmes.

« Mon pauvre vieux. Tu es vivant... Quelle aventure! »

Méressiev tomba lourdement à genoux devant le brancard, prit dans ses bras la tête inerte de son camarade, se pencha sur ses yeux bleus, où se lisait la souffrance mais qui rayonnaient de bonheur.

« Tu es vivant? »

— Merci, Alexéi. Tu m'as sauvé. »

BORIS POLÉVOÏ, écrivain russe contemporain,
Un homme véritable, d'après la traduction de GARAUDY
(Éditeurs Français réunis).



Chasseurs soviétiques. (Phot. U. S. I. S.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Après sa victoire, Méressiev doit faire face à un autre grave danger : lequel?
 - 2 — Pour quelles raisons le pilote n'a-t-il pas sauté en parachute?
 - 3 — Quelles sont les vertus qui ont valu à Méressiev le beau titre d' « homme véritable »?
- Quels sont les héros de ce livre qui mériteraient le même titre?

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *l'aviation nouvelle*).

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 227, 284, 285, 452, 501, 529, et S. B. T., n^o 41. — *L'Aviation* (coll. « Encyclopédie scolaire illustrée », C. E. L.), tome IV. — *L'Aviation* (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). — *L'Aviation nouvelle* (coll. « Vie active », Larousse). — B. T. sonore : *En avion... vers Paris* (C. E. L., n^o 805, 12 diapositives et 1 disque 45 tr). — Diapositives (couleurs) : *les Transports aériens* (coll. « Encyclopédie visuelle », Colin, n^o CV 27-G 4/10).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *l'aviation nouvelle*).

P. CLOSTERMANN, *le Grand Cirque* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — Colonel ROZANOFF, *Pilote d'essai* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — A. D'UNIENVILLE, *Journal d'une hôtesse de l'air* (coll. « Vastes Horizons », Bias). — J. COCHRAN, *Aviatrice* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette).

QU'EN DITES-VOUS ?

UN HOMME SAVANT !

M. Jourdain, un riche bourgeois du XVII^e siècle, veut apprendre les belles manières de la noblesse.

Le voici avec son maître de philosophie.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Que voulez-vous que je vous apprenne ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Apprenez-moi l'orthographe.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Très volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN. — Après vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN. — J'entends tout cela.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, A. Oui.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, E ; A, E. Ma foi, oui. Ah ! que cela est beau !

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, E, I, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

MONSIEUR JOURDAIN. — O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O, I, O.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN. — O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose !



Denis d'Inès et Louis Seigner à la Comédie-Française. (Phot. Lipnitski.)

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.

MONSIEUR JOURDAIN. — U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue, d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

MONSIEUR JOURDAIN. — U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

MONSIEUR JOURDAIN. — DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

MONSIEUR JOURDAIN. — FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que j'e vous veux de mal!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte, qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : RRA.

MONSIEUR JOURDAIN. — R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Fort bien.

MONSIEUR JOURDAIN. — Cela sera galant, oui.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non, point de vers.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Vous ne voulez que de la prose?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, je ne veux ni prose ni vers.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pourquoi?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il n'y a que la prose ou les vers?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Non, monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quoi! quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par ma foi! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*, mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que ce fût tourné gentiment.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non, non, je ne veux point tout cela; je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien :

D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux. Ou bien : Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir. Ou bien : Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font. Ou bien : Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN. — Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Je n'y manquerai pas.

(Très fier de sa science nouvellement acquise, Monsieur Jourdain espère étonner sa femme et Nicole, sa servante.)

NICOLE. — J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN. — Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

MADAME JOURDAIN. — N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge?

MONSIEUR JOURDAIN. — Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège.

NICOLE. — Oui, ma foi, cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

MONSIEUR JOURDAIN. — Sans doute.

MADAME JOURDAIN. — Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

MONSIEUR JOURDAIN. — Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. *(A Madame Jourdain.)* Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

MADAME JOURDAIN. — Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici?

MADAME JOURDAIN. — Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande : Ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

MADAME JOURDAIN. — Des chansons.

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé non! ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?

MADAME JOURDAIN. — Hé bien?

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment est-ce que cela s'appelle?

MADAME JOURDAIN. — Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN. — De la prose?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers; et tout ce qui n'est point vers n'est point prose. Heu! voilà ce que c'est d'étudier. (*A Nicole.*) Et toi, sais-tu bien comment il faut faire pour dire un U?

NICOLE. — Comment?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?

NICOLE. — Quoi?

MONSIEUR JOURDAIN. — Dis un peu U, pour voir.

NICOLE. — Hé bien, U.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE. — Je dis U.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui; mais, quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE. — Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN. — O l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas : U, vois-tu? U. Je fais la moue : U.

NICOLE. — Oui, cela est biau.

MADAME JOURDAIN. — Voilà qui est admirable.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là?

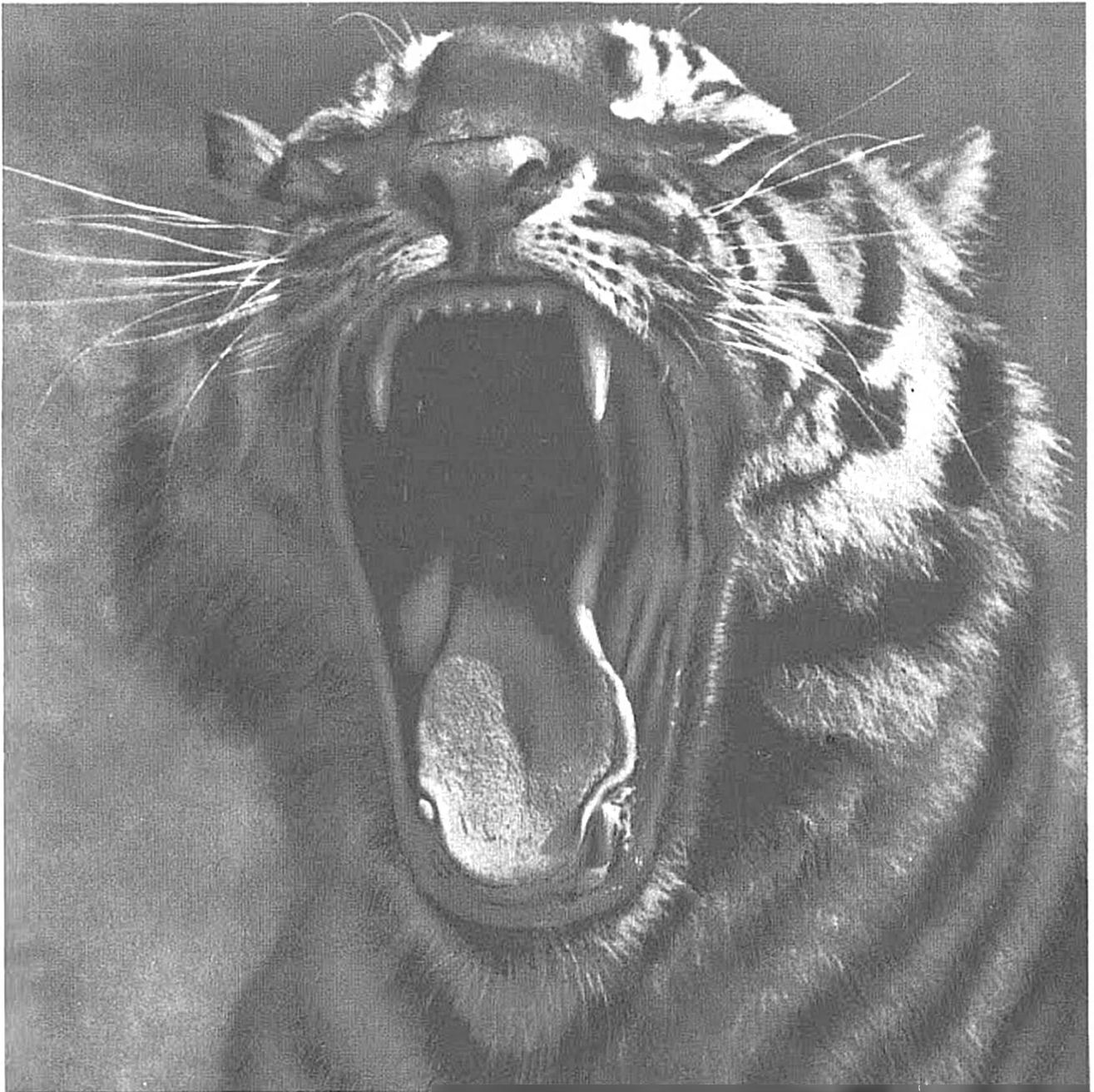
NICOLE. — De quoi est-ce que tout cela guérit?

MONSIEUR JOURDAIN. — J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

MOLIÈRE (1622-1673),
le Bourgeois gentilhomme.

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Quelles sont les réponses de M. Jourdain qui vous paraissent comiques?
- 2 — Dans la deuxième partie de cette lecture, M. Jourdain, qui récite la leçon de son professeur, commet deux erreurs : lesquelles?
- 3 — M. Jourdain est sans doute un sot personnage qui provoque le rire, mais il a le louable désir de s'instruire; aussi ne pensez-vous pas que le Maître de philosophie exploite sans scrupules la sottise de son élève? Donnez votre avis.
- 4 — Nicole est une servante ignorante mais douée de bon sens. Vous imaginerez qu'elle a assisté à la leçon du Maître de philosophie et qu'elle raconte ensuite la scène à sa maîtresse M^{me} Jourdain : faites-les parler.



(Phot. Gambier-Bolton.)

LOUISON

C'était vers la fin de l'année 1853, j'avais fait construire le *Fils-de-la-Tempête* à Saint-Nazaire, et je venais de décharger dans le port de Batavia sept ou huit cents barriques de vin de Bordeaux. L'affaire était bonne. Donc, content de moi, je résolus un jour de prendre un plaisir qu'on n'a pas souvent sur mer : c'est celui de la chasse au tigre...

Je partis de Batavia, portant mon fusil sur l'épaule et chaussé de grandes bottes. Mon armateur voulait me faire accompagner par deux Malais chargés de dépister le tigre et de se faire manger à ma place, si par hasard le tigre était plus habile que moi... Je me mis à rire en entendant cette proposition...

Cependant, comme, après tout, il me fallait des aides pour transporter ma tente et mes provisions, les deux Malais me suivirent, conduisant un chariot.

Je rencontrai d'abord une rivière assez profonde qui traversait la forêt des singes. C'est dans ces épais fourrés qu'on trouve le lion, le tigre, le boa constrictor, la panthère et le caïman, les plus féroces de toutes les bêtes...

Dès qu'il fut dix heures du matin, la chaleur devint si forte que les Malais eux-mêmes, accoutumés pourtant à leur propre climat, demandèrent grâce et se couchèrent à l'ombre. Pour moi, je m'étendis dans le chariot, la main sur ma carabine, car je craignais quelque surprise, et dormis profondément...

Il était à peu près deux heures de l'après-midi lorsque je fus réveillé tout à coup par des cris horribles. Je me mets sur mon séant, j'arme ma carabine et j'attends avec patience l'ennemi.

Ces cris étaient poussés par mes deux Malais, qui accouraient, tout effrayés, pour chercher un asile sur le chariot.

« Maître! maître! dit l'un des deux, voici le seigneur qui s'avance! Prenez garde!

— Quel seigneur? dis-je.

— Le seigneur tigre!

— Eh bien, il m'épargnera la moitié du chemin. »

Tout en parlant, je sautai à terre et j'allai à la rencontre de l'ennemi. On ne le voyait pas encore, mais on pouvait deviner son approche à la frayeur et à la fuite de tous les autres animaux... Je ne devinai la direction dans laquelle il marchait qu'au bruit des feuilles qu'il foulait et froissait sous ses pieds. Peu à peu, ce bruit se rapprocha de moi, et, comme le chemin était à peine assez large pour laisser passer deux chariots, je commençai à craindre de l'apercevoir trop tard, et de n'avoir pas le temps de l'ajuster, car l'épaisseur du fourré le cachait entièrement.

Heureusement, je reconnus bientôt qu'il devait passer près de moi, mais sans me voir, et qu'il allait tout simplement boire dans la rivière.

Enfin je l'aperçus, mais seulement de profil. Sa gueule était ensanglantée.

A dix pas de moi, le bruit sec du chien de ma carabine que j'armais parut lui causer quelque inquiétude. Il tourna la tête à demi, m'aperçut à travers un buisson qui nous séparait et s'arrêta pour réfléchir.

Je le suivais de l'œil; mais, pour le tuer d'un coup, il aurait fallu l'ajuster au front ou au cœur et il s'était posé de trois quarts...

Ce tigre, ou plutôt cette tigresse — Louison — (je puis bien à présent lui donner ce nom) avait déjeuné, et ce fut un grand bonheur pour moi et pour elle. Elle ne pensait qu'à digérer en paix. Aussi, après m'avoir regardé obliquement

pendant quelques secondes, elle continua lentement son chemin et s'avança vers la rivière qui coulait à quelques pas de là.

Tout à coup je vis un curieux spectacle. Louison, qui marchait jusque-là d'un air indifférent et superbe, ralentit tout à coup son pas, et, allongeant son beau corps, si long déjà, elle s'avança, en rasant le sol et prenant les plus grandes précautions pour n'être ni vue ni entendue, auprès d'un large et long tronc d'arbre qui était étendu sur le sable, au bord de la rivière.

Je marchais derrière elle, la carabine à l'épaule, toujours prêt à tirer, attendant une occasion favorable.

Mais je fus bien étonné. En approchant du tronc d'arbre, je vis qu'il avait des pattes et des écailles qui brillaient au soleil; les yeux étaient fermés et la gueule était ouverte.

C'était un crocodile qui dormait sur le sable au soleil.

Louison avança doucement la patte et l'enfonça tout entière dans la gueule du crocodile. Elle essayait d'arracher la langue du dormeur pour la manger en guise de dessert, car Louison est très friande.

Mais elle fut bien sévèrement punie de sa mauvaise pensée.

Elle n'eut pas plus tôt touché la langue du crocodile que la gueule de celui-ci se referma. Il ouvrit les yeux — de grands yeux couleur vert de mer, que je vois encore —, et regarda Louison d'un air de surprise, de colère et de douleur qu'il est impossible de peindre.

De son côté, Louison se débattait comme un diable entre les dents aiguës du crocodile. Heureusement, elle serrait si fort la langue de celui-ci avec ses griffes que le malheureux n'osait user de toutes ses forces et lui couper la patte, comme il l'aurait fait aisément si sa langue avait été libre.

Jusque-là le combat était égal, et je ne savais pour qui faire des vœux, car enfin l'intention de Louison n'était pas bonne, et sa plaisanterie était fort désagréable pour son adversaire; mais Louison était si belle! Elle avait tant de grâces dans les formes, tant de souplesse dans les membres, tant de variété dans les mouvements!...

Cependant le crocodile entraînait la pauvre tigresse dans la rivière. Elle leva les yeux au ciel et les abaissa sur moi par hasard.

Quels beaux yeux! Quel mélancolique et doux regard où se peignaient toutes les angoisses de la mort! Pauvre Louison!

Au même instant le crocodile plongea, entraînant Louison sous l'eau. A cette vue, je me décidai.

Le bouillonnement de la rivière indiquait les efforts de Louison pour se dégager. J'attendis pendant une demi-minute, la carabine à l'épaule, le doigt sur la détente, l'œil fixe.

Heureusement, Louison, qui est un animal, si vous voulez, mais qui n'est pas une bête, s'était dans son désespoir accrochée fortement à un tronc d'arbre qui pendait sur le bord de l'eau.

Cette précaution lui sauva la vie.

A force de se débattre, elle parvint à élever sa tête au-dessus de la rivière et à se tirer par là du danger le plus pressant, celui de se noyer.

Peu à peu le crocodile lui-même sentit le besoin de respirer, et, moitié de gré, moitié de force, revint avec elle au rivage.

C'est là que je l'attendais. En un clin d'œil son sort fut décidé. L'ajuster, tirer mon coup de carabine, lui envoyer une balle dans l'œil gauche et lui briser le crâne, ce fut l'affaire de deux secondes. Le malheureux ouvrit la gueule et voulut gémir. Il battit le sable de ses quatre pieds et expira.

La tigresse, plus prompte encore que moi, avait déjà retiré de la gueule de son ennemi sa patte à demi déchirée.

Son premier mouvement, je dois le dire, ne fut pas un témoignage de confiance ou de reconnaissance. Peut-être pensait-elle avoir plus à craindre de moi que du crocodile. Elle essaya d'abord de fuir; mais la pauvre bête, réduite à trois pattes et presque estropiée de la quatrième, ne pouvait aller bien loin. Au bout de dix pas, je l'atteignis...

Quand je m'approchai d'elle, je la vis, ne pouvant se soutenir qu'avec peine sur trois pattes, se coucher sur le dos, et là, attendre mon attaque en désespérée. Elle grinçait des dents, elle me montrait ses griffes et semblait prête à me dévorer, ou tout au moins à vendre chèrement sa vie.

Mais je sais apprivoiser les êtres les plus féroces.

Je m'avançai donc d'un air paisible. Je déposai ma carabine sur le sable, à portée de la main, je me penchai sur la tigresse et je lui caressai doucement la tête comme à un enfant.

D'abord elle me regarda obliquement, comme pour m'interroger. Mais quand elle vit que mes intentions étaient bonnes, elle se remit sur le ventre, lécha doucement ma main, et d'un air triste me présenta sa patte malade. Je sentis à mon tour tout le prix de cette marque de confiance et je regardai cette patte avec soin. Rien n'était brisé. Les dents du crocodile n'avaient même pas pénétré fort avant à cause de la manière dont Louison lui serrait la langue.

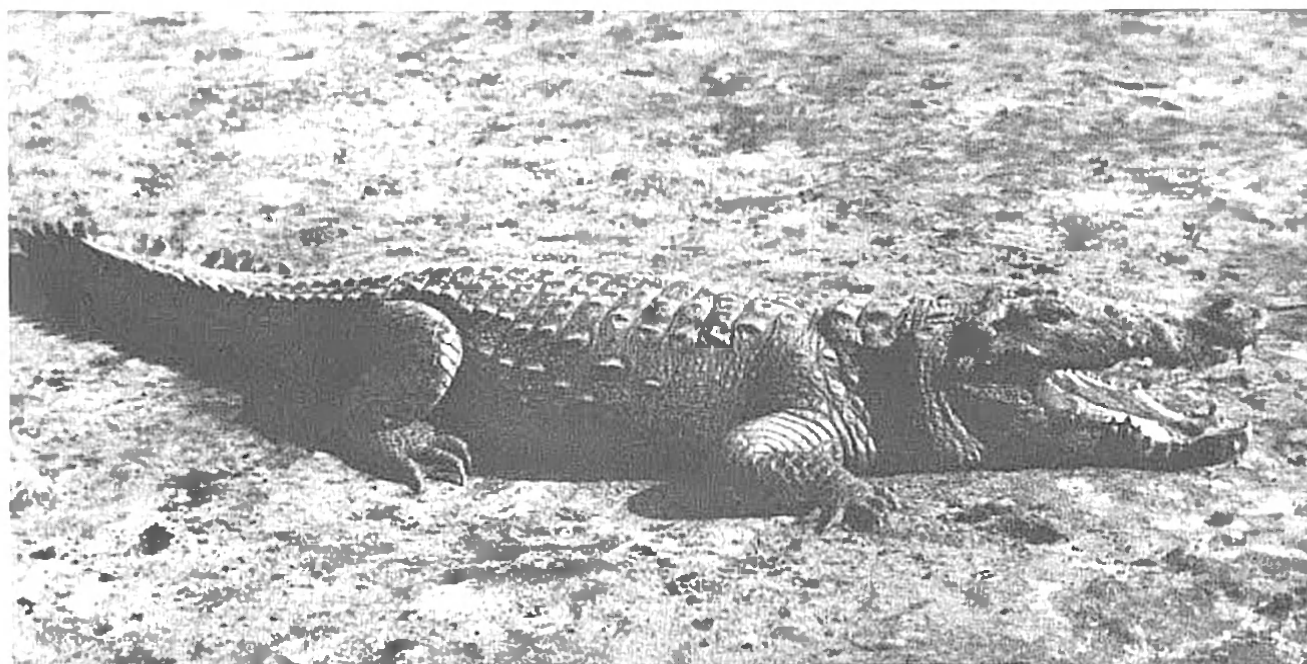
Je me contentai de laver la plaie avec soin. Je tirai de ma carnassière un flacon d'alcali dont je versai une ou deux gouttes sur la blessure, et je fis signe à Louison de me suivre.

Soit reconnaissance, soit désir d'être pansée avec soin, elle se laissa conduire et me suivit jusqu'au chariot, où les deux Malais qui m'accompagnaient faillirent mourir de peur en l'apercevant. Ils sautèrent à bas du chariot, et rien ne put les décider à y remonter.

Le jour suivant, nous retournâmes à Batavia. Louison me suivait dans les rues comme un jeune chien.

Huit jours après, je levai l'ancre, emmenant la tigresse...

Une nuit, dans les parages de Bornéo, mon brick fut surpris par un temps calme. Vers minuit, comme mon équipage, composé de douze hommes seulement, s'était endormi, une centaine de pirates malais monta tout à coup à bord et jeta dans la mer le matelot qui tenait le gouvernail.



(Phot. Paul Popper.)

Ce meurtre fut commis si promptement que personne n'entendit le moindre bruit.

De là on courut à la porte de ma chambre pour l'enfoncer. Mais Louison dormait à l'intérieur, au pied de mon lit.

Elle s'éveille au bruit, et commence à grogner d'une manière terrible.

En deux secondes je fus debout, un pistolet dans chaque main, ma hache d'abordage entre les dents.

Au même instant, les pirates enfoncent la porte et se précipitent dans ma cabine. Le premier qui s'avança eut la cervelle brisée d'un coup de pistolet. Le second tomba frappé d'une balle. Le troisième fut jeté à terre par Louison, qui, d'un coup de dent, lui brisa la nuque.

Je fendis la tête au quatrième d'un coup de hache, et je montai sur le pont en appelant mes matelots à l'aide.

Pendant ce temps, Louison faisait merveille. D'un bond elle renversa trois Malais qui voulaient me poursuivre. D'un autre bond elle fut au milieu de la mêlée. Ses mouvements avaient la promptitude de l'éclair.

En deux minutes elle tua six des pirates. Les ongles de ses griffes pénétraient comme des pointes d'épée dans la chair de ces malheureux. Quoiqu'elle perdît son sang par trois blessures, elle n'en paraissait que plus ardente à la bataille et me couvrait de son corps.

Enfin mes matelots arrivèrent, armés de revolvers et de barres de fer. Dès lors la victoire fut décidée. Une vingtaine de pirates furent jetés à l'eau. Les autres s'y jetèrent eux-mêmes pour regagner leurs barques à la nage, et nous ne perdîmes qu'un seul homme, celui qui avait été égorgé d'abord.

Je vous laisse à deviner si Louison fut bien pansée. Depuis cette nuit-là, où elle m'avait payé sa dette, entre elle et moi, c'est à la vie, à la mort. Nous ne nous quittons jamais.

ALFRED ASSOLANT (1827-1886),
*les Aventures merveilleuses
du capitaine Corcoran* (Gründ).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Que voulait faire Louison lorsqu'elle aperçut le crocodile?
- 2 — Pourquoi le capitaine Corcoran a-t-il tué le crocodile alors qu'il était venu pour tuer le tigre?
- 3 — Le capitaine dut, plus tard, se féliciter d'avoir sauvé Louison : expliquez pourquoi.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *les bêtes sauvages en liberté*).

La vie des grands fauves et des grands reptiles : leur habitat, leurs mœurs, leurs ennemis.

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 135, 350. — *Beaux Mammifères* (coll. « Nature et Beauté », Larousse). — *Les Plus Beaux Reptiles* (coll. « Nature et Beauté », Larousse). — A. DEMAISON : *la Vie privée des bêtes sauvages* (coll. « Joie de connaître », Bourrellet). — L. BERTIN : *la Vie des animaux* (Larousse), tome II, p. 384. — R. PLATT : *l'Encyclopédie de la vie sauvage* (coll. « la Vie et le Monde », Hachette). — W. Disney : *les Lions d'Afrique* (coll. « C'est la vie », Gründ). — *Le Jaguar, seigneur de l'Amazonie* (coll. « Tout par l'image », Hachette). — Films fixes (couleurs) : W. DISNEY : *Lions d'Afrique* (Beaux Films, 2 bobines), *les Reptiles* (Éditafilms, n^o 1117). — Diapositives (couleurs) : *les Reptiles* (« Encyclopédie visuelle », Colin, n^{os} CV II-I 1/15; II-I 2/15). — Film animé : *Tout sans chemins* (Cinémathèque de l'Enseignement public).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *les animaux sauvages*).

A. DEMAISON, *Des bêtes qu'on dit sauvages* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — GREY OWL, *Ambassadeur des bêtes* (coll. « Bibl. de l'Amitié », diff. Hatier). — R. CAMPBELL, *la Vallée des éléphants* (coll. « Bibl. de l'Amitié », diff. Hatier). — M. A. BAUDOUY, *le Seigneur des Hautes-Buttes* (coll. « Heures joyeuses », Bibl. de l'Amitié, diff. Hatier). — W. LIPPINCOTT, *le Grand Lynx des marais* (coll. « Heures joyeuses », Bibl. de l'Amitié, diff. Hatier).



Mowgli dansant sur la peau de Shere Khan. (Illustr. de Reboussin pour le Livre de la jungle.)

MOWGLI

Un tigre a attaqué une famille de bûcherons.

Les parents ont réussi à s'enfuir, mais leur bébé, poursuivi par le fauve, arrive à proximité d'une caverne où vivent des loups.

« Quelque chose monte la colline, dit mère Louve en dressant une oreille. Tiens-toi prêt. »

Il y eut un petit froissement de buisson dans le fourré. Père Loup, ses hanches sous lui, se ramassa, prêt à sauter... Il prit son élan avant de savoir ce qu'il visait, puis tenta de se retenir. Il en résulta un saut de quatre ou cinq pieds droit en l'air, d'où il retomba presque au même point du sol qu'il avait quitté.

« Un homme! hargna-t-il. Un petit d'homme. Regarde! »

En effet, devant lui, s'appuyant à une branche basse, se tenait un bébé brun tout nu, qui pouvait à peine marcher, le plus doux et potelé petit atome

qui fût jamais venu la nuit à la caverne d'un loup. Il leva les yeux pour regarder père Loup en face et se mit à rire.

« Est-ce un petit d'homme? dit mère Louve. Je n'en ai jamais vu. Apporte-le ici... »

Quoique les mâchoires de père Loup se fussent refermées complètement sur le dos de l'enfant, pas une dent n'égratigna la peau lorsqu'il le déposa au milieu de ses petits.

« Qu'il est mignon! Qu'il est nu!... Et qu'il est brave! » dit avec douceur mère Louve.

Le bébé se poussait, entre les petits, contre la chaleur du flanc tiède.

« Ah! Ah! Il prend son repas avec les autres... Ainsi, c'est un petit d'homme. A-t-il jamais existé une louve qui pût se vanter d'un petit d'homme parmi ses enfants?

— J'ai parfois ouï parler de semblable chose, mais pas dans notre clan ni de mon temps, dit père Loup. Il n'a pas un poil, et je pourrais le tuer en le touchant du pied. Mais, voyez, il me regarde et n'a pas peur! »

Le clair de lune s'éteignit à la bouche de la caverne, car la grosse tête carrée et les fortes épaules de Shere Khan en bloquaient l'ouverture et tentaient d'y pénétrer. Tabaqui (1), derrière lui, piaulait :

« Monseigneur, Monseigneur, il est entré ici!

— Shere Khan nous fait grand honneur, dit père Loup, les yeux mauvais. Que veut Shere Khan?

— Ma proie. Un petit d'homme a pris ce chemin. Ses parents se sont enfuis. Donnez-le-moi! »

Shere Khan avait sauté sur le feu d'un campement de bûcherons, et la brûlure de ses pattes le rendait furieux. Mais père Loup savait l'ouverture de la caverne trop étroite pour un tigre. Même où il se tenait, les épaules et les pattes de Shere Khan étaient resserrées par le manque de place.

« Les loups sont un peuple libre, dit père Loup. Ils ne prennent d'ordres que du Conseil supérieur du clan. Le petit d'homme est à nous... pour le tuer s'il nous plaît.

— S'il vous plaît!... Quel langage est-ce là? Par le taureau que j'ai tué, dois-je attendre, le nez dans votre repaire de chiens, lorsqu'il s'agit de mon dû le plus strict? C'est moi, Shere Khan, qui parle. »

Le rugissement du tigre emplit la caverne de son tonnerre. Mère Louve secoua les petits de son flanc et s'élança, ses yeux, comme deux lunes vertes dans les ténèbres, fixés sur les yeux flambants de Shere Khan.

« Et c'est moi, Raksha (le Démon), qui vais te répondre. Le petit d'homme est mien, Lungri, le mien, à moi! Il ne sera point tué. Il vivra pour courir avec le clan et pour chasser avec le clan; et, prends-y garde, chasseur de petits tout nus, mangeur de grenouilles, tueur de poissons! Il te fera la chasse, à toi!...

(1) Tabaqui est un chacal entièrement dévoué aux ordres de Shere Khan.

Maintenant, sors d'ici, ou tu retourneras à ta mère, bête brûlée de jungle, plus boiteux que jamais tu ne vins au monde. Va-t'en! »

Shere Khan aurait pu tenir tête à père Loup, mais il ne pouvait s'attaquer à mère Louve, car il savait que, dans la position où il se trouvait, elle gardait tout l'avantage du terrain et qu'elle combattrait à mort. Aussi se recula-t-il hors de l'ouverture en grondant; et, quand il fut à l'air libre, il cria :

« Chaque chien aboie dans sa propre cour. Nous verrons ce que dira le clan, comment il prendra cet élevage de petit d'homme. Le petit est à moi, et sous ma dent il faudra bien qu'à la fin il tombe, ô voleurs à queues touffues! »

Mère Louve se laissa retomber, pantelante, parmi les petits, et père Loup lui dit gravement :

« Là, Shere Khan a raison; le petit doit être montré au clan. Veux-tu encore le garder, mère? »

Elle haletait :

« Si je veux le garder!... Il est venu tout nu, la nuit, seul et mourant de faim, et il n'avait même pas peur. Regarde, il a déjà poussé un de nos bébés de côté. Et ce boucher boiteux l'aurait tué et se serait sauvé ensuite vers la Wain-gunga, tandis que les villageois d'ici seraient accourus faire une battue pour en tirer vengeance!... Si je le garde? Assurément, je le garde. Couche-toi là, petite Grenouille... O toi, Mowgli, car Mowgli la Grenouille, je veux t'appeler, le temps viendra où tu feras la chasse à Shere Khan comme il t'a fait la chasse à toi!

— Mais que dira notre clan? » dit père Loup.

La Loi de la Jungle établit très clairement que chaque loup peut, lorsqu'il se marie, se retirer du clan auquel il appartient; mais, aussitôt, ses petits assez âgés pour se tenir sur leurs pattes, il doit les amener au Conseil du clan, qui se réunit généralement une fois par mois à la pleine lune, afin que les autres loups puissent reconnaître leur identité. Après cet examen, les petits sont libres de courir où il leur plaît, et, jusqu'à ce qu'ils aient tué leur premier daim, il n'est pas d'excuse valable pour le loup adulte et du même clan qui tuerait l'un d'eux. Comme châtiment, c'est la mort pour le meurtrier où qu'on le trouve.

Père Loup attendit jusqu'à ce que ses petits pussent un peu courir, et alors, la nuit de l'assemblée, il les emmena avec Mowgli et mère Louve au Rocher du Conseil — un sommet de colline couvert de pierres et de galets, où pouvaient s'isoler une centaine de loups. Akela, le grand loup gris solitaire, que sa vigueur et sa finesse avaient mis à la tête du clan, était étendu de toute sa longueur sur sa pierre; un peu plus bas que lui se tenaient assis plus de quarante loups de toutes tailles. Le Solitaire était à leur tête depuis un an maintenant. Au temps de sa jeunesse, il était tombé deux fois dans un piège à loups, et une autre fois on l'avait assommé et laissé pour mort; aussi connaissait-il les us et coutumes des hommes.

On causait fort peu sur la roche. Les petits se culbutaient l'un l'autre au centre du cercle où siégeaient leurs mères et leurs pères, et, de temps en temps,

un loup plus âgé se dirigeait tranquillement vers un petit, le regardait avec attention, et regagnait sa place à pas silencieux. Parfois une mère poussait son petit en plein clair de lune pour être sûre qu'il n'avait point passé inaperçu. Akela, de son côté, criait :

« Vous connaissez la Loi, vous connaissez la Loi. Regardez bien, ô loups ! »

Et les mères reprenaient le cri :

« Regardez, regardez bien, ô loups ! »

A la fin (et mère Louve sentit se hérissier les poils de son cou lorsque arriva ce moment), père Loup poussa « Mowgli la Grenouille », comme ils l'appelaient, au milieu du cercle, où il resta par terre à rire et à jouer avec les cailloux qui scintillaient dans le clair de lune.

Akela ne leva pas sa tête d'entre ses pattes mais continua le cri monotone :

« Regardez bien!... »

Un rugissement sourd partit de derrière les rochers — c'était la voix de Shere Khan :

« Le petit est mien. Donnez-le-moi. Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire d'un petit d'homme ? »

Akela ne remua même pas les oreilles; il dit simplement :

« Regardez bien, ô loups! Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire des ordres de quiconque, hormis de ceux du Peuple Libre?... Regardez bien ! »

Il y eut un chœur de sourds grognements, et un jeune loup de quatre ans, tourné vers Akela, répéta la question de Shere Khan :

« Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire d'un petit d'homme ? »

Or, la Loi de la Jungle, en cas de dispute sur les droits d'un petit à l'acceptation du clan, exige que deux membres au moins du clan, qui ne soient ni son père ni sa mère, prennent la parole en sa faveur.

« Qui parle pour celui-ci ? dit Akela. Du Peuple Libre, qui parle ? »

Il n'y eut pas de réponse, et mère Louve s'apprêtait pour ce qui serait son dernier combat, elle le savait bien, s'il fallait en venir à combattre. Alors, le seul étranger qui soit admis au Conseil du clan — Baloo, l'ours brun endormi, qui enseigne aux petits la Loi de la Jungle, le vieux Baloo, qui peut aller et venir partout où il lui plaît, parce qu'il mange uniquement des noix, des racines et du miel — se leva sur son séant et grogna.

« Le petit d'homme... le petit d'homme?... dit-il. C'est moi qui parle pour le petit d'homme. Il n'y a pas de mal dans un petit d'homme. Je n'ai pas le don de la parole, mais je dis la vérité. Laissez-le courir avec le clan, et qu'on l'enrôle parmi les autres. C'est moi-même qui lui donnerai des leçons.

— Nous avons encore besoin de quelqu'un d'autre, dit Akela. Baloo a parlé, et c'est lui qui enseigne nos petits. Qui parle avec Baloo ? »

Une ombre tomba au milieu du cercle. C'était Bagheera, la panthère noire. Sa robe est tout entière noire comme l'encre... Chacun connaissait Bagheera, et personne ne se souciait d'aller à l'encontre de ses desseins, car Tabaqui est moins rusé, le buffle sauvage moins téméraire, et moins redoutable l'éléphant

blessé. Mais sa voix était plus suave que le miel agreste, qui tombe goutte à goutte des arbres, et sa peau plus douce que le duvet.

« O Akela, et vous, Peuple Libre, ronronna sa voix persuasive, je n'ai nul droit dans votre assemblée. Mais la Loi de la Jungle dit que, s'il s'élève un doute dans une affaire, en dehors d'une question de meurtre, à propos d'un nouveau petit, la vie de ce petit peut être rachetée moyennant un prix. Et la Loi ne dit pas qui a droit ou non de payer ce prix. Ai-je raison ?

— Très bien ! très bien ! — firent les jeunes loups, qui ont toujours faim. Écoutons Bagheera. Le petit peut être racheté. C'est la Loi.

— Sachant que je n'ai nul droit de parler ici, je demande votre assentiment.

— Parle donc, crièrent vingt voix.

— Tuer un petit nu est une honte. En outre, il pourra nous aider à chasser mieux quand il sera d'âge. Baloo a parlé en sa faveur. Maintenant, aux paroles de Baloo j'ajouterai l'offre d'un taureau, d'un taureau gras, fraîchement tué à un demi-mille d'ici à peine, si vous acceptez le petit d'homme conformément à la Loi. Y a-t-il une difficulté ? »

Il s'éleva une clameur de voix mêlées parlant ensemble :

« Qu'importe ! Il mourra sous les pluies de l'hiver ; il sera grillé par le soleil... Quel mal peut nous faire une grenouille nue ?... Qu'il coure avec le clan !... Où est le taureau, Bagheera ?... Nous acceptons. »

Et alors revint l'abolement profond d'Akela.

« Regardez bien... regardez bien, ô loups ! »

Mowgli continuait à s'intéresser aux cailloux ; il ne daigna prêter aucune attention aux loups qui vinrent un à un l'examiner.

A la fin, ils descendirent tous la colline, à la recherche du taureau mort, et seuls restèrent Akela, Bagheera, Baloo et les loups de Mowgli.

Shere Khan rugissait encore dans la nuit, car il était fort en colère que Mowgli ne lui eût pas été livré.

« Oui, tu peux rugir, dit Bagheera dans ses moustaches ; car le temps viendra où cette petite chose nue te fera rugir sur un autre ton, ou je ne sais rien de l'homme.

— Nous avons bien fait, dit Akela : les hommes et leurs petits sont gens très avisés. Le moment venu, il pourra se rendre utile.

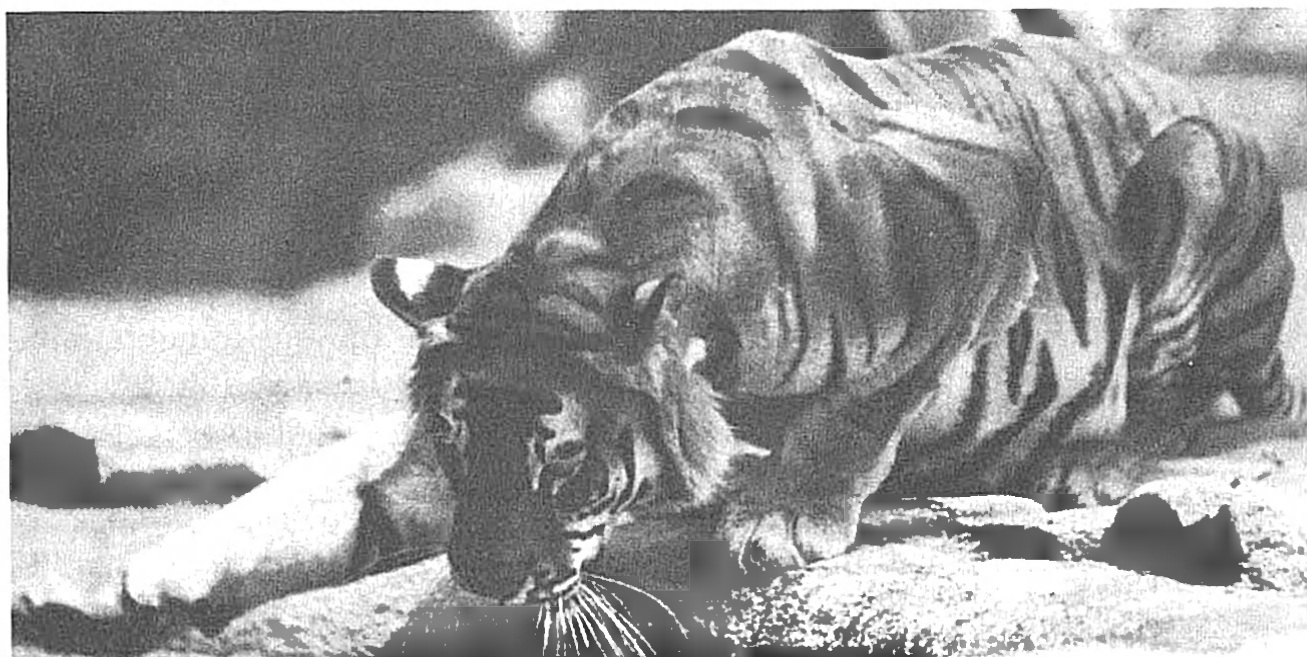
— C'est vrai, dit Bagheera ; le moment venu, qui sait ? on aura besoin de lui : car personne ne peut compter mener le clan toujours ! »

Akela ne répondit rien. Il pensait au temps qui vient pour chaque chef de clan, où sa force l'abandonne et où, plus affaibli de jour en jour, il est tué à la fin par les loups et remplacé par un nouveau chef, tué plus tard à son tour.

« Emmenez-le, dit-il à père Loup, et dressez-le comme il sied à un membre du Peuple Libre. »

Et c'est ainsi que Mowgli entra dans le clan des loups de Seeonee, au prix d'un taureau et pour une bonne parole de Baloo.

(A suivre.)



(Phot. Rapho.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Où et quand a lieu le *Conseil du clan* ?
- 2 — Quelle est la *Loi de la Jungle* en cas de dispute sur les droits d'un petit à l'acceptation du clan ?
- 3 — Quels sont les défenseurs de Mowgli ?

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : les sociétés d'animaux).

Étudiez les mœurs de quelques animaux sociaux.

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), nos 26, 273. — *Le Monde des fourmis* (Édit. des Deux Coqs d'or, diff. Flammarion). — *L'Encyclopédie pour la jeunesse* (Larousse), tome II, p. 13 à 23. — L. BERTIN, *la Vie des animaux* (Larousse), tome I, p. 283 à 312. — M. MAETERLINCK, *la Vie des abeilles* (Fasquelle). — M. MAETERLINCK, *la Vie des termites* (Fasquelle). — Films fixes (couleurs) : W. DISNEY, *les Secrets de la vie* (Abeilles et fourmis, Beaux Films, 2 bobines). — Films animés : *Fourmis*, *Cité ardente*, *Cité des abeilles* (Cinémathèque de l'Enseignement public).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : les animaux sauvages).

R. GUILLOT, *Prince de la jungle* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — R. MONGOMERY, *Carcajou* (coll. « Fauves et Jungles », Magnard). — R. KIPLING, *le Livre de la jungle* (coll. « Bibl. des Belles Œuvres », Delagrave). — R. KIPLING, *le Second Livre de la jungle* (coll. « Bibl. des Belles Œuvres », Delagrave). — *Quatre-vingt-dix-neuf Récits de la nature* (coll. « Trésor des jeunes », Gründ). — ADAMSON, *Elsa, la lionne* (coll. « Bibl. verte », Hachette).

MOWGLI (Fin)

Mowgli a maintenant dix ans. Il possède une arme redoutable que craignent les bêtes sauvages et qu'elles appellent la Fleur Rouge : le Feu.

Tout ce jour-là, Mowgli resta assis dans la caverne, veillant sur son pot de braise et y enfonçant des branches sèches pour voir comment elles brûlaient. Il chercha et trouva une branche qui lui parut à souhait, et, le soir, quand Tabaqui vint à la caverne lui dire assez insolemment qu'on le mandait au Rocher du Conseil, il se mit à rire jusqu'à ce que Tabaqui s'enfuît. Et Mowgli se rendit au Conseil, toujours riant.

Akela le Solitaire se tenait couché à côté de sa pierre pour montrer que sa succession était ouverte, et Shere Khan, avec sa suite de loups nourris de restes, se promenait de long en large, objet de visibles flatteries. Bagheera vautrait son corps souple aux côtés de Mowgli, et l'enfant serrait le pot de braise entre ses genoux. Lorsqu'ils furent tous rassemblés, Shere Khan prit la parole — ce qu'il n'aurait jamais osé faire aux beaux jours d'Akela.

« Il n'a pas le droit, murmura Bagheera. Dis-le. C'est un fils de chien. Il aura peur. »

Mowgli sauta sur ses pieds.

« Peuple Libre, s'écria-t-il, Shere Khan est-il donc notre chef?... Qu'est-ce qu'un tigre peut avoir à faire avec la direction du clan?

— A cause de la succession ouverte, et comme on m'avait prié de parler... commença Shere Khan.

— Qui t'en avait prié? fit Mowgli. Sommes-nous tous des chacals pour flagorner ce boucher? La direction du clan regarde le clan seul. »

Il y eut des hurlements :

« Silence, toi, petit d'homme!

— Laissez-le parler. Il a gardé notre Loi! »

Et, à la fin, les anciens du clan tonnèrent :

« Laissez parler le Loup Mort! »

Lorsqu'un chef de clan a manqué sa proie, on l'appelle le « Loup Mort » pour le temps qui lui reste à vivre, et ce n'est guère.

Akela péniblement souleva sa vieille tête :

« Peuple Libre, et vous aussi, chacals de Shere Khan, pendant douze saisons je vous ai conduits à la chasse et vous en ai ramenés, et, pendant tout ce temps, nul de vous n'a été pris au piège ni estropié. Je viens de manquer ma proie. Vous savez comment on a ourdi cette intrigue. Vous savez comment vous m'avez mené à un chevreuil non forcé, pour montrer ma faiblesse. Ce fut habilement fait. Vous avez maintenant le droit de me tuer sur le Rocher du

Conseil. C'est pourquoi je demande : Qui vient achever le Solitaire? Car c'est mon droit, de par la Loi de la Jungle, que vous veniez un par un. »

Il y eut un long silence : aucun loup ne se souciait d'un duel à mort avec le Solitaire. Alors Shere Khan rugit :

« Bah! qu'avons-nous à faire avec ce vieil édenté? Il est condamné à mort! C'est le petit d'homme qui a vécu trop longtemps. Peuple Libre, il fut ma proie dès le commencement. Donnez-le-moi. J'en ai assez de cette dérision d'homme-loup. Il a troublé la jungle pendant dix saisons. Donnez-moi le petit d'homme, ou bien je chasserai toujours par ici et ne vous laisserai pas un os. C'est un homme, un enfant d'homme, et, dans la moelle de mes os, je le hais! »

Alors, plus de la moitié du clan hurla :

« Un homme! Un homme ! Qu'est-ce qu'un homme peut avoir à faire avec nous? Qu'il s'en aille avec ses pareils!

— C'est cela! Pour tourner contre nous tout le peuple des villages? vociféra Shere Khan. Non, non, donnez-le-moi. C'est un homme, et nul de nous ne peut le fixer dans les yeux. »

Akela dressa de nouveau la tête et dit :

« Il a partagé notre curée. Il a dormi avec nous. Il a rabattu le gibier pour nous. Il n'a pas enfreint un seul mot de la Loi de la Jungle!

— Et moi, je l'ai payé le prix d'un taureau, lorsqu'il fut accepté : un taureau, c'est peu de chose; mais l'honneur de Bagheera vaut peut-être une bataille! dit Bagheera de sa voix la plus onctueuse.

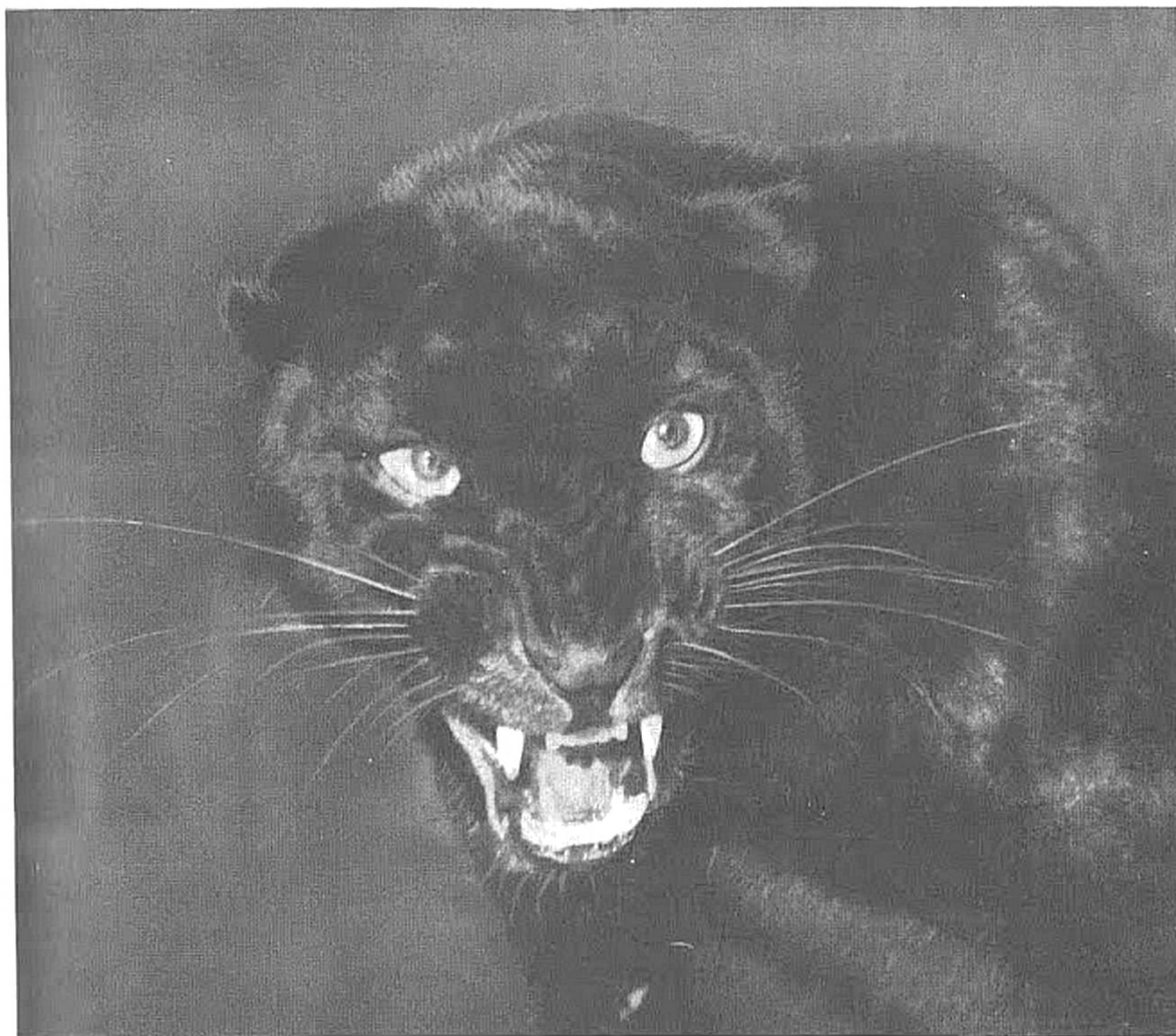
— Un taureau payé voilà dix ans! grogna l'assemblée. Que nous importent des os qui ont dix ans!

— Et un serment? fit Bagheera en relevant sa lèvre sur ses dents blanches. Ah! on fait bien de vous nommer le Peuple Libre!

— Nul petit d'homme ne doit courir avec le Peuple de la Jungle! rugit Shere Khan. Donnez-le-moi!

— Il est notre frère en tout, sauf par le sang, poursuivit Akela; et vous le tueriez ici!... En vérité, j'ai vécu trop longtemps. Quelques-uns d'entre vous sont des mangeurs de bétail, et j'ai entendu dire que d'autres, suivant les leçons de Shere Khan, vont par la nuit noire enlever des enfants aux seuils des villages. Donc je sais que vous êtes lâches, et c'est à des lâches que je parle. Il est certain que je dois mourir, et ma vie ne vaut plus grand-chose; autrement, je l'offrirais pour celle du petit d'homme. Mais, afin de sauver l'honneur du clan... presque rien, apparemment, qu'à force de vivre sans chef vous avez oublié... je m'engage, si vous laissez le petit d'homme retourner chez les siens, à ne pas montrer une dent lorsque le moment sera venu pour moi de mourir. Je mourrai sans me défendre. Je ne puis faire plus; mais, si vous consentez, je puis vous épargner la honte de tuer un frère auquel on ne saurait reprocher aucun tort... un frère qui fut réclamé, acheté, pour être admis dans le clan, suivant la Loi de la Jungle.

— C'est un homme!... un homme!... un homme! » gronda l'assemblée



Panthère noire. (Phot. Lucien Rollet.)

Et la plupart des loups firent mine de se grouper autour de Shere Khan, dont la queue se mit à fouailler les flancs.

« A présent, l'affaire est en tes mains ! » dit Bagheera à Mowgli. Nous autres, nous ne pouvons plus rien que nous battre.

Mowgli se leva, le pot de braise dans les mains. Puis il s'étira et bâilla au nez du Conseil ; mais il était plein de rage et de chagrin, car, en loups qu'ils étaient, ils ne lui avaient jamais dit combien ils le haïssaient.

« Écoutez ! Il n'y a pas besoin de crier comme des chiens. Vous m'avez dit trop souvent, cette nuit, que je suis un homme (et cependant je serais resté un loup, avec vous, jusqu'à la fin de ma vie) ; je sens la vérité de vos paroles. Aussi, je ne vous appelle plus mes frères, mais *sag* (chiens), comme vous appelleraient un homme... Ce que vous ferez, et ce que vous ne ferez pas, ce n'est pas à vous de le dire. C'est moi que cela regarde ; et afin que nous puissions tirer

la chose au clair, moi, l'homme, j'ai apporté ici un peu de la Fleur Rouge que vous, chiens, vous craignez. »

Il jeta le pot sur le sol, et quelques charbons rouges allumèrent une touffe de mousse sèche qui flamba, tandis que tout le Conseil reculait de terreur devant les sauts de la flamme.

Mowgli enfonça la branche morte dans le feu jusqu'à ce qu'il vît des brindilles se tordre et crépiter, puis il la fit tourner au-dessus de sa tête au milieu des loups qui rampaient de terreur.

« Tu es le maître ! fit Bagheera à voix basse. Sauve Akela de la mort. Il a toujours été ton ami. »

Akela, le vieux loup farouche, qui n'avait jamais imploré de merci dans sa vie, jeta un regard suppliant à Mowgli, debout auprès de lui, tout nu, sa longue chevelure noire flottant sur ses épaules, dans la lumière de la branche flamboyante qui faisait danser et vaciller les ombres.

« Bien ! dit Mowgli, en promenant avec lenteur un regard circulaire. Je vois que vous êtes des chiens. Je vous quitte pour retourner à mes pareils... si vraiment ils sont mes pareils... La Jungle m'est fermée, je dois oublier votre langue et votre compagnie ; mais je serai plus miséricordieux que vous : parce que j'ai été votre frère en tout, sauf par le sang, je promets, lorsque je serai un homme parmi les hommes, de ne pas vous trahir auprès d'eux comme vous m'avez trahi. »

Il donna un coup de pied dans le feu, et les étincelles volèrent.

« Il n'y aura point de guerre entre aucun de nous dans le clan. Mais il y a une dette qu'il me faut payer avant de partir. »

Il marcha à grands pas vers l'endroit où Shere Khan couché clignait de l'œil stupidement aux flammes, et le prit, par la touffe de poils, sous le menton. Bagheera suivait, en cas d'accident.

« Debout, chien ! cria Mowgli. Debout quand un homme parle, ou je mets le feu à ta robe ! »

Les oreilles de Shere Khan s'aplatirent sur sa tête, et il ferma les yeux, car la branche flamboyante était tout près de lui.

« Cet égorgeur de bétail a dit qu'il me tuerait en plein conseil, parce qu'il ne m'avait pas tué quand j'étais petit. Voici... et voilà... comment nous, les hommes, nous battons les chiens. Remue seulement une moustache, Lungri, et je t'enfonce la Fleur Rouge dans la gorge ! »

Il frappa Shere Khan de sa branche sur la tête, tandis que le tigre geignait et pleurnichait en une agonie d'épouvante.

« Peuh ! chat de jungle roussi, va-t'en, maintenant, mais souviens-toi de mes paroles : la première fois que je reviendrai au Rocher du Conseil, comme il sied que vienne un homme, ce sera coiffé de la peau de Shere Khan. Quant au reste, Akela est libre de vivre comme il lui plaît. Vous ne le tuerez pas, parce que je le défends. J'ai idée, d'ailleurs, que vous n'allez pas rester ici plus long

temps, à laisser pendre vos langues comme si vous étiez quelqu'un, au lieu d'être des chiens que je chasse... ainsi... Allez! »

Le feu brûlait furieusement au bout de la branche, et Mowgli frappait de droite et de gauche autour du cercle, et les loups s'enfuyaient en hurlant sous les étincelles qui brûlaient leur fourrure. A la fin, il ne resta plus que le vieil Akela, Bagheera et peut-être dix loups qui avaient pris le parti de Mowgli. Alors, Mowgli commença de sentir quelque chose de douloureux au fond de lui-même, quelque chose qu'il ne se rappelait pas avoir jamais senti jusqu'à ce jour; il reprit haleine et sanglota, et les larmes coulèrent sur son visage.

« Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est? dit-il. Je n'ai pas envie de quitter la Jungle... et je ne sais pas ce que j'ai. Vais-je mourir, Bagheera? »

— Non, petit frère. Ce ne sont que des larmes, comme il arrive aux hommes, dit Bagheera. Maintenant, je vois que tu es un homme, et non plus un petit d'homme. Oui, la Jungle t'est bien fermée désormais... Laisse-les couler, Mowgli. Ce sont seulement des larmes. »

Alors Mowgli s'assit et pleura comme si son cœur allait se briser; il n'avait jamais pleuré auparavant, de toute sa vie.

« A présent, dit-il, je vais aller vers les hommes. Mais d'abord il faut que je dise adieu à ma mère. »

Et il se rendit à la caverne où elle habitait avec père Loup, et il pleura dans sa fourrure, tandis que les autres petits hurlaient misérablement.

« Vous ne m'oublierez pas, dit Mowgli.

— Jamais, tant que nous pourrons suivre une piste! dirent les petits. Viens au pied de la colline quand tu seras un homme, et nous te parlerons; et nous viendrons dans les labours pour jouer avec toi la nuit.

— Reviens bientôt! dit père Loup. O sage petite grenouille; reviens-nous bientôt, car nous sommes vieux, ta mère et moi.

— Reviens bientôt! dit mère Louve, mon petit tout nu; car, écoute, enfant de l'homme, je t'aimais plus que je n'ai jamais aimé les miens.

— Je reviendrai sûrement, dit Mowgli; et quand je reviendrai, ce sera pour étaler la peau de Shere Khan sur le Rocher du Conseil. Ne m'oubliez pas! Dites-leur, dans la Jungle, de ne jamais m'oublier! »

L'aurore commençait à poindre quand Mowgli descendit la colline tout seul, en route vers ces êtres mystérieux qu'on appelle les hommes.

(Mowgli sera adopté par les hommes, qui le banniront ensuite. Il tuera Shere Khan et retournera parmi les bêtes sauvages pour vivre en homme libre.)

RUDYARD KIPLING (1865-1936),
écrivain anglais,
le Livre de la jungle,
traduction FABULET et D'HUMIÈRES
(Mercure de France).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Pourquoi Mowgli pleure-t-il?
- 2 — En les comparant à des êtres humains, dites quels sont les qualités ou les défauts de chacun des principaux animaux de cette scène.
- 3 — Mowgli raconte aux hommes comment il a été recueilli et élevé par des loups : écrivez le résumé de ce récit.

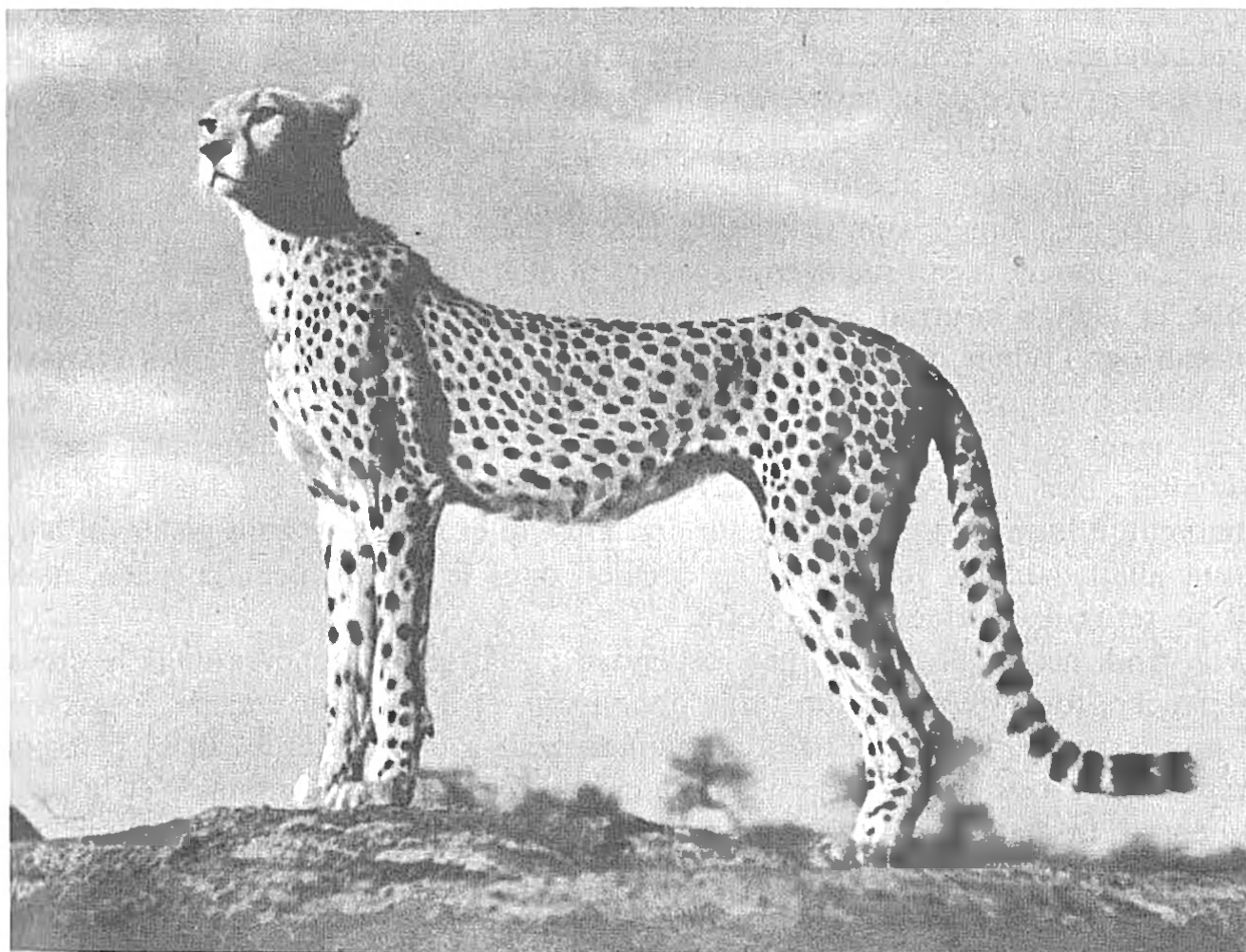
DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *le feu*).

- 1 — La découverte du feu par l'homme.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 40, 55, et S. B. T., n^o 26. — *Les Hommes préhistoriques* (coll. « Joie de connaître », Bourrelier). — *Feux et flammes* (coll. « l'Homme et son aventure », Édicope, diff. Hachette). — *Histoire du feu* (coll. « la Récréation », l'Accueil). — Lisez aussi le roman de J.-H. ROSNY : *la Guerre du feu* (coll. « la Comète », Gedalge).
- 2 — L'importance du feu.
Consultez : l'*Encyclopédie pour la jeunesse* (Larousse), tome II, p. 359 à 372.

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *les animaux sauvages*).

R. KIPLING, *Histoires comme ça* (coll. « la Mouette », Delagrave). — A. DEMAISON, *le Livre des bêtes qu'on appelle sauvages* (coll. « Bibl. des Belles Œuvres », Delagrave). — J. E. CHIPPERFIELD, *Greeka, l'aigle des Hébrides* (coll. « Junior », Nathan). — R. M. BALLANTYNE, *Au péril de la jungle* (coll. « le Rameau vert », Casterman). — *Le Roman de Renart* (coll. « les Belles Étrennes », Delagrave). — *Cent vingt Histoires de bêtes* (coll. « Trésor des jeunes », Gründ). — GREY OWL, *Ambassadeur des bêtes* (coll. « Bibl. de l'Amitié »).

DISQUE : *la Guerre du feu* (« Encyclopédie sonore », Hachette, 33 tr, 25 cm, n^o 270 E 840).



Guépard. (Phot. Rowland Ward.)

CHEITAN

Abdi, un jeune berger noir, vit en Somalie, dans une contrée avoisinant la mer Rouge. Il vient de capturer un petit guépard; mais la grand-mère de l'enfant voudrait vendre l'animal à M. Clark, un Anglais qui pratique le commerce des bêtes sauvages. Abdi décide alors d'élever son protégé en cachette.

Il s'en alla vers le ravin des singes... Là, il savait un creux de roche où il pourrait cacher son nourrisson. Le lieu s'y prêtait admirablement car nul ne songeait à aller voir ce qui se passait en haut de ces rochers difficilement accessibles...

Le petit guépard s'était déjà habitué à l'enfant et commençait à subir ses caresses sans trop de terreur. Abdi le laissa donc couché sur un lit de feuilles et ferma l'entrée de la cavité par une grosse pierre.

Quand il eut rejoint son troupeau, il prit une chèvre, qu'il savait fort douce, et qu'il avait même une fois tétée en cachette; il l'attacha à une liane en guise de corde et l'amena vers le repaire de son guépard.

Le premier essai fut décourageant! Si elle n'eût pas été attachée, je crois que la chèvre courrait encore; elle se débattit désespérément, révoltée sans doute par l'odeur du petit fauve; celui-ci, encore tout effarouché des extraordinaires aventures par lesquelles débutait son existence, ne manifesta pas moins de terreur à l'approche de cette nourrice qu'il n'était pas encore en âge de dévorer; bref il ne voulut rien savoir, malgré tous les efforts d'Abdi qui était parvenu à lui mettre un des pis sur son museau et faisait en vain gicler du lait; tout allait dans les yeux, dans les oreilles, dans le nez du petit guépard, mais il se refusait obstinément à boire.

Abdi ne se découragea pas, cependant; il attacha la chèvre dans le creux de roche, tout à côté de son futur nourrisson, et il passa la journée à caresser l'un et l'autre. Le soir, l'habitude commençait à être prise, les deux bêtes se regardaient avec moins de frayeur; la chèvre recommença à ruminer et le petit guépard fit entendre son premier ronron, douillettement pelotonné sur les genoux d'Abdi.

... Avant de rentrer, l'enfant mura consciencieusement sa cachette dans laquelle, bien entendu, il laissa la chèvre après l'avoir pourvue d'une grosse brassée d'herbe...

Abdi ne dormit pas de la nuit... Aussitôt le premier chant du coq, il se sauva vers ses rochers.

Il vit de loin la pierre servant de fermeture telle qu'il l'avait placée [la veille] et, tout en montant, il entendait les bêlements de la chèvre qui, sans doute, ne comprenait rien à cette claustration.

Rien d'extraordinaire ne s'était passé; les deux bêtes étaient maintenant habituées l'une à l'autre; cette fois le petit félin ne fit pas de façon pour prendre la mamelle du ruminant; la chèvre, d'ailleurs, avait le pis gonflé de lait et se laissa faire avec défiance d'abord, puis céda avec complaisance.

Quand le petit guépard fut repu, caressé doucement par la chaleur du soleil matinal, il se trouva si bien qu'il voulut jouer avec la petite queue de la chèvre qui frétillait d'impatience; mais ces familiarités étaient encore un peu prématurées pour une connaissance aussi récente. Abdi lui donna un morceau de chiffon qui suffit à l'amuser et l'enferma à nouveau, tout seul cette fois, emmenant avec lui la nourrice, de crainte que de nouvelles facéties, mal interprétées, ne se terminassent par des coups de cornes...

Les mois passèrent sans que nul soupçonnât où Abdi passait presque toutes ses journées. Il vivait pour ainsi dire en compagnie de son guépard; la chèvre l'avait adopté, et rien n'était plus curieux que cet étrange couple dormant côte

à côte. Le petit guépard était maintenant plus gros qu'elle; c'était un mâle, et il répondait déjà au nom que l'enfant lui avait donné : Cheitan, ce qui veut dire « diable ».

Abdi s'ingéniait à lui prendre au piège des oiseaux vivants... Bientôt Cheitan le suivit dans ses chasses et essaya de poursuivre le gibier; il saisissait, à la manière des chiens, celui que son maître parvenait à blesser et le lui rapportait.

Ayant été élevé par une chèvre, il n'aurait pas eu l'idée de convoiter les bêtes des troupeaux, n'imaginant pas qu'elles se puissent manger.

Il était arrivé maintenant à son plein développement; cependant, Abdi continuait à l'enfermer chaque soir dans son trou; cette précaution ne semblait pas lui convenir, car il aurait préféré suivre son petit ami, par amitié probablement, mais surtout par ce goût des promenades nocturnes commun à tous les fauves.

Un soir, aussitôt l'enfant parti, il renversa la lourde muraille et se précipita à sa suite. Il le rejoignit au moment où il entra dans la zériba du petit village où les troupeaux étaient déjà réunis. On peut imaginer quel émoi causa l'apparition de ce grand fauve et quelle fut la stupeur quand on le vit bondir sur Abdi et le couvrir de caresses folles comme un chien qui retrouve son maître!...

Les femmes en poussant des cris stridents s'enfermèrent dans les cases et le troupeau affolé bondit de tous côtés, brisant la zériba et fuyant dans la brousse!...

Pour mettre fin à cette panique, Abdi dut lui aussi prendre la fuite suivi de son guépard...

Enfin, peu à peu, le calme se rétablit. Abdi revint avec Cheitan, attaché cette fois...

Le lendemain, il y eut d'interminables palabres coupées de violentes discussions; mais l'enfant fut intraitable; il préférait quitter le pays plutôt que de se séparer de son guépard, surtout pour le vendre comme le voulait sa grand-mère...

Cheitan passait maintenant toutes ses nuits dehors et, le matin, rentrait de lui-même au gîte, où probablement il croyait être né...

(Mais, pendant une absence d'Abdi, éloigné chez des parents, Baro, un Soudanais au service de M. Clark, réussit à capturer le guépard. Dès son retour, l'enfant part à la recherche de Cheitan.)

Abdi avait marché toute la nuit et, sans arrêt, il avait continué jusqu'à ce que le soleil approchât du zénith. Il n'avait pas pris le temps d'emporter la moindre nourriture; seule, une petite peau de bouc pleine d'eau, pendue au bout de son fusil, lui avait permis d'affronter la chaleur de cette fin de matinée déjà torride, dans les régions basses où il était parvenu.

Cependant, la fatigue et la faim vinrent à bout de son énergie et par moment, la tête lui tournait. Dans le lit desséché d'une rivière, il s'étendit sur le sable...

Il s'endormit presque aussitôt, et la nuit l'aurait surpris sans les beuglements d'une file de chameaux rentrant du pâturage.

Il les suivit dans l'espoir de trouver leur berger et de se procurer un peu de nourriture; il ne tarda pas, en effet, à apercevoir la zériba d'épines derrière laquelle se devinaient les dômes bruns des huttes nomades. C'étaient précisément des Somalis de sa tribu; ils furent fort impressionnés par le fusil qu'il portait; un tel équipement révélait un fils de famille riche...

Il trouva donc là du lait et même de la viande séchée conservée dans le beurre, après quoi il n'eut qu'à laisser bavarder ses hôtes pour apprendre que la veille un chameau était passé, transportant une énorme caisse où rugissait un fauve; il était conduit par le Soudanais de Berbéra, que ces bédouins connaissaient bien pour lui avoir souvent indiqué les tanières ou les gîtes des diverses bêtes qu'il faisait métier de capturer.

Ces renseignements confirmèrent en tous points les prévisions d'Abdi. Stimulé par cette certitude, il repartit dans la nuit même pour être à Berbéra avant les heures chaudes.

Dès que le jour parut, il aperçut au loin la grande ligne de l'horizon, la mer, dont le bleu se devinait déjà.

Encore deux heures et il serait arrivé; il allait enfin savoir! mais il réfléchit que son fusil risquait d'attirer l'attention et de créer des difficultés avec les autorités anglaises... Il préféra donc cacher son arme avant d'arriver dans les régions trop fréquentées. Il choisit une place propice où il dissimula sous des pierres le fusil, les cartouches et sa guerba d'eau qui le gênait; après avoir soigneusement repéré la place, il repartit vers la ville...

Le long de la plage, vers l'Est, très à l'écart, il vit les établissements de M. Clark.

Il arriva derrière le mur d'enceinte et s'arrêta pour écouter la rumeur confuse des bêtes captives. Tous les cris s'y mêlaient : jappements, hurlements, gloussements; on distribuait sans doute en ce moment la nourriture. Une odeur lourde de fauves et de fumier empestait la brise de mer.

Abdi fut tenté de grimper pour regarder à l'intérieur de l'enceinte, mais il n'osa pas, de crainte de se trahir. Comment faire pour découvrir Cheitan dans cette prison?... Le mieux était de s'éloigner et de se cacher pour observer un peu les alentours de la porte qui s'ouvrait du côté de la mer...

Il s'étendit au sommet d'une petite dune, bien caché par des buissons bas et touffus; de là, il pouvait observer ce qui se passait à l'entrée de la ménagerie.

Des coolies, en ce moment, entraient et sortaient, charriant de l'eau de mer, probablement pour les nettoyages; enfin il reconnut Baro, au moment où il le vit sortir sur sa mule, vêtu d'un costume élégant et suivi de deux serviteurs. Une pareille toilette, à une heure aussi matinale, surprit Abdi; mais quand il aperçut la fumée d'un vapeur à l'horizon, il comprit que le Soudanais allait au débarcadère attendre son patron M. Clark.

Allait-on emporter si tôt son Cheitan? Il frémit à cette pensée. Certain

maintenant de ne rencontrer personne qui le puisse reconnaître, il alla résolument vers la porte, décidé à entrer; mais on venait de la fermer...

Cependant, par les planches mal jointes, il put voir assez bien l'intérieur de la cour.

Les cages, comme des alvéoles, tenaient toute la longueur du mur en face... Un Somali jetait des seaux d'eau dans chacune d'elles; tout à coup, comme il arrivait devant la dernière, une patte surgit et faillit le happer. L'homme invectiva en somali l'auteur de cette agression et, à travers les barreaux, chercha à le frapper avec la pointe d'une perche. Des rugissements de rage accueillirent ce traitement brutal, et tout à coup la barre de bois se trouva immobilisée, saisie par la mâchoire de l'animal.

Le Somali tira de toutes ses forces pour la dégager et amena tout contre la grille la tête d'un grand guépard; c'était Cheitan! A cette vue, Abdi, dans un cri de joie, appela son ami, avant d'avoir réfléchi à l'imprudence de se trahir. Au son de la voix et à l'appel de son nom, le guépard lâcha prise, oubliant son démêlé avec le gardien; il se dressa contre la porte de sa cage, miaulant une sorte de clameur joyeuse...

Abdi dut aussitôt s'enfuir pour n'être pas surpris par le Somali qui accourait vers la porte voir qui avait crié ainsi. L'enfant disparut prestement en contournant l'enceinte et fila dans les salicornes.

Il en savait assez maintenant puisqu'il avait vu la place de la cage.

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Abdi aime son petit guépard : notez tous les soins qu'il prodigue à son protégé.
- 2 — L'enfant part-il au hasard à la recherche de Cheitan? N'a-t-il pas quelques soupçons sur l'identité des ravisseurs du guépard? Quelle phrase le prouve?
- 3 — Racontez dans quelle circonstance Abdi retrouve Cheitan.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *la capture des bêtes sauvages*).

Quels sont les différents moyens de capturer les bêtes sauvages? Consultez : *la Chasse* (coll. « Vie active », Larousse), p. 365 à 442. — G. M. DURRELL, *Captures dans la jungle* (coll. « Fauves et Jungles », Magnard). — J. DELMONT, *la Capture des grands fauves* (Plon). — G. TRIAL, *Dix Ans de chasse au Gabon* (Crépin-Leblond). — T. BURNAND, *150 Aventures de chasse et de pêche* (coll. « Trésor des jeunes », Gründ).

LIVRES CONSEILLÉS : (thème : *les animaux sauvages*).

R. GUILLOT, *Sirga, la lionne* (coll. « Fauves et Jungles », Magnard). — H. GRIFFITH, *Tim et son puma* (coll. « Junior », Nathan). — J. KESSEL, *le Lion* (coll. « Album illustré », Gallimard). — R. GUILLOT, *les Eléphants de Sargabal* (coll. « Aventure et Jeunesse », Delagrave). — J. W. LIPPINCOTT, *Plumes noires* (coll. « Heures joyeuses », Bibl. de l'Amitié, diff. Hatier).

CHEITAN (*Fin*)

La nuit, enfin, se décida à venir; jamais journée n'avait paru si longue à l'enfant. Il revint derrière l'enceinte et, sans danger d'être aperçu, grâce à l'obscurité, il grimpa sur le mur et se laissa glisser à l'intérieur de la cour.

Il rampa jusqu'à la cage où il avait vu Cheitan, et, tout doucement, se mit à l'appeler par un murmure qui ne devait être entendu que du fond de la cage; la bête bondit aussitôt ayant reconnu la voix familière et, à travers les barreaux, lécha son petit ami en poussant des gémissements joyeux. L'enfant cherchait à le faire taire en lui prenant le museau dans ses mains, mais rien n'y fit tant la joie débordait! Le guépard se roula voluptueusement sur le dos, faisant retentir un ronron sonore dans l'attente de la caresse coutumière.

Mais Abdi ne s'attardait pas, ce soir, à la douceur de ces jeux puérils : il travaillait fébrilement à ouvrir le verrou qui était très dur, étant fort rouillé; il grinça deux ou trois fois avec un bruit désagréable et perçant.

Tout à coup la lumière brilla chez M. Clark! Abdi resta sans souffle; mais ce ne fut qu'un instant; l'Anglais, sans doute, avait simplement allumé sa pipe; donc il ne dormait pas et, dans ces conditions, la prudence s'imposait plus que jamais. Cependant, il fallait en finir!

L'enfant reprit alors le mouvement de son verrou, très lentement, pour éviter le grincement de tout à l'heure. Enfin le fer se dégagea; la porte restait encore fermée, mais la moindre poussée maintenant pouvait l'ouvrir.

Avant de tirer le battant, pour libérer son ami, Abdi jeta un regard circospect dans la cour... Il vit alors une silhouette d'homme sortir d'un appartement adossé au bungalow de M. Clark; elle se dirigeait vers les cages... Sans doute tous ces bruits insolites, les cris de Cheitan et le grincement du verrou avaient attiré l'attention du gardien.

Pas une seconde à perdre, il fallait fuir, quitte à revenir un peu plus tard puisque le principal était fait. Il s'élança sur le toit de la cage d'où il pouvait aisément franchir le mur; mais dans cette escalade il fut parfaitement visible et

d'autant mieux que le bruit de ses pas sur la tôle éveilla l'attention; aussitôt le veilleur s'élança en criant :

— Min anta? (Qui est là?)

Mais Abdi était dehors, de l'autre côté de l'enceinte.

Au moment où ses pieds touchèrent le sol, des rugissements suivis de cris humains retentirent à l'intérieur. Il reconnut la voix de Cheitan quand il devenait féroce!...

L'animal s'était élancé contre la porte au moment où Abdi sauta sur le toit; elle céda aussitôt et il se trouva face à face avec Baro, l'homme exécré qui l'avait capturé! Avant qu'il n'ait eu le temps de comprendre ce qui se passait, le guépard lui sauta à la gorge et l'étrangla; ivre de sang, il s'acharna sur lui...

Abdi ne pouvait plus remonter sur le mur qui était sans aspérités à cet endroit. Il comprit quel drame se passait devant la cage et appela Cheitan de toutes ses forces, mais la bête furieuse n'entendait plus. Tout à coup la voix impérieuse de l'Anglais le glaça d'effroi... deux coups de feu claquèrent!...

C'était fini, on lui tuait son ami... M. Clark toujours! L'homme néfaste... Mais au même instant, le grand corps du guépard bondit par-dessus le mur et vint rejoindre l'enfant. Il était plein de sang; mais était-ce le sien ou celui de sa victime? Le moment était mal choisi pour s'attarder à des constatations; l'animal pouvait courir, c'était le principal, et tous deux s'enfuirent dans la nuit, tandis que la ménagerie en révolution retentissait de cris, d'imprécations, d'appels, accompagnés du vacarme de tous les animaux affolés...

Après une course à perdre haleine, sous le coup de fouet de la terreur, Abdi constata que Cheitan le suivait avec peine en boitant de plus en plus; il galopait maintenant sur trois pattes et donnait des signes d'une extrême fatigue.

[Dès] qu'il s'arrêta, le guépard se laissa tomber, haletant, la langue pendante, comme un chien assoiffé. Sa gueule était sanguinolente, mais il était impossible de savoir d'où cela venait; il se mit sur le dos aussitôt qu'Abdi s'approcha, croyant qu'il voulait le caresser, et complaisamment se laissa faire, tandis que l'enfant cherchait ses blessures; il poussa un gémissement de douleur quand il lui prit la patte malade; une balle de revolver, après avoir traversé le muscle près de l'épaule, avait dû se loger quelque part dans le voisinage du poumon; un autre projectile avait labouré le train de derrière, mais cette blessure paraissait sans gravité; cependant, elle saignait beaucoup.

Abdi aurait voulu arriver à la place où il avait caché son fusil à cause de l'outre pleine d'eau qui s'y trouvait; elle lui était nécessaire pour désaltérer le blessé, mais quand il essaya de le faire relever, il ne put y parvenir, tant la douleur immobilisait la pauvre bête. Tant pis, il irait seul et viendrait vite lui apporter l'eau.

Après l'avoir caressé et embrassé sur le museau pour lui faire comprendre qu'il ne l'abandonnait pas, il partit dans la nuit; mais une minute après, le guépard le rejoignait, se traînant pour le suivre. Abdi comprit que l'animal

blessé ne voulait pas rester seul, comme si la présence de son maître l'eût protégé de la mort...

Abdi ralentit son allure... Heureusement la distance n'était plus bien grande, et bientôt ils arrivèrent à la place de la cachette, signalée par un grand mimosa. Tout à l'heure, ce bel arbre pourrait leur donner assez d'ombre et les protéger de l'ardeur du soleil. Entre deux buissons, [Abdi étala] toute l'herbe sèche qu'il put arracher aux alentours, et Cheitan s'y étendit.

Il réussit alors à le faire boire à même l'outre, tant il était altéré par la perte de son sang.

Le pauvre Cheitan, maintenant, léchait ses plaies, mais avec peine; l'effort qu'il avait fourni pour suivre son ami l'avait épuisé.

Tout à coup des bruits de voix firent sursauter les deux fugitifs. Cela venait d'en bas, dans la direction par où ils étaient arrivés. Sans aucun doute, on était à leur recherche! [Abdi] pensa alors aux traces de sang qui avaient dû jalonner leur route... Comment n'avait-il pas prévu cela!

Son parti fut bientôt pris, par impulsion comme toujours : il resterait près de Cheitan, et, si on venait pour les déloger, il le défendrait. N'avait-il pas son fusil et ses cartouches?... Il chargea son arme et attendit.

Entre les buissons où ils étaient blottis, on ne pouvait les apercevoir de la piste, mais, à travers le feuillage, Abdi pouvait en revanche observer ce qui s'y passait.

Bientôt un casque blanc émergea des broussailles... C'était M. Clark. Lui encore!... Ensuite venaient quatre askaris de la police, le fusil sur le bras comme des chasseurs en battue. La troupe passa d'abord, sans les voir, à moins de dix mètres de la cachette, et peut-être ne l'eût-elle pas découverte sans le grognement malencontreux de Cheitan qui sentait l'ennemi.

M. Clark s'élança aussitôt dans la direction et resta pétrifié devant ce qu'il découvrit : Abdi, le fusil en main, l'œil farouche, et le guépard à demi redressé, les oreilles rabattues, prêt à bondir, rassemblant ses dernières forces pour souffler sa fureur et effrayer l'adversaire.

Les résolutions d'Abdi tombèrent devant une apparition si brusque... M. Clark, à ce spectacle inattendu, ne put réprimer un sourire, et cette lueur de clémence acheva le désarroi de l'enfant; il jeta son fusil et saisit Cheitan par le cou comme s'il eût voulu s'unir à lui pour attendre le coup de grâce.

Il y avait dans le geste spontané de l'enfant et dans le regard de ces deux êtres aux abois tant de détresse et à la fois tant de courage que l'Anglais fut ému. Il arrêta d'un geste ceux qui arrivaient derrière lui, et dit d'une voix très douce en somali :

— N'aie pas peur, petit enfant, je ne veux pas lui faire de mal; je sais qu'il est à toi, et je ne viens pas te le prendre. Il faut seulement le soigner.

Mais approcher Cheitan était une autre histoire! Ses yeux, d'ordinaire si doux, lançaient des flammes mauvaises vers les quatre askaris massés curieusement derrière M. Clark. Celui-ci fit alors écarter les Somalis; puis, avec

sa patience de dresseur de bêtes et son art de leur parler, soutenu aussi par la présence d'Abdi, il finit par amadouer l'animal. Sans doute le guépard comprit-il que cet homme ne le menaçait pas, car au bout d'une heure de prudents travaux d'approche, il se laissa enfin examiner.

M. Clark avait fait des études vétérinaires et se fit tout de suite une opinion sur l'état du blessé; s'il parvenait à extraire la balle, il pourrait le sauver; mais il fallait pour cela le transporter à Berbéra.

Il rassura donc Abdi, qui pleurait déjà son ami. Il lui dit de rester là en attendant qu'on vienne le chercher. Que pouvait-il faire d'autre d'ailleurs? Les askaris avaient pris son fusil, et Cheitan, de plus en plus faible, ne pouvait se lever. La bête attachait sur lui ses grands yeux si doux où semblait s'exprimer un étonnement infini.

Vers le soir, M. Clark revint, en effet, avec des porteurs et une sorte de civière improvisée faite d'une longue caisse à laquelle on avait cloué deux chevrons en guise de brancards.

Il fut assez facile de charger le guépard dans cette étrange machine, soit que la faiblesse le rendît maintenant moins farouche, soit qu'il comprît le bien qu'on lui voulait... M. Clark prit alors Abdi par la main, d'un geste très paternel, et le cortège se mit en route vers Berbéra.

Pendant ce trajet, l'enfant raconta toute son histoire. Cette homme qu'il redoutait et haïssait hier, parce qu'il ne le comprenait pas, lui inspirait maintenant une pleine confiance, depuis qu'il l'avait senti pitoyable envers les bêtes...

Le guépard guérit assez vite. Comme s'il eût compris qu'il devait la vie à M. Clark, il lui marqua un profond attachement. De son côté, Abdi eût consenti de grand cœur à donner Cheitan à l'Anglais, mais celui-ci ne voulut pas l'incorporer à sa ménagerie.

On le laissa libre dans les jardins. Il vécut là de longues années, sans chercher jamais à quitter cet asile où rien ne le retenait par force.

Quant à Abdi, il ne voulut pas suivre M. Clark en Europe comme il le lui proposait.

(L'enfant préféra s'engager comme mousse sur un petit bateau naviguant sur la mer Rouge.)

HENRI DE MONFREID,
l'Enfant sauvage (Grasset éditeur).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Abdi retrouve Cheitan : comment l'animal témoigne-t-il son attachement à son petit maître?
- 2 — Que fait l'enfant pour sauver Cheitan lorsque le guépard est blessé?
- 3 — M. Clark a volontairement blessé Cheitan; pourquoi lui a-t-il ensuite sauvé la vie?
- 4 — En quelques lignes, imaginez une suite à cette histoire.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *la vie des bêtes sauvages capturées*).

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 88, 462. — F. SALTEN, *Bêtes captives* (Delachaux-Niestlé). — V. TCHAPLINA, *Mes amis à quatre pattes* (coll. « Mille Épisodes », la Farandole). — *Le Livre du zoo* (coll. « Nature et Beauté », Larousse). — A. COUTET, *la Vie du cirque* (coll. « Clefs de l'aventure », Arthaud). — Film fixe (couleurs) : *Une visite au Zoo* (Éditafilms, n^o 1857).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *les animaux sauvages*).

R. GUILLOT, *Sama, prince des éléphants* (coll. « Primevère », Bourrelier). — GREY OWL, *Sajo et ses castors* (coll. « Bibl. Nelson illustrée », Nelson). — V. BIANKI, *l'Elan solitaire* (coll. « Mille Épisodes », la Farandole). — R. GUILLOT, *Contes des mille et une bêtes* (coll. « Fantasia », Magnard). — J. E. CHIPPERFIELD, *Rollo, cerf d'Ecosse* (coll. « Spirale », G. P.). — A. DEMAISON, *Deux Histoires de bêtes qu'on dit sauvages* (coll. « Bibl. Nelson illustrée », Nelson).



Illustration de F. Flameng pour les Misérables. (Phot. Larousse.)

COSETTE

Cosette est une petite fille de huit ans. Elle a été laissée en nourrice, à la campagne, chez des cabaretiers infâmes : les Thénardier. Cosette est très malheureuse.

Un soir, la veille de Noël, elle doit aller chercher de l'eau dans un grand seau, très loin, au fond d'un bois. On lui a aussi donné une pièce de quinze sous pour l'achat d'un pain.

C'était à la source du bois du côté de Chelles que Cosette devait aller puiser de l'eau.

Tant qu'elle fut dans la ruelle du Boulanger et dans les environs de l'église, les boutiques illuminées éclairaient le chemin, mais bientôt la dernière lueur de la dernière baraque disparut. La pauvre enfant se trouva dans l'obscurité. Elle s'y enfonça. Seulement, comme une certaine émotion la gagnait, tout en marchant elle agitait le plus qu'elle pouvait l'anse du seau. Cela faisait un bruit qui lui tenait compagnie.

Plus elle cheminait, plus les ténèbres devenaient épaisses. Il n'y avait plus personne dans les rues... Tant qu'elle eut des maisons et même seulement des murs des deux côtés de son chemin, elle alla assez hardiment. De temps en temps, elle voyait le rayonnement d'une chandelle à travers la fente d'un volet; il y avait là des gens, cela la rassurait. Cependant, à mesure qu'elle avançait, sa marche se ralentissait comme machinalement. Quand elle eut passé l'angle de la dernière maison, Cosette s'arrêta. Aller au-delà de la dernière boutique, cela avait été difficile; aller plus loin que la dernière maison, cela devenait impossible. Elle posa le seau à terre, plongea sa main dans ses cheveux et se mit à se gratter lentement la tête, geste propre aux enfants terrifiés et indécis. Ce n'était plus Montfermeil, c'étaient les champs. L'espace noir et désert était devant elle. Elle regarda avec désespoir cette obscurité où il n'y avait plus personne, où il y avait des bêtes, où il y avait peut-être des revenants. Elle regarda bien, et elle entendit les bêtes qui marchaient dans l'herbe, et elle vit distinctement les revenants qui remuaient dans les arbres. Alors elle ressaisit le seau, la peur lui donna de l'audace. « Bah! dit-elle, je lui dirai qu'il n'y avait plus d'eau! » Et elle rentra résolument dans Montfermeil.

A peine eut-elle fait cent pas qu'elle s'arrêta encore et se remit à se gratter la tête. Maintenant, c'était la Thénardier qui lui apparaissait; la Thénardier hideuse avec sa bouche d'hyène et la colère flamboyante dans les yeux. L'enfant jeta un regard lamentable en avant et en arrière. Que faire? que devenir? où aller? Devant elle le spectre de la Thénardier; derrière elle tous les fantômes de la nuit et des bois. Ce fut devant la Thénardier qu'elle recula. Elle reprit le chemin de la source et se mit à courir. Elle sortit du village en courant, elle entra dans le bois en courant, ne regardant plus rien, n'écoutant plus rien. Elle n'arrêta sa course que lorsque la respiration lui manqua, mais elle n'interrompit point sa marche. Elle allait devant elle, éperdue.

Tout en courant, elle avait envie de pleurer.

Le frémissement nocturne de la forêt l'enveloppait tout entière. Elle ne pensait plus, elle ne voyait plus.

Il n'y avait que sept ou huit minutes de la lisière du bois à la source. Cosette connaissait le chemin pour l'avoir fait bien souvent le jour. Chose étrange, elle ne se perdit pas. Elle ne jetait cependant les yeux ni à droite ni à gauche, de crainte de voir des choses dans les branches et dans les broussailles. Elle arriva ainsi à la source...

Cosette ne prit pas le temps de respirer. Il faisait très noir, mais elle avait l'habitude de venir à cette fontaine. Elle chercha de la main gauche dans l'obscurité un jeune chêne incliné sur la source qui lui servait ordinairement de point d'appui, rencontra une branche, s'y suspendit, se pencha et plongea le seau dans l'eau. Elle était dans un moment si violent que ses forces étaient triplées. Pendant qu'elle était ainsi penchée, elle ne fit pas attention que la poche de son tablier se vidait dans la source. La pièce de quinze sous tomba dans l'eau. Cosette ne la vit ni ne l'entendit tomber. Elle retira le seau presque plein et le posa sur l'herbe.

Cela fait, elle s'aperçut qu'elle était épuisée de lassitude. Elle eût bien voulu repartir tout de suite; mais l'effort de remplir le seau avait été tel qu'il lui fut impossible de faire un pas. Elle fut bien forcée de s'asseoir. Elle se laissa tomber sur l'herbe et y demeura accroupie...

Elle sentit le froid à ses mains qu'elle avait mouillées en puisant de l'eau. Elle se leva. La peur lui était revenue, une peur naturelle et insurmontable. Elle n'eut plus qu'une pensée, s'enfuir; s'enfuir à toutes jambes, à travers bois, à travers champs, jusqu'aux maisons, jusqu'aux fenêtres, jusqu'aux chandelles allumées. Son regard tomba sur le seau qui était devant elle. Tel était l'effroi que lui inspirait la Thénardier qu'elle n'osa pas s'enfuir sans le seau d'eau. Elle saisit l'anse à deux mains. Elle eut de la peine à soulever le seau.

Elle fit une douzaine de pas, mais le seau était lourd, elle fut forcée de le reposer à terre. Elle respira un instant, puis elle enleva l'anse de nouveau, et se remit à marcher, cette fois un peu plus longtemps. Mais il fallut s'arrêter encore. Après quelques secondes de repos, elle repartit. Elle marchait penchée en avant, la tête baissée, comme une vieille; le poids du seau tendait et roidissait ses bras maigres; l'anse de fer achevait d'engourdir et de geler ses petites mains mouillées; de temps en temps elle était forcée de s'arrêter, et chaque fois qu'elle s'arrêtait l'eau froide qui débordait du seau tombait sur ses jambes nues.

Cela se passait au fond d'un bois, la nuit, en hiver, loin de tout regard humain; c'était une enfant de huit ans...

Elle soufflait avec une sorte de râlement douloureux; des sanglots lui seraient la gorge, mais elle n'osait pas pleurer, tant elle avait peur de la Thénardier, même loin. C'était son habitude de se figurer toujours que la Thénardier était là.

Cependant elle ne pouvait pas faire beaucoup de chemin de la sorte, et elle allait bien lentement. Elle pensait avec angoisse qu'il lui faudrait plus

d'une heure pour retourner ainsi à Montfermeil et que la Thénardier la battrait. Cette angoisse se mêlait à son épouvante d'être seule dans le bois la nuit. Elle était harassée de fatigue et n'était pas encore sortie de la forêt. Parvenue près d'un vieux châtaignier qu'elle connaissait, elle fit une dernière halte, puis elle rassembla toutes ses forces, reprit le seau et se remit à marcher courageusement. Cependant le pauvre petit être désespéré ne put s'empêcher de s'écrier :

« O mon Dieu ! mon Dieu ! »

En ce moment, elle sentit tout à coup que le seau ne pesait plus rien.

Une main, qui lui parut énorme, venait de saisir l'anse et la soulevait vigoureusement. Elle leva la tête. Une grande forme noire, droite et debout, marchait auprès d'elle dans l'obscurité. C'était un homme qui était arrivé derrière elle et qu'elle n'avait pas entendu venir. Cet homme, sans dire un mot, avait empoigné l'anse du seau qu'elle portait...

L'enfant n'eut pas peur...

L'homme lui adressa la parole. Il parlait d'une voix grave et presque basse.

« Mon enfant, c'est bien lourd pour vous ce que vous portez là. »

Cosette leva la tête et répondit :

« Oui, monsieur.

— Donnez, reprit l'homme. Je vais vous le porter. »

Cosette lâcha le seau. L'homme se mit à cheminer près d'elle.

« C'est très lourd en effet », dit-il entre ses dents.

Puis il ajouta :

« Petite, quel âge as-tu ?

— Huit ans, monsieur.

— Et viens-tu de loin comme cela ?

— De la source qui est dans le bois.

— Et est-ce loin où tu vas ?

— A un bon quart d'heure d'ici. »

L'homme resta un moment sans parler, puis il dit brusquement :

« Tu n'as donc pas de mère ?

— Je ne sais pas », répondit l'enfant.

Avant que l'homme eût eu le temps de reprendre la parole, elle ajouta :

« Je ne crois pas. Les autres en ont. Moi, je n'en ai pas. »

Et après un silence, elle reprit :

« Je crois que je n'en ai jamais eu. »

L'homme s'arrêta, il posa le seau à terre, se pencha et mit ses deux mains sur les deux épaules de l'enfant, faisant effort pour la regarder et voir son visage dans l'obscurité.

La figure maigre et chétive de Cosette se dessinait vaguement à la lueur livide du ciel.

« Comment t'appelles-tu ? dit l'homme.

— Cosette. »

L'homme eut comme une secousse électrique. Il la regarda encore, puis



Illustration de Geoffroy pour les Misérables. (Phot. Bulloz.)

il ôta ses mains de dessus les épaules de Cosette, saisit le seau et se remit à marcher.

Au bout d'un instant il demanda :

« Petite, où demeures-tu ? »

— A Montfermeil, si vous connaissez.

— C'est là que nous allons ?

— Oui, monsieur. »

Il fit encore une pause, puis recommença :

« Qui est-ce donc qui t'a envoyée à cette heure chercher de l'eau dans le bois ? »

— C'est M^{me} Thénardier. »

L'homme repartit d'un son de voix qu'il voulait s'efforcer de rendre indifférent, mais où il y avait pourtant un tremblement singulier :

« Qu'est-ce qu'elle fait, ta M^{me} Thénardier?

— C'est ma bourgeoise, dit l'enfant. Elle tient l'auberge.

— L'auberge? dit l'homme. Eh bien, je vais aller y loger cette nuit. Conduis-moi.

— Nous y allons », dit l'enfant.

L'homme marchait assez vite. Cosette le suivait sans peine. Elle ne sentait plus la fatigue. Elle sentait en elle quelque chose qui ressemblait à de l'espérance et à de la joie.

Quelques minutes s'écoulèrent. L'homme reprit :

« Est-ce qu'il n'y a pas de servante chez M^{me} Thénardier?

— Non, monsieur.

— Est-ce que tu es seule?

— Oui, monsieur. »

Il y eut encore une interruption. Cosette éleva la voix :

« C'est-à-dire il y a deux petites filles.

— Quelles petites filles?

— Ponine et Zelma. »

L'enfant simplifiait de la sorte les noms romanesques chers à la Thénardier.

« Qu'est-ce que c'est que Ponine et Zelma?

— Ce sont les demoiselles de M^{me} Thénardier.

— Et que font-elles, celles-là?

— Oh! dit l'enfant, elles ont de belles poupées, des choses où il y a de l'or, tout plein d'affaires. Elles jouent, elles s'amuse.

— Toute la journée?

— Oui, monsieur.

— Et toi?

— Moi, je travaille.

— Toute la journée?

— Oui, monsieur. »

Elle poursuivit après un intervalle de silence :

« Des fois, quand j'ai fini l'ouvrage et qu'on veut bien, je m'amuse aussi.

— Comment t'amuses-tu?

— Comme je peux. On me laisse. Mais je n'ai pas beaucoup de joujoux. Ponine et Zelma ne veulent pas que je joue avec leurs poupées. »

Ils atteignirent le village; Cosette guida l'étranger dans les rues. Il passèrent devant la boulangerie, mais Cosette ne songea pas au pain qu'elle devait rapporter. L'homme avait cessé de lui faire des questions et gardait maintenant un silence morne. Quand ils eurent laissé l'église derrière eux, l'homme, voyant toutes ces boutiques en plein vent, demanda à Cosette :

« C'est donc la foire ici?

— Non, monsieur, c'est Noël. »

Comme ils approchaient de l'auberge, Cosette lui toucha le bras timidement.

« Monsieur ?

— Quoi, mon enfant ?

— Nous voilà tout près de la maison.

— Eh bien ?

— Voulez-vous me laisser reprendre le seau à présent ?

— Pourquoi ?

— C'est que, si madame voit qu'on me l'a porté, elle me battra. »

L'homme lui remit le seau. Un instant après ils étaient à la porte de la gargote.

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — Quelles sont les différentes raisons qui expliquent la peur de Cosette ?
- 2 — Donnez un autre titre à cette lecture.
- 3 — D'après ce texte, dites en quelques lignes ce que vous savez de Cosette et de sa vie chez les Thénardier.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *la nuit et ses merveilles ; enfants du monde*).

- 1 — Pour une petite fille, la nuit est pleine de mystères et apporte toutes sortes de terreurs ; mais, pour vous, la nuit est un monde enchanté qu'il faut apprendre à connaître.

Consultez : A. GRANGEON, *Mon jardin, la nuit* (I. A. C.). — *Astronomie pour garçons et filles* (coll. « Grands Livres d'or », diff. Flammarion). — BOSIGER et FAUCHER, *les Oiseaux de la nuit* (coll. « le Montreur d'images », Flammarion). — « La Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 311, 367, et S. B. T., n^o 6.

- 2 — Enfants du monde : comparez vos conditions d'existence à celles d'autres enfants de France et du monde. (Cette étude se poursuivra avec les textes n^{os} 38 et 39.)

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 127, 137, 233, 293, 302-303, 416, 536. — *Vies d'enfants en France* (coll. « l'Encyclopédie scolaire illustrée », édit. C. E. L., tome 93-50).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *enfance*).

V. HUGO, *Cosette et Gavroche* (coll. « Spirale », G. P.). — A. FOURNIER, *le Grand Meaulnes* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — A. DAUDET, *Histoire d'un enfant* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — A. DHOTEL, *Le pays où l'on n'arrive jamais* (coll. « Ma Librairie », Mame).

DISQUES : (coll. « Encyclopédie sonore », Hachette, 33 tr, 17 cm) : *Cosette*, n^o 190 E 801. — *Gavroche*, n^o 190 E 802.

COSETTE (Suite)

L'homme qui a porté le seau de Cosette, c'est Jean Valjean. Il a connu, à Montreuil, la maman de la fillette, et, lorsqu'elle mourut, il lui a promis de protéger son enfant.

Cosette frappa. La porte s'ouvrit. La Thénardier parut, une chandelle à la main.

« Ah! c'est toi, petite gueuse! Dieu merci, tu y as mis le temps! Elle se sera amusée, la drôlesse!

— Madame, dit Cosette, toute tremblante, voilà un monsieur qui vient loger. »

La Thénardier remplaça bien vite sa mine bourrue par sa grimace aimable, et chercha avidement des yeux le nouveau venu.

« C'est monsieur? dit-elle.

— Oui, madame », répondit l'homme en portant la main à son chapeau.

Ce geste et l'inspection du costume et du bagage de l'étranger que la Thénardier passa en revue d'un coup d'œil firent évanouir la grimace aimable et reparaître la mine bourrue. Elle reprit sèchement :

« Entrez, bonhomme. »

Le « bonhomme » entra. La Thénardier lui jeta un second coup d'œil, examina particulièrement sa redingote qui était absolument râpée et son chapeau qui était un peu défoncé, et consulta d'un hochement de tête, d'un froncement de nez et d'un clignement d'yeux, son mari, lequel buvait avec des rouliers.

Alors la Thénardier s'écria :

« Ah! ça, brave homme, je suis bien fâchée, mais c'est que je n'ai plus de place.

— Mettez-moi où vous voudrez, dit l'homme, au grenier, à l'écurie. Je paierai comme si j'avais une chambre.

— Quarante sous.

— Quarante sous. Soit.

— A la bonne heure.

— Quarante sous! dit un roulier bas à la Thénardier, mais ce n'est que vingt sous.

— C'est quarante sous pour lui, répliqua la Thénardier du même ton. Je ne loge pas des pauvres à moins. »

Cependant l'homme, après avoir laissé sur un banc son paquet et son bâton, s'était assis à une table où Cosette s'était empressée de poser une bouteille de vin et un verre. Le marchand qui avait demandé le seau d'eau était allé lui-même le porter à son cheval. Cosette avait repris sa place sous la table de cuisine et son tricot.

L'homme, qui avait à peine trempé ses lèvres dans le verre de vin qu'il s'était versé, considérait l'enfant avec une attention étrange.

Cosette était laide. Heureuse, elle eût peut-être été jolie. Cosette était maigre et blême; elle avait près de huit ans, on lui en eût donné à peine six. Ses grands yeux enfoncés dans une sorte d'ombre profonde étaient presque éteints à force d'avoir pleuré. Ses mains étaient « perdues d'engelures ». Le feu qui l'éclairait en ce moment faisait saillir les angles de ses os et rendait sa maigreur affreusement visible. Comme elle grelottait toujours, elle avait pris l'habitude de serrer ses deux genoux l'un contre l'autre. Elle n'avait sur elle que de la toile trouée; pas un chiffon de laine. On voyait sa peau çà et là, et l'on y distinguait partout des taches bleues et noires qui indiquaient les endroits où la Thénardier l'avait touchée. Ses jambes nues étaient rouges et grêles. Le creux de ses clavicules était à faire pleurer. Toute la personne de cette enfant, son allure, son attitude, le son de sa voix, ses intervalles entre un mot et l'autre, son regard, son silence, son moindre geste exprimaient et traduisaient une seule idée : la crainte...

Cette crainte était telle qu'en arrivant toute mouillée comme elle était, Cosette n'avait pas osé s'aller sécher au feu et s'était remise silencieusement à son travail...

L'homme à la redingote jaune ne quittait pas Cosette des yeux. Tout à coup la Thénardier s'écria :

« A propos! et ce pain? »

Cosette, selon sa coutume, toutes les fois que la Thénardier élevait la voix, sortit bien vite de dessous la table.

Elle avait complètement oublié ce pain. Elle eut recours à l'expédient des enfants toujours effrayés. Elle mentit.

« Madame, le boulanger était fermé.

— Il fallait cogner.

— J'ai cogné, madame.

— Eh bien?

— Il n'a pas ouvert.

— Je saurai demain si c'est vrai, dit la Thénardier. En attendant, rends-moi la pièce de quinze sous. »

Cosette plongea sa main dans la poche de son tablier. La pièce de quinze sous n'y était plus.

« Ah! ça, dit la Thénardier, m'as-tu entendue? »

Cosette retourna sa poche, il n'y avait rien. Qu'est-ce que cet argent pouvait être devenu? La malheureuse petite ne trouva pas une parole. Elle était pétrifiée.

« Est-ce que tu l'as perdue, la pièce? râla la Thénardier, ou bien est-ce que tu veux me la voler? »

En même temps elle allongea le bras vers le martinet suspendu à la cheminée.

Ce geste redoutable rendit à Cosette la force de crier :

« Grâce! madame! madame! je ne le ferai plus. »

La Thénardier détacha le martinet.

Cependant l'homme à la redingote jaune avait fouillé dans le gousset de son gilet, sans qu'on eût remarqué ce mouvement. D'ailleurs les autres voyageurs buvaient ou jouaient aux cartes et ne faisaient attention à rien.

Cosette se pelotonnait avec angoisse dans l'angle de la cheminée, tâchant de ramasser et de dérober ses pauvres membres demi-nus. La Thénardier leva le bras.

« Pardon, madame, dit l'homme, mais tout à l'heure j'ai vu quelque chose qui est tombé de la poche du tablier de cette petite et qui a roulé. C'est peut-être cela. »

En même temps il se baissa et parut chercher à terre un instant.

« Justement. Voici », reprit-il en se relevant.

Et il tendit une pièce d'argent à la Thénardier.

« Oui, c'est cela », dit-elle.

Ce n'était pas cela, car c'était une pièce de vingt sous, mais la Thénardier y trouvait du bénéfice. Elle mit la pièce dans sa poche et se borna à jeter un regard farouche à l'enfant en disant :

« Que cela ne t'arrive plus, toujours! »

Cosette rentra dans ce que la Thénardier appelait sa « niche », et son grand œil, fixé sur le voyageur inconnu, commença à prendre une expression qu'il n'avait jamais eue. Ce n'était encore qu'un naïf étonnement, mais une sorte de confiance stupéfaite s'y mêlait.

« A propos, voulez-vous souper? » demanda la Thénardier au voyageur.

Il ne répondit pas. Il semblait songer profondément...

Cependant une porte s'était ouverte et Éponine et Azelma étaient entrées.

Elles vinrent s'asseoir au coin du feu. Elles avaient une poupée qu'elles tournaient et retournaient sur leurs genoux avec toutes sortes de gazouillements joyeux. De temps en temps, Cosette levait les yeux de son tricot et les regardait jouer d'un air lugubre. Éponine et Azelma ne regardaient pas Cosette. C'était pour elles comme le chien.

La poupée des sœurs Thénardier était très fanée et très vieille et toute cassée, mais elle n'en paraissait pas moins admirable à Cosette, qui de sa vie n'avait eu une poupée, *une vraie poupée*.

Tout à coup la Thénardier, qui continuait d'aller et de venir dans la salle, s'aperçut que Cosette avait des distractions et qu'au lieu de travailler elle s'occupait des petites qui jouaient.

« Ah! je t'y prends! cria-t-elle. C'est comme cela que tu travailles! Je vais te faire travailler à coups de martinet, moi. »

L'étranger, sans quitter sa chaise, se tourna vers la Thénardier.

« Madame, dit-il en souriant d'un air presque craintif, bah! laissez-la jouer! »

Elle repartit aigrement :

« Il faut qu'elle travaille, puisqu'elle mange. Je ne la nourris pas à rien faire.



*La poupée est le plus ancien des jouets. On a retrouvé des poupées datant de l'époque des pharaons et des grandes civilisations grecques ou romaines — qui devaient faire la joie des petites filles d'alors. Les premières poupées parlantes ou marchant seules datent de 1830 environ.
(Phot. Freuler.)*

— Qu'est-ce qu'elle fait donc? » reprit l'étranger de cette voix douce qui contrastait si étrangement avec ses habits de mendiant et ses épaules de portefaix.

La Thénardier daigna répondre :

« Des bas, s'il vous plaît. Des bas pour mes petites filles qui n'en ont pas, autant dire, et qui vont tout à l'heure pieds nus. »

L'homme regarda les pauvres pieds rouges de Cosette et continua :

« Quand aura-t-elle fini cette paire de bas? »

— Elle en a encore au moins pour trois ou quatre jours, la paresseuse.

— Et combien peut valoir cette paire de bas, quand elle sera faite? »

La Thénardier lui jeta un coup d'œil méprisant.

« Au moins trente sous.

— La donneriez-vous pour cinq francs? reprit l'homme.

— Il faudrait payer tout de suite, dit la Thénardier avec sa façon brève et péremptoire.

— J'achète cette paire de bas, répondit l'homme, et », ajouta-t-il en tirant de sa poche une pièce de cinq francs qu'il posa sur la table, « je la paie. »

Puis il se tourna vers Cosette.

« Maintenant ton travail est à moi. Joue, mon enfant. »

Cependant Cosette tremblait. Elle se risqua à demander :
« Madame, est-ce que c'est vrai? est-ce que je peux jouer?
— Joue! dit la Thénardier d'une voix terrible.
— Merci, madame », dit Cosette.

Et pendant que sa bouche remerciait la Thénardier, toute sa petite âme remerciait le voyageur...

Cosette avait laissé là son tricot, mais elle n'était pas sortie de sa place. Cosette bougeait toujours le moins possible. Elle avait pris dans une boîte, derrière elle, quelques vieux chiffons...

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Où Cosette a-t-elle perdu la pièce de quinze sous?
- 2 — Quelles sont les réponses de Cosette qui montrent qu'elle est malheureuse?
- 3 — Jean Valjean n'appartient *plus au mal mais au bien* : quels détails le prouvent?
- 4 — Donnez un autre titre à cette lecture.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *les jouets ; enfants du monde*).

- 1 — Fabriquez vous-mêmes quelques jouets.
Consultez : Documents pour la classe, n° 65 du 10-XII-1959 (S. E. V. P. E. N.). — A. ROY, *Jeux et loisirs de la jeunesse* (Larousse). — Les collections « Savoir Faire » (Éditions Sélection J. Jacobs) et « Vie active » (Bourrelier).
- 2 — L'histoire des jeux et des jouets.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n° 52. — *Histoire des jeux et jouets* (coll. « la Récréation », l'Accueil).
- 3 — Enfants du monde (suite de l'étude n° 37).
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), nos 66, 91, 94, 120, 144, 163, 177, 245-246, 504, 520. — H. REICH : *Enfants de tous les pays* (Édit. Elsevier). — Diapositives (couleurs) : *Enfants du monde antique* (coll. « Encyclopédie visuelle », Colin, n° CV 32-A 5/10; 32-P 10/10, 33-A 5/10).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *enfance*).

CH. BRONTË, *Jane Eyre* (coll. « Spirale », G. P.). — CH. DICKENS, *David Copperfield* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — CH. DICKENS, *Oliver Twist* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — E. DE AMICIS, *Grands Cœurs* (Delagrave). — E. KAESTNER, *Emile et les détectives* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette).

DISQUES : coll. « Enfance du monde » (Édit. Chant du monde, nombreux disques 33 tr).

COSETTE (Fin)

Cosette a admiré une jolie poupée à l'étalage du bazar situé en face de l'auberge. Mais la pauvre enfant sait bien que, cette année encore, se sera pour elle un Noël sans joie.

Tout à coup, Cosette s'interrompit. Elle venait de se retourner et d'apercevoir la poupée des petites Thénardier qu'elles avaient quittée et laissée à terre à quelques pas de la table de la cuisine.

Alors elle promena lentement ses yeux autour de la salle. La Thénardier parlait bas à son mari et comptait de la monnaie, Pönine et Zelma jouaient avec le chat, aucun regard n'était fixé sur elle. Elle sortit de dessous la table en rampant sur ses genoux et sur ses mains, puis se glissa vivement jusqu'à la poupée, et la saisit. Un instant après elle était à sa place, assise, immobile, tournée seulement de manière à faire de l'ombre sur la poupée qu'elle tenait dans ses bras. Ce bonheur de jouer avec une poupée était tellement rare pour elle qu'il avait toute la violence d'une volupté.

Personne ne l'avait vue, excepté le voyageur, qui mangeait lentement son maigre souper.

Cette joie dura près d'un quart d'heure.

Mais, quelque précaution que prit Cosette, elle ne s'apercevait pas qu'un des pieds de la poupée *passait* et que le feu de la cheminée l'éclairait très vivement. Ce pied rose et lumineux qui sortait de l'ombre frappa subitement le regard d'Azelmä qui dit à Éponine : « Tiens ! ma sœur ! »

Les deux petites filles s'arrêtèrent, stupéfaites. Cosette avait osé prendre la poupée !

Éponine se leva et, sans lâcher le chat, alla vers sa mère et se mit à la tirer par sa jupe.

« Mais laisse-moi, dit la mère. Qu'est-ce que tu me veux ? »

— Mère, dit l'enfant, regarde donc ! »

Et elle désignait du doigt Cosette.

Cosette, elle, tout entière aux extases de la possession, ne voyait et n'entendait plus rien.

La Thénardier cria d'une voix que l'indignation enrouait :

« Cosette ! »

Cosette tressaillit comme si la terre eût tremblé sous elle. Elle se retourna.

« Cosette ! » répéta la Thénardier.

Cosette prit la poupée et la posa doucement à terre. Alors, sans la quitter des yeux, elle joignit les mains, et, ce qui est effrayant à dire dans un enfant de cet âge, elle se les tordit ; puis, ce que n'avait pu lui arracher aucune des

émotions de la journée, ni la course dans le bois, ni la pesanteur du seau d'eau, ni la perte de l'argent, ni la vue du martinet, elle éclata en sanglots.

Cependant le voyageur s'était levé.

« Qu'est-ce donc? dit-il à la Thénardier.

— Vous ne voyez pas? dit la Thénardier en montrant du doigt le corps du délit qui gisait aux pieds de Cosette.

— Hé bien, quoi? reprit l'homme.

— Cette gueuse, répondit la Thénardier, s'est permis de toucher à la poupée des enfants!

— Tout ce bruit pour cela! dit l'homme. Eh bien, quand elle jouerait avec cette poupée?

— Elle y a touché avec ses mains sales! poursuivit la Thénardier, avec ses affreuses mains! »

Ici Cosette redoubla de sanglots.

« Te tairas-tu? » cria la Thénardier.

L'homme alla droit à la porte de la rue, l'ouvrit et sortit.

Dès qu'il fut sorti, la Thénardier profita de son absence pour allonger sous la table à Cosette un grand coup de pied qui fit jeter à l'enfant les hauts cris.

La porte se rouvrit, l'homme reparut, il portait dans ses deux mains la poupée fabuleuse que tous les marmots du village contemplaient depuis le matin, et il la posa devant Cosette en disant :

« Tiens, c'est pour toi. »

Il faut croire que, depuis plus d'une heure qu'il était là, au milieu de sa rêverie, il avait confusément remarqué cette boutique de bimbeloterie éclairée de lampions et de chandelles si splendidement qu'on l'apercevait à travers la vitre du cabaret comme une illumination.

Cosette leva les yeux. Elle avait vu venir l'homme à elle avec cette poupée comme elle eût vu venir le soleil. Elle entendit ces paroles inouïes : *c'est pour toi*, elle le regarda, elle regarda la poupée, puis elle recula lentement, et s'alla cacher tout au fond sous la table dans le coin du mur.

Elle ne pleurait plus, elle ne criait plus, elle avait l'air de ne plus oser respirer.

Thénardier, Éponine, Azelma étaient autant de statues. Les buveurs eux-mêmes s'étaient arrêtés. Il s'était fait un silence solennel dans tout le cabaret...

« Eh bien, Cosette, dit la Thénardier d'une voix qui voulait être douce, est-ce que tu ne prends pas ta poupée? »

Cosette se hasarda à sortir de son trou.

« Ma petite Cosette, reprit la Thénardier d'un air caressant, monsieur te donne une poupée. Prends-la. Elle est à toi. »

Cosette considérait la poupée merveilleuse avec une sorte de terreur. Son visage était encore inondé de larmes, mais ses yeux commençaient à s'emplier des rayonnements étranges de la joie...

Il lui semblait que si elle touchait à cette poupée, le tonnerre en sortirait.

Ce qui était vrai jusqu'à un certain point, car elle se disait que la Thénardier gronderait et la battrait.

Pourtant l'attraction l'emporta. Elle finit par s'approcher, et murmura timidement en se tournant vers la Thénardier :

« Est-ce que je peux, madame? »

Aucune expression ne saurait rendre cet air à la fois désespéré, épouvanté et ravi.

« Pardi! fit la Thénardier, c'est à toi. Puisque monsieur te la donne.

— Vrai, monsieur? reprit Cosette, est-ce que c'est vrai? C'est à moi, la dame? »

L'étranger paraissait avoir les yeux pleins de larmes. Il semblait être à ce point d'émotion où l'on ne parle pas pour ne pas pleurer. Il fit un signe de tête à Cosette et mit la main de « la dame » dans sa petite main.

Cosette retira vivement sa main, comme si celle de *la dame* la brûlait, et se mit à regarder le pavé. Tout à coup elle se retourna et saisit la poupée avec emportement.

« Je l'appellerai Catherine », dit-elle.

Ce fut un moment bizarre que celui où les haillons de Cosette rencontrèrent et étreignirent les rubans et les fraîches mousselines roses de la poupée.

« Madame, reprit-elle, est-ce que je peux la mettre sur une chaise?

— Oui, mon enfant », répondit la Thénardier.

Maintenant c'étaient Éponine et Azelma qui regardaient Cosette avec envie.

Cosette posa Catherine sur une chaise, puis s'assit à terre devant elle, et demeura immobile, sans dire un mot, dans l'attitude de la contemplation.

« Joue donc, Cosette, dit l'étranger.

— Oh! je joue », répondit l'enfant...

Cosette s'alla coucher emportant Catherine entre ses bras...

L'homme s'était accoudé sur la table et avait repris son attitude de rêverie...

Une bonne heure passa ainsi. L'étranger ne bougeait pas.

Le Thénardier remua, toussa, cracha, se moucha, fit craquer sa chaise. Aucun mouvement de l'homme.

Enfin Thénardier ôta son bonnet, s'approcha doucement, et s'aventura à dire :

« Est-ce que monsieur ne va pas se reposer?

— Tiens! dit l'étranger, vous avez raison. Où est votre écurie?

— Monsieur, fit le Thénardier avec un sourire, je vais conduire monsieur. »

Il prit la chandelle, l'homme prit son paquet et son bâton, et Thénardier le mena dans une chambre au premier toute meublée en acajou, avec un lit-bateau et des rideaux de calicot rouge.

« Qu'est-ce que c'est que cela? dit le voyageur.

— C'est notre propre chambre de noce, dit l'aubergiste. Nous en habitons une autre, mon épouse et moi. On n'entre ici que trois ou quatre fois dans l'année... »

Le voyageur avait déposé dans un coin son bâton et son paquet. L'hôte parti, il s'assit sur un fauteuil et resta quelque temps pensif. Puis il ôta ses souliers, prit une des deux bougies, souffla l'autre, poussa la porte et sortit de la chambre, regardant autour de lui comme quelqu'un qui cherche. Il traversa un corridor et parvint à l'escalier. Là il entendit un petit bruit très doux qui ressemblait à une respiration d'enfant. Il se laissa conduire par ce bruit et arriva à une espèce d'enfoncement triangulaire pratiqué sous l'escalier ou pour mieux dire formé par l'escalier même. Cet enfoncement n'était autre chose que le dessous des marches. Là, parmi toutes sortes de vieux paniers et de vieux tessons, dans la poussière et dans les toiles d'araignée, il y avait un lit; si l'on peut appeler lit une pailleasse trouée jusqu'à montrer la paille et une couverture trouée jusqu'à laisser voir la pailleasse. Point de draps. Cela était posé à terre sur le carreau. Dans ce lit Cosette dormait profondément. Elle était tout habillée. L'hiver, elle ne se déshabillait pas pour avoir moins froid.

Elle tenait serrée contre elle la poupée dont les grands yeux ouverts brillaient dans l'obscurité. De temps en temps elle poussait un grand soupir comme si elle allait se réveiller, et elle étreignait la poupée dans ses bras presque convulsivement. Il n'y avait à côté de son lit qu'un de ses sabots.

Une porte ouverte près du galetas de Cosette laissait voir une assez grande chambre sombre. L'étranger y pénétra. Au fond, à travers une porte vitrée, on apercevait deux petits lits jumeaux très blancs. C'étaient ceux d'Azelma et d'Éponine.

L'étranger allait se retirer quand son regard rencontra la cheminée; il n'y avait pas de feu; ce qui y était attira pourtant l'attention du voyageur. C'étaient deux petits souliers d'enfant de forme coquette et de grandeur inégale; le voyageur se rappela la gracieuse et immémoriale coutume des enfants qui déposent leur chaussure dans la cheminée le jour de Noël pour y attendre dans les ténèbres quelque étincelant cadeau de leur bonne fée. Éponine et Azelma n'avaient eu garde d'y manquer, et elles avaient mis chacune un de leurs souliers dans la cheminée.

Le voyageur se pencha.

La fée, c'est-à-dire la mère, avait déjà fait sa visite, et l'on voyait reluire dans chaque soulier une belle pièce de dix sous toute neuve.

L'homme se relevait et allait s'en aller lorsqu'il aperçut au fond, à l'écart, dans le coin le plus obscur de l'âtre, un autre objet. Il regarda, et reconnut un sabot, un affreux sabot du bois le plus grossier, à demi brisé et tout couvert de cendre et de boue desséchée. C'était le sabot de Cosette. Cosette avait mis, elle aussi, son sabot dans la cheminée...

Il n'y avait rien dans ce sabot.

L'étranger fouilla dans son gilet, se courba et mit dans le sabot de Cosette un louis d'or.

Puis il regagna sa chambre à pas de loup.

(Jean Valjean adoptera Cosette, qui l'aimera comme un père.)

Pour connaître la suite de leurs aventures, lisez le merveilleux roman : *les Misérables* (coll. « Bibl. verte », Hachette), 2 vol. de

V. HUGO (1802-1885).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — La crainte de Cosette : relevez tous les termes qui la traduisent.
- 2 — Quels sentiments éprouvez-vous : envers les Thénardier? envers Cosette? envers Jean Valjean?
- 3 — Où Jean Valjean avait-il demandé à coucher? Où le conduisit l'aubergiste? et pourquoi?
- 4 — Jean Valjean ne se coucha pas tout de suite : que fit-il?
- 5 — Donnez un autre titre à cette lecture.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : Noël; enfants du monde).

- 1 — Noël : étudiez les différentes coutumes qui se rattachent à cette fête (en France, dans le monde).
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 93, 333.
- 2 — Enfants du monde.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 286, 288-289, 340, 348, 366, 378, 441, 457, 464. — *Vies d'enfants dans le monde* (coll. « Encyclopédie scolaire illustrée », C. E. L.), tomes n^o 9-51 et 9-52. — J. MADELEINE, *Un jour de ma vie* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : enfance).

M. TWAIN, *Tom Sawyer* (coll. « Mille Épisodes », la Farandole). — P.-J. BONZON, *les Orphelins de Simitra* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — K. WIGGIN, *Rébecca du ruisseau ensoleillé* (coll. « Spirale », G. P.).

DISQUES : (Écoutez de beaux chants de Noël) : *Noël des provinces de France* (C. E. L.). — *Le Tour de France des noëls* (Pléiade, n^o 3115).

QU'EN DITES-VOUS ?

UNE CONSULTATION GRATUITE

Un lundi matin, dans un petit bourg de la Savoie, les habitants purent entendre l'annonce suivante faite par le tambour municipal :

« Le docteur Knock, successeur du docteur Parpalaid, présente ses compliments à la population de la ville et du canton de Saint-Maurice, et a l'honneur de lui faire connaître que, dans un esprit philanthropique, et pour enrayer le progrès inquiétant des maladies de toutes sortes qui envahissent depuis quelques années nos régions si salubres autrefois, il donnera, tous les lundis matin, une consultation entièrement gratuite, réservée aux habitants du canton. »

Et voici la première cliente : c'est une dame en noir de quarante-cinq ans qui « respire l'avarice et la constipation ».

KNOCK. — Ah! voici les consultants. (*A la cantonade.*) Une douzaine, déjà?

Prévenez les nouveaux arrivants qu'après onze heures et demie je ne puis plus recevoir personne, au moins en consultation gratuite. C'est vous qui êtes la première, madame? (*Il fait entrer la dame en noir et referme la porte.*)

Vous êtes bien du canton?

LA DAME EN NOIR. — Je suis de la commune.

KNOCK. — De Saint-Maurice même?

LA DAME. — J'habite la grande ferme qui est sur la route de Luchère.

KNOCK. — Elle vous appartient?

LA DAME. — Oui, à mon mari et à moi.

KNOCK. — Si vous l'exploitez vous-même, vous devez avoir beaucoup de travail?

LA DAME. — Pensez, monsieur! dix-huit vaches, deux bœufs, deux taureaux, la jument et le poulain, six chèvres, une bonne douzaine de cochons, sans compter la basse-cour.

KNOCK. — Diable! Vous n'avez pas de domestiques?

LA DAME. — Dame si. Trois valets, une servante, et les journaliers dans la belle saison.

KNOCK. — Je vous plains. Il ne doit guère vous rester de temps pour vous soigner?

LA DAME. — Oh! non.

KNOCK. — Et pourtant vous souffrez.

LA DAME. — Ce n'est pas le mot. J'ai plutôt de la fatigue.

KNOCK. — Oui, vous appelez ça de la fatigue. (*Il s'approche d'elle.*) Tirez la langue. Vous ne devez pas avoir beaucoup d'appétit.

LA DAME. — Non.

KNOCK. — Vous êtes constipée.

LA DAME. — Oui, assez.

KNOCK, *il l'ausculte*. — Baissez la tête. Respirez. Toussez. Vous n'êtes jamais tombée d'une échelle, étant petite?

LA DAME. — Je ne me souviens pas.

KNOCK, *il lui palpe et lui percute le dos, lui presse brusquement les reins*. — Vous n'avez jamais mal ici le soir en vous couchant? Une espèce de courbature?

LA DAME. — Oui, des fois.

KNOCK, *il continue de l'ausculter*. — Essayez de vous rappeler. Ça devait être une grande échelle.

LA DAME. — Ça se peut bien.

KNOCK, *très affirmatif*. — C'était une échelle d'environ trois mètres cinquante, posée contre un mur. Vous êtes tombée à la renverse. C'est la fesse gauche, heureusement, qui a porté.

LA DAME. — Ah oui!

KNOCK. — Vous aviez déjà consulté de docteur Parpalaid?

LA DAME. — Non, jamais.

KNOCK. — Pourquoi?

LA DAME. — Il ne donnait pas de consultations gratuites.

Un silence.

KNOCK *la fait asseoir*. — Vous vous rendez compte de votre état?

LA DAME. — Non.

KNOCK, *il s'assied en face d'elle*. — Tant mieux. Vous avez envie de guérir, ou vous n'avez pas envie?

LA DAME. — J'ai envie.

KNOCK. — J'aime mieux vous prévenir tout de suite que ce sera très long et très coûteux.

LA DAME. — Ah! mon Dieu! Et pourquoi ça?

KNOCK. — Parce qu'on ne guérit pas en cinq minutes un mal qu'on traîne depuis quarante ans.

LA DAME. — Depuis quarante ans?

KNOCK. — Oui, depuis que vous êtes tombée de votre échelle.

LA DAME. — Et combien que ça me coûterait?

KNOCK. — Qu'est-ce que valent les veaux, actuellement?

LA DAME. — Ça dépend des marchés et de la grosseur. Mais on ne peut guère en avoir de propres à moins de quatre ou cinq cents francs.

KNOCK. — Et les cochons gras?

LA DAME. — Il y en a qui font plus de mille.

KNOCK. — Eh bien! ça vous coûtera à peu près deux cochons et deux veaux.

LA DAME. — Ah! là! là! Près de trois mille francs? C'est une désolation!

KNOCK. — Si vous aimez mieux faire un pèlerinage, je ne vous en empêche pas.

LA DAME. — Oh! un pèlerinage, ça revient cher aussi et ça ne réussit pas souvent. (*Un silence.*) Mais qu'est-ce que je peux donc avoir de si terrible que ça?

KNOCK, *avec une grande courtoisie*. — Je vais vous l'expliquer en une minute au tableau noir. (*Il va au tableau et commence un croquis.*) Voici votre moelle épinière, en coupe, très schématiquement, n'est-ce pas? Vous reconnaissez ici votre faisceau de Türck et ici votre colonne de Clarke. Vous me suivez? Eh bien! quand vous êtes tombée de l'échelle, votre Türck et votre Clarke ont glissé en sens inverse (*il trace des flèches de direction*) de quelques dixièmes de millimètres. Vous me direz que c'est très peu. Évidemment. Mais c'est très mal placé. Et puis vous avez ici un tiraillement continu qui s'exerce sur les multipolaires.

(*Il s'essuie les doigts.*)

LA DAME. — Mon Dieu! Mon Dieu!

KNOCK. — Remarquez que vous ne mourrez pas du jour au lendemain. Vous pouvez attendre.

LA DAME. — Oh! là! là! J'ai bien eu du malheur de tomber de cette échelle!

KNOCK. — Je me demande même s'il ne vaut pas mieux laisser les choses comme elles sont. L'argent est si dur à gagner. Tandis que les années de vieillesse, on en a toujours bien assez. Pour le plaisir qu'elles donnent?

LA DAME. — Et en faisant ça plus... grossièrement, vous ne pourriez pas me guérir à moins cher?... à condition que ce soit bien fait tout de même.

KNOCK. — Ce que je puis vous proposer, c'est de vous mettre en observation. Ça ne vous coûtera presque rien. Au bout de quelques jours vous vous rendrez compte par vous-même de la tournure que prendra le mal, et vous vous déciderez.

LA DAME. — Oui, c'est ça.

KNOCK. — Bien. Vous allez rentrer chez vous. Vous êtes venue en voiture?

LA DAME. — Non, à pied.

KNOCK, *tandis qu'il rédige l'ordonnance, assis à sa table*. — Il faudra tâcher de trouver une voiture. Vous vous coucherez en arrivant. Une chambre où vous serez seule, autant que possible. Faites fermer les volets et les rideaux pour que la lumière ne vous gêne pas. Défendez qu'on vous parle. Aucune alimentation solide pendant une semaine. Un verre d'eau de Vichy toutes les deux heures, et, à la rigueur, une moitié de biscuit, matin et soir, trempée dans un doigt de lait. Mais j'aimerais autant que vous vous passiez de biscuit. Vous ne direz pas que je vous ordonne des remèdes coûteux! A la fin de la semaine, nous verrons comment vous vous sentez.

Si vous êtes gaillarde, si vos forces et votre gaieté sont revenues, c'est que le mal est moins sérieux qu'on ne pouvait croire, et je serai le premier à vous rassurer. Si, au contraire, vous éprouvez une faiblesse générale, des lourdeurs de tête et une certaine paresse à vous lever, l'hésitation ne sera plus permise, et nous commencerons le traitement. C'est convenu?

LA DAME, *soupirant*. — Comme vous voudrez.

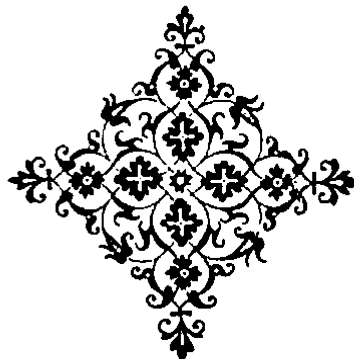
KNOCK, *désignant l'ordonnance*. — Je rappelle mes prescriptions sur ce bout de papier. Et j'irai vous voir bientôt. (*Il lui remet l'ordonnance et la reconduit. A la cantonade.*) Mariette, aidez madame à descendre l'escalier et à trouver une voiture.

On aperçoit quelques visages de consultants que la sortie de la dame en noir frappe de crainte et de respect.

JULES ROMAINS,
écrivain français contemporain,
Knock [(C) Gallimard].

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Le docteur Knock s'informe d'abord de la fortune de sa cliente beaucoup plus qu'il ne s'inquiète de sa santé : relevez les questions du docteur qui confirment cette opinion.
- 2 — Pourquoi la dame en noir, bien que souffrante, n'avait-elle jamais consulté le docteur Parpalaid? Cela ne dénote-t-il pas un trait de son caractère? Lequel?
- 3 — Avez-vous de la mémoire? : sans consulter le texte, rédigez l'ordonnance du docteur Knock.
- 4 — En quelques lignes, dites ce que vous pensez du régime prescrit à la dame en noir et donnez votre appréciation sur le docteur Knock.



LA VOCATION D'ANTOINE THIBAULT

Antoine Thibault est un jeune docteur. Le voici arrivant au chevet d'une fillette qui a été renversée dans la rue.

Un homme jeune, à lorgnon, courbé en deux, et qui avait encore son chapeau sur la tête, lacérait avec des ciseaux les vêtements ensanglantés de la petite victime, dont on devinait le visage, versé sur le traversin, parmi les cheveux coagulés. Une vieille, à genoux, aidait le médecin.

« Elle vit ? » demanda Antoine.

Le docteur se retourna, l'aperçut, hésita, s'essuya le front et répondit enfin sans conviction :

« Oui...

— J'étais avec M. Chasle (1) quand on est venu le chercher, expliqua Antoine, et j'ai apporté de quoi donner les premiers soins. » « Docteur Thibault, ajouta-t-il à mi-voix, chef de clinique aux Enfants-Malades. »

Le médecin s'était levé; il fit un mouvement pour céder la place.

« Faites, faites, dit aussitôt Antoine, reculant d'un pas. Le pouls ?

— Presque incomptable », répondit l'autre qui reprit hâtivement sa besogne. [...]

Antoine retirait déjà sa veste et roulait ses manches de chemise au-dessus des coudes; puis il vint s'agenouiller au bord du lit. [...]

Avec le concours du docteur et de l'autre vieille, qui tremblait, il acheva de démailloter le corps de la fillette. Le triporteur avait dû renverser l'enfant avec une violence extrême, car elle était couverte d'ecchymoses, et une traînée sombre rayait la cuisse en biais, depuis la hanche jusqu'au genou.

« C'est la droite », précisa le confrère. En effet, le pied droit était tordu, tourné en dedans, et la jambe, souillée de sang, paraissait déformée et plus courte.

« Fracture du fémur ? » hasarda le médecin.

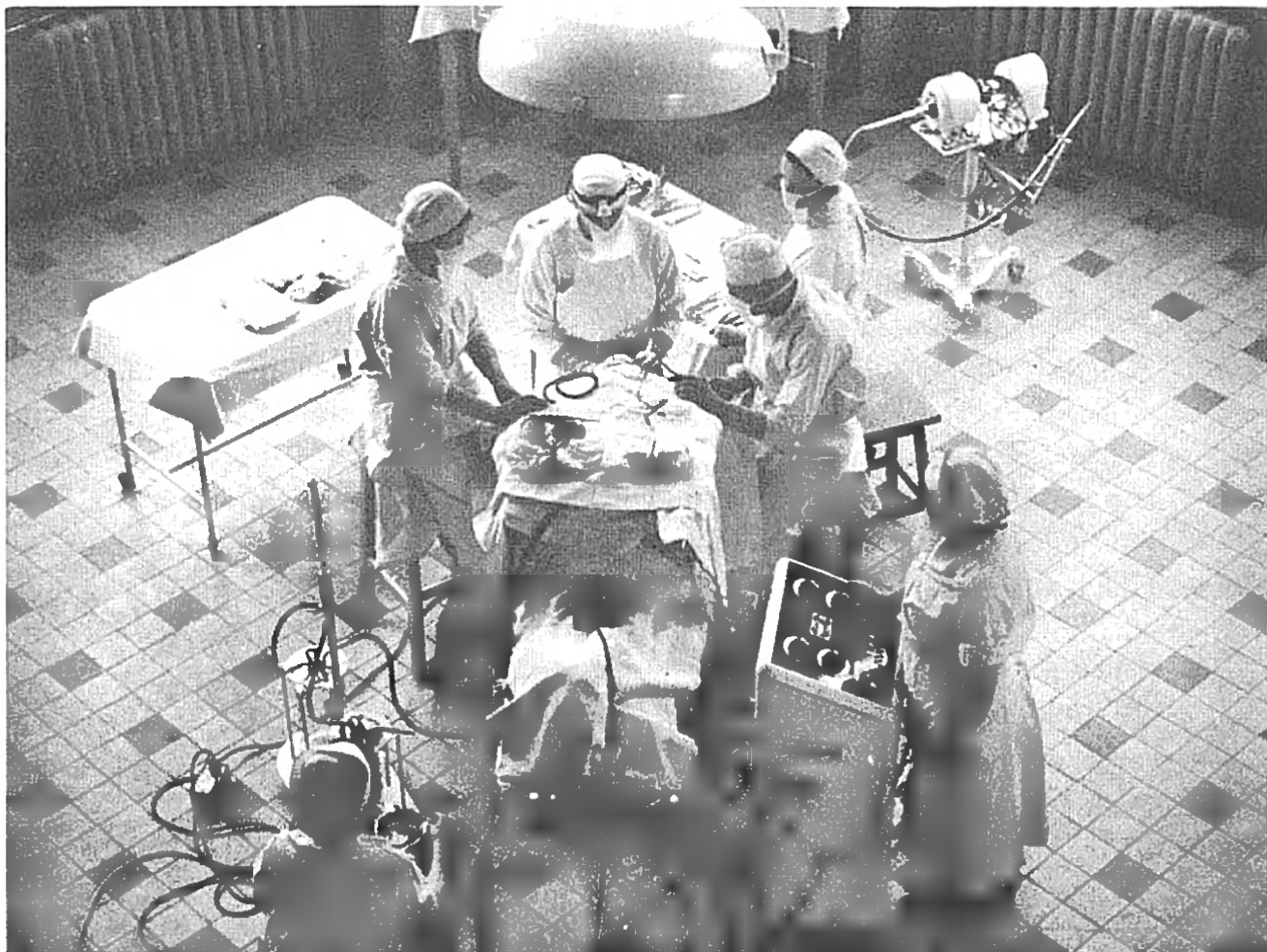
Antoine ne répondit pas. Il réfléchissait. « Elle est trop choquée, songea-t-il. Il y a sûrement autre chose. Autre chose, mais quoi ? » Il tâta la rotule; puis ses doigts remontèrent lentement le long de la cuisse; et, tout à coup, par une plaie imperceptible qui se trouvait sur la face interne de la jambe, quelques centimètres au-dessus du genou, un jet de sang gicla.

« Ah ! » fit-il.

« La fémorale ? » s'écria l'autre.

Antoine s'était levé précipitamment.

(1) M. Chasle est le secrétaire du père d'Antoine.



Cette photographie représente une salle d'opération moderne. Depuis la Seconde Guerre mondiale, la chirurgie a fait des progrès étonnants, grâce à l'admirable travail de centaines de chercheurs et savants. En regardant cette photographie, pensez aux conditions dans lesquelles se trouvait Antoine Thibault lorsqu'il a pris la décision de tenter l'intervention sur la petite fille.
(Phot. Dubure.)

« Un chirurgien ? se demanda-t-il. Non : elle n'arriverait pas vivante à l'hôpital. Alors, qui ? Moi ? Pourquoi non ? Et que faire d'autre ? »

« Vous allez essayer de lier ? » questionna le docteur que le mutisme d'Antoine vexait.

Mais Antoine ne pensait pas à lui répondre. « Bien sûr, songea-t-il, et sans attendre une seconde ; peut-être est-ce déjà trop tard ! » Il jeta autour de lui un regard aigu. « Lier. Avec quoi ? Un tissu élastique ? Ah ! je l'ai ! » En un clin d'œil, il se débarrassa de son gilet, détacha ses bretelles, les rompit d'un coup sec, et, s'agenouillant de nouveau, en fit un garrot qu'il noua serré à la naissance de la cuisse.

« Bon. Deux minutes pour souffler », dit-il en se relevant. La sueur coulait le long de ses joues. Il sentit tous les yeux fixés sur lui. « Elle est perdue si on ne l'opère pas sur-le-champ, articula-t-il d'une voix brève. Essayons. »

Aussitôt tous s'écartèrent du lit, même la femme qui tenait la lampe, même le jeune docteur, troublé.

Antoine serrait les mâchoires, et son regard, contracté, brutal, semblait entièrement tourné en dedans. « Voyons, pensa-t-il, du calme. Une table? La table ronde que j'ai vue en entrant. »

« Éclairez-moi », cria-t-il à la jeune femme. « Et vous, venez », ajouta-t-il, en s'adressant au médecin. D'un pas rapide, il entra dans la pièce voisine. « Bon, songea-t-il, salle d'opération. » En un tournemain, il eut enlevé les couverts et fait une pile des assiettes. « Ça, pour ma lampe, se dit-il. La petite, maintenant. » Il retourna dans la chambre; le médecin et la jeune femme suivaient tous ses gestes et marchaient dans ses pas. Il montra la fillette au médecin :

« Je vais la prendre. Elle ne pèse rien. Vous, soutenez sa jambe. »

Glissant les bras sous les reins de l'enfant qui poussa un faible gémissement, il la transporta jusque sur la table. Puis il prit la lampe, enleva l'abat-jour et la plaça sur la pile d'assiettes [...] Antoine transpirait de chaleur, d'angoisse. « Vivra-t-elle jusqu'à ce que j'aie fini? » se semanda-t-il; mais une force, qu'il n'analysait pas, le soulevait. Jamais il n'avait été si sûr de lui.

Il saisit sa trousse et, après en avoir retiré un flacon de chloroforme, une compresse, il la tendit au médecin :

« Ouvrez ça quelque part. Sur le buffet. Enlevez la machine à coudre. Déballez tout. » [...]

Tout en parlant, il avait imbibé la compresse et l'avait prestement dépliée sur le nez de l'enfant.

L'odeur du chloroforme se répandit dans la pièce. La petite gémit, fit plusieurs aspirations profondes et se tut.

L'heure décisive était venue; l'angoisse d'Antoine, comme par enchantement, se dissipa. Il s'approcha du buffet où le médecin achevait de disposer sur une serviette le contenu de la trousse. « Voyons, se dit-il, comme s'il cherchait encore à dérober quelques secondes : La boîte des instruments, bon! Le bistouri, les pinces. La boîte de gaze, le coton, ça va! Alcool. Caféine. Teinture d'iode. Tout y est. Commençons. » [...]

Il empoigna la teinture d'iode et s'en inonda les bras jusqu'aux coudes. [...]

Puis, regardant avec attention la petite cuisse gonflée, il avala sa salive, et leva le bistouri :

« Allons-y. »

D'un geste précis, il incisa.

« Épongez », dit-il au médecin, penché près de lui. « Que c'est maigre, songea-t-il. Nous allons tout de suite arriver dessus. Tiens, voilà ma Dédette qui ronfle. Bon. Faisons vite. Les écarteurs maintenant. » « A vous », souffla-t-il. L'autre lâcha les cotons imbibés de sang pour empoigner les écarteurs et faire béer la plaie.

Antoine s'arrêta une seconde : « Bien, se dit-il. Ma sonde? La voilà, tout va bien. » [...]

« L'artère est lésée au niveau du foyer de fracture : l'extrémité de l'os l'a déchirée; c'est enfantin. Elle n'avait pourtant pas beaucoup de sang à perdre... » Un coup d'œil vers la petite : « Hum... Dépêchons! C'est enfantin, mais on en meurt... Une pince, bon. Une autre. Je n'ai que de la soie plate; tant pis. » Il brisa le tube, sortit l'écheveau, fit une ligature près de chaque pince. « Parfait. Nous touchons au but. Je suis un type merveilleux. Est-ce que j'aurais raté ma vocation? J'avais tout ce qu'il faut pour faire un chirurgien, un grand chirurgien... » Dans le silence on entendit le claquement sec des ciseaux dont les pointes coupaient les bouts de la soie. Soudain, il tendit l'oreille et pâlit :

« Diable », fit-il à mi-voix.

L'enfant ne respirait plus.

Il écarta la femme d'une poussée brusque, arracha la compresse qui couvrait le visage de la petite opérée, et posa l'oreille sur le cœur. Le médecin et la jeune femme, les yeux braqués sur Antoine, attendaient.

« Si! Elle respire encore », murmura-t-il.

Il prit le poignet, mais le pouls était si précipité qu'il renonça à compter les pulsations. « Pfuit! » fit-il, et sa figure crispée se contracta davantage. Ses deux aides sentirent son regard passer sur eux; mais il ne les voyait pas.

Il commanda d'un ton bref :

« Vous, enlevez les pinces, faites un pansement; et puis levez le garrot. Vite... Vous, donnez-moi de quoi écrire. Inutile, j'ai mon carnet. » Il s'essuyait fébrilement les mains avec une boule de coton. « Quelle heure est-il? Pas encore neuf heures. Le pharmacien est ouvert. Vous allez y courir. » [...]

Il griffonna l'ordonnance et signa. « Une ampoule d'un litre. Courez, Madame, courez!

— Et si...? » balbutia-t-elle.

Il la toisa :

« Si c'est fermé, cria-t-il, vous sonnerez, vous cognerez, jusqu'à ce qu'on ouvre! Allez! »

Elle s'éclipsa. Il pencha la tête, s'assura qu'elle s'éloignait en courant, puis se tourna vers le médecin :

« Nous allons tenter le sérum. Et pas du sous-cutané, ça n'en vaut plus la peine : de l'intraveineux. Notre dernière chance. » Il prit deux petites fioles sur le buffet. « Le garrot est levé? Bon. Faites-moi toujours une piqûre d'huile camphrée. Et puis une de caféine; la moitié seulement, pauvre gosse... Mais, je vous en prie faites vite. »

Il revint à l'enfant et reprit le frêle poignet entre ses doigts; il ne percevait plus rien, à peine un frémissement accéléré. « Cette fois, pensa-t-il, le pouls est franchement incomptable. » Alors il eut une minute de faiblesse, de désespoir.

« Ah! nom de nom, bégaya-t-il, dire que tout est réussi et que ça n'aura servi à rien! »

D'instant en instant, le visage de l'enfant devenait plus livide. Elle mourait.

Antoine aperçut, près des lèvres entrouvertes, deux petits cheveux enroulés qui, par intervalles, se soulevaient : elle respirait toujours.

« Il n'est pas maladroit, pour un myope, songea-t-il, en surveillant le médecin qui faisait les piqûres. Mais nous ne la sauverons pas. »

A ce moment, il crut entendre battre une porte, et s'élança au-devant de la jeune femme. Elle accourait, en effet ; il lui arracha le paquet des mains.

« De l'eau chaude, dit-il, ne pensant même pas à la remercier.

— Bouillie ?

— Non. Pour tiédir le sérum. Vite. »

Il eut à peine le temps de développer le paquet que déjà elle était revenue tenant une casserole fumante. Cette fois, sans la regarder, il murmura :

« Bien. Très bien. »

Le temps pressait. En quelques secondes, il eut brisé les pointes de l'ampoule et assujetti le tube de caoutchouc. Puis il saisit la casserole d'eau chaude, hésita un dixième de seconde, et enroula le caoutchouc au fond. « Le sérum se chauffera en passant. » Enfin, il revint à l'enfant, souleva le petit bras inanimé, le badigeonna d'iode, découvrit le vaisseau d'un coup de bistouri, glissa la sonde dessous et piqua l'aiguille dans la veine.

« Ça passe, cria-t-il. Prenez le pouls. Moi, je ne bouge plus. »

Dix interminables minutes s'écoulèrent dans un absolu silence.

Antoine, le corps couvert de sueur, la respiration courte, les paupières plissées, attendait. Son regard ne quittait pas l'aiguille.

Il leva enfin les yeux vers l'ampoule :

« Où en sommes-nous ?

— Presque un demi-litre.

— Et le pouls ? »

Le médecin secoua la tête sans répondre.

Cinq autres minutes passèrent dans la même intolérable anxiété.

Antoine reporta les yeux sur l'ampoule :

« Où en sommes-nous ?

— Reste un tiers de litre.

— Et le pouls ? »

Le médecin hésita :

« Je ne sais pas. Je crois qu'il aurait plutôt tendance à... à revenir un peu...

— Pouvez-vous compter ? »

Une pause.

« Non. »

« Si le pouls revenait... », pensa Antoine. Il eût donné dix ans de sa propre vie pour ranimer ce petit cadavre. « Quel âge ça a-t-il ? Sept ans ? Si je la sauve, avant dix ans d'ici elle fera de la tuberculose, dans ce taudis. Mais la sauverai-je ? Elle est à la limite — à l'extrême limite... J'ai pourtant tout fait ! Le sérum passe. Mais il est trop tard... Attendons... Rien à faire, rien à essayer : attendre...

Vais-je réussir? Non, elle a dû perdre trop de sang dans le transport. En tout cas, pour l'instant aucun indice de mieux. »

Il regarda les lèvres décolorées et les deux fils d'or, qui, par intervalles, se soulevaient toujours. La respiration lui parut même un peu plus nette. Se trompait-il? Une demi-minute passa. Un imperceptible soupir sembla gonfler la poitrine et s'en exhaler lentement, comme s'il épuisait un reste de vie. Antoine resta une seconde perplexe, l'œil fixe. Non, elle respirait toujours. Il fallait attendre, attendre, encore attendre.

Une minute plus tard, un autre soupir, presque distinct.

« Où en êtes-vous?

— L'ampoule est presque vide.

— Et le pouls? Il revient?

— Oui. »

Antoine respira.

« Vous pouvez compter? »

Le médecin tira sa montre, rajusta son lorgnon, se tut pendant une minute, et dit :

« Cent quarante... Cent cinquante peut-être.

— C'est mieux que rien », laissa échapper Antoine.

Il se défendait, de toutes ses forces, contre l'immense soulagement, qui, déjà, malgré lui, l'envahissait. Pourtant, il ne rêvait pas, il y avait un mieux certain. Le souffle devenait plus régulier. Il dut faire effort pour ne pas changer de place; il avait une envie puérile de siffler, de chanter...

« La petite est sauvée, pensa-t-il. Il faut qu'elle soit sauvée! »

« L'ampoule est vide, constata le docteur.

— Parfait! »

A ce moment, l'enfant, qu'il ne quittait pas du regard, eut un frisson.

Alors Antoine, se penchant avec un redoublement de précaution, de tendresse, retira l'aiguille, et, du bout des doigts, mit une compresse sur la petite plaie. Puis il palpa le bras dont la main pendait, inerte encore.

« Une autre ampoule d'huile camphrée, mon cher, à tout hasard; et nous aurons épuisé le grand jeu. » Il ajouta entre ses dents : « Je ne serais pas surpris que nous tenions le bon bout. » De nouveau, une force, une force allègre, le soulevait...

« Remettons la petite dans le lit, proposa Antoine au médecin. Comme tout à l'heure. Soutenez la jambe. »

La malade geignait; elle eut un hoquet et cracha.

« Bien, ça, Dédette! fit-il; très bien! » Il prit le pouls. « Cent vingt. De mieux en mieux. Cette fois, je crois vraiment que nous avons le dessus. »

R. MARTIN DU GARD (1881-1958),
les Thibault [(C) Gallimard].

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Copiez tous les mots de ce texte qui ont rapport à la maladie.
- 2 — Le docteur Thibault aime sa profession : relevez les phrases qui le prouvent.
- 3 — Délimitez le passage qui vous a le plus impressionné et dites pourquoi.
- 4 — Donnez un autre titre à cette lecture.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *la transfusion sanguine ; histoire de la médecine*).

- 1 — La transfusion sanguine.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n° 335. — Film fixe (couleurs) : *la Transfusion sanguine* (Éditafilms, n° 01).
- 2 — Histoire de la médecine.
Consultez : *la Médecine* (coll. « l'Encyclopédie par l'image », Hachette). — *Pasteur* (coll. « l'Encyclopédie par l'image », Hachette). — J. LYON, *la Grande Aventure de la médecine* (coll. « Conquête de l'univers », S. C. P. E., Casablanca). — « La Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n° 519. — *Pasteur* (coll. « Encyclopédie des juniors », R. S. T., diff. Denoël). — Film fixe : *Pasteur et ses découvertes* (Larousse, SA n° 119).

LIVRES CONSEILLÉS (thèmes : *quelques grands médecins ; la lutte contre les souffrances et les infirmités*).

TITT FASMER DAHL, *l'Histoire merveilleuse d'Albert Schweitzer* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — P. BOURTEMBOURG, *l'Extraordinaire Aventure du docteur Fleming* (coll. « Marabout Junior », diff. l'Inter). — M. HIVERT, *l'Enfant du silence* (coll. « Fantasia », Magnard). — Y. MEYNIER, *Une petite fille attendait...* (coll. « Rouge et Or », G. P.).

DISQUE : *Scènes de la vie de Pasteur* (coll. « Encyclopédie sonore », Hachette, n° 270 E 836, 33 tr, 25 cm).



Chevalement d'un puits de mine. (Charbon de France.)

L'INONDATION DE LA MINE

Dans le bassin houiller du nord de la France, les mineurs ont fait grève, et, durant des semaines, les mines sont restées vides.

Le travail vient de reprendre dans un puits.

Dans les galeries, la réorganisation du travail donnait assez de mal. Avant de laisser les haveurs retourner à leur chantier d'abattage, l'ingénieur avait décidé que, pendant les cinq premiers jours, tous les hommes exécuteraient certains travaux de consolidation, d'une urgence absolue. Des éboulements menaçaient partout, les voies avaient tellement souffert qu'il fallait raccommoder les boisages sur des longueurs de plusieurs centaines de mètres. En bas, on formait donc des équipes de dix hommes, chacune sous la conduite d'un porion; puis, on les mettait à la besogne, aux endroits les plus endommagés. Quand la descente fut finie, on compta que trois cent vingt-deux mineurs étaient descendus, environ la moitié du nombre qui travaillait, lorsque la fosse se trouvait en pleine exploitation...

On attaqua les roches éboulées à la pioche et à la pelle. Étienne, Chaval et cinq autres déblayaient, tandis que Catherine, avec deux galibots, roulaient les terres au plan incliné. Les paroles étaient rares...

[...] Le porion avait arrêté le déblaiement, pour employer tout son monde à étayer le toit. Même la herscheuse et les deux galibots ne roulaient plus, préparaient et apportaient les pièces du boisage. Dans ce fond de galerie, l'équipe se trouvait comme aux avant-postes, perdue à une extrémité de la mine, sans communication désormais avec les autres chantiers. Trois ou quatre fois, des bruits étranges, de lointains galops firent bien tourner la tête aux travailleurs : qu'était-ce donc? on aurait dit que les voies se vidaient, que les camarades remontaient déjà, et au pas de course. Mais la rumeur se perdait dans le profond silence, ils se remettaient à caler les bois, étourdis par les grands coups de marteau. Enfin, on reprit le déblaiement, le roulage recommença.

Dès le premier voyage, Catherine, effrayée, revint en disant qu'il n'y avait plus personne au plan incliné.

« J'ai appelé, on n'a pas répondu. »

Le saisissement fut tel que les dix hommes jetèrent leurs outils pour galoper. Cette idée d'être abandonnés, seuls au fond de la fosse, si loin de l'accrochage, les affolait. Ils n'avaient gardé que leur lampe, ils couraient à la file, les hommes, les enfants, la herscheuse; et le porion lui-même perdait la tête, jetait des appels, de plus en plus effrayé du silence, de ce désert des galeries qui s'étendait sans fin. Qu'arrivait-il pour qu'on ne rencontrât pas une âme? Quel accident avait pu emporter ainsi les camarades? Leur terreur s'accroissait de l'incertitude du danger, de cette menace qu'ils sentaient là, sans la connaître.

Enfin, comme ils approchaient de l'accrochage, un torrent leur barra la route. Ils eurent tout de suite de l'eau jusqu'aux genoux; et ils ne pouvaient plus courir, ils fendaient péniblement le flot, avec la pensée qu'une minute de retard allait être la mort.

« C'est le cuvelage qui a crevé, cria Étienne. Je le disais bien que nous y resterions! »

Depuis la descente, Pierron, très inquiet, voyait augmenter le déluge qui tombait du puits. Tout en embarquant les berlines avec deux autres, il levait la tête, la face trempée des grosses gouttes, les oreilles bourdonnantes du ronflement de la tempête, là-haut. Mais il trembla surtout quand il s'aperçut que, sous lui, le puisard, le bournou profond de dix mètres, s'emplissait : déjà, l'eau jaillissait du plancher, débordait sur les dalles de fonte; et c'était une preuve que la pompe ne suffisait plus à épuiser les fuites. Il l'entendait s'essouffler, avec un hoquet de fatigue. Alors il avertit Dansaert, qui jura de colère, en répondant qu'il fallait attendre l'ingénieur. Deux fois, il revint à la charge, sans tirer de lui autre chose que des haussements d'épaules exaspérés. Eh bien, l'eau montait, que pouvait-il y faire?

Mouque parut avec Bataille, qu'il conduisait à la corvée; et il dut le tenir des deux mains, le vieux cheval somnolent s'étant brusquement cabré, la tête allongée vers le puits, hennissant à la mort.

« Quoi donc, Philosophe? Qu'est-ce qui t'inquiète?... Ah! c'est parce qu'il pleut. Viens donc, ça ne te regarde pas. »

Mais la bête frissonnait de tout son poil, il la traîna de force au roulage.

Presque au même instant, comme Mouque et Bataille disparaissaient au fond d'une galerie, un craquement eut lieu en l'air, suivi d'un vacarme prolongé de chute. C'était une pièce du cuvelage qui se détachait, qui tombait de cent quatre-vingts mètres, en rebondissant contre les parois. Pierron et les autres chargeurs purent se garer, la planche de chêne broya seulement une berline vide. En même temps, un paquet d'eau, le flot jaillissant d'une digue crevée, ruisselait. Dansaert voulut monter voir; mais il parlait encore qu'une seconde pièce déboula. Et, devant la catastrophe menaçante, effaré, il n'hésita plus, il donna l'ordre de la remonte, lança des porions pour avertir les hommes, dans les chantiers.

Alors commença une effroyable bousculade. De chaque galerie, des files d'ouvriers arrivaient au galop, se ruaient à l'assaut des cages. On s'écrasait, on se tuait pour être remonté tout de suite. Quelques-uns, qui avaient eu l'idée de prendre le goyot des échelles, redescendirent en criant que le passage y était bouché déjà. C'était l'épouvante de tous, après chaque départ d'une cage : celle-là venait de passer, mais qui savait si la suivante passerait encore, au milieu des obstacles dont le puits s'obstruait! En haut, la débâcle devait continuer, on entendait une série de sourdes détonations, les bois qui se fendaient, qui éclataient dans le grondement continu et croissant de l'averse. Une cage bientôt fut hors d'usage, défoncée, ne glissant plus entre les guides, rompues sans doute. L'autre frottait tellement que le câble allait casser, bien sûr. Et il restait une centaine d'hommes à sortir; tous râlaient, se cramponnaient, ensanglantés, noyés. Deux furent tués par des chutes de planches. Un troisième, qui avait empoigné la cage, retomba de cinquante mètres et disparut dans le bournou.

Dansaert, cependant, tâchait de mettre de l'ordre. Armé d'une rivelaïne, il menaçait d'ouvrir le crâne au premier qui n'obéirait pas; et il voulait les ranger à la file, il criait que les chargeurs sortiraient les derniers, après avoir emballé les camarades. On ne l'écoutait pas; il avait empêché Pierron, lâche et blême, de filer un des premiers. A chaque départ, il devait l'écarter d'une gifle. Mais lui-même claquait des dents; une minute de plus, et il était englouti : tout crevait là-haut, c'était un fleuve débordé, une pluie meurtrière de charpentes. Quelques ouvriers accouraient encore, lorsque, fou de peur, il sauta dans une berline, en laissant Pierron y sauter derrière lui. La cage monta.

A ce moment, l'équipe d'Étienne et de Chaval débouchait dans l'accrochage. Ils virent la cage disparaître, ils se précipitèrent; mais il fallut reculer, sous l'écroulement final du cuvelage : le puits se bouchait, la cage ne redescendrait pas. Catherine sanglotait, Chaval s'étranglait à crier des jurons. On était une vingtaine, est-ce que les chefs les abandonneraient ainsi? Le père Mouque, qui avait ramené Bataille, sans hâte, le tenait encore par la bride, tous les deux stupéfiés, le vieux et la bête, devant la hausse rapide de l'inondation. L'eau déjà montait aux cuisses. Étienne, muet, les dents serrées, souleva Catherine entre ses bras. Et les vingt hurlaient, la face en l'air, les vingt s'entêtaient, imbéciles, à regarder le puits, ce trou éboulé qui crachait un fleuve, et d'où ne pouvait plus leur venir aucun secours.

Au jour, Dansaert, en débarquant, aperçut Négrel qui accourait.

« Eh bien, qu'arrive-t-il donc? cria-t-il de loin.

— La fosse est perdue », répondit le maître porion.

Et il conta la catastrophe, en bégayant, tandis que l'ingénieur, incrédule, haussait les épaules : allons donc! est-ce qu'un cuvelage se démolissait comme ça? On exagérât, il fallait voir.

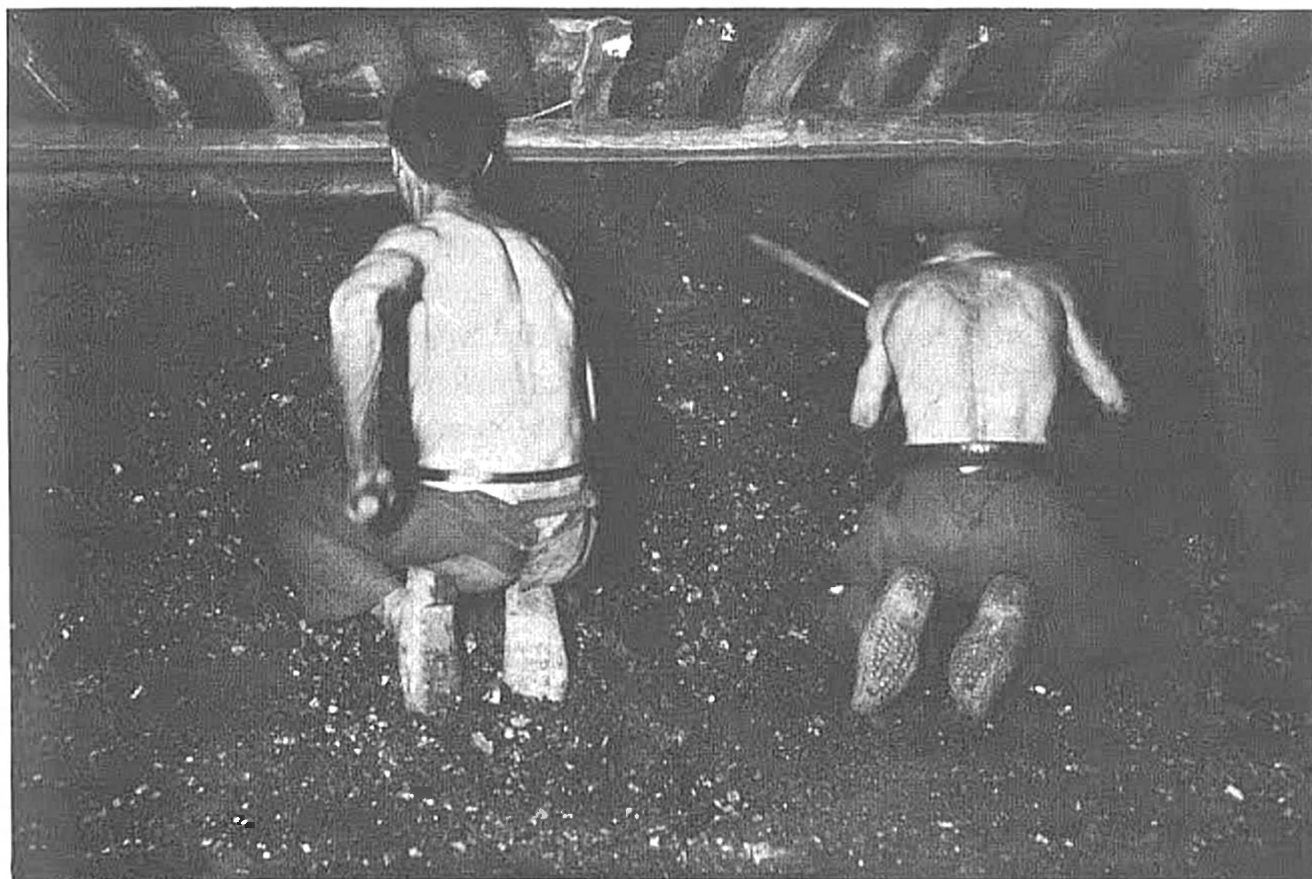
« Personne n'est resté au fond, n'est-ce pas? »

Dansaert se troublait. Non, personne. Il l'espérait du moins. Pourtant, des ouvriers avaient pu s'attarder.

« Mais, dit Négrel, pourquoi êtes-vous sorti, alors? Est-ce qu'on lâche ses hommes! »

Tout de suite, il donna l'ordre de compter les lampes. Le matin, on en avait distribué trois cent vingt-deux; et l'on n'en retrouvait que deux cent cinquante-cinq; seulement, plusieurs ouvriers avouaient que la leur était restée là-bas, tombée de leur main, dans les bousculades de la panique. On tâcha de procéder à un appel, il fut impossible d'établir un nombre exact : des mineurs s'étaient sauvés, d'autres n'entendaient plus leur nom. Personne ne tombait d'accord sur les camarades manquants. Ils étaient peut-être vingt, peut-être quarante. Et, seule, une certitude se faisait pour l'ingénieur : il y avait des hommes au fond, on distinguait leur hurlement, dans le bruit des eaux, à travers les charpentes écroulées, lorsqu'on se penchait à la bouche du puits.

Le premier soin de Négrel fut d'envoyer chercher M. Hennebeau et de vouloir fermer la fosse. Mais il était déjà trop tard, les charbonniers qui avaient



Abattage du charbon. Les mineurs sont très souvent obligés de travailler dans des positions encore plus inconfortables pendant des heures entières. (Phot. H. Fayol.)

galopé au coron des Deux-Cent-Quarante, comme poursuivis par les craquements du cuvelage, venaient d'épouvanter les familles; et des bandes de femmes, des vieux, des petits dévalaient en courant, secoués de cris et de sanglots. Il fallut les repousser; un cordon de surveillants fut chargé de les maintenir, car ils auraient gêné les manœuvres. Beaucoup des ouvriers remontés du puits demeuraient là, stupides, sans penser à changer de vêtements, retenus par une fascination de la peur, en face de ce trou effrayant où ils avaient failli rester. Les femmes, éperdues autour d'eux, les suppliaient, les interrogeaient, demandaient les noms. Est-ce que celui-ci en était? et celui-là? et cet autre? Ils ne savaient pas, ils balbutiaient, ils avaient de grands frissons et des gestes de fous, des gestes qui écartaient une vision abominable, toujours présente. La foule augmentait rapidement, une lamentation montait des routes.

« Les noms! les noms! » criaient les femmes, d'une voix étranglée de larmes. Négrel parut un instant, jeta ces mots :

« Dès que nous saurons les noms, nous les ferons connaître. Mais rien n'est perdu, tout le monde sera sauvé... Je descends. »

Alors, muette d'angoisse, la foule attendit. En effet, avec une bravoure tranquille, l'ingénieur s'apprêtait à descendre. Il avait fait décrocher la cage, en donnant l'ordre de la remplacer, au bout du câble, par un cuffat ; et, comme il se doutait que l'eau éteindrait sa lampe, il commanda d'en attacher une autre sous le cuffat, qui la protégerait.

Des porions, tremblants, la face blanche et décomposée, aidaient à ces préparatifs.

« Vous descendez avec moi, Dansaert », dit Négrel d'une voix brève.

Puis, quand il les vit tous sans courage, quand il vit le maître porion chanceler, ivre d'épouvante, il l'écarta d'un geste de mépris.

« Non, vous m'embarrasseriez... J'aime mieux être seul. »

Déjà, il était dans l'étroit baquet, qui vacillait à l'extrémité du câble ; et, tenant d'une main sa lampe, serrant de l'autre la corde du signal, il cria lui-même au machineur :

« Doucement ! »

La machine mit en branle les bobines, Négrel disparut dans le gouffre, d'où montait toujours le hurlement des misérables.

En haut, rien n'avait bougé. Il constata le bon état du cuvelage supérieur. Balancé au milieu du puits, il virait, il éclairait les parois : les fuites, entre les joints, étaient si peu abondantes que sa lampe n'en souffrait pas. Mais, à trois cents mètres, lorsqu'il arriva au cuvelage inférieur, elle s'éteignit selon ses prévisions, un jaillissement avait empli le cuffat. Dès lors, il n'eut plus pour y voir que la lampe pendue, qui le précédait dans les ténèbres. Et, malgré sa témérité, un frisson le pâlit, en face de l'horreur du désastre. Quelques pièces de bois restaient seules, les autres s'étaient effondrées avec leurs cadres...

Aucun travail humain n'était plus possible. Il ne gardait qu'un espoir, celui de tenter le sauvetage des hommes en péril. A mesure qu'il s'enfonçait, il entendait grandir le hurlement ; et il lui fallut s'arrêter, un obstacle infranchissable barrait le puits. Comme il regardait longuement, le cœur serré, le hurlement cessa tout d'un coup. Sans doute, devant la crue rapide, les misérables venaient de fuir dans les galeries, si le flot ne leur avait pas déjà empli la bouche.

Négrel dut se résigner à tirer la corde du signal, pour qu'on le remontât. Puis, il se fit arrêter de nouveau. Une stupeur lui restait, celle de cet accident si brusque, dont il ne comprenait pas la cause. Il désirait se rendre compte, il examina les quelques pièces du cuvelage qui tenaient bon. A distance, des déchirures, des entailles dans le bois, l'avaient surpris. Sa lampe agonisait, noyée d'humidité, et il toucha de ses doigts : il reconnut très nettement des coups de scie, des coups de vilebrequin, tout un travail abominable de destruction. Évidemment, on avait voulu cette catastrophe. Il demeurait béant ; les pièces craquèrent, s'abîmèrent avec leurs cadres, dans un dernier glissement qui faillit l'emporter lui-même. Sa bravoure s'en était allée ; l'idée de l'homme qui avait fait ça dressait ses cheveux, le glaçait comme si, mêlé aux ténèbres, l'homme

eût encore été là, énorme, pour son forfait démesuré. Il cria, il agita le signal d'une main furieuse; et il était grand temps d'ailleurs, car il s'aperçut, cent mètres plus haut, que le cuvelage supérieur se mettait à son tour en mouvement : les joints s'ouvraient, perdaient leur brandissage d'étoupe, lâchaient des ruisseaux. Ce n'était à présent qu'une question d'heures, le puits achèverait de se décuveler et s'écroulerait.

Au jour, M. Hennebeau anxieux attendait Négrel.

« Eh bien! quoi? » demanda-t-il.

Mais l'ingénieur, étranglé, ne parlait point. Il défaillait.

« Ce n'est pas possible, jamais on n'a vu ça... As-tu examiné? »

Il répondait oui de la tête, avec des regards défiants. Il refusait de s'expliquer en présence des quelques porions qui écoutaient, il emmena son oncle à dix mètres, ne se jugea pas assez loin, recula encore; puis, très bas, à l'oreille, il lui dit enfin l'attentat, les planches trouées et sciées, la fosse saignée au cou et râlant. Devenu blême, le directeur baissait aussi la voix. Il était inutile d'avoir l'air de trembler devant les dix mille ouvriers de Montsou : plus tard, on verrait. Et tous deux continuaient à chuchoter, atterrés qu'un homme eût trouvé le courage de descendre, de se pendre au milieu du vide, de risquer sa vie vingt fois, pour cette effroyable besogne. Ils ne comprenaient même pas cette bravoure folle dans la destruction, ils refusaient de croire malgré l'évidence. [...]

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Relevez les termes techniques réservés au vocabulaire de la mine et, à l'aide du dictionnaire, expliquez-les.
- 2 — Quels sont les personnages de ce récit qui font preuve de sang-froid?
- 3 — Qui a découvert la cause de la catastrophe et quelle explication en donne-t-il?

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *la mine*).

Le plan d'une mine (le carreau, le fond). — L'histoire de la mine et des mineurs. — Les machines modernes utilisées pour l'extraction de la houille.

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.) n^{os} 18, 122, 150, 204, 281. — *Le Charbon* (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). — *Le Charbon* (coll. « EDSCO-Documents », n^o 42, les Éditions scolaires). — *Laurent, les Mystères de la mine* (coll. « Sciences et Vie pratique », Dupuis). — J. MAUDUIT, *les Hommes*

des ténèbres (coll. « Eurêka », Fleurus). — « Documents pour la classe », n° 103 du 9-XI-1961 (édit. S. E. V. P. E. N.). — Film fixe (couleurs) : *le Charbon* (Éditafilms, n° 1413). — Films fixes : *Dans la mine* (Larousse, n° GE 15). — *Houillères canadiennes* (Éditafilms, n° 3010). — Diapositives (couleurs) : *le Charbon* (coll. « Encyclopédie visuelle », Colin, n° CV 27-D 1/10). — Film animé : *Lettre d'un mineur*, durée 25 mn (diff. Institut pédagogique national).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *les mystères des profondeurs*).

J. VERNE, *Voyage au centre de la terre* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — M. CHAMPAGNE, *les Sondeurs d'abîmes* (coll. « Aventure et Jeunesse », Delagrave). — J. Y. COUSTEAU, *le Monde du silence* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — H. TAZIEFF, *les Rendez-vous du diable* (coll. « Bibl. verte », Hachette).

L'INONDATION DE LA MINE (Suite)

Négrel restait chargé de tenter un effort suprême, et les bras ne lui manquaient pas, tous les charbonniers accouraient s'offrir, dans un élan de fraternité. Tous étaient là, avec leurs outils, frémissant, attendant de savoir à quelle place il fallait taper. Malheureusement, l'embarras commençait devant cette question d'une besogne utile : que faire ? comment descendre ? par quel côté attaquer les roches ?

L'opinion de Négrel était que pas un des malheureux ne survivait, les quinze avaient à coup sûr péri, noyés ou asphyxiés ; seulement, dans ces catastrophes des mines, la règle est de toujours supposer vivants les hommes murés au fond ; et il raisonnait en ce sens. Le premier problème qu'il se posait était de déduire où ils avaient pu se réfugier. Les porions, les vieux mineurs consultés par lui, tombaient d'accord sur ce point : devant la crise les camarades étaient certainement montés, de galerie en galerie, jusque dans les tailles les plus hautes, de sorte qu'ils se trouvaient sans doute acculés au bout de quelque voie supérieure. Mais les avis des porions se partageaient ensuite, dès qu'on abordait la discussion des tentatives possibles. Comme les voies les plus proches du sol étaient à cent cinquante mètres, on ne pouvait songer au fonçage d'un puits. Restait Réquillart, l'accès unique, le seul point par lequel on se rapprochait...



Document anglais montrant une femme et un enfant dans une mine de charbon, vers 1850. Dès leur plus jeune âge, les enfants étaient employés dans les mines en raison de leur petite taille qui leur permettait de se glisser dans des galeries trop étroites pour les hommes. Ils travaillaient, tirant ou poussant des wagonnets, pendant plus de quatorze heures par jour. (Phot. Radio Times.)

Dès lors, Négrel remua la poussière des archives, et, quand il eut découvert les anciens plans des deux fosses, il les étudia, il détermina les points où devaient porter les recherches. Peu à peu, cette chasse l'enflammait ; il était, à son tour, pris d'une fièvre de dévouement. On éprouva de premières difficultés pour descendre, à Réquillart : il fallut déblayer la bouche du puits, abattre le sorbier, raser les prunelliers et les aubépines ; et l'on eut encore à réparer les échelles. Puis, les tâtonnements commencèrent. L'ingénieur, descendu avec dix ouvriers, les faisait taper du fer de leurs outils contre certaines parties de la veine qu'il leur désignait ; et, dans un grand silence, chacun collait une oreille à la houille, écoutait si les coups lointains ne répondaient pas. Mais on parcourut en vain toutes les galeries praticables, aucun écho ne venait. L'embarras avait augmenté : à quelle place entailler la couche ? vers qui marcher, puisque personne ne paraissait être là ? On s'entêtait pourtant, on cherchait, dans l'énervement d'une anxiété croissante...

On était au troisième jour. Négrel, désespéré, avait résolu de tout abandonner le soir. A midi, après le déjeuner, lorsqu'il revint avec ses hommes, pour tenter un dernier effort, il fut surpris de voir Zacharie sortir de sa fosse, très rouge, gesticulant, criant :

« Elle y est ! elle m'a répondu ! Arrivez, arrivez donc ! »

Il s'était glissé par les échelles, malgré le gardien, et il jurait qu'on avait tapé, là-bas, dans la première voie de la veine Guillaume.

« Mais nous avons déjà passé deux fois où vous dites, fit remarquer Négrel incrédule. Enfin, nous allons bien voir... »

En bas, Négrel tapa lui-même trois coups, largement espacés ; puis, il appliqua son oreille contre le charbon, en recommandant aux ouvriers le plus grand silence. Pas un bruit ne lui arriva, il hocha la tête : évidemment, le pauvre garçon avait rêvé. Furieux, Zacharie tapa à son tour ; et lui entendait de nouveau, ses yeux brillaient, un tremblement de joie agitait ses membres. Alors, les autres ouvriers recommencèrent l'expérience, les uns après les autres : tous s'animaient, percevaient très bien la lointaine réponse. Ce fut un étonnement pour l'ingénieur, il colla encore son oreille, il finit par saisir un bruit d'une légèreté aérienne, un roulement rythmé à peine distinct, la cadence connue du rappel des mineurs, qu'ils battent contre la houille, dans le danger. La houille transmet les sons avec une limpidité de cristal, très loin.

Un porion qui se trouvait là n'estimait pas à moins de cinquante mètres le bloc dont l'épaisseur les séparait des camarades. Mais il semblait qu'on pût déjà tendre la main, une allégresse éclatait. Négrel dut commencer à l'instant les travaux d'approche...

Dès que l'histoire se fut répandue dans Montsou, il arriva un nouveau flot de monde. On ne voyait rien, et l'on demeurait là quand même, il fallut tenir les curieux à distance. En bas, on travaillait jour et nuit. Par crainte de rencontrer un obstacle, l'ingénieur avait fait ouvrir, dans la veine, trois galeries descendantes, qui convergeaient vers le point où l'on supposait les mineurs enfermés. Un seul haveur pouvait abattre la houille, sur le front étroit du boyau ; on le relayait de deux heures en deux heures ; et le charbon, dont on chargeait des corbeilles, était sorti de main en main par une chaîne d'hommes, qui s'allongeait à mesure que le trou se creusait. La besogne, d'abord, marcha très vite ; on fit six mètres en un jour.

Zacharie avait obtenu d'être parmi les ouvriers d'élite mis à l'abattage. C'était un poste d'honneur qu'on se disputait. Et il s'emportait, lorsqu'on voulait le relayer après ses deux heures de corvée réglementaire. Il volait le tour des camarades, il refusait de lâcher la rivelaine. Sa galerie bientôt fut en avance sur les autres, il s'y battait contre la houille d'un élan si farouche qu'on entendait monter du boyau le souffle grondant de sa poitrine, pareil au ronflement de quelque forge intérieure. Quand il en sortait, boueux et noir, ivre de fatigue, il tombait par terre, on devait l'envelopper dans une couverture. Puis, chancelant encore, il s'y replongeait, et la lutte recommençait, les grands coups sourds, les plaintes étouffées, un enragement victorieux de massacre. Le pis était que le charbon devenait dur ; il cassa deux fois son outil, exaspéré de ne plus avancer si vite. Il souffrait aussi de la chaleur, une chaleur qui augmentait à chaque mètre d'avancement, insupportable au fond de cette trouée mince, où l'air ne

pouvait circuler. Un ventilateur à bras fonctionnait bien, mais l'aérage s'établissait mal: on retira à trois reprises des haveurs évanouis, que l'asphyxie étranglait.

Négrel vivait au fond, avec ses ouvriers. On lui descendait ses repas, il dormait parfois deux heures, sur une botte de paille, roulé dans un manteau. Ce qui soutenait les courages, c'était la supplication des misérables, là-bas, le rappel de plus en plus distinct qu'ils battaient pour qu'on se hâtât d'arriver. A présent, il sonnait très clair, avec une sonorité musicale, comme frappé sur les lames d'un harmonica. On se guidait grâce à lui, on marchait à ce bruit cristallin, ainsi qu'on marche au canon dans les batailles. Chaque fois qu'un haveur était relayé, Négrel descendait, tapait, puis collait son oreille; et, chaque fois, jusqu'à présent, la réponse était venue, rapide et pressante. Aucun doute ne lui restait, on avançait dans la bonne direction; mais quelle lenteur fatale! Jamais on n'arriverait assez tôt. En deux jours, d'abord, on avait bien abattu treize mètres; seulement, le troisième jour, on était tombé à cinq; puis, le quatrième, à trois. La houille se serrait, durcissait à un tel point que, maintenant, on fonçait de deux mètres, avec peine. Le neuvième jour, après des efforts surhumains, l'avancement était de trente-deux mètres, et l'on calculait qu'on en avait devant soi une vingtaine encore. Pour les prisonniers, c'était la douzième journée qui commençait, douze fois vingt-quatre heures sans pain, sans feu, dans ces ténèbres glaciales! Cette abominable idée mouillait les paupières, raidissait les bras à la besogne. Les coups lointains s'affaiblissaient depuis la veille, on tremblait à chaque instant de les entendre s'arrêter...

Le neuvième jour, à l'heure du déjeuner, Zacharie ne répondit pas, lorsqu'on l'appela pour le relais. Il était comme fou, il s'acharnait avec des jurons. Mal éclairé, furieux de cette lueur vacillante qui retardait sa besogne, il commit l'imprudence d'ouvrir sa lampe. On avait pourtant donné des ordres sévères, car des fuites de grisou s'étaient déclarées, le gaz séjournait en masse énorme, dans ces couloirs étroits, privés d'aérage. Brusquement, un coup de foudre éclata, une trombe de feu sortit du boyau, comme de la gueule d'un canon chargé à mitraille. Tout flambait, l'air s'enflammait ainsi que de la poudre, d'un bout à l'autre des galeries. Ce torrent de flammes emporta le porion et les trois ouvriers, remonta le puits, jaillit au grand jour en une éruption, qui crachait des roches et des débris de charpente. Les curieux s'enfuirent.

Lorsque Négrel et les ouvriers revinrent, une colère terrible les secoua. Ils frappaient la terre à coups de talon. On se dévouait, on allait au secours de camarades, et il fallait encore y laisser des hommes! Après trois grandes heures d'efforts et de dangers, quand on pénétra enfin dans les galeries, la remonte des victimes fut lugubre. Ni le porion ni les ouvriers n'étaient morts, mais des plaies affreuses les couvraient, exhalaient une odeur de chair grillée; ils avaient bu le feu, les brûlures descendaient jusque dans leur gorge; et ils poussaient un hurlement continu, suppliant qu'on les achevât. La foule, toute pâle et frémissante, se découvrit quand ils passèrent.

Le corps de Zacharie parut enfin. Les vêtements avaient brûlé, le corps n'était qu'un charbon noir, calciné, méconnaissable...

Trois jours encore s'écoulèrent. On avait repris les travaux de sauvetage, au milieu de difficultés inouïes. Les galeries d'approche ne s'étaient heureusement pas éboulées, à la suite du coup de grisou; seulement, l'air y brûlait, si lourd et si vicié qu'il avait fallu installer d'autres ventilateurs. Toutes les vingt minutes, les haveurs se relayaient. On avançait; deux mètres à peine les séparaient des camarades. Mais, à présent, ils travaillaient le froid au cœur, tapant dur uniquement par vengeance; car les bruits avaient cessé, le rappel ne sonnait plus sa petite cadence claire. On était au douzième jour des travaux, au quinzième de la catastrophe; et, depuis le matin, un silence de mort s'était fait.

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Représentez par un dessin : l'endroit présumé où sont réfugiés les mineurs, l'emplacement où travaillent les sauveteurs.
- 2 — Pourquoi l'avance des sauveteurs diminue-t-elle au fur et à mesure qu'ils s'enfoncent sous terre?
- 3 — Expliquez comment se produisit le coup de grisou qui fit de nouvelles victimes parmi les mineurs.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *les dangers de la mine; les produits extraits du sous-sol*).

- 1 — Les dangers de la mine.
Consultez : LAURENT, *le Grisou* (coll. « Sciences et Vie pratique », Dupuis). — « Documents pour la classe », n° 26 du 19-XII-1957 (édit. S. E. V. P. E. N.).
- 2 — Les produits extraits du sous-sol.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n°s 18, 31, 51, 67, 80, 113, 204, 322, 323, 455, 499. — *Le Charbon* (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). — *Le Pétrole* (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). — *Fabuleux Pétrole* (Édicope, diff. Hachette). — Film fixe (couleurs) : *le Pétrole* (Éditafilms, n° 1400). — Film fixe : *le Charbon et le Pétrole* (Larousse, SNG, n° 10). — Diapositives (couleurs) : *Pétrole et Gaz naturel* (coll. « Encyclopédie visuelle », Colin, n° CV 27-D 2/10). — Film animé : *Mines de Wielicza*, durée 10 mn (Cinémathèque de l'Enseignement public).



Paysage minier dans le nord de la France. Les montagnes que vous apercevez sont des « terrils », immenses amas de déblais stériles et de résidus divers que l'on extrait des mines. Les ouvriers cultivent leurs petits lopins de terre au pied de ces montagnes mornes sur lesquelles rien ne pousse.
(Phot. Larousse.)

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *mineurs et chercheurs*).

— H. R. HAGGARD, *les Mines du roi Salomon* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette),
M. CHAMPAGNE, *les Chercheurs d'épaves* (coll. « Aventure et Jeunesse »,
Delagrave). — B. LARIVIÈRE, *Chercheur de pétrole au Sahara* (coll. « Bibl
verte », Hachette). — J. O. CURWOOD, *les Chasseurs d'or* (coll. « Idéa.
Bibl. », Hachette).

L'INONDATION DE LA MINE (Suite)

En bas du puits, les misérables abandonnés hurlaient de terreur. Maintenant, ils avaient de l'eau jusqu'au ventre. Le bruit du torrent les étourdissait, les dernières chutes de cuvelage leur faisaient croire à un craquement suprême du monde; et, ce qui achevait de les affoler, c'étaient les hennissements des chevaux enfermés dans l'écurie, un cri de mort, terrible, inoubliable, d'animal qu'on égorge.

Mouque avait lâché Bataille. Le vieux cheval était là, tremblant, l'œil dilaté et fixe sur cette eau qui montait toujours. Rapidement, la salle de l'accrochage s'emplissait, on voyait grandir la crue verdâtre, à la lueur rouge des trois lampes, brûlant encore sous la voûte. Et, brusquement, quand il sentit cette glace lui tremper le poil, il partit des quatre fers, dans un galop furieux, il s'engouffra et se perdit au fond d'une des galeries de roulage.

Alors, ce fut un sauve-qui-peut, les hommes suivirent cette bête.

« Plus rien à faire ici! criait Mouque. Allons voir par Réquillart. »

Cette idée qu'ils pourraient sortir par la vieille fosse voisine, s'ils y arrivaient avant que le passage fût coupé, les emportait maintenant. Les vingt se bousculaient à la file, tenant leurs lampes en l'air, pour que l'eau ne les éteignit pas. Heureusement, la galerie s'élevait d'une pente insensible; ils allèrent pendant deux cents mètres, luttant contre le flot, sans être gagnés davantage.

Mais, au premier carrefour, un désaccord éclata. Le palefrenier voulait passer à gauche, d'autres juraient qu'on raccourcirait, si l'on prenait à droite. Une minute fut perdue...

Les têtes s'égarèrent, les anciens ne reconnaissaient plus les voies, dont l'écheveau s'était comme embrouillé devant eux. A chaque bifurcation, une incertitude les arrêtait court, et il fallait se décider pourtant.

Étienne courait le dernier, retenu par Catherine, que paralysaient la fatigue et la peur.

« Pends-toi à mon cou, je te porterai, dit Étienne à la jeune fille, en la voyant faiblir.

— Non, laisse, murmura-t-elle, je ne peux plus, j'aime mieux mourir tout de suite. »

Ils s'attardaient, de cinquante mètres en arrière, et il la soulevait malgré sa résistance, lorsque la galerie brusquement se boucha : un bloc énorme qui s'effondrait et les séparait des autres. L'inondation détrempait déjà les roches, des éboulements se produisaient de tous côtés. Ils durent revenir sur leurs pas. Puis, ils ne surent plus dans quel sens ils marchaient. C'était fini, il fallait abandonner l'idée de remonter par Réquillart. Leur unique espoir était de gagner les tailles supérieures, où l'on viendrait peut-être les délivrer, si les eaux baissaient.

Étienne reconnut enfin la veine Guillaume.

« Bon! dit-il, je sais où nous sommes. Nous étions dans le vrai chemin. Écoute, allons tout droit, nous grimperons par la cheminée. »

Le flot battait leur poitrine, ils marchaient très lentement. Tant qu'ils auraient de la lumière, ils ne désespéreraient pas; et ils soufflèrent l'une des lampes, pour économiser l'huile, avec la pensée de la vider dans l'autre. Ils atteignaient la cheminée lorsqu'un bruit, derrière eux, les fit se retourner. Étaient-ce donc les camarades, barrés à leur tour, qui revenaient? Un souffle ronflait au loin, ils ne s'expliquaient pas cette tempête qui se rapprochait, dans un éclaboussement d'écume. Et ils crièrent, quand ils virent une masse géante, blanchâtre, sortir de l'ombre et lutter pour les rejoindre, entre les boisages trop étroits, où elle s'écrasait.

C'était Bataille. En partant de l'accrochage, il avait galopé le long des galeries noires, éperdument. Il semblait connaître son chemin, dans cette ville souterraine, qu'il habitait depuis onze années; et ses yeux voyaient clair, au fond de l'éternelle nuit où il avait vécu. Il galopait, il galopait, pliant la tête, ramassant les pieds, filant par ces boyaux minces de la terre, emplis de son grand corps. Les rues se succédaient, les carrefours ouvraient leur fourche, sans qu'il hésitât. Où allait-il? Là-bas peut-être, à cette vision de sa jeunesse, au moulin où il était né, sur le bord de la Scarpe, au souvenir confus du soleil, brûlant en l'air comme une grosse lampe. Il voulait vivre, sa mémoire de bête s'éveillait, l'envie de respirer encore l'air des plaines le poussait droit devant lui, jusqu'à ce qu'il eût découvert le trou, la sortie sous le ciel chaud, dans la lumière. Et une révolte emportait sa résignation ancienne, cette fosse l'assassinait, après l'avoir aveuglé.

L'eau, qui le poursuivait, le fouettait aux cuisses, le mordait à la croupe. Mais, à mesure qu'il s'enfonçait, les galeries devenaient plus étroites, abaissant le toit, renflant le mur. Il galopait quand même, il s'écorchait, laissait aux boisages des lambeaux de ses membres. De toutes parts, la mine semblait se resserrer sur lui, pour le prendre et l'étouffer.

Alors, Étienne et Catherine, comme il arrivait près d'eux, l'aperçurent qui s'étranglait entre les roches. Il avait buté, il s'était cassé les deux jambes de devant. D'un dernier effort, il se traîna quelques mètres; mais ses flancs ne passaient plus, il restait enveloppé, garrotté par la terre. Et sa tête saignante s'allongea, chercha encore une fente, de ses gros yeux troubles. L'eau le recouvrait rapidement, il se mit à hennir, du râle prolongé, atroce, dont les autres chevaux étaient morts déjà, dans l'écurie. Ce fut une agonie effroyable, cette vieille bête, fracassée, immobilisée, se débattant à cette profondeur, loin du jour. Son cri de détresse ne cessait pas, le flot noyait sa crinière, qu'il le poussait plus rauque, de sa bouche tendue et grande ouverte. Il y eut un dernier ronflement, le bruit sourd d'un tonneau qui s'emplit. Puis un grand silence tomba.

« Ah! mon Dieu! emmène-moi, sanglotait Catherine. Ah! mon Dieu! j'ai peur, je ne veux pas mourir... Emmène-moi! emmène-moi! »

Elle avait vu la mort. Le puits écroulé, la fosse inondée, rien ne lui avait soufflé à la face cette épouvante, cette clameur de Bataille agonisant. Et elle l'entendait toujours, ses oreilles en bourdonnaient, toute sa chair en frissonnait.

« Emmène-moi ! emmène-moi ! »

Étienne l'avait saisie et l'emportait. D'ailleurs, il était grand temps, ils montèrent dans la cheminée, trempés jusqu'aux épaules. Lui devait l'aider, car elle n'avait plus la force de s'accrocher aux bois. A trois reprises, il crut qu'elle lui échappait, qu'elle retombait dans la mer profonde, dont la marée grondait derrière eux. Cependant, ils purent respirer quelques minutes, quand ils eurent rencontré la première voie, libre encore. L'eau reparut, il fallut se hisser de nouveau. Et, durant des heures, cette montée continua, la crue chassait de voie en voie, les obligeait à s'élever toujours. Dans la sixième, un répit les enfiévrâ d'espoir, il leur semblait que le niveau demeurerait stationnaire. Mais une hausse plus forte se déclara, ils durent grimper à la septième, puis à la huitième. Une seule restait, et, quand ils y furent, ils regardèrent anxieusement chaque centimètre que l'eau gagnait. Si elle ne s'arrêtait pas, ils allaient donc mourir, comme le vieux cheval, écrasés contre le toit, la gorge emplie par le flot ?

Des éboulements retentissaient à chaque instant.

Et Catherine, secouée, étourdie de cet effondrement continu, joignait les mains, bégayait les mêmes mots, sans relâche :

« Je ne veux pas mourir... Je ne veux pas mourir... »

Pour la rassurer, Étienne jurait que l'eau ne bougeait plus. Leur fuite durait bien depuis six heures, on allait descendre à leur secours. Et il disait six heures sans savoir, la notion exacte du temps leur échappait. En réalité, un jour entier s'était écoulé déjà, dans leur montée au travers de la veine Guillaume.

Mouillés, grelottants, ils s'installèrent. Comme elle était pieds nus, lui, qui avait ses sabots, la força à les prendre. Ils pouvaient patienter maintenant, ils avaient baissé la mèche de la lampe, ne gardant qu'une lueur faible de veilleuse. Mais des crampes leur déchirèrent l'estomac, tous deux s'aperçurent qu'ils mouraient de faim. Jusque-là, ils ne s'étaient pas senti vivre. Au moment de la catastrophe, ils n'avaient point déjeuné, et ils venaient de retrouver leurs tartines, gonflées par l'eau. Elle dut se fâcher pour qu'il voulût bien accepter sa part. Dès qu'elle eut mangé, elle s'endormit de lassitude, sur la terre froide. Lui, brûlé d'insomnie, la veillait, le front entre les mains, les yeux fixes.

Combien d'heures s'écoulèrent ainsi ? Il n'aurait pu le dire. Ce qu'il savait, c'était que devant lui, par le trou de la cheminée, il avait vu reparaître le flot noir et mouvant, la bête dont le dos s'enflait sans cesse pour les atteindre. D'abord, il n'y eut qu'une ligne mince, un serpent souple qui s'allongea ; puis, cela s'élargit en une échine grouillante, rampante ; et bientôt ils furent rejoints, les pieds de la jeune fille endormie trempèrent. Anxieux, il hésitait à la réveiller. N'était-ce pas cruel de la tirer de ce repos, de l'ignorance anéantie qui la berçait peut-être dans un rêve de grand air et de vie au soleil ? Par où fuir, d'ailleurs ?

Et il cherchait, et il se rappela que le plan incliné, établi dans cette partie de la veine, communiquait, bout à bout, avec le plan qui desservait l'accrochage supérieur. C'était une issue. Il la laissa dormir encore, le plus longtemps qu'il fut possible, regardant le flot gagner, attendant qu'il les chassât. Enfin, il la souleva doucement, et elle eut un grand frisson.

« Ah! mon Dieu! c'est vrai!... Ça recommence! »

Elle se souvenait, elle criait, de retrouver la mort prochaine.

« Non, calme-toi, murmura-t-il. On peut passer, je te jure. »

Pour se rendre au plan incliné, ils durent marcher ployés en deux, de nouveau mouillés jusqu'aux épaules. Et la montée recommença, plus dangereuse, par ce trou boisé entièrement, long d'une centaine de mètres. D'abord, ils voulurent tirer le câble, afin de fixer en bas l'un des chariots; car si l'autre était descendu, pendant leur ascension, il les aurait broyés. Mais rien ne bougea, un obstacle faussait le mécanisme. Ils se risquèrent, n'osant se servir de ce câble qui les gênait, s'arrachant les ongles contre les charpentes lisses. Lui venait le dernier, la retenait du crâne, quand elle glissait, les mains sanglantes. Brusquement, ils se cognèrent contre des éclats de poutres, qui barraient le plan. Des terres avaient coulé, un éboulement empêchait d'aller plus haut. Par bonheur, une porte s'ouvrait là, et ils débouchèrent dans une voie...

L'eau montait, on l'entendait clapoter. La retraite se trouvait coupée déjà... C'était une souricière, un bout de galerie que des affaissements considérables obstruaient en arrière et en avant. Pas une issue, ils étaient murés..

Le jeune homme dit :

« Si nous tapions, on nous entendrait peut-être. »

Étienne ramassa un morceau de grès, et il battit contre la veine, au fond, le rappel des mineurs, le roulement prolongé, dont les ouvriers en péril signalent leur présence. Puis, il colla son oreille, pour écouter. A vingt reprises, il s'entêta. Aucun bruit ne répondait...

Les heures s'écoulaient; on entendait le petit murmure de l'eau montant sans cesse, tandis que, de temps à autre, des secousses profondes, des retentissements lointains annonçaient les derniers tassements de la mine. Quand la lampe se vida et qu'il fallut en ouvrir une autre, pour l'allumer, la peur du grisou les agita un instant; mais ils aimaient mieux sauter tout de suite que de durer dans les ténèbres; et rien ne sauta, il n'y avait pas de grisou. Ils s'étaient allongés de nouveau, les heures se remirent à couler.

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Représentez par un dessin la fuite des mineurs devant l'eau qui monte.
- 2 — Qu'est-ce qui épouvante le plus Catherine?
- 3 — Comment font les mineurs enterrés pour signaler leur présence?
- 4 — Donnez un autre titre à cette lecture.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *la machine au service de l'homme ; inventeurs et savants*).

1 — La machine au service de l'homme.

Consultez : R. GUILLOT, *l'Encyclopédie Larousse pour les enfants* (Larousse), p. 192 à 234. — *L'Encyclopédie pour la jeunesse* (Larousse), tome I, p. 41, 194, 323, 450; tome II, p. 149, 259, 342. — *Histoire des robots* (coll. « la Récréation », l'Accueil). — *Machines et énergie* (coll. « Voir et Connaître », Flammarion). — *Techniques et constructions* (édit. R. S. T., diff. Denoël). — R. GUILLOT, *la Grande Aventure des machines* (Larousse). — Film animé : *Mains et machines* (Cinémathèque de l'Enseignement public).

2 — Inventions et découvertes; inventeurs et savants.

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 8, 315, 382, 431. — *Les Inventions du XX^e siècle* (coll. « Mon univers », Colin). — *70 Siècles d'inventions* (coll. « Mon univers », Colin). — *Les Merveilles de la science* (coll. « Un grand livre d'or », Flammarion).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *quelques grands inventeurs et savants*).

P. DEVAUX, *les Aventuriers de la science* (coll. « Science et Aventures », Magnard). — *Galilée* (édit. R. S. T., diff. Denoël). — E. CURIE, *Madame Curie* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — *Newton* (coll. « Encyclopédie des juniors », édit. R. S. T., diff. Denoël).

L'INONDATION DE LA MINE (Fin)

L'eau déborda dans la galerie.

Alors, ce fut une lutte nouvelle. Ils avaient allumé la dernière lampe, elle s'épuisait en éclairant la crue, dont la hausse régulière, entêtée, ne s'arrêtait pas. Ils eurent d'abord de l'eau aux chevilles, puis elle leur mouilla les genoux. La voie montait, ils se réfugièrent au fond, ce qui leur donna un répit de quelques heures. Mais le flot les rattrapa, ils baignèrent jusqu'à la ceinture. Debout, acculés, l'échine collée contre la roche, ils la regardaient croître, toujours, toujours. Quand elle atteindrait leur bouche, ce serait fini. La lampe, qu'ils avaient accrochée, jaunissait la houle rapide des petites ondes; elle pâlit, ils ne distinguèrent plus qu'un demi-cercle diminuant sans cesse, et brusquement l'ombre les enveloppa, la lampe venait de s'éteindre, après avoir craché sa



Le Retour de la mine, par Constantin Meunier (1831-1905).

dernière goutte d'huile. C'était la nuit complète, absolue, cette nuit de la terre qu'ils dormiraient, sans jamais rouvrir les yeux à la clarté du soleil.

Catherine, comme si elle eût senti les ténèbres la saisir, s'était abritée contre Étienne. Elle répéta le mot des mineurs, à voix basse :

« La mort souffle la lampe. »

Pourtant, devant cette menace, leur instinct luttait, une fièvre de vivre les ranima. Lui, violemment, se mit à creuser le schiste avec le crochet de la lampe, tandis qu'elle l'aidait de ses ongles. Ils pratiquèrent une sorte de banc élevé, et, lorsqu'ils s'y furent hissés tous les deux, ils se trouvèrent assis, les jambes pendantes, le dos ployé, car la voûte les forçait à baisser la tête. L'eau ne glaçait plus que leurs talons; mais ils ne tardèrent pas à en sentir le froid leur couper les chevilles, les mollets, les genoux, dans un mouvement invincible et sans trêve. Le banc, mal aplani, se trempait d'une humidité si gluante qu'ils devaient se tenir fortement pour ne pas glisser. C'était la fin, combien attendraient-ils, réduits à cette niche, où ils n'osaient risquer un geste, exténués, affamés, n'ayant plus ni pain ni lumière? Et ils souffraient surtout des ténèbres, qui les empêchaient de voir venir la mort. Un grand silence régnait, la mine gorgée d'eau ne bougeait plus.

Les heures se succédaient sans qu'ils pussent en mesurer la durée exacte, de plus en plus égarés dans le calcul du temps. Leurs tortures, qui auraient dû allonger les minutes, les emportaient, rapides. Ils croyaient n'être enfermés que depuis deux jours et une nuit, lorsqu'en réalité la troisième journée déjà se terminait. Toute espérance de secours s'en était allée, personne ne les savait là, personne n'avait le pouvoir d'y descendre, et la faim les achèverait, si l'inondation leur faisait grâce. Une dernière fois, ils avaient eu la pensée de battre le rappel; mais la pierre était restée sous l'eau. D'ailleurs, qui les entendrait?

Catherine, résignée, avait appuyé contre la veine sa tête endolorie, lorsqu'un tressaillement la redressa.

« Écoute! » dit-elle.

D'abord, Étienne crut qu'elle parlait du petit bruit de l'eau montant toujours. Il mentit, il voulut la tranquilliser.

« C'est moi que tu entends, je remue les jambes.

— Non, non, pas ça... Là-bas, écoute! »

Et elle collait son oreille au charbon. Il comprit, il fit comme elle. Une attente de quelques secondes les étouffa. Puis, très lointains, très faibles, ils entendirent trois coups, largement espacés. Mais ils doutaient encore, leurs oreilles sonnaient, c'étaient peut-être des craquements dans la couche. Et ils ne savaient avec quoi frapper pour répondre.

Étienne eut une idée.

« Tu as les sabots. Sors les pieds, tape avec les talons. »

Elle tapa, elle battit le rappel des mineurs; et ils écoutèrent, et ils distinguèrent de nouveau les trois coups, au loin. Vingt fois ils recommencèrent, vingt fois les coups répondirent. Ils pleuraient, ils s'embrassaient, au risque de perdre l'équilibre. Enfin, les camarades étaient là, ils arrivaient. C'était un débordement de joie qui emportait les tourments de l'attente, la rage des appels longtemps inutiles comme si les sauveurs n'avaient eu qu'à fendre la roche du doigt, pour les délivrer.

« Hein! criait-elle gaiement, est-ce une chance que j'aie appuyé la tête! »

Dès ce moment, ils se relayèrent, toujours l'un d'eux écoutait, prêt à correspondre au moindre signal. Ils saisirent bientôt des coups de rivelaine : on commençait les travaux d'approche, on ouvrait une galerie. Pas un bruit ne leur échappait. Mais leur joie tomba. Ils avaient beau rire, pour se tromper l'un l'autre, le désespoir les reprenait peu à peu. D'abord, ils s'étaient répandus en explications : on arrivait évidemment par Réquillart, la galerie descendait dans la couche, peut-être en ouvrait-on plusieurs, car il y avait trois hommes à l'abattage. Puis ils parlèrent moins, ils finirent par se taire, quand ils en vinrent à calculer la masse énorme qui les séparait des camarades. Muets, ils continuaient leurs réflexions, ils comptaient les journées et les journées qu'un ouvrier mettrait à percer un tel bloc. Jamais on ne les rejoindrait assez tôt, ils seraient morts vingt fois. Et, mornes, n'osant plus échanger une parole dans ce redoublement d'angoisse, ils répondaient aux appels d'un roulement de sabots, sans espoir,

en ne gardant que le besoin machinal de dire aux autres qu'ils vivaient encore.

Un jour, deux jours, se passèrent. Ils étaient au fond depuis six jours. L'eau, arrêtée à leurs genoux, ne montait ni ne descendait; et leurs jambes semblaient fondre, dans ce bain de glace. Pendant une heure, ils pouvaient bien les retirer; mais la position devenait alors si inconfortable qu'ils étaient tordus de crampes atroces et qu'ils devaient laisser retomber les talons. Toutes les dix minutes, ils se remontaient d'un coup de reins, sur la roche glissante. Les cassures du charbon leur défonçaient l'échine, ils éprouvaient à la nuque une douleur fixe et intense, d'avoir à la tenir ployée constamment, pour ne pas se briser le crâne. Et l'étouffement croissait, l'air refoulé par l'eau se comprimait dans l'espèce de cloche où ils se trouvaient enfermés. Leur voix, assourdie, paraissait venir de très loin. Des bourdonnements d'oreilles se déclarèrent, ils entendaient les volées d'un tócsin furieux, le galop d'un troupeau sous une averse de grêle, interminable.

D'abord, Catherine souffrit horriblement de la faim. Elle portait à sa gorge ses pauvres mains crispées, elle avait de grands souffles creux, une plainte continue, déchirante, comme si une tenaille lui eût arraché l'estomac. Étienne, étranglé par la même torture, tâtonnait fiévreusement dans l'obscurité, lorsque, près de lui, ses doigts rencontrèrent une pièce du boisage, à moitié pourrie, que ses ongles émiettaient. Et il en donna une poignée à la herscheuse, qui l'engloutit goulûment. Durant deux journées, ils vécurent de ce bois vermoulu, ils le dévorèrent tout entier, désespérés de l'avoir fini, s'écorchant à vouloir entamer les autres, solides encore et dont les fibres résistaient. Leur supplice augmenta, ils s'enrageaient de ne pouvoir mâcher la toile de leurs vêtements. Une ceinture de cuir qui le serrait à la taille les soulagea un peu. Il en coupa de petits morceaux avec les dents, et elle les broyait, s'acharnait à les avaler. Cela occupait leurs mâchoires, leur donnait l'illusion qu'ils mangeaient. Puis, quand la ceinture fut achevée, ils se remirent à la toile, la suçant pendant des heures.

Mais, bientôt, ces crises violentes se calmèrent, la faim ne fut plus qu'une douleur profonde, sourde, l'évanouissement même, lent et progressif, de leurs forces. Sans doute, ils auraient succombé, s'ils n'avaient pas eu de l'eau, tant qu'ils en voulaient. Ils se baissaient simplement, buvaient dans le creux de leur main; et cela à vingt reprises, brûlés d'une telle soif que toute cette eau ne pouvait l'étancher...

Encore un jour, et encore un jour. C'était lui, maintenant, qui répondait aux camarades. Les coups de riveline approchaient, il les entendait derrière son dos. Mais ses forces diminuaient aussi, il avait perdu tout courage à taper. On les savait là, pourquoi se fatiguer encore? Cela ne l'intéressait plus, qu'on pût venir. Dans l'hébétement de son attente, il en était, pendant des heures, à oublier ce qu'il attendait.

Un soulagement les réconforta un peu. L'eau baissait. Depuis neuf jours, on travaillait à leur délivrance, et ils faisaient, pour la première fois, quelques pas dans la galerie, lorsqu'une épouvantable commotion les jeta sur le sol. Ils

se cherchèrent, fous, ne comprenant pas, croyant que la catastrophe recommençait. Rien ne remuait plus, le bruit des rivelaines avait cessé.

Dans le coin où ils se tenaient assis, côte à côte, Catherine eut un léger rire.

« Il doit faire bon dehors... Viens, sortons d'ici. »

Étienne, d'abord, luttait contre cette démente. Mais une contagion ébranlait sa tête plus solide, il perdit la sensation juste du réel. Tous leurs sens se faussaient, surtout ceux de Catherine, agitée de fièvre, tourmentée à présent d'un besoin de paroles et de gestes. Les bourdonnements de ses oreilles étaient devenus des murmures d'eau courante, des chants d'oiseaux; et elle sentait un violent parfum d'herbes écrasées, et elle voyait clair, de grandes taches jaunes volaient devant ses yeux, si larges qu'elle se croyait dehors, près du canal, dans les blés, par une journée de beau soleil.

« Hein? fait-il chaud!...

— Tu souffres? »

Elle se redressa, étonnée.

« Non, pas du tout... Pourquoi? »

Elle regarda éperdument les ténèbres, se tordit les mains, dans une nouvelle crise de sanglots.

« Mon Dieu! mon Dieu! qu'il fait noir! »

Ce n'étaient plus les blés, ni l'odeur des herbes, ni le chant des alouettes, ni le grand soleil jaune; c'étaient la mine éboulée, inondée, la nuit puante, l'égouttement funèbre de ce caveau où ils râlaient depuis tant de jours...

Étienne était assis par terre, toujours dans le même coin, et il avait Catherine sur les genoux, couchée, immobile. Des heures, des heures s'écoulèrent. Il crut longtemps qu'elle dormait; puis, il la toucha, elle était très froide, elle était morte. Pourtant, il ne remuait pas, de peur de la réveiller... Il s'affaiblissait, il ne lui restait que la force d'un petit geste, un lent mouvement de la main, pour s'assurer qu'elle était bien là, ainsi qu'une enfant endormie, dans sa raideur glacée. Tout s'anéantissait, la nuit elle-même avait sombré, il n'était nulle part, hors de l'espace, hors du temps. Quelque chose tapait bien à côté de sa tête, des coups dont la violence rapprochait; mais il avait eu d'abord la paresse d'aller répondre, engourdi d'une fatigue immense. Deux jours se passèrent, elle n'avait pas remué, il la touchait de son geste machinal, rassuré de la sentir si tranquille.

Étienne ressentit une secousse. Des voix grondaient, des roches roulaient jusqu'à ses pieds. Quand il aperçut une lampe, il pleura. Ses yeux clignotants suivaient la lumière, il ne se lassait pas de la voir, en extase devant ce point rougeâtre qui tachait à peine les ténèbres. Mais des camarades l'emportaient, il les laissa introduire, entre ses dents serrées, des cuillerées de bouillon. Ce fut seulement dans la galerie de Réquillart qu'il reconnut quelqu'un, l'ingénieur Négrel, debout devant lui; et ces deux hommes se jetèrent au cou l'un de l'autre, sanglotèrent à grands sanglots, dans le bouleversement profond de toute l'humanité qui était en eux...

Plusieurs cadavres étaient déjà remontés et alignés par terre.

Lorsqu'on le sortit enfin, après l'avoir habitué aux lampes et nourri un peu, Étienne apparut décharné, les cheveux tout blancs; et on s'écartait, on frémissait devant ce vieillard.

ÉMILE ZOLA (1840-1902),
romancier français,
Germinal (Fasquelle).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Comment Étienne et Catherine s'efforcent-ils d'apaiser les tortures de la faim?
- 2 — Copiez les expressions qui traduisent le délire de Catherine.
- 3 — Pourquoi Étienne renonce-t-il à répondre à l'appel des mineurs?
- 4 — Longtemps après ce drame, Étienne raconte à ses camarades de travail ce qui s'est passé au fond de la mine depuis le début de la catastrophe : faites le résumé succinct de ce douloureux récit.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *les métiers ; l'histoire du travail*).

- 1 — Enquêtez auprès des ouvriers et des artisans que vous connaissez afin de vous renseigner sur les conditions d'apprentissage et de travail de quelques métiers que vous aimeriez exercer.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 132, 407, et S. B. T., n^o 2. — *Les Hommes au travail* (coll. « Joie de connaître », Bourrelier). — *Pour l'information professionnelle des jeunes gens de 14 ans* (Bourrelier). — G. VIOT, *le Monde de l'automobile* (coll. « Eurêka », Fleurus). — P. ROUSSEAU, K. BORDES, *Jean-François, électricien* (Hachette). — Nombreux films animés concernant les métiers à la Cinémathèque de l'Enseignement public.
- 2 — L'histoire du travail.
Consultez : la collection « la Récréation », l'Accueil (histoire du papier, du pain, des étoffes, du verre, des métaux, etc.). — *Histoire du travail* (coll. « Encyclopédie scolaire illustrée », C. E. L.). — A. THOMAS, *Histoire anecdotique du travail* (Association Albert Thomas, 205, boulevard Saint-Germain, Paris).

LIVRES CONSEILLÉS (thèmes : *métiers d'autrefois ; métiers d'aujourd'hui*).

G. NIGREMONT, *Jeantou, le maçon creusois* (coll. « Marjolaine », Bourrelier). — G. BRUNO, *le Tour de France par deux enfants* (E. Belin). — J. CARREZ, *Soixante-dix Beaux Métiers, du laboureur au cosmonaute* (Gründ).

QU'EN DITES-VOUS ?

AU COMMISSARIAT

BRELOC. — Je viens déposer entre vos mains une montre que j'ai trouvée cette nuit au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue Monsieur-le-Prince...

LE COMMISSAIRE. — Je vous remercie.

BRELOC. — Je puis me retirer ?

LE COMMISSAIRE, *l'arrêtant du geste*. — Pas encore.

BRELOC. — Je suis un peu pressé.

LE COMMISSAIRE. — Je le regrette.

BRELOC. — On m'attend.

LE COMMISSAIRE, *sec.* — On vous attendra... Vous ne supposez pas que je vais recueillir cette montre de vos mains sans que vous m'ayez dit comment elle y est tombée.

BRELOC. — J'ai eu l'honneur de vous expliquer que je l'avais trouvée cette nuit, au coin de la rue Monsieur-le-Prince et du boulevard Saint-Michel.

LE COMMISSAIRE. — J'entends bien ; mais où ?

BRELOC. — Où ? Par terre !... Sur le trottoir.

LE COMMISSAIRE, *souçonneux*. — Voilà qui est extraordinaire. Le trottoir n'est pas une place où mettre une montre.

BRELOC. — Je vous ferai remarquer...

LE COMMISSAIRE. — Je vous dispense de toute remarque. Au lieu de me donner des conseils, donnez-moi votre état civil.

BRELOC, *avec un commencement d'impatience dans la voix*. — Je m'appelle Breloc Jean-Eustache. Je suis né à Pontoise, le 29 décembre 1861, de Pierre Timoléon Jean-Jacques Alfred Oscar Breloc, et de Céleste Mouchérol, son épouse.

LE COMMISSAIRE. — Où demeurez-vous ?

BRELOC. — Rue Péterelle, 47.

LE COMMISSAIRE, *après avoir pris note*. — Quelles sont vos ressources ?

BRELOC, *qui se « monte » peu à peu*. — J'ai vingt-cinq mille livres de rente, une ferme en Touraine, une chasse gardée en Beauce, six chiens, trois chats, une bourrique, onze lapins et un cochon d'Inde.

LE COMMISSAIRE. — Ça suffit ! Quelle heure était-il quand vous avez trouvé cette montre ?

BRELOC. — Trois heures du matin.

LE COMMISSAIRE, *ironique*. — Pas plus?... Vous me faites l'effet de mener une singulière existence.

BRELOC. — Je mène l'existence qui me plaît.

LE COMMISSAIRE. — Possible... Seulement... faites-moi le plaisir de répondre avec courtoisie aux questions que mes devoirs m'obligent à vous poser. Je vous demande ce que vous faisiez à une heure aussi avancée de la nuit, dans un quartier qui n'est pas le vôtre...

BRELOC. — Ça ne vous regarde pas.

LE COMMISSAIRE. — C'est à moi que vous parlez?

BRELOC. — Je pense.

LE COMMISSAIRE. — Oh! mais, dites, mon garçon, vous allez changer de langage. Vous le prenez sur un ton qui ne me revient pas, contrairement à votre figure, qui me revient, elle!

BRELOC. — Ah!

LE COMMISSAIRE. — Oui, comme un souvenir. Vous n'avez jamais eu de condamnations?

BRELOC, *stupéfait*. — Et vous?

LE COMMISSAIRE, *qui bondit*. — Vous êtes un insolent!

BRELOC. — Vous êtes une f... bête!

LE COMMISSAIRE. — Retirez cette parole!

BRELOC. — Vous vous moquez de moi! Me prenez-vous pour un escroc? ... Et puis... vous m'ennuyez avec votre interrogatoire. A-t-on idée d'une chose pareille? Je trouve, dans la rue, une montre; je me détourne de mon chemin pour vous la rapporter, et voilà comment je suis reçu!...

LE COMMISSAIRE, *qui parle en même temps que Breloc*. — Ah! c'est comme ça? Eh bien, attendez, mon gaillard, je vais vous apprendre à me parler avec les égards qui me sont dus! En voilà encore un voyou! Est-ce que je vous connais, moi? Est-ce que je sais qui vous êtes?

(*Le commissaire court à la porte, qu'il ouvre.*)

LE COMMISSAIRE. — Emparez-vous de cet homme-là...

BRELOC. — Ça, par exemple, c'est un comble!...

D'après GEORGES COURTELINE (1861-1929),
Théâtre (Flammarion).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Avez-vous de la mémoire? Énumérez, dans l'ordre où le fait Breloc, tout ce qu'il possède.
- 2 — Quelles sont les réponses de Breloc qui vous paraissent comiques?
- 3 — Mis en prison, Breloc adresse au procureur de la République une lettre de protestation dans laquelle il rapporte les explications qu'il a fournies au commissaire : rédigez cette lettre.

LE CONTE DU GROS POISSON

Il y avait une fois un pêcheur qui avait trois fils. Il habitait une cabane de roseaux et de cailloux gâchés en terre au bord de la rivière, une pauvre cabane, moins haute que les osiers rouges d'alentour. Il avait une petite chienne et il avait une pouliche qu'il harnachait de deux paniers pour aller vendre son poisson à la ville.

Tous les jours les trois petits regardaient partir ces poissons, qui luisaient comme l'argent et comme l'or. Ils séchaient d'envie d'en avoir un pour eux, un qu'ils mangeraient tout entier à leur dîner de midi.

Un matin qu'ils avaient encore regardé partir la pêche, les yeux tout grands, ils rentrèrent en hâte dans la cabane et ils dirent à leur pauvre mère :

« Le père va tous les jours à la rivière, et jamais, jamais il ne rapporterait un poisson qui fût pour nous ! »

— C'est qu'il faut les vendre pour vivre, pauvres petits. »

Mais quand son homme fut pour rentrer de la ville, elle alla au-devant de lui sur le chemin :

« Vois-tu, pauvre homme, il faudra qu'un jour tu pêches un poisson qui soit pour eux. Ils en ont tant envie qu'ils vont nous le manger arêtes et tout. »

— Si tu le veux, je le veux, pauvre femme. Demain, je me lève d'un peu plus grand matin, et le premier poisson que je prends, il est pour les petits. »

De fait, le lendemain il se lève avant que le coq chante, au premier gris de l'aube. Il va à la rivière dans le brouillard, il jette son filet, le tire, et voilà qu'il amène un poisson si gros, si gros, qu'il n'arrivait pas à le hisser dans sa barque.

Si gros qu'il en était étonné.

« Pauvre poisson, ce n'est pas moi qui t'ai donné la vie, ce ne sera pas moi qui te donnerai la mort ! »

Et, tout saisi, d'une façon qu'on ne pourrait pas bien dire, il remet le poisson à l'eau.

Il remonte un peu plus loin ; à un endroit où les grands arbres faisaient noir, il rejette le filet dans la rivière.

Mais quand il le ramène — voyez le sort ! — il ramène le si gros poisson. Cette fois il lui fallut le hisser dans sa barque.

« Pauvre poisson, tu es bien trop fait pour que je t'aye ! »

Il retourne à la cabane sans pousser plus loin la pêche, et du chemin il appelle sa femme.

« Ha ! pauvre femme, tu peux bien décrocher ta poêle la plus grande ! Regarde ce que je t'apporte. »

Le poisson était si gros qu'il n'y avait pas de poêle où le faire cuire. Ma

foi, ils allumèrent un grand feu entre les osiers : on mit la bête sur des pierres plates parmi les braises.

Les trois petits tournaient autour, en humaient le fumet, le dévoraient des yeux, transportés d'aise et d'appétit... Et ils mangèrent tant qu'ils purent manger, tant qu'il y eut place pour bribe ou pour miette.

Cependant le poisson était si gros, si gros, que père, mère, enfants ne surent le finir. Ils appelèrent la petite chienne, ils lui donnèrent les restes. Elle en mangea jusqu'à devenir ronde comme un baril : elle ne vint pas à bout de le finir non plus. Alors on porta ce qui restait à la pouliche. La pouliche en mangea, en mangea : il en restait encore assez pour qu'on ne sût qu'en faire.

« Et allez, dit le père, je vais enterrer le demeurant dans le jardin, sous notre arbre d'épine! »

Il prit sa bêche, creusa une fosse sous une grande aubépine, au fond du jardin, et enfouit là ce qui restait du gros poisson.

Le lendemain, bonnes gens! la chienne avait trois petits chiens, la pouliche trois petit poulains.

Et sous l'arbre d'épine, ils trouvèrent trois épées.

« Vous êtes trois, dit le père à ses garçons; vous prendrez chacun une épée, chacun un chien et chacun un cheval. »

On vit bientôt que le premier chien allait comme le vent. On l'appela Va-si-vite-que-le-vent. Le deuxième brisait entre ses dents de grosses barres de fer. On l'appela Brise-fer. Le troisième, lui, brisait tout. On l'appela Brise-tout.

« Quand les chevaux seront assez forts pour vous porter, dit le père, vous partirez pour votre tour de France. Seulement, il ne faudra pas passer tous du même côté. Vous vous écarterez, de façon à prendre chacun du pays.

— Mais, dit l'aîné, quand le jour vint de partir, si mes frères sont malades, comment ferai-je pour le savoir? »

Le père leur donna à chacun une vessie de cochon bien gonflée.

« Quand vous verrez que d'un côté la vessie se dégonfle, vous saurez que celui de vos frères qui est allé de ce côté se trouve en grand hasard. »

C'étaient trois beaux morceaux de garçons, bien hardis; tous trois la joue vermeille, avec des yeux qui riaient, qui brillaient, et tous trois, petit mon ami, droits comme des cierges. Ils dirent à leurs père et mère qu'ils se comporteraient si vaillamment qu'un jour ils reviendraient les chercher pour leur donner, au lieu de leur pauvre cabane, quelque château où rien ne manquerait.

Alors chacun des trois prit son épée, appela son chien, monta sur son cheval et ils partirent.

Le plus jeune avait pour soi Va-si-vite-que-le-vent. Il prit à val le vent, et il allait derrière le chien.

Si bien que sur le soir il arriva aux abords d'une forêt et qu'il vit là un château, le plus beau château qu'il eût jamais vu.

« Voilà qui se trouve à merveille. Je ne savais où passer cette nuit : je vais demander la couchée pour moi, mon cheval et mon chien. »

Il s'avance, passe par le portail dans une grande cour, regarde de droite, de gauche : personne.

Il va vers l'écurie. La litière était faite, toute fraîche, toute prête. Il heurte du poing à la porte, il appelle : personne ne se montre.

Alors, ma foi, il amène là son cheval par la bride, il le desselle, il l'attache. Cela fait et bien fait, il ressort dans la cour, monte les degrés, entre à la cuisine.

Le feu était allumé et poussait ses lucurs, mais pas plus là qu'ailleurs on ne voyait personne. Rien ne bougeait, tout paraissait attendre. Personne, pas âme qui vive.

« Vive qui vive, qui vit verra ! Quelqu'un finira par venir. »

Il s'assoit devant le feu, son chien près de lui. Malgré soi, de temps en temps il regardait par-dessus son épaule. Il avait l'esprit assez fort pour n'être pas attaqué par la crainte.

« J'ai mon chien, j'ai mon épée, je ne redoute rien de ce qui peut m'arriver dessus. »

Tout à coup une petite porte s'ouvre, paraît une vieille sorcière, si déguenillée qu'on aurait pu pendre après elle toutes les louches du pays. Une vieille affreuse, toute en rides et en lippes, avec des yeux éraillés, chassieux, saigneux, qui vous faisaient mal rien qu'à les regarder. Elle tremblait comme un jonc dans un courant d'eau.

« Qu'as-tu, vieille sorcière, à trembler si fort ?

— Oh ! oh ! monsieur, j'ai si froid que mes os me semblent des glaçons.

— Si tu as froid, approche-toi du feu !

— Monsieur, je le voudrais, mais j'ai trop peur du chien.

— Mon chien n'a pas de méchanceté, vieille sorcière.

— Méchanceté ou pas, monsieur, j'ai peur de lui. Or sus, attachez-le.

— Je ne suis pas ton valet pour attacher le chien. Et je n'ai pas d'attache, vieille sorcière : attache-le toi-même. »

La vieille ne se le fit pas dire deux fois. Dès qu'elle eut la permission, elle prit un de ses cheveux et attacha Va-si-vite-que-le-vent à la muraille.

Mais, sitôt fait, elle fond comme une tempête sur le garçon, qui ne s'attendait à rien moins, l'attrape aux cheveux, le jette sur les dalles, et, sans le laisser se reconnaître, par la cuisine, par les degrés, par la cour, le traîne jusqu'à un caveau aussi profond qu'un puits où sans pitié elle le précipite.

« Maintenant, compte les cailloux du fond ; tu sauras combien il y en a. »

Et elle remet par-dessus une pierre grosse comme une table des fées, qui couvrait le caveau.

Le malheureux appelait bien tant qu'il pouvait :

« Va-si-vite-que-le-vent, à mon secours ! A mon secours, Va-si-vite-que-le-vent ! »

Mais Va-si-vite-que-le-vent était attaché par un cheveu de la sorcière, et pour se délivrer il lui aurait fallu renverser la muraille.

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

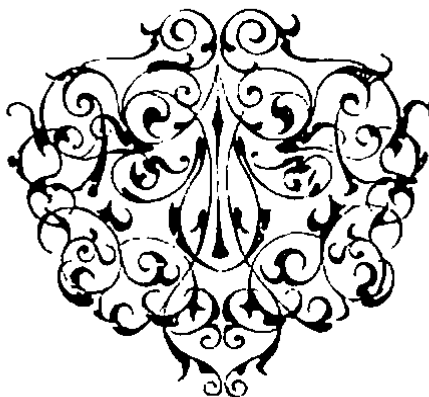
- 1 — Le gros poisson n'a pas pu être entièrement mangé : où a-t-on mis les restes? et qu'en est-il résulté?
- 2 — Comment chacun des trois frères pouvait-il savoir que les deux autres, qui étaient très éloignés, étaient en danger?
- 3 — Racontez l'arrivée du plus jeune frère au château et ce qui lui advint.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *les illustrations des contes*).

Étudiez les illustrations des livres de contes, puis essayez, à votre tour, d'imaginer une illustration adaptée au « Conte du gros poisson ». *Consultez* : les éditions du « Père Castor » (Flammarion). — *Le Roman de Renard* (coll. « Albums B. Rabier », Tallandier, diff. Hachette). — W. DISNEY, *Blanche-Neige*; *Pinocchio*; *Trois Petits Cochons* (coll. « Silly-Symphonies », Hachette). — « La Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n° 454. — Voyez aussi comment W. DISNEY a illustré ses films de contes : *Cendrillon* (Beaux Films, 6 films en couleurs); *Pinocchio* (Beaux Films, 6 films en couleurs); *Blanche-Neige et les sept nains* (Beaux Films, 6 films en noir).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *les contes*).

CH. ANDERSEN, *Contes* (coll. « Album Mame », Mame). — N. HAWTHORNE, *Contes fabuleux* (Club des jeunes amis du livre). — R. et PH. SOUPAULT, *Contes des cinq continents* (Stock). — P. BUCK, *le Dragon magique et autres contes* (Stock). — SELMA LAGERLÖF, *le Merveilleux Voyage de Nils Holgerson* (coll. « Bibl. des Belles Œuvres », Delagrave). — *Contes des Mille et Une Nuits* (coll. « Jeunes Bibliophiles », Gautier-Languereau).



LE CONTE DU GROS POISSON (Fin)

Le lendemain matin, le deuxième garçon, qui avait couché roulé dans son manteau sous un arbre ramé, se lève, se lave de belle eau claire au ruisseau et va pour repartir. « Mais qui sait ce que deviennent mes frères, et s'il ne leur est pas arrivé un malheur? »

Il regarde la vessie, la voit toute gonflée d'un côté, du côté par où avait pris le garçon le plus jeune.

« Holà! mon pauvre frère! il est en grand hasard. »

Sur-le-champ, il se saisit de son épée, il appelle Brise-fer, il saute en selle; et de chevaucher de pays en pays, par monts et par vaux.

Toute la journée il alla. Au bord de la nuit, il vit un gros château devant une forêt.

« Je vais descendre là, et je demanderai : peut-être que quelqu'un a vu passer mon frère. »

Il entre par le portail, s'arrête au milieu de la cour, regarde, ne voit personne, appelle, ne reçoit pas de réponse. Alors, bien délibéré, il va droit à l'écurie. Là, il aperçoit un cheval attaché; au premier coup d'œil il reconnaît la bête, et cette bête hennit en le reconnaissant.

« Ho! mon frère est dans le château. Il est ici, malade à plat de lit; il faut trouver quelqu'un qui en ait des nouvelles. »

Il attache son cheval à côté de l'autre et monte à la cuisine. Là, il voit Va-si-vite-que-le-vent attaché à la muraille, un beau feu flambant dans la cheminée, la marmite à la crémaillère, les plats au vaisselier; tout enfin qui paraissait attendre sans que se montrât âme qui vive.

« Il va bien falloir qu'une créature vienne, à qui je ferai dire où il est. »

Il s'assoit au coin du feu, son épée au côté, Brise-fer près de lui.

Dans le moment paraît la vieille, toute tremblante et cliquetante.

« Pourquoi trembles-tu si fort, vieille sorcière? »

— Hélas! monsieur, j'ai le froid dans les os.

— Si tu as froid, approche-toi du feu.

— Hélas! monsieur, j'ai trop peur de ce chien.

— Approche-toi, vieille sorcière, il n'a pas de méchanceté.

— Méchanceté ou non, j'en ai trop peur, monsieur. Or sus, attachez-le.

— Me crois-tu ton valet pour attacher le chien? Et je n'ai pas d'attache.

Attache-le toi-même, vieille sorcière. »

La vieille ne se le fait pas dire deux fois : elle prend un de ses cheveux, elle attache Brise-fer à la muraille. Et aussitôt, se jetant sur le garçon, elle l'empoigne par les cheveux, le renverse, le traîne par les escaliers jusqu'au caveau de la grande cour.



*Chevalier,
statuette en bronze
du XIII^e s.
(Phot. Giraudon.)*

Ce fut si subit qu'il ne put que crier, qu'appeler à grands cris Brise-fer et Va-si-vite-que-le-vent. Mais Brise-fer et Va-si-vite-que-le-vent étaient attachés par un cheveu de la vieille, et ils avaient beau tirer à plein corps, ils se seraient étranglés plutôt que de le rompre.

En un tournemain, la vieille précipite le garçon dans le trou, près de son frère, repose la pierre par-dessus aussi aisément que si c'était le couvercle d'un pot de beurre, puis, toute grondante de contentement, elle s'en retourne au fond du château comme une araignée qui regagne le coin de sa toile. Et la voilà à attendre le troisième frère pour le soir du troisième jour.

Ce troisième, c'était l'aîné. Il avait dormi à la belle étoile, sur une petite

esplanade d'herbe et de serpolet dans les montagnes. Le lendemain matin il se lève, se lave à une fontaine et prend le vent.

« Mais, mes frères, qui sait où ils en sont ? »

Il regarde la vessie, la voit dégonflée d'un côté et bientôt après aussi de l'autre.

« Ho ! mes pauvres frères ! Le plus jeune sera tombé en quelque péril, et le cadet par-dessus en voulant lui porter secours. Vite et vite ! »

Sans perdre une seconde, il se saisit de son épée, appelle Brise-tout, saute sur sa monture. Tant qu'il fit jour, il poussa son cheval. Ces trois frères-là s'aimaient chèrement, et l'aîné savait bien qu'il ne pourrait connaître le repos tant qu'il n'aurait tiré les deux autres du péril où ils se trouvaient.

Enfin, au bord de nuit, lui aussi, devant une forêt, il vit le château de la vieille.

« Il me faut entrer là, demander si quelqu'un n'aurait pas rencontré mes frères. »

En jetant les yeux partout, il avise une petite bergère pelotonnée derrière un buisson pour se garantir de la bise. Il tourne son cheval vers le buisson, il s'enquiert de ses frères auprès de la bergère ; et comme elle ne savait rien d'eux, il dit qu'il va monter s'enquérir au château.

« Ho ! monsieur, donnez-vous de garde ! Il y a là-haut une vieille. De tous ceux-là qui sont entrés chez elle, aucun n'est jamais ressorti.

— C'est là que sont mes frères : il faut que j'aie à leur secours ! »

Il vole droit au portail, saute à terre dans la cour, entre dans l'écurie, qui était grande ouverte. Il trouve les deux chevaux au râtelier, il attache le sien à côté des deux autres ; il monte à la cuisine. Là il voit les deux chiens à la muraille et le feu allumé entre les landiers de fer. Il s'assoit. Il attend.

Paraît la vieille, qui tremblait, qui tremblait, des pieds jusqu'à la tête.

« Qu'as-tu, vieille sorcière, à trembler de la sorte ?

— Hélas ! monsieur, j'ai le froid dans les os.

— Si tu as froid, approche de ce feu.

— Comment approcherai-je, quand j'ai si peur de votre chien ?

— Mon chien est bonne bête, il n'a pas de méchanceté.

— Il se peut, monsieur, puisque vous le dites. Mais j'ai trop peur de lui : or sus, attachez-le.

— Me crois-tu ton valet pour attacher le chien ? Je n'ai pas là d'attache. Attache-le toi-même, vieille sorcière. »

Sitôt le mot, sitôt la chose. Comme pour Va-si-vite-que-le-vent et pour Brise-fer, la vieille prend un de ses cheveux et elle attache Brise-tout à la muraille.

Et puis elle allait fondre sur le garçon, l'empoigner aux cheveux, le jeter bas, le traîner, le précipiter au caveau comme elle avait fait des deux autres, quand lui, qui se donnait de garde, se lève droit en pied, en criant :

« Brise-tout ! »

Brise-tout, c'était Brise-tout. Il pouvait tout briser, même le cheveu de la sorcière. Du coup, il rompt son attache, rompt aussi celle de ses deux camarades. Tous trois, ils entendaient payer la scélératesse de la vieille. Ils se lancent dessus, les voilà après elle, houspillant et pillant, tirant et déchirant, passant enfin leur rage à si bons coups de crocs qu'en moins de rien elle eut autant de trous à sa peau qu'à ses jupes.

Au milieu du tourbillon — ils étaient déjà à la rouler sur les montées —, la vieille criait comme un aigle, pour qu'on ôtât les chiens, jurant que, si on les ôtait, elle dirait où étaient les deux frères.

« Dis-le vite, vieille sorcière, et malheur à toi s'il manque un seul cheveu à leur tête!

— Ils sont là! Sont dans ce caveau! »

En trois bonds, l'aîné y alla.

Quand il se trouve devant et qu'il entend ses frères gémir, il lui vient une telle force que de ses bras il soulève la pierre, la rejette sur le pavé. Il court à l'écurie, prend les brides des chevaux, tire de la fosse les deux garçons qui, s'ils n'étaient pas morts, n'en valaient guère mieux.

Mais il les pansa si bien, si bien les coucha, les soigna, les fit boire et manger, qu'au matin c'étaient deux garçons tout neufs prêts à repartir en campagne.

Il n'y avait pas à repartir. Quand on pensa à retirer la vieille de la gueule des chiens, il en restait trop peu de chose pour que cela valût la peine d'en parler. On n'eut qu'à faire choir ce restant dans la fosse avant de reposer la pierre par-dessus.

Les gens se sentirent si merveilleusement débarrassés dans le pays qu'ils firent des feux de joie aussi hauts que des tours.

Les trois garçons avec les trois chevaux et les trois chiens : Va-si-vite-que-le-vent, Brise-fer, Brise-tout, partirent en grande joie chercher leurs père et mère. Et le surlendemain, de la pauvre cabane, ils les ramenèrent, pour y vivre toujours, au château de la vieille.

*Puis le coq chanta
Et mon conte finit là.*

HENRI POURRAT (1887-1959),
Trésor des contes
[(C) Gallimard].

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Qui a prévenu le troisième frère qu'une sorcière habitait le château?
- 2 — Avez-vous de la mémoire? Chaque fois que la sorcière apparaît devant chacun des trois frères, c'est toujours la même conversation qui s'engage : rédigez-la sans consulter le texte.
- 3 — Très brièvement, faites le résumé oral puis écrit de ce conte.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *le folklore*).

Étudiez la place que tenaient les contes et les légendes dans les veillées d'autrefois. Après votre enquête, préparez une discussion : êtes-vous pour ou contre le merveilleux des contes et des légendes ? Étudiez le folklore de votre province.

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 20, 41, 65, 214, 236, 254, 258, 271, 341, 412. — *Histoire du costume* (S. B. T.), n^{os} 54-55, 63-64, 76-77. — *Histoire du costume* (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). — P.-L. MENON et R. LECOTTE, *Au village de France* (coll. « Joie de connaître », Bourrelier). — La collection « Contes et légendes des provinces de France », (Nathan). — *Anthologie du chant scolaire* (1^{re} série, Heugel). — *Costumes du folklore* (Billaudot), 2 vol. — *Danse la France* (Dumas), 2 vol.

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *les contes*).

M. GENEVOIX, *l'Hirondelle qui fit le printemps* (Flammarion). — A. DAUDET, *Contes choisis* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — A. DAUDET, *les Lettres de mon moulin* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — G. DE MAUPASANT, *Contes choisis pour la jeunesse* (A. Michel). — M. BOUCHOR, *Contes* (A. Colin), 3 vol. — A. DE SAINT-EXUPÉRY, *le Petit Prince* (Gallimard). — COLETTE, *Histoires pour Bel-Gazou* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette).

DISQUES : *Répertoire de la radio scolaire* (coll. « Encyclopédie sonore », Hachette). — Collection des disques C. E. L. — *Les Lettres de mon moulin* (la Pléiade, P 3160, 33 tr, 25 cm). — *Le Petit Prince* (Festival, FLD 22, 33 tr, 25 cm).





Nomade de l'Est monté sur un yack. (Phot. Keystone.)

CE QU'IL FAUT DE TERRE A L'HOMME

Pakhomm est un paysan russe. Il n'est pas très riche, mais il est ambitieux et il désire devenir propriétaire d'un vaste domaine : « Le seul malheur, c'est d'avoir trop peu de terre, mais, si j'avais de la terre à volonté, alors je n'aurais peur de personne. »

Or, Pakhomm apprend que les Bachkirs, des nomades de la Russie de l'Est, échan- gent leurs terres contre quelques cadeaux. Il décide de se rendre dans leur pays, accompagné d'un domestique. Après une semaine de voyage, Pakhomm arrive près du campement des nomades.

Les Bachkirs lui firent fête, ils le prirent et l'emmenèrent dans une jolie tente. Ils l'installèrent sur des tapis, étendirent sous lui des coussins de plume et l'engagèrent à boire le thé. On tua un cochon et on lui donna à manger...

Pakhomm prit les cadeaux dans sa voiture et les distribua aux Bachkirs, qui s'en réjouirent. Ils baragouinèrent entre eux; puis ils ordonnèrent à l'interprète de traduire.

« On m'ordonne de dire, dit l'interprète, qu'ils t'ont pris en affection, que nous avons coutume de traiter un hôte de notre mieux et de rendre cadeaux pour cadeaux. Tu nous a fait des présents, dis-nous ce qui te plaît; nous te le donnerons en échange.

— C'est votre terre, répondit Pakhomm, qui me plaît par-dessus tout. Chez nous, la terre est épuisée, tandis qu'il y a chez vous de la bonne terre, jamais je n'en ai vu de pareille. »

L'interprète traduit. Les Bachkirs parlent, parlent. Pakhomm ne comprend pas ce qu'ils disent : il voit qu'ils sont gais, qu'ils crient quelque chose et rient...

Et Pakhomm demande : « De quoi parlent-ils? » Et l'interprète répond : « Les uns disent qu'il faut en référer au starschina, car, sans lui, la chose n'est pas possible, et les autres disent qu'on peut se passer de lui. » Comme les Bachkirs discutaient, tout à coup parut un homme en bonnet de peau de renard. Tous se turent et se levèrent.

« C'est le starschina », dit l'interprète.

Pakhomm prit aussitôt sa plus belle robe et la présenta au starschina, ainsi que cinq livres de thé. Le starschina accepta et se mit à la première place. Aussitôt, les Bachkirs lui soumirent l'affaire. Le starschina écoutait. Il sourit et se mit à parler russe : « Eh bien! soit, dit-il. Il y a beaucoup de terre : choisis où tu voudras... Notre prix est unique : mille roubles pour une journée... Nous vendons une journée de terre. Tout ce dont tu feras le tour en marchant pendant une journée, tout cela sera à toi ».

Pakhomm s'étonna : « Mais, dit-il, on peut dans une journée faire le tour de beaucoup de terre! »

Le starschina se mit à rire.

« Tout sera à toi, mais à une condition. Si tu ne reviens pas en une journée à ton point de départ, ton argent est perdu.

— Et comment, dit Pakhomm, jalonner partout où je passerai?

— Nous nous mettrons à la place qui te plaira, tu choisiras. Nous y resterons; nos garçons te suivront à cheval, et, là où tu l'ordonneras, ils planteront des jalons. Puis, d'un jalon à l'autre, nous tracerons un sillon avec la charrue. Tu peux faire un tour aussi grand que tu voudras. Seulement, avant le coucher du soleil, sois revenu à ton point de départ. Tout ce que tu engloberas sera à toi. »

Pakhomm consentit. On décida de partir le lendemain dès l'aube... Pakhomm se mit sur le matelas de plume, mais il ne put dormir. Il avait toujours la terre en tête. « Dans une journée, pensait-il, je ferai bien une cinquantaine de verstes. Je n'aurai plus à m'incliner devant personne. Je me procurerai des

bœufs pour deux charrues. Je veux louer des domestiques. Je cultiverai la partie qu'il me plaira et, sur le reste, je laisserai paître le bétail. »

Pakhomm ne put s'endormir de la nuit. Avant l'aube seulement, il s'assoupit un peu... Soudain, il se réveille et voit qu'il fait déjà clair. Il faut réveiller les autres et partir, pensa-t-il...

On arriva dans la steppe. L'aurore se levait; on monta sur une petite colline. Le starschina s'approcha de Pakhomm, et, lui montrant le pays : « Voilà, dit-il, tout est à nous, tout ce que ton œil aperçoit. Choisis la part qui te plaît le mieux. »

Les yeux de Pakhomm étincelèrent... Toute la terre était unie comme la paume de la main, noire comme les graines de pavot, et, aux ravins, il y avait de l'herbe jusqu'à la poitrine.

Le starschina ôta son bonnet en peau de renard et le mit sur le sommet de la colline.

« Voilà, dit-il, le repère. Ton domestique va rester ici. Dépose ton argent. Pars d'ici et reviens ici. Ce dont tu feras le tour t'appartiendra. »

Pakhomm sortit l'argent, le mit dans le bonnet, ôta son manteau et ne garda que son blouson. Il prit un petit sac avec du pain, attacha à sa ceinture une petite bouteille d'eau, redressa la tige de ses bottes et se tint prêt à partir. Il réfléchissait, incertain de la direction à prendre.

Il pensa :

« C'est bon partout, j'irai du côté où le soleil se lève. »

Les Bachkirs, à cheval, se tenaient prêts, eux aussi, à quitter la colline à la suite de Pakhomm. Dès que le bord du soleil émergea, Pakhomm partit. Les cavaliers le suivirent.

Pakhomm marchait d'un pas égal, ni lent ni rapide. Il fit une verste et ordonna de poser un jalon. Il continua sa route. Quand il fut bien en train, il accéléra sa marche. Après avoir fait un bout de chemin, il ordonna de poser un autre jalon. Pakhomm se retourna; sur la colline, éclairée par le soleil, on voyait bien le monde qui s'y trouvait. Pakhomm estima qu'il avait fait déjà cinq verstes. Comme il s'était échauffé, il ôta son blouson, puis renoua sa ceinture et continua son chemin. Il fit encore cinq verstes. Il faisait chaud; il regarda le soleil. « Il n'est pas encore temps de tourner, pensa-t-il. Je vais seulement ôter mes bottes. » Il s'assit, se déchaussa et poursuivit son chemin. Il se sentait dispos, et il pensait : « Je vais encore faire cinq verstes, et alors je tournerai à gauche. L'endroit est trop bon. Plus je vais, meilleur cela est. »

Il continua à marcher tout droit. Il se retourna et vit à peine la colline. Les gens paraissaient noirs comme de petits insectes. « Eh bien! pensa Pakhomm, il faut tourner maintenant de ce côté. J'en ai assez pris. »

Et il se sentait déjà tout en sueur, et il avait soif. Pakhomm leva sa bouteille et but en marchant. Il ordonna de mettre un jalon et tourna à gauche. Il marcha, marcha; l'herbe était haute; il faisait chaud... Pakhomm se sentait harassé. « Mais, pensait-il, une heure à souffrir, un siècle à bien vivre. » Pakhomm

marcha encore de ce côté pendant une dizaine de verstes; il allait tourner à gauche, lorsqu'il aperçut une fraîche ravine. « C'est dommage, pensa-t-il, de la laisser en dehors; il poussera ici du bon lin. » Et il continua à aller tout droit. Il engloba aussi la ravine, y planta un jalon et fit un second crochet. Il se retourna vers la colline : les gens s'y distinguaient à peine... « J'ai trop allongé les deux premiers côtés, pensa-t-il; il faut que celui-ci soit plus court. » Il longea le troisième côté en hâtant le pas. Il regarda le soleil : il était déjà proche de son déclin. Pakhomm n'avait fait que deux verstes sur le troisième côté, et le but se trouvait encore à une quinzaine de verstes. « Mon domaine ne sera pas régulier, pensa-t-il, mais il faut aller au but. Il y a déjà assez de terre comme cela. »

Et Pakhomm alla droit vers la colline.

Mais Pakhomm se sent bien las. Il marche, ses pieds lui font mal. Il les a tout meurtris, et il se sent fléchir. Il voudrait se reposer, mais il ne le doit pas... Le soleil ne l'attend pas.

« Hélas! pensa Pakhomm, je me suis peut-être trompé : j'en ai trop englobé; que vais-je devenir si je n'atteins pas le but à temps? Qu'il est encore loin et que je suis fatigué! Pourvu que je n'aie pas perdu pour rien mon argent et ma peine! Il faut faire l'impossible. » Pakhomm se met à trotter. Il s'est écorché les pieds jusqu'au sang, mais il court toujours; il court, il court, mais il est encore loin. Il jette son blouson, ses bottes, sa bouteille, son bonnet.

« Ah! pensait-il, j'ai été trop gourmand. J'ai perdu mon affaire. Je ne pourrai jamais arriver avant le coucher du soleil. »

Et, de peur, la respiration lui manque. Il court, Pakhomm; la sueur colle sur sa peau chemise et caleçon; sa bouche est sèche. Sa poitrine se soulève comme un soufflet de forge; son cœur bat comme un marteau, et il ne sent plus ses pieds. Il fléchit. Pakhomm ne pense plus maintenant à la terre, il ne songe qu'à ne pas mourir d'épuisement. Il a peur de mourir, mais il ne peut pas s'arrêter.

« J'ai déjà tant couru, pensait-il; si je m'arrête à présent, on me traitera de sot. »

Il entend les Bachkirs siffler, crier : à ses cris, son cœur s'enflamme davantage. Pakhomm use à courir ses dernières forces, et le soleil semble se précipiter exprès. Et le but n'est plus bien loin. Pakhomm voit déjà le monde sur la colline! On lui fait, de la main, signe de se presser. Il voit aussi le bonnet par terre avec l'argent; il voit le starschina assis... Et il continue de courir. Il regarde le soleil : le soleil est rouge, agrandi, il s'approche de la terre... Comme Pakhomm arrivait tout courant jusqu'à la colline, le soleil s'était caché. Pakhomm fait « Ah...! » Il pense que tout est perdu, mais il se rappelle que si lui, d'en bas, ne voit plus le soleil, l'astre n'est pas encore couché pour ceux qui sont au sommet de la colline. Il monte rapidement, il voit le bonnet. Le voilà! Il fait un faux pas, Pakhomm, il tombe, et de sa main il atteint le bonnet.

« Ah! bravo! mon gaillard, s'écrie le starschina, tu as gagné beaucoup de terre! »

Le domestique de Pakhomm accourt et veut le soulever; mais il voit que le sang coule de sa bouche : il est mort...

Et le starschina se redressa..., leva de terre une pioche et la jeta au domestique.

« Voilà, enterre-le. »

Tous les Bachkirs se levèrent et se retirèrent. Le domestique resta seul. Il creusa à Pakhomm une fosse juste de la longueur des pieds à la tête, et il l'enterra.

C'est la mesure exacte de terre qu'il faut à l'homme.

LÉON TOLSTOÏ (1828-1910), écrivain russe,
Ce qu'il faut de terre à l'homme,
traduction HALPERINE-KAMINSKY (Gédalge).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — A partir de quel moment Pakhomm aurait-il dû se méfier des Bachkirs?
- 2 — Représentez par un dessin la marche de Pakhomm.
- 3 — Quel défaut principal de Pakhomm ce conte illustre-t-il?

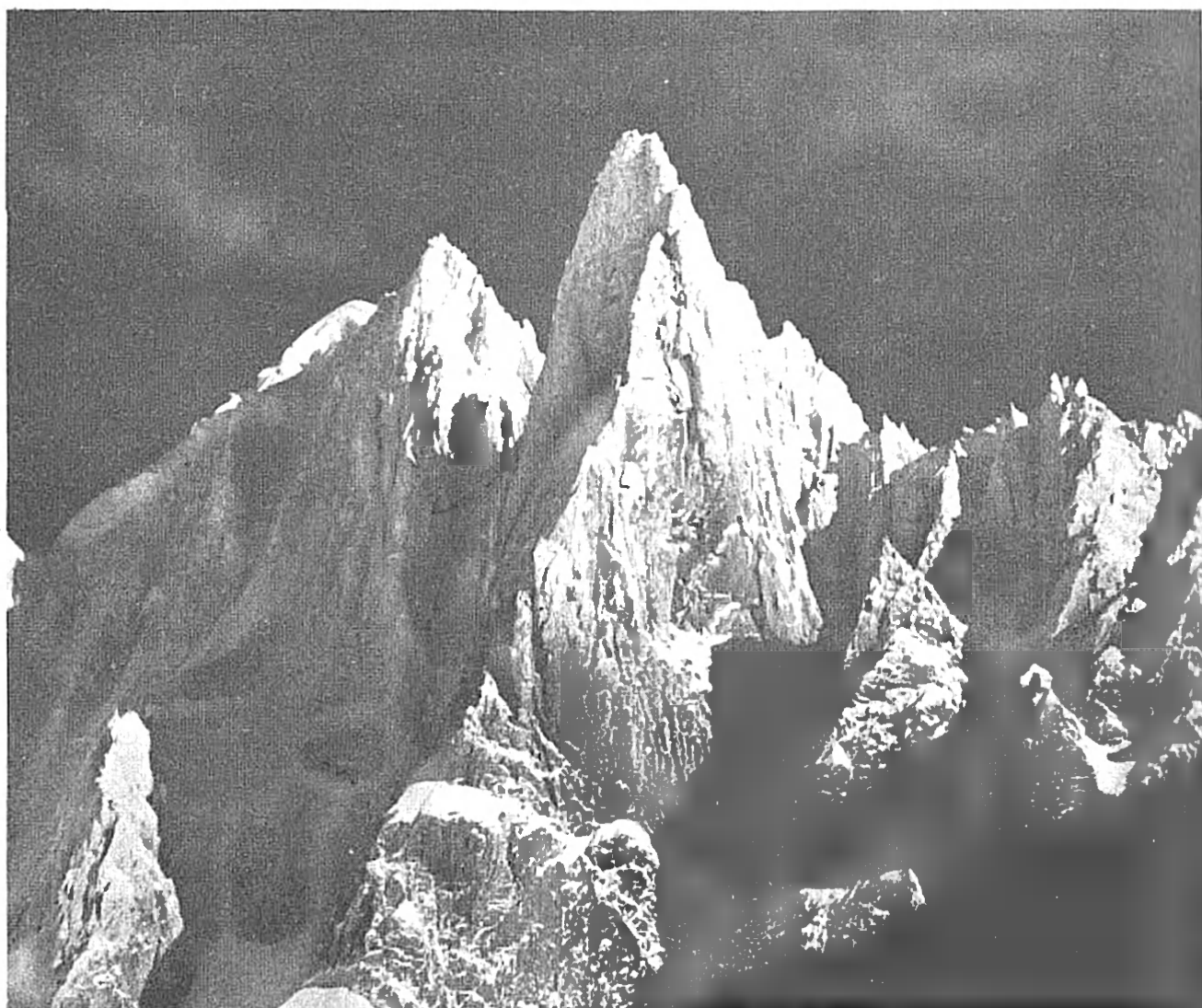
DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *la Russie*).

- 1 — Les autres pays ont, comme le nôtre, de grands écrivains.
Dans un dictionnaire ou une encyclopédie, cherchez des renseignements sur TOLSTOÏ, GORKI, GOGOL, POUCHKINE. La Russie a aussi son trésor de beaux contes : choisissez-en un et apprenez à le raconter.
Consultez : JAUBERT, *Contes populaires russes* (coll. « Contes et légendes », Nathan).
- 2 — U. R. S. S. : un grand pays moderne.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n° 353. — « Documents pour la classe », n° 10 du 31-V-1956 et n° 50 du 19-II-1959 (édit. S. E. V. P. E. N.). — *L'U. R. S. S.* (coll. « Documents EDSCO », les Éditions scolaires). — *U. R. S. S.* (coll. « le Monde en couleurs », Odé). — Diapositives (couleurs) : *U. R. S. S.* (coll. « Encyclopédie visuelle », Colin, 6 séries). — Films fixes : *U. R. S. S.* (Larousse, GS, nos 36, 37, 38).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *la Russie*).

N. GOGOL, *Tarass Boulba* (coll. « Mistral », Casterman). — A. POUCHKINE, *la Fille du capitaine* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — P. J. STAHL, *Maroussia* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — *Contes populaires russes* (coll. « Contes et légendes », Nathan).

DISQUE : *Chants populaires de l'U. R. S. S.* (Chant du monde, LDY 4052, 33 tr, 17 cm).



L'aiguille du Dru et l'aiguille Verte. (Phot. Tairraz.)

TRAGIQUE ASCENSION

Jean Servettaz et son compagnon de cordée, Georges à la Clarisse, deux alpinistes expérimentés, guident leur client — un Américain nommé Warfield — au sommet de l'une des cimes du massif du Mont-Blanc : l'aiguille du Dru.

Les alpinistes, se souciant peu du paysage, grimpaient, indifférents à la majesté du site et à l'horreur des abîmes...

Comme ils atteignaient le pied d'un petit mur vertical, l'aiguille Verte se couvrit, mit son chapeau, comme on dit. Un lourd nuage encapuchonna

son faite et se rabattit sur ses faces; coulant silencieusement sur les flancs de la montagne, il effleura bientôt le sommet des pointes Croux, et tous les « quatre mille » disparurent dans le plafond de nuages qui sembla vouloir se stabiliser, hésitant à progresser plus en bas.

Servettaz suivait avec attention la lutte silencieuse des nuages, du vent, du ciel et de la montagne; il n'hésita plus.

« Demi-tour! dit-il, on a juste le temps de fuir. Dans deux heures, le mauvais temps sera sur nous; maintenant ça prend de partout, il faut redescendre pendant qu'on peut le faire.

— Ne sommes-nous pas tout proche du sommet, Jean? s'étonna Warfield.

— Une heure à peine, monsieur, et nous avons fait tout le difficile; mais une heure et une heure ça fait deux heures et dans deux heures faut être en dessous des surplombs, croyez-moi. »

Warfield n'était pas convaincu, il insista.

« Je désire continuer, dit-il avec une pointe de sécheresse dans la voix, je paie pour aller au sommet.

— C'est entendu, vous payez, monsieur Warfield, s'impatienta Servettaz, mais moi j'ai charge de vous ramener: écoutez-moi, croyez-moi, j'ai assez d'expérience pour vous dire qu'il faut s'en retourner; les difficultés sont surmontées, la course est quasiment faite, l'honneur est sauf, à quoi bon s'obstiner? »

Warfield s'entêtait de plus en plus.

« J'ai fait des montagnes plus difficiles, guide. (Déjà, dans son obstination, il ne l'appelait plus Jean, lui faisant ainsi sentir qu'il payait pour être obéi et que Servettaz était à son service.) J'ai fait des courses plus dures et j'ai été pris par la tourmente; je suis toujours allé au sommet. Est-ce que les guides de Chamonix seraient moins...

— Suffit, monsieur, trancha impérieusement le guide, vous voulez y aller, on ira. Je dégage ma responsabilité. Je n'ai jamais été soupçonné de lâcheté.

— Je ne voulais pas dire cela, concéda Warfield, sentant qu'il avait été trop loin, mais le danger n'est pas immédiat, montons encore.

— C'est ça, montons, et je vous jure qu'on ira au sommet, hurla Servettaz, dans le vent des cimes. Va, Georges, en route! Ne perdons pas notre temps... J'ai comme idée que ça va barder... T'as tes mitaines? tu peux les mettre dans la poche... »

Ils grimpaient à toute allure dans les rochers brisés du sommet lorsque, subitement, ils furent encerclés par les brumes. Au même instant, quelque part vers la dent du Géant, le tonnerre gronda.

« Plus vite, Georges, plus vite! »

Warfield montait, insouciant, ne pensant qu'à une chose : arriver au sommet.

Ils devinèrent que l'ascension était terminée à l'énorme rafale de vent qui faillit les coucher sur le pierrier de la cime. Puis le calme revint, accompagné d'une zone de silence, et, dans le brouillard, ils distinguèrent une forme humaine aux contours flous qui se penchait sur eux; l'étrange silhouette drapée flambait

tout doucement, de légères flammes bleues la caressaient en tous sens, disparaissant, revenant, et la tête apparaissait auréolée de feu sur le fond gris :

« La foudre est sur la Vierge! » murmura Georges.

La vision fantasmagorique, agrandie par l'écran de brouillard, s'amenuisait à mesure que les alpinistes avançaient. Lorsqu'ils en furent tout près, elle avait repris ses dimensions normales : il ne restait plus qu'une modeste statue de la Madone, en métal léger, scellée sur son pinacle de granit à trois mille sept cents et quelques mètres au-dessus des plaines, percée et défigurée par les coups de foudre, mais sur sa robe couraient toujours les petites lucioles bleues et toute la statue chargée d'électricité crépitait sans arrêt. L'orage électrique s'annonçait comme devant être d'une ampleur inaccoutumée; la tourmente gagnait toutes les hautes cimes sur lesquelles alternaient les fugitives lueurs des éclairs, si proches les uns des autres que le tonnerre grondait sans interruption...

D'étranges bruits emplirent l'air; cela arrivait comme un bourdonnement aux oreilles des grimpeurs et en même temps il leur semblait qu'une invisible main tirait, tirait leur chevelure.

« Entends-tu, Georges? Les abeilles... entends-tu, les abeilles bourdonnent! Vite! partons! la foudre est sur nous. »

Jean Servettaz reconnaissait tous ces signes avant-coureurs d'un coup de foudre. Les autres obéirent, comprenant que le danger était proche, et les trois hommes se jetèrent dans l'abîme par où ils étaient montés, dévalant les gros blocs avec frénésie; lorsqu'ils furent un peu en retrait du sommet, Jean poussa ses deux compagnons sous l'abri d'un surplomb. Il était temps : dans un fracas titanesque, la foudre s'abattit sur le sommet qu'ils venaient de quitter. La montagne parut vaciller sur sa base, et il sembla aux alpinistes que le Dru venait d'éclater comme sous un formidable coup de bélier. Le bruit du tonnerre se répercuta longuement, renvoyant sa canonnade d'une paroi à l'autre des gorges, au hasard de l'écho. Le silence se fit ensuite, plus étrange encore que le tumulte. Dans le jour laiteux, la figure du guide apparut à Warfield empreinte d'une extraordinaire gravité, ses traits étaient tirés, et il fixait sur son client un regard chargé de reproches. Warfield voulut faire des excuses, Jean ne lui en laissa pas le temps.

« On y a échappé ce coup-ci, dit-il, fuyons! Ça devient malsain! Georges, passe en tête! Tu poseras les rappels. Vous, monsieur Warfield, tâchez de descendre aussi bien que vous êtes monté. On pourra peut-être regagner la vallée, peut-être! car ceci n'est qu'un début. »

Un deuxième coup de foudre déclencha à nouveau une invisible artillerie.

« Si seulement ça pouvait neiger, dit le guide. J'aime encore mieux ça que la foudre. »

Le brouillard cloisonnait l'étroite plate-forme entre ciel et terre sur laquelle se trouvaient les trois hommes. Ils se sentaient prisonniers de la montagne, et l'Américain, qui ne disait plus rien, attendait, ne voulant pas s'attirer par une parole malheureuse des reproches qu'il n'avait que trop mérités. Georges

prépara le rappel; les restants d'un vieil anneau de corde blanchi et effiloché pourrissaient autour d'un bloc de granit; il le remplaça par une boucle de corde neuve, dans laquelle il fit passer à double les cinquante mètres de sa corde. Debout au bord du vide et cherchant à percer le mystère de la paroi, le porteur projeta bien horizontalement le rappel pour que les deux brins ne s'emmêlent pas; la corde se déroula en sifflant dans l'air comme un lasso, puis retomba le long de la paroi à l'endroit précis choisi par le jeune homme. Par ce fil ténu, les trois alpinistes descendirent.

Ils allaient farouchement dans la demi-obscurité laiteuse, répétant inlassablement la même manœuvre : plier la corde, fixer le rappel, le lancer, le dégager..., cherchant leur itinéraire, reconnaissant la route à suivre au moindre détail : une plate-forme, un piton rouillé dans une fissure, un bout de corde effiloché, déjà tout givré.

Le calme était revenu, et les quelques rares paroles qu'ils échangeaient, amplifiées par le brouillard, semblaient sortir d'un haut-parleur. Encore deux ou trois longueurs de corde et ils aborderaient les grandes difficultés; déjà les plates-formes s'amenuisaient, il fallait souvent se glisser de l'une à l'autre par des traversées à flanc de paroi très hasardeuses.

Comme ils atteignaient un petit mur vertical de huit à dix mètres, l'air vibra très doucement, comme au passage d'un fluide; les vibrations s'amplifièrent et ce fut à nouveau le bourdonnement d'un essaim, le chant des abeilles! En entendant pour la seconde fois le bruissement mortel, les deux guides pâlirent sous le hâle; ce bruissement, ce bourdonnement c'était à nouveau l'indice formel d'une extraordinaire teneur en électricité statique. Le brouillard, la montagne, eux-mêmes étaient à ce point imprégnés de fluide qu'une décharge de la foudre était inévitable.

« Vite! Vite! hurla Servettaz. Georges, file le rappel! Laisse-toi glisser! Et vous, monsieur Warfield, n'attendez pas, empoignez la corde à pleines mains, sautez dans le vide, dépêchez-vous... Ça y est, j'ai les cheveux qui tirent... Activez, mais activez donc, bon sang! »

Warfield tomba plutôt qu'il ne glissa sur la plate-forme inférieure où le reçut le porteur. Au-dessus de leur tête, la corde se perdait dans le brouillard et ils attendaient la venue du guide, lorsqu'une formidable lueur les aveugla. Une force inconnue les souleva de terre et les laissa retomber lourdement sur la dalle de granit où ils s'affalèrent, pantins meurtris et inanimés. Personne n'entendit le fracas épouvantable qui accompagna la décharge électrique, ni les grondements sourds de l'écho dans les gorges.

Lorsqu'ils reprirent connaissance, hébétés, hagards, la neige tombait régulièrement, recouvrant les rochers, glaçant les fissures; les flocons fondaient sur leurs figures terreuses, et cette fraîcheur les ranima petit à petit. Alors Georges chercha son camarade. La corde de rappel pendait toujours le long de la paroi; le porteur se dressa, l'empoigna, la secoua en criant :

« Jean... Jean... réponds! As-tu du mal? »

La complainte du vent fut l'unique réponse.

Un choucas qui planait jeta son cri aigret, et cette note vivante peupla les solitudes.

« Le client n'a rien... » hurla encore Georges, comme si cette chance pouvait inciter Servettaz à lui répondre...

« Il faut monter, pensa-t-il, il a dû être commotionné. » Il se détacha avec peine, car la corde était déjà mouillée; puis, donnant plusieurs secousses au rappel, il constata qu'il tenait solidement. Alors il grimpa le mur lisse, jambes en équerre, pieds à plat sur la paroi, accompagnant ses efforts de gros han! han! qui semblaient sortir du plus profond de lui-même. Quand sa tête fut au niveau de la plate-forme supérieure, Georges eut un recul de tout son être qui faillit lui faire lâcher prise. Une exclamation douloureuse vint mourir sur ses lèvres, et il resta accroché à la corde, figé, ne se sentant plus la force de terminer le rétablissement final; la corde mouillée glissait lentement entre ses doigts gourds. Il réagit enfin, et, prenant appui du bout du soulier sur une prise, il réussit à se jeter à plat ventre sur la petite terrasse où Jean Servettaz, de la Compagnie des Guides de Chamonix, venait de terminer sa carrière.

Le guide avait été touché par la foudre à l'instant où il s'apprêtait à enjamber la corde de rappel. Il avait été foudroyé debout, le bras droit levé saisissant une prise à pleine main, la main gauche à plat le long du corps, cherchant la corde, le visage légèrement tourné vers le bas. Toute son attitude exprimait encore le mouvement, la vie. On eût dit qu'il continuait à monter, surveillant la progression de sa caravane. Les doigts de sa main droite étaient crispés sur la roche; le fluide, pénétrant par le poignet où il avait laissé une petite tache noirâtre, était ressorti par le pied gauche, dont la chaussure était à moitié carbonisée. Le corps était intact, paralysé dans cette attitude familière aux grimpeurs; seuls les yeux avaient pris une teinte vitreuse, et leur fixité étrange épouvanta Georges à la Clarisse. Il s'approcha du cadavre, l'interpellant douloureusement :

« Jean! mon pauvre Jean... ce n'est pas possible, avoir fait tant de courses ensemble, me quitter ainsi, ce n'est pas vrai, dis! réponds-moi... »

Et le porteur secouait l'étrange statue, toute givrée, ne pouvant croire pareille chose... Un cri, venu d'en bas, ramena le porteur à la réalité des faits. C'était l'Américain qui, d'une voix faible, appelait. Dédaignant de répondre, Georges essaya de coucher le cadavre sur la plate-forme. Après un corps à corps tragique, il dut y renoncer. Le cadavre semblait soudé au rocher; il ne se sentit pas le courage de briser la résistance de ces doigts crispés et abandonna cette lutte trop inégale entre un mort et un vivant. Coupant quelques mètres de corde, il attacha solidement le corps à la montagne pour que le vent ne le précipitât pas dans les abîmes; puis, se découvrant, il resta de longues minutes, silencieux, à contempler son compagnon de cordée...

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE?

- 1 — Relevez les mots ou expressions de ce texte qui appartiennent au vocabulaire de l'alpinisme et, à l'aide du dictionnaire, expliquez-les.
- 2 — A quels indices le guide Jean Servettaz avait-il reconnu les dangers de la situation? Quel conseil avait-il donné à son client? Comment celui-ci avait-il réagi?
- 3 — Comment se produisit la mort du guide? Quel en est, à votre avis, le véritable responsable?
- 4 — En une dizaine de lignes, faites le résumé de ce texte.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *l'alpinisme*).

La cordée et l'équipement d'un alpiniste.

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n° 463. — *La Montagne* (Larousse), p. 359. — G. RÉBUFFAT, *Neige et roc* (coll. « Tout par l'image », Hachette). — Film fixe : *Une ascension de la montagne* (Fixus-Films, n° 1203).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *la montagne*).

M. HERZOG, *l'Expédition de l'Annapurna* (coll. « Vertes Années », Arthaud). — SIR J. HUNT, *Victoire sur l'Everest* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — J. R. ULLMAN, *la Cordée magnifique* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette).

TRAGIQUE ASCENSION (*Fin*)

Avec des amis, Pierre Servettaz escalade la montagne pour ramener le corps de son père.

Boule plaça le rappel et lança la corde jusqu'à ses compagnons.

Un à un, ils le rejoignirent sur la plate-forme où se tint une sorte de conseil de guerre. Jacques à Batioret, en sa qualité d'ancien, leur conseilla la prudence.

« On a fait tout ce qui était possible, dit-il. Tous les deux, Boule et toi Fernand, vous avez risqué de vous dérocher pour franchir ce passage et plus haut c'est pire. Pierre, il ne faut pas en prendre ombrage, mais ton père n'aurait jamais consenti à ce que nous continuions... n'est-ce pas, vous autres? » Les autres, gênés, ne répondirent pas...

Il y eut un grand moment de silence, pendant lequel on entendit la canonade des pierres détachées par le fœhn dans le couloir de la Verte.

« Bien sûr, c'est vous qui avez tout fait, mais maintenant c'est à mon tour, répondit Pierre. C'est mon père; c'est à moi d'aller le chercher et de m'exposer. Je vais franchir la dalle, vous verrez que je passerai. »

Il se dressa sur l'étroite vire, plia nerveusement des anneaux de corde dans sa main et examina avec résolution la dalle, comme un lutteur qui fait face à son adversaire.

« Arrête, Pierre », crièrent-ils tous ensemble.

Mais déjà Servettaz s'était élancé comme un fou. Michel eut juste le temps de lui démêler la corde pour qu'elle ne s'embrouille pas; l'autre était déjà engagé dans la difficulté et aucune force humaine n'eût pu le tirer de là. A vrai dire, Pierre les stupéfia tous. Jamais ils n'avaient vu grimper avec une telle audace et une technique aussi profonde. Pierre utilisait le moindre rebord, fût-il d'un centimètre, pour y placer un clou de soulier; il s'élevait sur un doigt, allait avec précision, et de la sorte il atteignit le rebord inférieur du verglas.

« Méfie-toi, Pierre, méfie-toi! tu gagnes le verglas, lui cria Paul.

— Un fameux grimpeur, vrai! un fameux grimpeur, soliloqua Jacques à Batioret, on dirait son père à trente ans. »

Arrivé au point critique, Pierre s'arrêta et se tourna vers le bas. Il ordonna :

« Boule, envoie-moi le marteau-piolet, c'est comme un blindage de glace sur le rocher. »

Boule lui fit parvenir par la corde le léger pic d'acier.

Alors on assista à un travail extraordinaire. Pierre taillait du bout du pic de petites encoches dans la pellicule de glace... Cela sonnait tout creux, et chacun retenait sa respiration, persuadé qu'un coup de marteau un peu plus fort aurait pour résultat de détacher toute la couche de glace.

« Doucement, Pierre, doucement : tout va se détacher... ça sonne creux, suppliait Boule. Tu vas partir avec la plaque.

— Ça tiendra », hurlait Pierre avec frénésie.

Le marteau ne rendait plus ce son cristallin qu'il a d'ordinaire sur la glace, mais un son mat, plat, comme si on avait cogné sur du carton.

Pendant une heure, Pierre tailla ainsi sans relâche, mettant dix minutes pour figoler une encoche, insensible au vide qui s'ouvrait sous ses pieds et au froid qui mordait ses doigts; puis il disparut à la vue de ses camarades, comme avalé par la paroi. La corde fila très rapidement, puis s'arrêta. On entendit un appel triomphant :

« Terminé! »

Puis quelques minutes après :

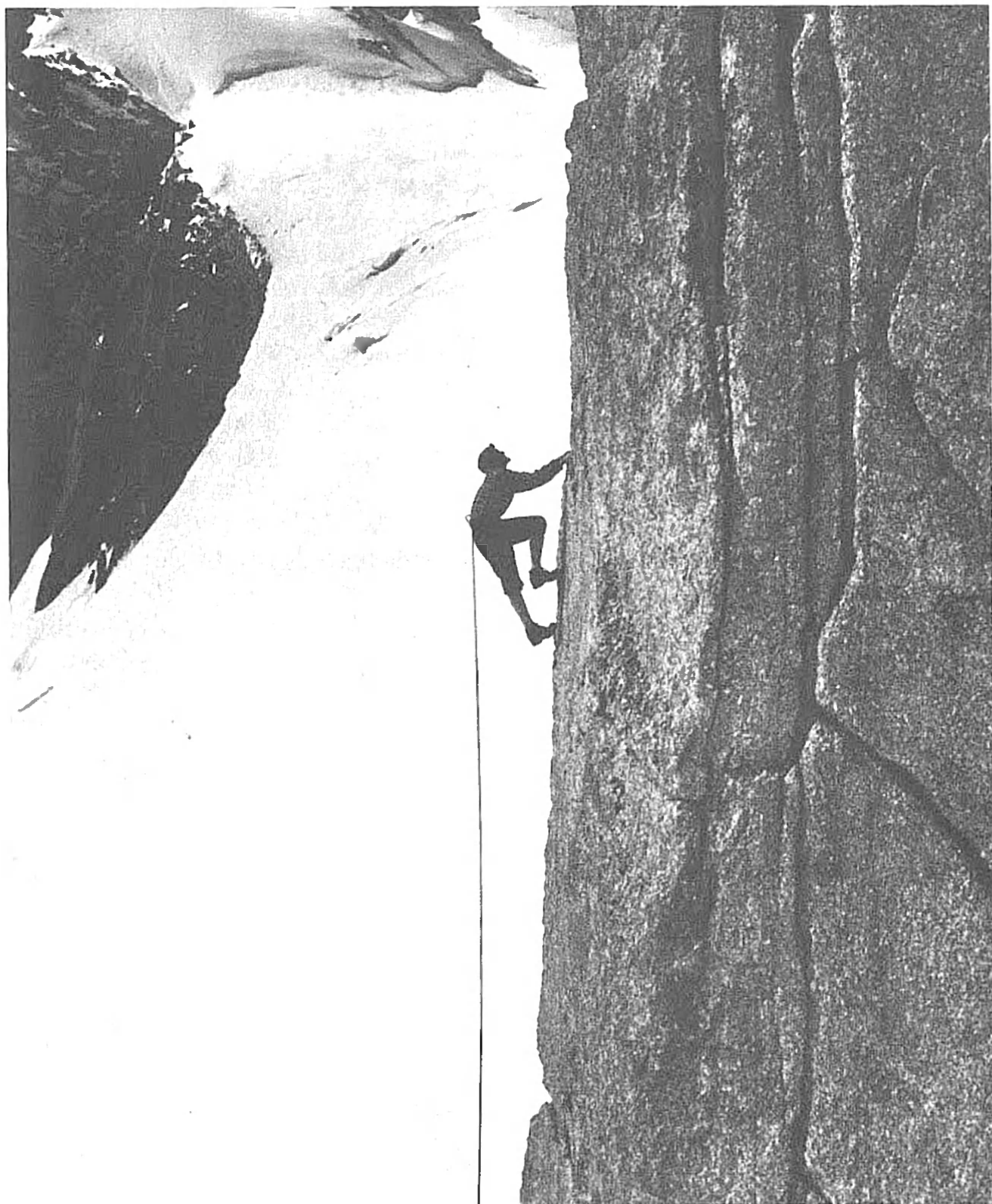
« Montez! »

A nouveau, la corde cingla le vide et, les autres, subjugués par cette extraordinaire volonté, s'apprêtèrent à le rejoindre.

Fernand arriva le premier.

« Pierre, ton père serait fier... pas un de nous n'aurait passé. »

Mais, déjà, Pierre examinait la suite...



(Phot. Tairraz.)

Sur vingt mètres, les difficultés s'amoncelaient à faire frissonner les plus courageux; et, de fait, les autres tremblèrent en observant Pierre qui calculait mentalement la façon dont il allait continuer. Ils n'osaient plus rien lui dire, sentant bien qu'aucune force ne l'arrêterait... D'ailleurs ne venait-il pas de leur prouver qu'il était de taille à triompher de tous les obstacles?

Ayant bien réfléchi, Pierre interpella Fernand :

« Passe-moi un anneau de corde, deux pitons, le marteau. Donne-moi tes gants, les miens sont gelés; toi, Boule, assure ma corde. Vous autres, laissez-moi faire.

— Ne continue pas, Pierre, tu me fais peur.

— Ne t'inquiète pas, Paul... » Et, lançant un juron à la montagne, il s'élança.

La fissure était trop étroite et surplombait un vide immense. Bientôt, Pierre fut engagé dans le passage. On entendait le bruit que faisaient ses clous sur le granit, un râpement grinçant qui tranchait avec le cliquetis de la batterie de pitons et mousquetons attachés à sa ceinture.

Il s'éleva ainsi d'une quinzaine de mètres, au prix d'énormes efforts, puis fut obligé de s'arrêter, d'examiner la suite. Son souffle devint rauque. Le drap de ses vêtements glissait sans mordre sur la plaque de glace. Insensiblement, il reculait.

« Vois-tu le piton, Pierre? cria Fernand.

— Il est à deux mètres, complètement recouvert, il va falloir le dégager au marteau », haleta Pierre.

Instinctivement, Boule avait assuré la corde autour d'un bloc; il ne quittait pas Pierre du regard et semblait fasciné par la paroi sur laquelle l'autre se débattait.

Farouchement, Pierre continuait. A chaque effort il gagnait quelques centimètres en hauteur, mais ses doigts glissaient sur les prises glacées, et il reculait d'autant. Chaque effort lui coûtait plus de peine; il se coinçait alors dans la fissure et se collait au rocher, respirant bruyamment, avec toujours ces maudits battements de cœur qui se précipitaient, le torturaient : « Il faut monter, il faut monter, se répétait-il. Si tu atteins le piton, tu seras sauvé. »

Toute sa volonté, toute son énergie étaient concentrées sur ce but unique : monter, décrocher le cadavre de son père, puis le ramener.

Il vit bien que, pour passer, une seule solution s'offrait : éviter de se coincer, utiliser quelques infimes prises sur les rebords de la fissure et monter en équilibre, comme un funambule.

Bien sûr, c'était risqué. Tant pis! il essaya.

Il se dégagea de l'étreinte de la fissure, rejeta son corps en dehors, et de la sorte gagna un mètre. Il caressa la nodosité polie que formait le verglas autour du piton, essaya de la briser avec ses ongles, mais ne put y parvenir. Il lui fallait l'aide du marteau.

Alors, en équilibre sur un clou de soulier et le corps collé à la paroi, il se concentra pour tenir et, lentement, quittant la prise de main, il laissa glisser son bras le long de son corps. Ses doigts tâtonnaient pour trouver l'ouverture du mousqueton qui libérerait le marteau de sa ceinture. Il sentit tout à coup que sa jambe était prise d'un tremblement nerveux causé par la fatigue. Il fit un brusque mouvement pour retrouver la prise de main, mais déjà il basculait.

Ses doigts griffèrent le granit sans s'accrocher et il tomba à la renverse sans pousser un cri.

Dans un dernier réflexe, il exécuta un saut périlleux complet dans le vide, étendit les bras en croix. Les yeux exorbités, il aperçut nettement ses camarades pétrifiés d'horreur sur leur petite vire, et il embrassa d'un dernier regard l'abîme monstrueux où il allait s'écraser. Il lui sembla que sa chute durait des siècles. Il n'avait pas peur, mais se disait tout étonné : « Je vais donc mourir. » Sa pensée voltigea vers sa mère, vers son père.

Il tomba droit sur ses jambes tendues comme des barres de fer. Il toucha la paroi juste sur la dalle enneigée; cela amortit le choc, son corps se mit en boule et rebondit dans le vide.

Boule n'avait pas perdu son sang-froid; il pesait de tout son corps sur la corde d'assurance, angoissé à l'idée qu'elle pût céder sous le choc. Lorsque celui-ci eut lieu, Boule était paré; il tint bon, encaissa, et sentit que, là-bas dessous, la chute était enrayée. Par bonheur, la corde, un chanvre câblé de onze millimètres, avait résisté.

Le drame avait été si rapide que les guides restaient là, immobiles, bouche ouverte, comme inconscients, et ce fut Boule qui, le premier, osa appeler :

« Pierre! Pierre! » cria-t-il sourdement. Puis comme rien ne répondait, il appela de nouveau, mais plus fort : « Pierre! Pierre! »

Ils se penchèrent anxieusement sur le vide et l'aperçurent qui gisait inanimé, suspendu au bout de la corde.

Déjà, Jacques à Batioret déroulait un rappel et le lançait dans la direction du blessé. Sans attendre qu'on le commandât, le petit Michel Lourtier s'en emparait, bondissait le long de la corde avec intrépidité, sans se faire assurer, cascasant à toute allure, jusqu'à ce qu'il rejoignît le corps. En haut, les autres interrogeaient :

« A-t-il du mal, Michel?

— Il ne bouge plus, il saigne du nez et de l'oreille...

— Malheur de malheur... il faut le descendre tout de suite, dit Paul. On va t'encorder et puis tu le feras glisser jusqu'en bas de la dalle. »

On lança une corde à Michel qui, avec une vigueur qu'on n'eût pas soupçonnée chez un adolescent, se chargea du corps. Boule fit coulisser doucement la corde d'assurance à mesure que Michel se laissait glisser jusqu'au bas de la dalle. Une fois sur la vire, il étendit Pierre sur la neige et appela les autres.

(Pierre sera sauvé, mais, longtemps, le vertige l'empêchera de reprendre ses ascensions. Ce n'est qu'à force de volonté, et aussi grâce à Georges à la Clarisse — le compagnon de cordée de son père —, qu'il redeviendra un grand alpiniste.)

D'après R. FRISON-ROCHE,
Premier de cordée
(Arthaud).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — Malgré les conseils de prudence de ses compagnons de cordée, Pierre s'obstine à poursuivre seul son ascension : dites pour quelle raison ?
- 2 — Quel est le principal danger qui menace Pierre ?
- 3 — Quel est l'alpiniste qui montra le plus de sang-froid ? Et que fit-il au moment de la chute ?
- 4 — Expliquez comment se produisit l'accident.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *les glaciers ; les dangers et les joies de la montagne*).

- 1 — Les glaciers.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 134, 226. — *Mers, glaciers, volcans* (coll. « Nature et Beauté », Larousse). — *La Montagne* (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). — Film fixe (couleurs) : *Un glacier alpin* (Éditafilms, n^o 2508). — Film fixe : *les Glaciers* (Larousse, n^o SNG 3).
- 2 — Les dangers et les joies de la montagne.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 390, 420. — SAMIVEL, *Cimes et merveilles* (Arthaud). — J. P. GARDIMER, *la Montagne* (Casterman). — *La Montagne* (Larousse), p. 362. — *Sports de montagne* (Institut pédagogique national, brochure 143 EP/JS).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *la montagne*).

J. PEYRÉ, *Mont Everest* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — M. MORIN, *Everest du premier assaut à la victoire* (coll. « Vertes Années », Arthaud). — F. BÉRISAL, *l'Avion des neiges* (coll. « Belle Humeur », Desclée De Brouwer). — *Légendes de la montagne* (coll. « Légendes », Lanore).

La photographie de droite représente l'itinéraire de l'ascension de l'Annapurna (8 078 m), dans l'Himalaya du Népal, par l'expédition française de Maurice Herzog en juin 1950. C'est entre le camp V et le camp IV, à la descente, que les deux vainqueurs et l'équipe d'assaut connurent le véritable calvaire qui vous est raconté dans les pages suivantes. (Phot. Ichac.)



LE RETOUR DES VAINQUEURS

Deux Français, Maurice Herzog et Louis Lachenal, dit Biscante, ont remporté, en 1950, une grande victoire en atteignant, pour la première fois dans l'histoire de l'alpinisme, un sommet de plus de 8 000 mètres : l'Annapurna, l'un des géants du massif de l'Himalaya.

Maurice Herzog, le chef de l'expédition, annonce cet exploit à ses camarades Terray et Rébuffat, restés sur les pentes de la montagne à plus de 7 000 mètres d'altitude.

Mes compagnons accueillent avec enthousiasme la grande nouvelle.

« Mais... s'étonne Terray, et Biscante? »

Je sens de l'inquiétude dans sa voix.

« Oh, il ne va pas tarder, il était juste devant moi! Quelle journée, on est parti à 6 heures du matin, pas d'arrêt... Enfin, réussi! »

Les mots me manquent. J'ai tant de choses à dire...

Terray, fou de joie, m'étreint les mains... Son sourire s'efface sur son visage : « Maurice! tes mains!... »

Un mauvais silence s'installe.

Je ne me souvenais plus que je n'avais pas de gants : mes doigts, violets ou blancs, sont durs comme du bois. Mes camarades les regardent, désespérés... Ils se rendent compte de la gravité de l'accident.

Je baigne dans une euphorie inconsciente. Penché vers Terray, je lui confie :

« Toi qui étais tellement en forme! Toi qui t'es tellement dépensé sur cette montagne! C'est un malheur que tu ne sois pas venu en haut avec nous!

— Tout ce que j'ai fait, c'était pour l'Expédition, Maurice... D'ailleurs puisque tu y es allé, c'est toute l'équipe qui a gagné! »

Un bonheur éclatant m'envahit. Comment lui exprimer tout ce que représente pour moi cette réponse? Cette joie du sommet qui pouvait paraître égoïste, il la transforme en une joie parfaite, sans aucune ombre. Sa réponse prend une portée universelle à mes yeux. Elle témoigne que cette victoire n'est pas la victoire d'un seul, celle de l'orgueil, non, Terray l'a compris le premier, mais la victoire de tous, la victoire de la fraternité humaine.

« Oh! Oh! Oh! Au secours!

— Biscante! » s'exclament Rébuffat et Terray.

Je n'ai rien entendu, perdu dans une sorte d'ivresse sans contact avec le réel. Le cœur de Terray se glace : il pense à son camarade de cordée avec qui il a vécu tant d'aventures inoubliables, avec qui il frôla si souvent la mort, avec qui aussi il gagna tant de magnifiques victoires. En sortant la tête de la tente, il aperçoit Lachenal accroché dans la pente, une centaine de mètres plus bas. Il se chausse, s'habille avec précipitation.

Il s'élance.

Mais la pente est libre, plus de Lachenal! Terray ressent un choc; il pousse des cris intelligibles. Instant épouvantable où le compagnon des plus belles années de sa vie disparaît.

« Biscante! Biscante! »

Il l'a vu. Il hurle. Dans une échancrure, il aperçoit son ami qui gît sur la pente, beaucoup plus bas qu'il ne le croyait.

Comme un fou, Terray se précipite. Comment cela finira-t-il? Sans crampons, comment freiner sur cette neige durcie par le vent? Mais Terray est un skieur de première force. Un arrêt tournant le bloque auprès de Lachenal commotionné par une grosse chute. Il le trouve affalé, le regard vide, sans piolet, sans passe-montagne, sans gants, un seul crampon aux pieds.

« J'ai les pieds gelés! Mène-moi en bas... mène-moi en bas pour qu'Oudot (1) me soigne!

— Pas possible, répond Terray désolé, tu ne vois pas que nous sommes en pleine tempête... La nuit approche. »

Cependant Lachenal est pris d'épouvante à l'idée d'être amputé.

Dans un geste de désespoir, il arrache le piolet des mains de Terray et cherche à partir de force. Mais bientôt il s'aperçoit de l'inutilité de son acte et se résout à remonter au camp. Terray taille sans désespérer. Lachenal, épuisé, ravagé, se traîne à quatre pattes...

Instants tragiques!

Oui, l'Annapurna est vaincue, le premier 8 000 a été gravi. Chacun de nous était prêt à tout donner pour ce résultat. Pourtant, que pensent nos camarades aujourd'hui, en voyant nos pieds et nos mains?...

(Le lendemain, à la recherche du camp IV, les alpinistes s'égarent.)

La nuit est tombée brusquement; il est indispensable de prendre une décision sans perdre un instant; si nous restons sur ces pentes, nous serons morts avant demain matin. Il faut bivouaquer. Les conditions, nous les devinons; chacun de nous sait ce que signifie un bivouac à plus de 7 000 mètres...

Terray, avec son piolet, commence à creuser une cavité. Lachenal s'avance sur une crevasse comblée de neige, quelques mètres plus loin. Soudain, dans un hurlement, il disparaît à nos yeux. Nous sommes désespérés : aurons-nous ou plutôt mes deux camarades auront-ils la force d'effectuer les manœuvres de corde nécessaires pour le sortir de là? Sur la crevasse entièrement obstruée, seul un petit trou marque l'endroit de la chute. Terray crie :

« Ohé! Ohé! Lachenal! »

Une voix étouffée par des mètres et des mètres de glace et de neige parvient jusqu'à nous. Impossible de comprendre ce qu'elle dit.

« Ohé! Lachenal! »

Terray donne de violents coups de corde; cette fois-ci nous entendons!

« J'suis là!...

— Rien de cassé? »

— Non, ça peut aller pour la nuit! Arrivez! »

(1) Oudot : médecin de l'expédition.

Cet abri est miraculeux ! Ni les uns ni les autres nous n'aurions eu la force de tailler dans la glace une cavité suffisante pour nous protéger du vent. Sans hésiter, Terray se laisse tomber dans la crevasse et un vigoureux « Allez-y » nous avertit de son heureuse arrivée. A mon tour, je me laisse glisser : c'est un vrai toboggan. Je suis précipité dans une sorte de boyau coudé, très incliné, long d'une dizaine de mètres. Je débouche à grande vitesse dans l'ouverture qui fait suite et je suis littéralement projeté dans le fond de la crevasse. Un coup de corde indique à Rébuffat qu'il peut venir.

Un froid extrême nous saisit. La caverne, aux parois suintantes, est humide. Nous aurons juste la place, en nous serrant, de nous installer sur la neige fraîche qui en tapisse le fond. Des stalactites pendent au plafond. Nous en cassons quelques-unes pour avoir plus d'espace et en gardons de petits bouts que nous suçons, car depuis longtemps nous n'avons bu.

Voilà notre abri pour la nuit.

Au moins nous serons protégés du vent et la température se maintiendra sensiblement égale. L'humidité est extrêmement désagréable. Nous nous installons dans le noir, du mieux que nous pouvons. Comme dans tout bivouac, nous retirons nos chaussures : sans cette précaution, nos pieds, serrés, gèleraient immédiatement...

Terray frictionne les pieds de Lachenal. Rébuffat sent que ses pieds gèlent aussi, mais il a la force de se frictionner lui-même. Je reste dans une inconsciente immobilité. Mes pieds et mes mains continuent à geler, mais qu'y faire ?

Je ne souffre pas. Cela m'étonne. Mon cœur semble se glacer entièrement. Un petit souffle de vie me reste, mais ce souffle diminue sans cesse, à mesure que les heures s'écoulent. Tout va finir, je crois. Cette caverne n'est-elle pas la plus belle des tombes ? Je n'ai aucune peine de mourir, aucun regret, j'en souris.

Durant des heures, nous nous engourdissons.

« Voici le jour ! » balbutie une voix.

Une clarté hideuse s'installe dans la grotte.

Vaguement on distingue la forme des têtes...

Un bruit bizarre, lointain, parvient jusqu'à nous, une sorte de chuintement prolongé. Le bruit s'enfle. Soudain, je suis submergé, aveuglé. Une avalanche de neige fraîche s'abat sur nous. La neige glacée se répand dans la caverne, s'infiltre par tous les interstices des vêtements. Je plonge ma tête entre mes genoux et me couvre de mes deux bras. La neige coule, coule... Un silence terrible s'installe.

Nous ne sommes pas complètement ensevelis, mais la neige encombre tout. Nous nous levons en prenant garde de ne pas heurter de nos têtes le plafond de glace et nous essayons de nous secouer. Nous sommes tous pieds nus dans la neige. Il faut avant tout retrouver nos chaussures.

Rébuffat et Terray veulent chercher et, tout de suite, se rendent compte qu'ils sont aveugles. Hier, pour nous conduire, ils ont retiré leurs lunettes. Ils le paient aujourd'hui.

Lachenal, le premier, réussit à mettre la main sur une paire de chaussures. Il essaie de les passer : ce ne sont pas les siennes, mais celles de Rébuffat. Ce dernier tente d'escalader le toboggan que nous avons descendu la veille et que l'avalanche, à son tour, a emprunté.

Nous cherchons les équipements. Terray vient de trouver ses chaussures et gauchement les enfile sans rien voir. Lachenal l'aide.

A son tour, Terray s'élance dans le boyau glaciaire; soufflant et grognant, il finit par déboucher à l'extérieur. Des coups de vent terribles l'accueillent qui le transpercent et lui coupent le visage.

« Mauvais temps, pense-t-il, cette fois, c'est la fin. Nous sommes perdus... jamais nous n'en sortirons! »

Dans le fond de la crevasse, nous sommes deux à chercher nos chaussures. Lachenal, avec le piolet, fouille furieusement. Plus calme, j'essaie d'opérer avec logique. Successivement, nous extrayons de la neige des crampons, un piolet, mais toujours pas de chaussures!

Alors... cette caverne sera notre dernière demeure!

L'espace est étroit. Courbés en deux, nous nous gênons mutuellement. Lachenal se décide à sortir les pieds nus. Il pousse des cris désespérés, se hisse à la corde, essaie de s'agripper, de se coincer. Il enfonce ses orteils dans la paroi neigeuse. Terray, du dehors, le tire autant qu'il peut : je le vois monter plus vite et disparaître...

Je recommence à fouiller entièrement la grotte. Il faut retrouver ces chaussures, sinon Lachenal et moi sommes condamnés. Je me jette à quatre pattes, pieds et mains nus. Je gratte la neige, la brasse en tous sens, espérant chaque seconde heurter un objet dur. Je ne réfléchis plus; je suis un animal qui cherche à vivre.

« En voilà une! La deuxième lui est attachée : une paire! »

Je continue, persévérant, obstiné; après avoir tout bouleversé dans la caverne, je trouve enfin la dernière paire...

(A son tour, après de longs efforts, Maurice Herzog parvient, exténué, à l'orifice de la crevasse.)

Je me hisse à l'extérieur en m'accrochant aux jambes de Terray qui n'en peut plus. Je suis absolument à la dernière extrémité. Terray est près de moi. Je lui souffle :

« Lionel!... Je vais mourir! »

Il me soutient et m'aide à sortir complètement de la crevasse. Il faut rejoindre Lachenal et Rébuffat, qui, à quelques mètres, sont assis dans la neige. Dès que Lionel me lâche, je m'affale et me traîne à quatre pattes.

Il fait un temps merveilleux. La neige est tombée en quantité hier. La montagne est resplendissante. Jamais je ne l'ai vue aussi belle. Notre dernier jour sera un beau jour.

Rébuffat et Terray sont complètement aveugles; Terray, pour m'accompagner jusqu'ici, a buté contre tous les obstacles et j'ai dû le diriger. Rébuffat

est lui aussi incapable de faire le moindre pas. Il est affreux d'être aveugle lorsque le danger est partout. Lachenal a les pieds gelés, et cela ne va pas sans altérer son équilibre nerveux...

Il se lève. Il veut dévaler le glacier droit en bas. Terray le retient et le contraint à s'asseoir. A l'aveuglette, il l'aide à mettre ses chaussures.

Derrière eux, je vis dans un rêve. Ma fin est proche, je le sens, mais cette fin est celle que désirent tous les alpinistes... Terray s'approche de moi en titubant. Je lui dis : « Pour moi, c'est fini! Partez... vous avez votre chance... il faut la tenter... Partez à gauche... C'est par là! »

Je me sens mieux après lui avoir fait cette recommandation. Je suis bien maintenant. Mais Terray ne l'entend pas ainsi :

« On t'aidra... Si on s'en sort, tu t'en sortiras aussi! »

A ce moment, Lachenal crie :

« Au secours!... Au secours!... »

Il est clair qu'il ne se rend plus compte de ce qu'il fait... A la réflexion, ses cris ne sont pourtant pas sans raison. C'est le seul de nous quatre qui puisse voir en contrebas le camp II. Ses appels seront peut-être entendus.

(En effet, les premiers secours arrivent. L'espoir renaît, et la descente des alpinistes continue.)

Les tentes du camp II sont maintenant toutes proches... Ichac, Noyelle, Oudot se précipitent. Il me tarde de leur annoncer la bonne nouvelle. Je leur crie :

« Nous venons de l'Annapurna... Nous sommes allés en haut avant-hier. Lachenal et moi!... »

Et après un temps :

« J'ai les pieds et les mains gelés!... »

Ils m'aident; Ichac me tend quelque chose. Noyelle me soutient. Oudot inspecte déjà...

Maintenant ma mission est terminée. Elle a réussi, et je sais que mes camarades seront là dans quelques instants.

Sauvés!... L'Annapurna, après avoir été vaincue, est maintenant évacuée. Mon rôle peut cesser. A mes camarades de prendre l'initiative, à Oudot surtout en qui résident les seuls espoirs. Je me laisserai faire entièrement; je me fie à leur dévouement. Pour moi, désormais, une seule chose compte : la victoire que nous ramenons et qui restera dans nos cœurs comme une joie éclatante et une merveilleuse consolation.

MAURICE HERZOG,
Annapurna premier 8 000
(Arthaud).



Le retour des vainqueurs... (Phot. Ichac.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — Relevez les phrases qui témoignent bien que c'est l'équipe tout entière qui a triomphé de l'Annapurna.
- 2 — Où les alpinistes passent-ils la nuit ? Pourquoi retirent-ils leurs chaussures ? Pour quelle raison celles-ci restent-elles difficilement récupérables le lendemain matin ?
- 3 — A quelle autre histoire de ce livre ce texte vous fait-il penser ? Expliquez pourquoi.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : l'histoire de l'alpinisme).

Consultez : la Montagne (Larousse), p. 286 à 350. — Encyclopédie des sports (Larousse), p. 39 à 53.

LIVRES CONSEILLÉS (thème : la montagne).

B. PIERRE, *Une victoire sur l'Himalaya* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — F. BÉRISAL, *A l'assaut de la face nord* (coll. « Belle Humeur », Desclée De Brouwer). — R. ANTONA, *la Grande Course* (coll. « Mille Épisodes », édit. la Farandole).

DISQUES : M. HERZOG, *l'Annapurna*. — J. FRANCO, *le Makalu* (Hachette, n° 460 V 226, 45 tr).

LE MAUVAIS GÉNIE DE LA HENNE-MORTE

En compagnie de onze équipiers, Norbert Casteret, l'auteur de ce récit, explore, pour la 8^e fois, l'un des gouffres les plus dangereux d'Europe : la Henne-Morte, situé dans les Pyrénées. Les spéléologues ont dépassé la profondeur de 200 m et ont déjà franchi plusieurs cascades très dangereuses.

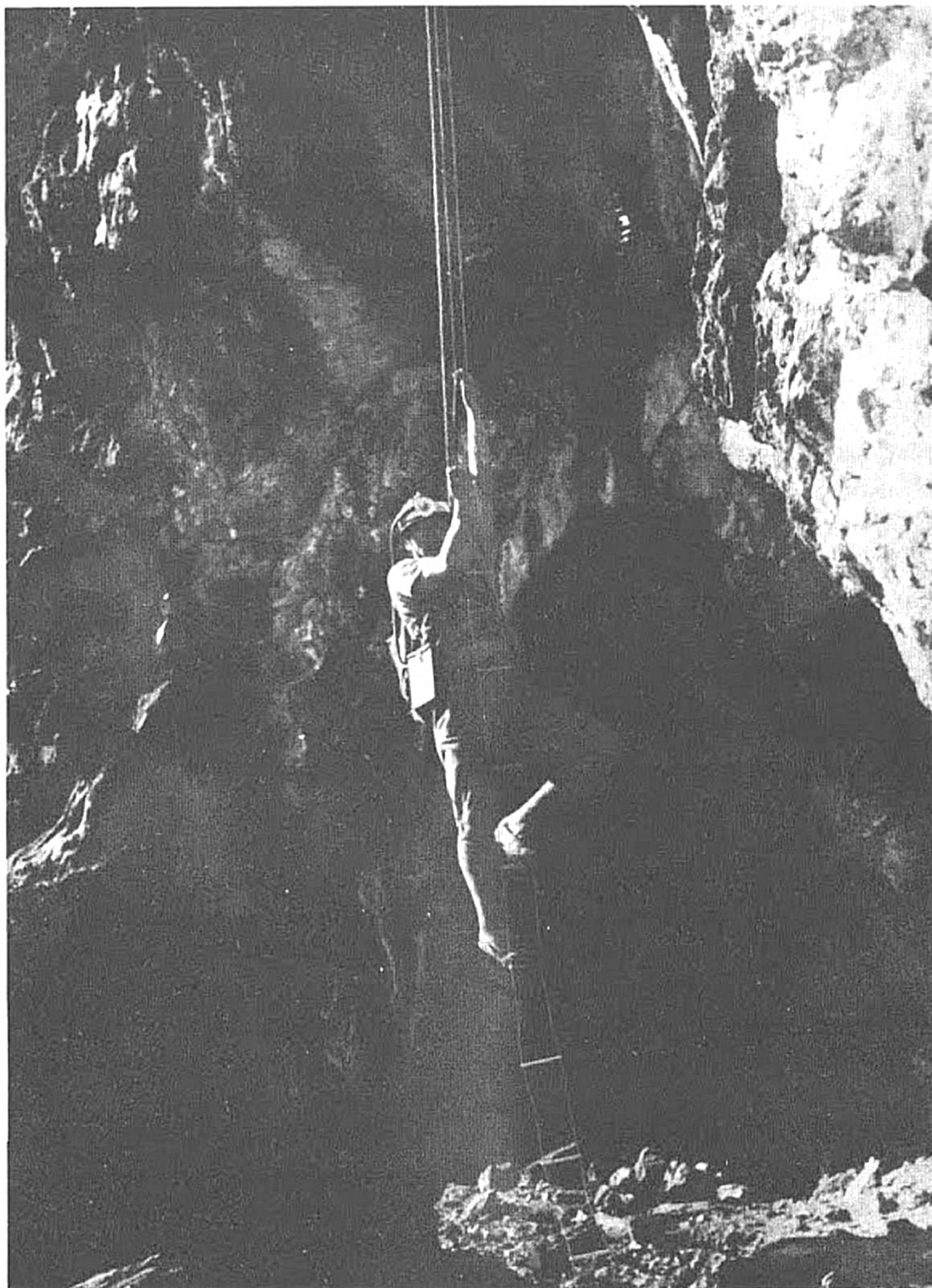
Tandis que Delteil, armé de son inséparable marteau, frappe à tour de bras sur un piton qui servira de point d'amarrage pour l'échelle que je déroule avec Loubens, un vacarme confus terminé par un bruit sourd de chute et des cris « au secours ! » nous parviennent.

Instantanément nous reflurons tous trois dans le couloir incliné que nous venons de descendre jusqu'au pied d'une cascade de cinq mètres, où Pierre Castéran s'empresse auprès de Claude Maurel, ployé en deux, le visage décomposé par la souffrance et geignant ; il est en outre ruisselant de la tête aux pieds. Castéran, bientôt rejoint par Rieusset et par mon fils, qui viennent de dévaler le petit à-pic, le long de l'échelle, explique l'accident ou plutôt en narre la phase finale.

Pour une cause mal définie, inexplicable, Maurel, un des plus agiles coéquipiers, a glissé du haut de l'escarpement ; il est tombé la tête la première en une chute qui aurait pu être mortelle s'il n'avait providentiellement plongé dans un bassin d'eau et s'il n'avait été casqué. Le blessé se redresse en soutenant dans sa main droite son bras gauche cassé au coude, qui le fait horriblement souffrir. Pendant que j'essaie de le réconforter et que nous le débarrassons d'une corde de soixante mètres qu'il porte en sautoir, il se lamente ; mais pas un mot de plainte personnelle. Le brave garçon ne pense qu'à l'expédition compromise : « C'est stupide, ne cesse-t-il de répéter, c'est ma faute, je vous fais tout manquer ! » Puis il songe à la remontée, à vrai dire laborieuse, douloureuse et compliquée qu'il va falloir entreprendre, car nous sommes ici à deux cent trente mètres de profondeur verticale : « Je ne suis plus bon à rien, gémit-il, je ne peux pas m'aider aux échelles !... »

Nous appliquons le bras fracturé et l'attachons contre la poitrine, dans la position qui apparaît la moins douloureuse au blessé, et, à l'aide d'une corde, il est vite hissé au relais supérieur, qui ne nous domine que de quelques mètres. Mais ici va commencer notre rude besogne et le long calvaire du patient.

Rieusset, Castéran, mon fils et moi remontons successivement la cascade de quarante-cinq mètres pour aller prêter main-forte à Pellegrin et Carenini, car le hissage des sacs de matériel et surtout du blessé sera pénible. Delteil et Loubens, restés auprès de ce dernier, l'ont savamment ligoté et l'amènent



La spéléologie est souvent considérée par les profanes comme un sport plus ou moins comparable à l'alpinisme, avec la différence que l'on commence par descendre au lieu de monter. C'est pourtant, avant tout, une science qui a pour objet l'étude des cavernes et des eaux souterraines. Le spéléologue que vous voyez ici arrive à un relais du gouffre en cours d'exploration.

(Phot. N. Casteret.)

jusqu'au pied de l'échelle où ils l'aident à prendre place, lui posant les pieds sur les barreaux et le poussant le plus haut possible au moment du démarrage, que nous effectuons aussi progressivement et doucement que possible au signal qui nous est donné.

Dès les premières brassées nous sommes vraiment surpris du poids que nous devons hisser et qui ne monte que de quelques centimètres à chaque effort... Il est vrai que la barre de fer placée en travers du gouffre, et sur laquelle la corde fait presque un angle droit, oppose au glissement de cette dernière une résistance considérable. Qu'à cela ne tienne, nous redoublons d'efforts lorsque, au bout de quelques tractions, nous tombons, atterrés, les uns sur les autres, tandis qu'un cri retentit dans l'abîme : la corde a cassé net!... Maurel, qui commençait à s'élever et qui faisait tous ses efforts pour s'aider d'une main à l'échelle, est retombé, pas de bien haut, heureusement, et d'ailleurs dans les bras de Delteil et de Loubens attentifs à suivre son ascension. Mais l'impression a été épouvantable pour la victime et pour nous-mêmes, qui avions eu tendance à le croire déjà beaucoup plus haut qu'il n'était en réalité. Jamais, au cours de mes campagnes, je n'avais enregistré de rupture de corde, et cela vient de se produire juste avec un compagnon handicapé, désarmé.

La confiance est nettement ébranlée chez Maurel, qui appréhende maintenant, avec quelque raison, de recommencer, passif et impuissant, la lente et vertigineuse remontée.

Cependant, une nouvelle corde est déroulée, en double cette fois; le blessé y est attaché et le halage reprend. Pour atténuer le frottement considérable sur la barre de fer, je me suis avancé et, enjambant la lèvre du gouffre, jambe de-ci, jambe de-là, je saisis la corde à deux mains et la tire de bas en haut, en scandant des « Ho! hisse! » énergiques auxquels l'équipe obéit avec ensemble et vigueur.

Cette fois, le blessé bien enlevé monte franchement; la méthode est bonne, le succès assuré. Toutefois, sa lanterne a été éteinte par la cascade et je ne le vois pas; par contre, les lampes de Delteil et de Loubens scintillent au pied de l'échelle qu'ils tiennent tendue pour faciliter l'ascension de Maurel. Il est extrêmement dangereux de rester ainsi à l'aplomb d'une échelle pendant la montée d'un camarade ou d'un sac; des fragments de roche, des pierres, des objets peuvent toujours se détacher et, tombant d'une grande hauteur, constituent de redoutables projectiles. Je le rappelle à mes compagnons d'en bas en leur criant de ne pas rester ainsi sous l'échelle. Je n'ai pas plus tôt lancé cet avertissement qu'une forte protubérance rocheuse sur laquelle mon pied reposait avec force se détache et tombe dans le puits, tandis que je hurle un cri d'alarme. Un court silence, deux ou trois rebondissements, de paroi en paroi, du bloc qui pèse bien quinze à dix-huit kilos, et, soudain, un cri déchirant et des hurlements de douleur qui s'éteignent presque aussitôt et à quoi succède un grand silence.

Nous sommes atterrés et, l'espace d'un éclair, un monde de pensées nous

étréint, notre vie est comme suspendue. Puis, sans conciliabule, sans explications — combien vaines! — après un arrêt qui n'a sans doute pas excédé quelques secondes, je me redresse et reprends d'une voix cassée les « Ho! hisse! » de la manœuvre qui, avec les halètements des haleurs, troublent seuls le grand silence qui a succédé au dernier hurlement entendu. Maurel a sûrement perdu connaissance; peut-être même... Mais non! chassons cette idée, tirons, tirons, sortons-le vite de ce gouffre! Enfin, je vois son casque émerger de l'ombre, ses épaules se rapprochent, une nouvelle traction le hisse au niveau de la barre et je scrute ardemment son visage pâle, ruisselant d'eau, qui sue la souffrance et la peur, comme le mien sans doute. Ses yeux dilatés me fixent et, pendant que, stupéfaits de ne pas le voir ensanglanté, nous l'aidons à franchir la margelle du puits, il articule péniblement deux seuls mots qui nous sont une révélation : « Pauvre Loubens! » a-t-il dit dans un sanglot.

Ainsi donc, Maurel n'a été que frôlé par le projectile qui s'est abattu de quarante-cinq mètres sur Loubens! Je me penche aussitôt vers le bas pour héler Delteil, dont je ne comprends pas le mutisme; mais justement ce dernier qui, avec un sang-froid extraordinaire et une maîtrise totale, a attendu que Maurel soit en sûreté, rompt le silence et me hèle.

« Casteret!

— Oui, j'écoute, dis-je frémissant.

— Descendez!

— Tout de suite, tout de suite, mais... comment va-t-il?

— Descendez! » reprend la voix.

Un concert de questions jaillit de toutes les bouches, chacun réclame des nouvelles, des précisions, rien n'y fait. Delteil, avare de tout commentaire, n'ajoute rien à ses précédentes injonctions, qu'il renouvelle.

« Descendez! » répète la voix pressante.

Ne doutant plus de l'extrême gravité de la situation, je me harnache en toute hâte et dégringole les échelons plus vite que je ne l'avais jamais fait.

Je souhaiterais d'entendre en bas un dialogue, des plaintes, un gémissement; mais rien. Depuis son hurlement de bête frappée, Loubens s'est tu, et son compagnon, qui a sans doute autre chose à faire que de nous entretenir, est pareillement muet. Tout en descendant sous la douche, agitant un monde de pensées où j'envisage, hélas! le pire, je ne peux empêcher mon esprit, comme dédoublé, de tracer un parallèle entre nos angoisses, notre détresse subite et le cadre inaltérable, immuable, où nous nous débattons en ce moment, pauvres hommes pris au piège. Qu'est le faible cri de Loubens, aussitôt étouffé, à côté de la plainte millénaire, éternelle, de cette cascade? Qu'est notre pauvre agitation au sein d'une nature indifférente, sinon hostile à notre faiblesse, qui s'est défendue contre notre intrusion ou, plutôt, a assisté à ce drame humain comme elle assiste à un raz de marée, à une avalanche ou à la chute d'une feuille morte?

J'atterris au milieu des blocs ruisselants et glissants du bas du puits, et je vois enfin Delteil agenouillé et penché sur le corps de Loubens, qui gît

recroquevillé sur une roche plate. A mon interrogation muette mon compagnon répond par un simple jeu de physionomie évasif et un geste d'impuissance m'invitant à me rendre compte par moi-même, puis, cependant, m'explique brièvement que l'éclat de roche a frappé l'arrière du casque dont le couvre-nuque est en effet déformé, puis le dos de l'homme à hauteur de l'omoplate. Ce dernier a crié, a eu la force de faire quelques pas et s'est abattu sur le sol. Depuis, il a râlé, divagué, parlé. Il râle encore d'ailleurs; à mes questions pressantes, empressées, il répond en geignant. Il souffre par-dessus tout du poumon, dit-il, et, en effet, il est très essoufflé; sa respiration est difficile, très douloureuse. Fractures, contusions internes? Les deux sans doute, mais impossible de rien savoir, impossible de le déshabiller ici, il fait trop froid; ses vêtements mouillés ne glisseraient pas, inutile de lui infliger ce surcroît de souffrances superflues.

Enfin, il vit, il parle même, et nous lui prodiguons des encouragements, l'assurant que nous allons, bien entendu, le tirer de là, et, passant à l'exécution, nous débrouillons un réseau de cordages enchevêtrés dont Delteil, expert en la matière, va confectionner un nœud de chaise double adapté à l'état du blessé. Tandis que nous travaillons à ces cordes et à ces nœuds, car le désordre du matériel est inextricable à cet étage après le double accident, soudain un chant scout entonné d'une voix cassée, chevrotante, nous fait sursauter; c'est notre pauvre compagnon qui délire...

Ce fut d'ailleurs sa dernière défaillance, car, après avoir avalé deux cachets d'aspirine et quelques morceaux de sucre, il fut admirable de courage et de volonté farouche à nous aider dans la faible mesure de ses moyens. Bientôt, dûment encordé, ligoté dans la position accroupie d'une momie péruvienne, il fut hissé dans la cascade où il pendula longuement, interminablement, cruellement, subissant sans un mot, mais non sans gémissements, les heurts douloureux, les arrêts, les à-coups, sous la douche implacable.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur le détail de ce qui suivit; il est impossible avec des mots de restituer l'ambiance et de décrire le calvaire que fut pour les deux blessés et leurs sauveteurs l'effroyable, l'hallucinante remontée des profondeurs du gouffre. Les puits successifs, les escarpements, le franchissement de la chatière, où nous faillîmes perdre la partie, tout cela ne se raconte pas; il faut l'avoir vécu, il faut l'avoir enduré et souffert, dans l'angoisse perpétuelle de voir les blessés défaillir de froid et d'épuisement, de voir nos mains, paralysées par le froid et sciées par les fins cordages, devenir peu à peu impropres à haler des corps inertes de plus de quatre-vingts kilos et d'énormes sacs de cordages gorgés d'eau. Quant à l'éclairage, en raison de la durée insolite de la séance, il nous fit défaut peu à peu, et c'est avec des lampes éteintes ou agonisantes que s'acheva l'aventure.

Nous étions entrés sous terre le 16 août à 8 heures du matin; le premier accident s'était produit à 18 heures, et ce ne fut que le lendemain à 19 heures, au bout de trente-cinq mortelles heures, que nous reparûmes au jour.

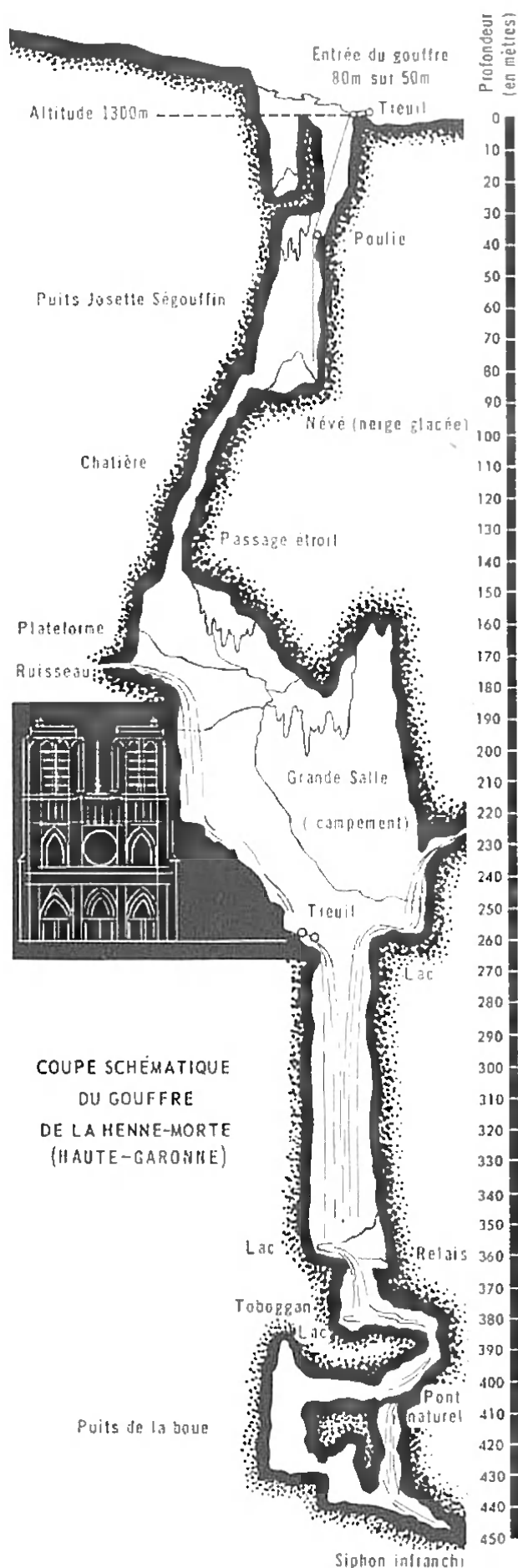
Les blessés avaient été arrachés à l'abîme, le matériel avait été récupéré au complet, tout le monde sans exception avait fait son devoir.

Le sauvetage proprement dit était accompli, mais notre tâche n'était pas terminée. Sur un lourd et grossier brancard improvisé, Loubens fut acheminé, porté à bras, à travers la forêt, où la nuit nous surprit et où nous nous égarâmes, tandis que Maurel suivit courageusement à pied.

A deux heures du matin nous arrivâmes titubants au hameau de Labaderque, et, de là, Roger Pellegrin, ivre de fatigue comme les autres, trouva encore l'énergie de nous ramener de nuit dans sa camionnette à Saint-Gaudens. Enfin, à 5 heures du matin de la troisième journée, nous pouvions allonger nos pauvres blessés dans les lits d'une clinique, où les radiographies révélèrent que Loubens avait une fracture de l'omoplate et quatre côtes cassées.

NORBERT CASTERET,
spéléologue français,
Exploration
(Librairie académique Perrin).

Pour vous donner une idée des dimensions de la Henne-Morte, le dessinateur a reproduit, sur fond noir, la silhouette de Notre-Dame de Paris à la même échelle. En suivant sur cette coupe le trajet de la remontée des blessés, vous vous rendrez mieux compte des difficultés et des souffrances endurées.



AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — Quels sont les éléments naturels qui entravent la progression des spéléologues? Quels sont les principaux dangers qui les menacent?
- 2 — En utilisant le texte, dites de quoi se composent l'équipement et le matériel des explorateurs souterrains.
- 3 — Par téléphone, Norbert Casteret rend compte au groupe de surface des deux accidents survenus au fond du gouffre : faites-le parler.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *la spéléologie ; les grottes préhistoriques*).

- 1 — L'exploration des gouffres, des grottes et des cavernes.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 102, 103. — *Les Profondeurs de la terre* (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). — *Les Hommes de la Pierre-Saint-Martin* (coll. « Marabout Junior », l'Inter). — Lisez surtout les ouvrages de N. CASTERET. — Diapositives (couleurs) : *le Travail des eaux souterraines* (« Encyclopédie visuelle », Colin, n^o CV 15-D 2/10). — Film fixe (couleurs) : *Action des eaux souterraines* (Éditafilms, n^o 2512). — Film animé : *Padirac, rivière de la nuit* (diff. I. P. N.).
- 2 — Les grottes préhistoriques.
Consultez : F. DESPREZ : *Hommes et cavernes* (coll. « Eurêka », Fleurus). — *La Préhistoire* (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). — *Les Hommes de la préhistoire* (coll. « Joie de connaître », Bourrelier). — *Encyclopédie pour la jeunesse* (Larousse), tome I, p. 31, 58; tome II, p. 394. — Diapositives (couleurs) : *la Préhistoire* (« Encyclopédie visuelle », Colin, n^o CV 31-A 1/10). — Film fixe (couleurs) : *la Préhistoire* (Éditafilms, n^o 1340).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *les explorations souterraines*).

N. CASTERET, *Aventures sous terre* (Librairie académique Perrin), 2 vol. — H. TAZIEFF, *les Rendez-vous du diable* (coll. « Tout par l'image », Hachette). — N. CASTERET, *Ce que j'ai vu sous terre* (coll. « Clefs de l'aventure », Arthaud).

QU'EN DITES-VOUS ?

GUET-APENS

L'auteur de ce récit est seul, la nuit, dans la montagne, à l'entrée d'une caverne. Il vient d'assister à un violent orage.

Quelques heures plus tôt, il a acheté des provisions dans une épicerie de la vallée, où des Espagnols aux mines suspectes ont remarqué son portefeuille gonflé de billets de banque.

Il était 2 heures du matin. Je mesurai de l'œil la marche des constellations depuis mon arrivée en ce lieu.

C'est à ce moment qu'un bruit, bien léger cependant, vint frapper mes oreilles.

Loin au-dessous de moi, des cailloux avaient bougé dans l'immense éboulis qui tapisse ce versant de la montagne. Les ruissellements consécutifs au violent orage pouvaient en être la cause; d'ailleurs, la nuit, en montagne, on entend des bruits mystérieux que l'on ne remarque pas habituellement le jour...

Les oreilles attentives et les yeux agrandis, je cherche à analyser la nature du bruit insolite qui m'intrigue. On dirait la marche d'un animal traversant le grand pierrier où j'ai ahané cette nuit même. Un renard serait plus silencieux; le loup n'existe plus dans les Pyrénées; l'ours s'y rencontre encore, certes, dans les grands massifs forestiers, mais pas dans les rochers du Soudour, où l'on serait en peine de trouver un seul arbre; quant à l'isard, il ne peut en être question à si modeste altitude. Il n'y a donc, dans la faune pyrénéenne, que le sanglier qui puisse être mis en cause. Le martèlement de ses durs sabots devient, en effet, perceptible et reconnaissable...

Je remarque avec surprise que l'animal semble se rapprocher et monter vers la grotte. A mon étonnement succède, je l'avoue, une certaine émotion lorsqu'il devient indéniable que la bête se rapproche de plus en plus. Je perçois

fort bien ses foulées, ses détentes sur la pierraille mouvante, le tout entrecoupé de courtes pauses.

Je comprends que dans un instant le sanglier va faire irruption dans la caverne, où il flairera ma présence. Il s'agit d'un solitaire; donc d'un animal hargneux qui me chargera sans doute! Or je suis, à mon habitude, sans armes, et aucun arbre, aucun refuge n'existe à portée.

L'animal n'est plus qu'à une vingtaine de mètres, il vient d'atteindre un fourré qui s'étend devant l'entrée de la grotte. Déjà j'entends le froissement des premières branches lorsque, dans le silence majestueux de la nuit, retentit un violent éternuement, en partie réprimé, qui me cloue de stupéfaction... Cela devient grave, car c'est un homme qui a éternué. Que vient-il faire ici à cette heure?

Pourquoi cette approche silencieuse et sans lanterne, qui vient de se trahir par un réflexe bien inattendu? Un monde de pensées m'assaille, d'où résulte aussitôt, logique et claire, l'explication : on vient me surprendre et m'attaquer. Qui? Un des Espagnols, lequel, consommant hier soir au café, a vu mes billets de banque...

Son retard provient de l'orage qui a dû l'arrêter en chemin. Au même instant, tandis que le misérable, surpris par son éternuement intempestif, se tient coi, j'entends distinctement plusieurs autres individus en train de gravir la pente d'éboulis. C'est un guet-apens organisé où, en un tel lieu, je n'ai aucune chance d'être secouru. Que faire?

Je mets à profit les quelques instants qui me séparent de l'attaque concertée pour m'enfoncer à tâtons dans la caverne. Dans l'obscurité complète je traverse la vaste salle d'entrée, trébuchant parmi les nombreux rochers, et je pénètre dans les profondeurs de la grotte, au risque de disparaître dans quelque crevasse ou dans un de ces puits qui se rencontrent souvent sous terre. Égaré dans les ténèbres absolues et me gardant bien de faire de la lumière, je m'arrête enfin à un endroit où la voûte de plus en plus basse m'oblige à ramper. Couché à plat ventre sous ce plafond surbaissé, je ne peux me faufiler plus avant et décide de rester tapi à cet endroit. Au cours de ma retraite précipitée, au milieu des heurts nombreux, je n'ai pas eu le loisir de savoir ce que devenaient mes poursuivants. Sans doute me cherchent-ils.

Combien de temps restai-je ainsi blotti dans ma cachette, appréhendant toujours l'irruption de mes ennemis et la lueur de quelque lanterne me dévoilant?...

Autour de moi rien ne troublait le silence pesant si caractéristique des souterrains...

Je constatai que ma manœuvre avait été judicieuse et que, probablement, mes agresseurs avaient dû abandonner leurs recherches. Cela me rendit optimiste.

Après avoir mûrement réfléchi, je décidai de m'aventurer au-dehors. J'allumai une bougie et, tamisant la petite flamme entre mes doigts par précaution, je me mis en devoir de chercher l'issue de la caverne...

Un instant après, j'étais au milieu de la salle d'entrée, attentif au moindre bruit possible, à la moindre ombre suspecte; lorsqu'en contournant l'une des pseudo-termitières remarquées la veille plusieurs formes surgirent simultanément, se dressèrent avec une soudaineté effrayante et, se bousculant, s'enfuirent en un galop effréné dont l'écho roula sous les voûtes sonores...

J'avancai jusqu'au bord de la grotte où la pente de la montagne plonge dans la vallée et là j'aperçus, à vingt pas au-dessous de moi, têtes dressées, cinq silhouettes figées dans l'attitude de la curiosité et de la crainte, cinq pauvres brebis tremblantes encore du brusque réveil que je leur avais infligé. Elles avaient dû me prendre pour un ours! C'était bien à leur tour d'avoir peur; car, moi, je les avais prises toute la nuit pour des hommes.

NORBERT CASTERET,
spéléologue français,
Mes cavernes
(Librairie académique Perrin).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — Dans quelle montagne et dans quel massif précis situez-vous ce récit?
- 2 — L'auteur de ce texte est-il un habitué de la montagne? Relevez les expressions qui justifient votre réponse.
- 2 — N. Casteret entend différents bruits qui l'inquiètent : énumérez-les, puis, pour chacun d'eux, dites comment il les explique.
- 4 — Compte rendu de lecture : en une dizaine de lignes, racontez cette histoire en essayant de faire croire qu'il s'agissait réellement d'un guet-apens. (Avant de rédiger votre devoir, lisez le texte bien connu de P.-L. Courier : *Une nuit en Calabre.*)



L'ATTAQUE DES REQUINS

Un vieux pêcheur de Cuba, très pauvre, a ferré un gros poisson long de 6 m : un espadon. Après trois jours d'efforts, le vieil homme réussit à amarrer le gros poisson le long de sa barque.

Mais il est exténué, ses mains sont affreusement blessées, et il redoute les requins.

La barque filait bon train. Le vieux laissait tremper ses mains dans l'eau salée. Il ne détachait pas ses regards du poisson. C'était donc vrai ! Une heure plus tard, le premier requin attaqua.

Quand le vieux l'aperçut, il vit tout de suite que c'était un requin qui n'avait peur de rien et ferait exactement ce qui lui plairait. Tout en l'observant, il prépara le harpon et attacha la corde. Celle-ci était courte : il lui manquait ce que le vieux en avait coupé pour amarrer l'espadon.

Le vieux se sentait ferme et lucide. Il était résolu, mais ne se faisait guère d'illusions. Il regarda longuement son grand poisson tout en surveillant l'approche du requin. Ça aurait aussi bien pu être un rêve, pensa-t-il.

Le requin talonnait l'arrière de la barque. Lorsqu'il attaqua l'espadon, le vieux vit sa gueule béante et ses yeux étranges ; il entendit le claquement des dents qui s'enfonçaient dans la chair juste au-dessus de la queue. La tête du requin sortait de l'eau ; son dos affleurait à la surface ; la peau et la chair de l'espadon se déchirèrent au moment où le vieux lança son harpon sur la tête du requin. Il visait l'endroit où la ligne qui va d'un œil à l'autre se croise avec celle qui prolonge directement le nez.

Ce n'étaient que des lignes idéales. Il n'y avait en réalité que la tête bleue, lourde et pointue, les gros yeux, les mâchoires claquantes, menaçantes, dévorantes. En tout cas c'était là l'emplacement du cerveau. Le vieux frappa juste à cet endroit. Il frappa de ses mains sanglantes et poisseuses, enfonçant son bon harpon dans un suprême effort. Il frappa sans se faire d'illusions, mais avec la volonté de tuer et toute la haine possible.

Le requin se retourna sur le côté et le vieux vit que son œil était sans vie. Il retomba de l'autre côté, s'enroulant deux fois dans la corde. Le vieux savait que le requin avait « son compte », mais celui-ci ne l'entendait pas ainsi : couché sur le dos, sa queue fouillant l'air, ses mâchoires claquant dans le vide, il faisait tourbillonner l'eau comme un canot de course. A l'endroit où sa queue s'agitait, jaillissait l'écume ; il était aux trois quarts sorti de l'eau quand, tout à coup, la corde se tendit, frémit et cassa net. Sous les regards attentifs du vieux, le requin resta immobile pendant une minute. Puis, lentement, il coula.

« Il m'en a bien pris quarante livres, dit le vieil homme tout haut. Il m'a



Capture d'un espadon. (Phot. Lerner.)

pris aussi mon harpon et toute la corde, pensa-t-il; et maintenant que mon poisson a recommencé à saigner, il va en venir d'autres. »

Il n'avait plus envie de regarder le poisson depuis qu'il avait été mutilé. Quand le poisson avait été touché, il lui avait semblé qu'on le dévorait lui-même...

« Tu ferais mieux de penser à quelque chose de gai, mon vieux, dit-il. A chaque minute qui passe, tu te rapproches de chez toi. On a perdu quarante livres, mais ça va plus vite. »

Il ne savait que trop ce qu'il adviendrait quand il arriverait dans le milieu du courant. Mais pour le moment il ne pouvait rien faire.

« Mais si, voyons! s'exclama-t-il. Je peux toujours attacher mon couteau à un bout de rame. »

Ce qu'il fit, tout en maintenant la barre sous son bras et l'écoute de la voile sous son pied.

« Je suis toujours un vieux bonhomme, c'est une affaire entendue, mais j'ai encore une arme », dit-il.

La brise avait fraîchi. La barque filait. Le vieux ne regardait que la partie supérieure de son poisson. L'espoir renaissait en lui...

Il navigua ainsi deux heures, accoté à l'arrière, mangeant de temps à autre un morceau d'espadon, tâchant de se reposer et de conserver ses forces. Tout à coup il aperçut deux requins...

Le vieux attacha l'écoute de la voile et immobilisa la barre, puis il saisit la rame où il avait fixé son couteau. Il la souleva aussi légèrement qu'il put,

parce que ses paumes le faisaient horriblement souffrir. Il ouvrit et ferma les mains plusieurs fois sur le manche afin de les assouplir. Enfin, d'un coup sec, il les referma pour que la plus grande douleur fût passée quand il faudrait agir, et il attendit les requins. Il apercevait leurs larges museaux plats terminés en spatule et les pointes blanches de leurs nageoires pectorales.

« Ay, dit le vieux. *Galanos*. Allons-y, *Galanos*. »

Ils attaquèrent. L'un vira et disparut sous le bateau. A chaque secousse qu'il donnait en tirant sur le poisson, l'embarcation oscillait. L'autre requin surveillait le vieux du coin de son sale petit œil jaune. Soudain, les mâchoires béantes, il se jeta sur la partie de l'espadon qui était déjà entamée. La ligne imaginaire se dessinait nettement du sommet de sa tête noirâtre à l'endroit où la cervelle rejoint l'épine dorsale : c'est là qu'avec le couteau fixé à la rame le vieux frappa. Il releva son arme et l'enfonça à nouveau dans l'œil de chat du requin. Celui-ci, presque en même temps, lâcha le poisson, retomba, avala le morceau qu'il avait arraché et mourut.

La barque oscillait toujours sous les attaques de l'autre bête. Le vieux laissa aller l'écoute. La barque fit une embardée et le requin apparut. Aussitôt qu'il l'aperçut, le vieux se pencha par-dessus bord et lui porta un coup de couteau. Mais il n'atteignit que la chair, qu'il entama à peine, à cause de l'épaisseur de la peau. Le coup retentit douloureusement dans ses mains, et dans son épaule. Le requin revint immédiatement à la charge, la tête hors de l'eau. Au moment où son nez émergea et se posa sur le poisson, le vieux frappa le sommet de la tête plate. Relevant l'arme, il frappa une seconde fois exactement au même point. Le requin cependant restait accroché au poisson de toute sa mâchoire : le vieux lui creva l'œil gauche. Le requin ne bougea pas.

« Ça ne te suffit pas ? » dit le vieux. Il plongea la lame entre les vertèbres et la cervelle, coup facile, au point où en étaient les choses. Il sentit le cartilage se fendre. Il retira son couteau et essaya de le pousser entre les mâchoires du requin, afin de les écarter. Il retourna la lame plusieurs fois sur elle-même ; quand, enfin, le requin lâcha prise et s'enfonça.

Le vieux essuya la lame du couteau, reposa l'aviron et rattrapa l'écoute ; la voile se gonfla et la barque repartit, dans la bonne direction.

« Ils ont mangé au moins un quart du poisson, et le meilleur, dit-il tout haut. Si seulement c'était un rêve ! Si seulement je ne l'avais jamais ferré !... »

Il cala la barre sous son bras et plongea les deux mains dans l'eau. La barque continuait sa course...

Il ne voulait pas penser au ventre mutilé du poisson. Il savait que chacune des secousses produites par le requin s'était soldée par un morceau de poisson arraché, et que le poisson traçait maintenant pour tous les requins de la mer une piste large comme un boulevard...

Le requin suivant était seul. Le vieux le laissa mordre puis lui enfonça le couteau emmanché à l'aviron en plein milieu du cerveau. Mais, en s'effondrant, le requin fit un bond en arrière et la lame se brisa.

Le vieux reprit la barre. Il ne jeta pas un regard vers le grand requin, qui semblait lentement.

« Ils m'ont eu, pensa-t-il. Je suis trop vieux pour tuer les requins à coups de gourdin. Mais je me défendrai contre eux, nom de nom ! tant que j'aurai le gouvernail et le gourdin, et les rames. »

Il trempa de nouveau ses mains dans la mer. L'après-midi touchait à sa fin. On ne voyait que l'eau et le ciel. Le vent s'était élevé ; il pouvait espérer que la côte serait bientôt en vue.

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — Quels sont les armes et instruments de défense du vieux pêcheur contre les requins ? Qu'en déduisez-vous ?
- 2 — *Quand le poisson avait été touché, il lui avait semblé qu'on le dévorait lui-même.* Pourquoi le vieil homme a-t-il cette pensée ?
- 3 — La lutte du vieil homme contre les requins ne vous fait-elle pas songer à un autre marin extraordinaire dont vous avez lu l'histoire dans ce livre ? Comparez les deux hommes : ressemblances et différences des situations et des caractères.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *le monde merveilleux de la mer*).

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 46, 202, 203, 408, et S. B. T., n^o 69. — L'*Encyclopédie pour la jeunesse* (Larousse), tome I, p. 442 ; tome II, p. 462. — *La Mer* (coll. « Grand Livre documentaire », édit. R. S. T., diff. Denoël). — *Les Bêtes innombrables des mers* (coll. « Joie de connaître », Bourrelier). — R. L. CARSON, *Cette mer qui nous entoure* (coll. « Grand Livre d'or », Flammarion). — *Beautés du fond des mers* (coll. « Nature et Beauté », Larousse). — *La Mer* (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). — J. FISCHER, *l'Homme et l'océan* (édit. « les Deux Coqs d'or », diff. Flammarion). — Films fixes (couleurs) : *l'Aquarium de Monaco* (Beaux Films, 2 films). — Films fixes : *Une plongée sous-marine* (Larousse, n^o CG 1 et 2). — Film fixe (couleurs) : *la Chasse sous-marine* (Éditafilms, n^o 1005).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *la mer*).

E. PEISSON, *le Voyage d'Edgar* (coll. « Spirale », G. P.). — E. PEISSON, *Parti de Liverpool...* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — J. VERNE, *l'Île mystérieuse* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — J. VERNE, *20 000 Lieues sous les mers* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette), 2 vol. — J. VERNE, *les Enfants du capitaine Grant* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette), 2 vol.

L'ATTAQUE DES REQUINS (*Fin*)

Les requins ne revinrent qu'à la tombée du jour.

Le vieux aperçut deux ailerons bruns qui fendaient l'eau derrière ce qui devait être la trace du poisson dans la mer. Nageant côte à côte, ils fonçaient droit sur la barque.

Le vieux coinça la barre, bloqua la voile et attrapa le gourdin sous la poupe. C'était un ancien manche de rame qu'on avait scié et qui mesurait soixante-quinze centimètres environ. A cause de sa forme, on ne pouvait s'en servir utilement que d'une main.

Le vieux, fermement, l'empoigna de la main droite. Prêt à le brandir, il regarda les requins approcher. C'étaient encore deux *galanos*.

Les deux requins attaquèrent ensemble. Quand le plus proche ouvrit les mâchoires et planta les dents dans le ventre argenté du poisson, le vieux éleva le gourdin aussi haut qu'il put et l'abattit, pesant et fracassant, sur la large tête. Le gourdin rencontra une sorte de résistance élastique. Mais le vieux sentit aussi la dureté de l'os; au moment où le *galano* se détachait du poisson, il lui assena un second coup sur le museau.

L'autre requin avait mordu plusieurs fois l'espadon. La gueule béante, il revenait encore. Des morceaux de chair pendaient aux coins de sa gueule, formant des traînées blanches. Il se jeta sur le poisson et referma ses mâchoires. Le vieux fit un moulinet avec le gourdin; hélas! il ne réussit qu'à toucher la tête. Le requin le regarda et arracha le morceau qu'il avait entamé. Au moment où il s'écartait pour l'avaler, le vieux lui porta un nouveau coup. Il ne heurta que l'épaisse masse élastique de la tête.

« Amène-toi, *galano*, dit le vieux. Amène-toi, voir! »

Rapide comme l'éclair, le requin revint. Le vieux l'atteignit quand il referma les machoires. Le gourdin haut levé, il lui déchargea un coup formidable. Cette fois, c'était l'os. De toutes ses forces le vieux cogna dessus. Le requin engourdi ne sombra pas sans emporter encore un morceau.

Il pouvait revenir; le vieux guetta, mais ni lui ni son camarade ne se montrèrent. Enfin, il en aperçut un qui tournait en rond à la surface de l'eau. Il ne vit pas l'aileron de l'autre...

Il ne voulut pas regarder son poisson. Il en manquait une bonne moitié. Le soleil s'était couché, pendant qu'il se battait avec les requins...

« C'est fini maintenant », pensa-t-il.

Il était raide; il avait mal partout, le froid de la nuit réveillait toutes ses blessures, toutes les douleurs de son corps surmené.

« Pourvu que je ne sois pas encore obligé de leur taper dessus! pensa-t-il. Je voudrais tant ne pas être obligé de leur taper dessus! »



Requin. (Phot. Cousteau.)

Mais à minuit le combat recommença. Cette fois le vieux savait que cela ne servirait à rien. Il avait contre lui une véritable meute. On ne voyait rien d'autre que la trace des ailerons dans l'eau et la traînée phosphorescente que les requins laissaient chaque fois qu'ils se jetaient sur le poisson. Le vieux cognait au hasard sur des têtes, il entendait des mâchoires claquer. La barque oscillait sur des dos. Le vieux résistait avec désespoir à un ennemi qu'il entendait et devinait seulement. Soudain le gourdin lui échappa : quelque chose s'en était emparé.

Alors, il décrocha la barre du gouvernail, la prit à deux mains et se remit à cogner dans tous les sens. Mais les requins se pressaient contre la poupe. Tantôt l'un derrière l'autre, tantôt ensemble, ils s'élançaient sur le poisson, arrachant des morceaux de chair que l'on voyait briller à travers l'eau quand ils se retournaient pour revenir à la charge.

Un dernier survint, qui s'attaqua à la tête. Le vieux comprit que tout était fini. Il brandit la barre et l'abattit sur la mâchoire même du requin qui était comme coincée dans les cartilages de la tête du poisson. Il cogna deux fois, trois fois, dix fois. La barre se rompit. Il continua à cogner avec le morceau cassé. Il le sentit entrer dans la bête; déduisant de cela qu'il était très pointu,

il frappa encore. Le requin lâcha prise et se tordit. C'était le dernier de la meute. Il ne restait plus rien à manger pour personne.

Le vieil homme respirait avec les plus grandes difficultés; il avait dans la bouche un goût bizarre, ferreux et douceâtre, qui l'effraya beaucoup sur le moment. Mais c'était assez peu de chose.

Il cracha dans l'océan et dit : « Avalez ça, *galanos*. Et que ça vous fasse rêver que vous avez tué un homme. »

Il se savait vaincu, définitivement et sans remède. Il retourna à l'arrière; le bout cassé de la barre ne s'adaptait plus à la fente du gouvernail. Impossible désormais de barrer. Il s'enveloppa les épaules dans le sac et bloqua le gouvernail dans la direction voulue. La barque était bien légère maintenant, et le vieux n'avait plus ni sentiments ni pensées. Il était au-delà de tout; il ne songeait plus qu'à ramener sa barque au port, aussi bien, aussi intelligemment que possible.

Dans les ténèbres, des requins venaient mordre la carcasse comme des pauvres qui ramasseraient les miettes d'une table. Le vieux n'y faisait même pas attention. Il ne faisait attention à rien, si ce n'est à sa voile. Il remarquait seulement combien la barque filait vite sans ce grand poids à son flanc...

Il était rentré dans le courant; il voyait les lumières de toutes les plages éparses le long de la côte; il savait où il était...

Quand il entra dans le petit port, les lumières étaient éteintes et il comprit que tout le monde était couché. La brise, qui avait grossi sans arrêt, soufflait avec violence. Toutefois, dans le port, l'eau était calme, et le vieux parvint jusqu'à un petit tas de galets qui se trouvait au pied des rochers. Comme il n'y avait personne pour l'aider, il rama aussi loin qu'il put, puis il sortit de la barque et l'attacha à une pierre.

Il démontra le mât, amena la voile et la plia. Ensuite, il mit le mât sur son épaule et commença à monter la côte. C'est alors qu'il éprouva l'immensité de sa fatigue. Il s'arrêta un instant, se retourna et aperçut dans la lumière d'un réverbère la grande queue de l'espadon qui se dressait, bien plus haute que la poupe de la barque. Il distingua la ligne blanche et nue que dessinait l'arête, ainsi que la masse sombre de la tête, l'épée et ce vide, tout ce vide.

Il se remit à gravir la pente. En arrivant au sommet, il tomba et resta prostré, le mât en travers des épaules. Il essaya de se relever : c'était au-dessus de ses forces.

Finalement le vieux posa son fardeau à terre et se remit debout. Il ramassa le mât, le chargea sur son épaule et poursuivit son chemin. Il lui fallut s'asseoir encore cinq fois.

Dans la cabane, il appuya le mât contre le mur. A tâtons il trouva une bouteille d'eau et but. Puis il tomba sur son lit et s'endormit.

E. HEMINGWAY, écrivain américain,
le Vieil Homme et la mer
[(C) Gallimard].

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — Le combat du vieil homme contre les requins : quels sentiments éprouvez-vous envers le pêcheur?
- 2 — Que restait-il du gros poisson lorsque le vieil homme entra dans le port? Faites un dessin de la barque telle qu'elle fut amarrée cette nuit-là.
- 3 — Pourquoi le vieil homme emporta-t-il le mât chez lui?
- 4 — Rédigez une suite à cette lecture.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *l'histoire de la pêche ; les différentes pêches*).

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 247, 279, 338, 449, 472. — J. NADAUD, *Tous les poissons et la pêche* (coll. « Encyclopédie Casterman », Casterman). — *La Pêche* (coll. « Vie active », Larousse) : « la Pêche en eau douce », p. 123 à 396; « la Pêche en eau salée », p. 423 à 514. — Films fixes (couleurs) : *Exploitation de la mer* (Éditafilms, n^o 1537). — *La Chasse sous-marine* (Éditafilms, n^o 1005). — Diapositives (couleurs) : *la Pêche* (Éditions filmées, n^{os} 5796 à 5815). — Films fixes : *la Pêche au homard et au saumon* (Éditafilms, n^{os} 3023, 3024). — Films animés : *Gars de Concarneau ; Jetons les filets* (Cinémathèque de l'Enseignement public).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *la mer*).

P. LOTI, *Pêcheur d'Islande* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — E. HEMINGWAY, *le Vieil Homme et la mer* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — D. DEFOR, *Robinson Crusoé* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — J. VERNE, *Un capitaine de quinze ans* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — R. WYSS, *le Robinson suisse* (coll. « Cercle d'or », Hatier). — O. MATTSO, *le Brick « Trois-Lys »* (coll. « Rouge et Or », G. P.).

LA RÉVOLTE DES MARINS

Le 3 août 1492, Christophe Colomb quitte le petit port de Palos, situé sur les côtes sud-ouest de l'Espagne, pour découvrir, vers l'ouest, la route des Indes. Le 6 septembre, après une escale aux îles Canaries, il affronte enfin la grande épreuve : la traversée de l'océan Atlantique.

Depuis plus de trente jours, les équipages des trois caravelles ne voient plus que le ciel et l'eau. Les vivres manquent, les marins sont découragés, la révolte gronde.

LE CHŒUR DES MARINS. — La mer! la mer! la mer! Toujours, toujours vers l'ouest! toujours ce souffle vers l'ouest! Nous mourrons tous! nous ne reviendrons jamais! Christophe Colomb! Christophe Colomb! que nous veux-tu? pourquoi nous as-tu emmenés avec toi? pourquoi veux-tu nous faire mourir? Nous en avons assez! Nous voulons revenir! Il faut l'obliger à revenir! Il est fou! Au fou! au fou! il faut l'obliger à revenir! C'est un traître! c'est un fou! c'est un assassin! Toujours la mer! Toujours rien! il n'y a plus rien! il n'y a plus rien! nous sommes perdus au milieu de Rien! (*Christophe Colomb, en grand costume d'amiral, au milieu de ses officiers, reçoit les délégués de l'équipage.*)

CHRISTOPHE COLOMB. — Que voulez-vous, messieurs?

LE DÉLÉGUÉ. — La farine est presque épuisée.

CHRISTOPHE COLOMB. — Vous mangerez du bœuf salé.

LE DÉLÉGUÉ. — Le bœuf salé est pourri.

CHRISTOPHE COLOMB. — Eh bien, pour vous consoler, buvez un bon coup de vin à la santé du Roi d'Espagne.

LE DÉLÉGUÉ. — Il n'y a plus de vin.

CHRISTOPHE COLOMB. — En ce cas, buvez de l'eau.

LE DÉLÉGUÉ. — Il n'y a plus d'eau... Les équipages disent qu'ils ne veulent plus marcher... Ils veulent revenir chez eux.

CHRISTOPHE COLOMB. — C'est grave! c'est grave!... Et tu dis qu'il n'y a plus d'eau?

LE DÉLÉGUÉ. — Il n'y a presque plus d'eau.

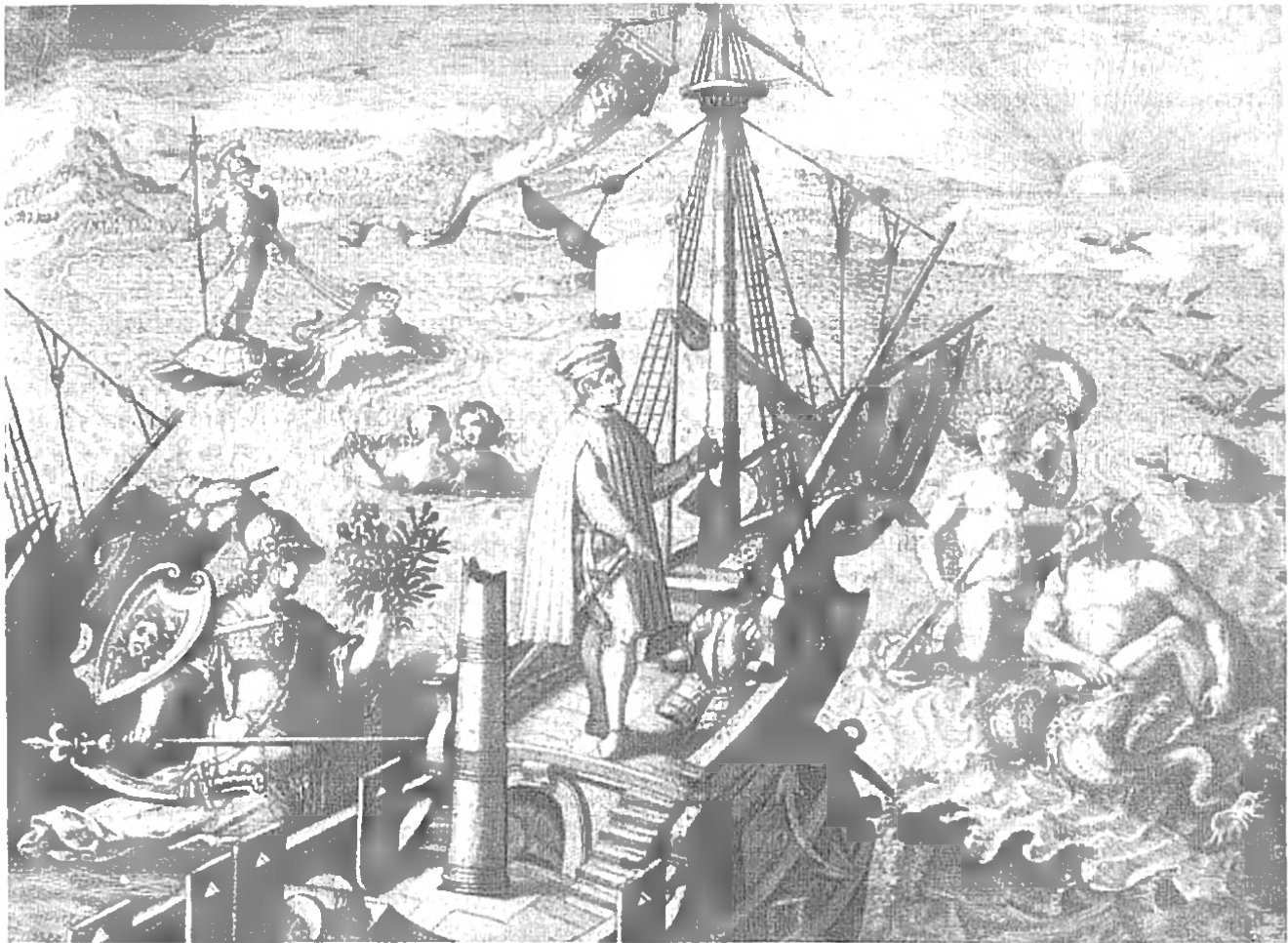
CHRISTOPHE COLOMB. — Il n'y a plus de vin ni de biscuit ni de bœuf salé?

LE DÉLÉGUÉ. — Presque plus de tout cela.

CHRISTOPHE COLOMB. — Et il n'y a plus de sang non plus dans les veines des marins de Palos?

LE DÉLÉGUÉ. — Non, il n'y a plus de sang, ils ont peur...

CHRISTOPHE COLOMB. — Il y a du sang! il y a le sang de vos signatures sur le papier que vous avez signé! Quand je pourrai vous remettre ce sang dans les veines, alors je pourrai vous rendre votre parole.



Christophe Colomb, à bord de la Niña, va aborder aux rives du Nouveau Monde. Colomb était parti d'Espagne avec trois caravelles : la Santa Maria, qui se brisa sur des récifs près d'Haïti, la Pinta et la Niña. Après un voyage épuisant qui dura plus de deux mois (du 3 août au 12 octobre), Colomb aborda enfin sur ce qu'il croyait être le pays décrit par Marco Polo : les Indes. Il en était tellement persuadé qu'il nomma les habitants du Nouveau Monde « Indiens ». La gravure vous montre le Navigateur en train de faire le point à l'aide d'un astrolabe. (Estampe du XVI^e s.)

LE DÉLÉGUÉ. — Nous prions humblement Votre Seigneurie de nous rendre notre parole.

CHRISTOPHE COLOMB. — Expliquez-moi ce qui vous fait peur...

LE DÉLÉGUÉ. — Nous avons passé la limite après laquelle il n'y a plus de limite. Il n'y a plus de terre, il n'y a plus de mer, il n'y a plus rien...

CHRISTOPHE COLOMB. — Vous avez peur, mais si vous saviez ce que je sais, vous auriez plus peur encore.

LE DÉLÉGUÉ. — Qu'y a-t-il de plus ?

CHRISTOPHE COLOMB. — Depuis hier, la boussole s'est affolée, il n'y a plus de nord pour elle.

LE DÉLÉGUÉ. — C'est ce que je disais, il n'y a plus rien !

CHRISTOPHE COLOMB. — Alors, j'ai jeté à la mer cette petite boîte ridicule.

LE DÉLÉGUÉ. — Vous avez jeté la boussole à la mer?

CHRISTOPHE COLOMB. — Il me reste le soleil.

LE DÉLÉGUÉ. — Amiral, nous vous prions tous de retourner les bateaux et de revenir...

LE CHŒUR DES MARINS. — Il faut revenir! Il faut revenir! Il faut revenir!

CHRISTOPHE COLOMB. — Mais qui vous empêche de revenir? Il n'y a que moi. Il n'y a que ce seul homme ici qui veut passer outre. Qui vous empêche de le jeter à la mer?

LE DÉLÉGUÉ, *se jetant à genoux*. — Amiral, nous nous jetons à genoux! nous vous supplions de revenir!

CHRISTOPHE COLOMB. — Je n'aime pas voir les gens à genoux.

LE DÉLÉGUÉ. — Camarades, jetez-vous tous à genoux et suppliez notre amiral de revenir.

(Tous se jettent à genoux.)

LE CHŒUR DES MARINS. — Il faut revenir! Il faut revenir! Il faut revenir!

CHRISTOPHE COLOMB. — Camarades, relevez-vous.

(Tous se relèvent.)

Je vous regarde, et j'ose dire que vous m'inspirez une profonde pitié.

LE DÉLÉGUÉ, *sombre, à voix basse*. — Il faut revenir!...

CHRISTOPHE COLOMB. — Je refuse...

UN DES OFFICIERS. — Nous vous supplions de ne pas nous pousser au désespoir!

CHRISTOPHE COLOMB. — Je refuse.

L'OFFICIER. — En ce cas, il ne nous reste plus qu'à vous faire connaître nos conditions.

CHRISTOPHE COLOMB. — J'écoute vos conditions.

L'OFFICIER. — Nous vous accordons trois jours.

CHRISTOPHE COLOMB. — Et pendant trois jours je resterai le seul maître des bateaux?

L'OFFICIER. — Pendant trois jours vous resterez le seul maître des bateaux.

CHRISTOPHE COLOMB. — Il suffit, et, puisque je suis le seul maître, je vais vous faire connaître mes ordres. Combien dites-vous qu'il reste d'eau?

L'OFFICIER. — Il en reste pour un mois à la ration d'un verre par jour et par personne.

CHRISTOPHE COLOMB. — Buvez-en tant que vous voudrez et jetez le reste aux poissons. Combien reste-t-il de tonneaux de bœuf et de biscuit?

L'OFFICIER. — Assez pour le même temps.

CHRISTOPHE COLOMB. — Défoncez tout! Donnez tout à l'équipage!

L'OFFICIER. — Nous le ferons quand tu nous auras donné un signe.

CHRISTOPHE COLOMB. — Regardez!

(A ce moment un oiseau apparaît.)

LES HOMMES DE L'ÉQUIPAGE. — Un oiseau! un oiseau!...

UNE VOIX *en haut dans la hune*. — Terre!

(Tous se précipitent à l'avant du bateau.)

Terre à l'avant! terre, terre à l'avant!

Terre! terre! terre! terre!

PAUL CLAUDEL,
le Livre de Christophe Colomb
[(C) Gallimard].

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — Pour quelles raisons les hommes de l'équipage veulent-ils revenir?
- 2 — Quel est le « signe » qui permet aux marins de Christophe Colomb de reprendre courage?
- 3 — Quel personnage admirez-vous et pourquoi?

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *grands navigateurs et grands marins*).

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n° 522. — L'*Encyclopédie pour la jeunesse* (Larousse), tome I, p. 256, 354. — P. BÉARN, *A la conquête de la mer* (coll. « Joie de connaître », Bourrellier). — G. BLOND, *les Grands Navigateurs* (coll. « Jeunes Bibliophiles », Gautier-Languereau). — J. MERRIEN, *les Navigateurs solitaires* (Denoël). — PALUEL-MARMONT, *les Explorateurs* (coll. « Vastes Horizons », Bias). — *Histoire des explorateurs* (coll. « Encyclopédie pour les jeunes », Nathan). — *Pirates et marins* (coll. « Un grand livre d'or », diff. Flammarion). — *L'Homme et l'océan* (coll. « Un grand livre d'or », diff. Flammarion).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *grands navigateurs et grands marins*).

L. PEILLARD, *Magellan* (coll. « la Comète », Gedalge). — A. LE CORBEILLER, *Surcouf* (coll. « la Comète », Gedalge). — H. ISELIN, *Jean Bart* (coll. « Livres de prix », Gedalge). — E. PEISSON, *Jacques Cartier, navigateur* (coll. « France-Club », A. Bonne).

DISQUES : *Christophe Colomb* (coll. « Encyclopédie sonore », Hachette, n° 270 E 027, 33 tr, 25 cm). — *L'Hérétique* (coll. « Témoignages », Pathé, n° TLP-8, 33 tr, 25 cm).



Le jardin des Tuileries pendant le siège de Paris. (Doc. « le Monde illustré ».)

L'ENFANT ESPION

1870 : La France est envahie. Les Prussiens font le siège de Paris.

Il s'appelait Stenne, le petit Stenne.

C'était un enfant de Paris, malingre et pâle, qui pouvait avoir dix ans, peut-être quinze; avec ces moucheron-là, on ne sait jamais. Sa mère était morte; son père, ancien soldat de marine gardait un square dans le quartier du Temple. Les vieilles dames, les mères pauvres connaissaient le père Stenne et l'adoraient. On savait que, sous sa rude moustache, se cachait un bon sourire attendri, presque maternel, et que, pour voir ce sourire, on n'avait qu'à dire au bonhomme :

« Comment va votre petit garçon?... »

Il l'aimait tant, son garçon, le père Stenne! Il était si heureux, le soir, après la classe, quand le petit venait le prendre et qu'ils faisaient tous deux le tour des allées.

Avec le siège, malheureusement tout changea. Le square du père Stenne fut fermé, on y mit du pétrole, et le pauvre homme, obligé à une surveillance incessante, passait sa vie seul, sans fumer, n'ayant plus son garçon que le soir, bien tard, à la maison. Aussi il fallait voir sa moustache, quand il parlait des Prussiens... Le petit Stenne, lui, ne se plaignait pas trop de cette nouvelle vie.

Un siège! C'est si amusant pour les gamins! Plus d'école! Des vacances tout le temps et la rue comme un champ de foire...

L'enfant restait dehors jusqu'au soir, à courir. Il accompagnait les bataillons du quartier qui allaient au rempart... D'autres fois, il regardait les mobiles faire l'exercice...

Mais le plus amusant de tout, c'était encore les parties de bouchon, ce fameux jeu que les mobiles bretons avaient mis à la mode pendant le siège. Quand le petit Stenne n'était pas au rempart, vous étiez sûr de le trouver à la partie de la place du Château-d'Eau. Lui ne jouait pas, bien entendu; il faut trop d'argent. Il se contentait de regarder les joueurs avec des yeux!

Un surtout, un grand en cotte bleue, qui ne misait que des pièces de cent sous, excitait son admiration. Quand il courait, celui-là, on entendait les écus sonner au fond de sa cotte...

Un jour, en ramassant une pièce qui avait roulé jusque sous les pieds du petit Stenne, le grand lui dit à voix basse :

« Ça te fait loucher, hein?... Eh bien! si tu veux, je te dirai où on en trouve. »

La partie finie, il l'emmena dans un coin de la place et lui proposa de venir avec lui vendre des journaux aux Prussiens : on avait 30 francs par voyage. D'abord Stenne refusa, très indigné; et, du coup, il resta trois jours sans retourner à la partie. Trois jours terribles. Il ne mangeait plus, il ne dormait plus. La nuit, il voyait des pièces de cent sous qui filaient à plat, toutes luisantes. La tentation était trop forte. Le quatrième jour, il retourna au Château-d'Eau, revit le grand, se laissa séduire...

Ils partirent par un matin de neige, un sac de toile sur l'épaule, des journaux cachés sous leurs blouses. Quand ils arrivèrent à la porte de Flandres, il faisait à peine jour. Le grand prit Stenne par la main, et, s'approchant du factionnaire, il lui dit d'une voix de pauvre :

« Laissez-nous passer, mon bon monsieur... Notre mère est malade, papa est mort. Nous allons voir avec mon petit frère à ramasser des pommes de terre dans le champ. »

Il pleurait. Stenne, tout honteux, baissait la tête. Le factionnaire les regarda un moment, jeta un coup d'œil sur la route déserte et blanche.

« Passez vite », leur dit-il en s'écartant.

Et les voilà sur le chemin d'Aubervilliers. C'est le grand qui riait!...

Il connaissait les chemins, prenait à travers champs pour éviter les postes. Pourtant, ils arrivèrent, sans pouvoir y échapper, à une grand-garde de francs-tireurs. Cette fois le grand eut beau recommencer son histoire, on ne voulut pas les laisser passer. Alors, pendant qu'il se lamentait, de la maison du

garde-barrière sortit sur la voie un vieux sergent, tout blanc, tout ridé, qui ressemblait au père Stenne :

« Allons! mioches, ne pleurons plus! dit-il aux enfants, on vous y laissera aller, à vos pommes de terre; mais, avant, entrez vous chauffer un peu... Il a l'air gelé, ce gamin-là! »

Hélas! Ce n'était pas de froid qu'il tremblait le petit Stenne, c'était de peur, c'était de honte... Dans le poste, ils trouvèrent quelques soldats blottis autour d'un feu maigre, à la flamme duquel ils faisaient dégeler du biscuit au bout de leurs baïonnettes. On se serra pour faire place aux enfants. On leur donna un peu de café. Pendant qu'ils buvaient, un officier vint sur la porte, appela le sergent, lui parla tout bas et s'en alla bien vite.

« Garçons! dit le sergent en rentrant, radieux, on a surpris le mot des Prussiens... Je crois que cette fois nous allons le leur reprendre, ce sacré Bourget! »

Il y eut une explosion de bravos et de rires. On dansait, on chantait, on astiquait les sabres-baïonnettes; et, profitant de ce tumulte, les enfants disparurent.

Passé la tranchée, il n'y avait plus que la plaine, et au fond un long mur blanc troué de meurtrières. C'est vers ce mur qu'ils se dirigèrent, s'arrêtant à chaque pas pour faire semblant de ramasser des pommes de terre.

« Rentrons... N'y allons pas », disait tout le temps le petit Stenne.

L'autre levait les épaules et avançait toujours. Soudain ils entendirent le tricot d'un fusil qu'on armait.

« Couche-toi! » fit le grand, en se jetant par terre.

Une fois couché, il siffla. Un autre sifflet répondit sur la neige. Ils s'avancèrent en rampant... Devant le mur, au ras du sol, parurent deux moustaches jaunes sous un béret crasseux. Le grand sauta dans la tranchée, à côté du Prussien :

« C'est mon frère », dit-il, en montrant son compagnon.

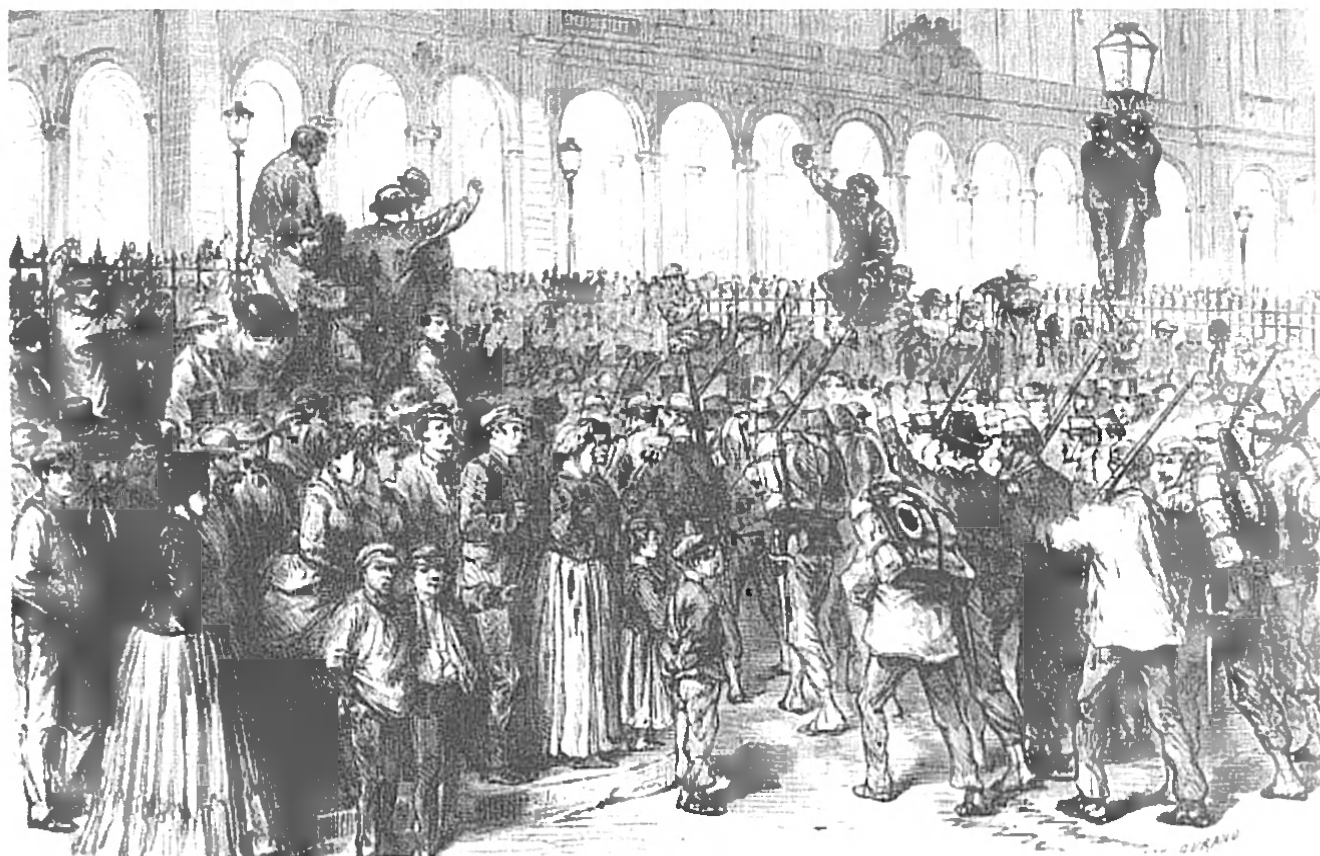
Il était si petit, ce Stenne, qu'en le voyant le Prussien se mit à rire et fut obligé de le prendre dans ses bras pour le hisser jusqu'à la brèche.

De l'autre côté du mur, c'étaient de grands remblais de terre, des arbres couchés, des trous noirs dans la neige, et dans chaque trou le même béret crasseux, les mêmes moustaches jaunes qui riaient en voyant passer les enfants.

Dans un coin, une maison de jardinier casematée de troncs d'arbres... Quand les Parisiens entrèrent, un hurra de joie les accueillit. Ils donnèrent leurs journaux; puis on leur versa à boire et on les fit causer...

Le petit Stenne aurait bien voulu parler, mais quelque chose le gênait. En face de lui se tenait à part un Prussien plus âgé, plus sérieux que les autres, qui lisait, ou plutôt faisait semblant, car ses yeux ne le quittaient pas. Il y avait dans ce regard de la tendresse et des reproches, comme si cet homme avait eu au pays un enfant du même âge que Stenne, et qu'il se fût dit :

« J'aimerais mieux mourir que de voir mon fils faire un métier pareil... »



Départ pour le front en juin-juillet 1870. (Doc. « le Monde illustré. »)

Pour échapper à ce regard, il se mit à boire. Bientôt tout tourna autour de lui. Il entendait vaguement, au milieu de gros rires, son camarade qui se moquait des gardes nationaux... Ensuite le grand baissa la voix, les officiers se rapprochèrent et les figures devinrent graves. Le misérable était en train de les prévenir de l'attaque des francs-tireurs...

Pour le coup, le petit Stenne se leva, furieux, dégrisé :

« Pas cela, grand... Je ne veux pas. »

Mais l'autre ne fit que rire et continua. Avant qu'il eût fini, tous les officiers étaient debout. Un d'eux montra la porte aux enfants :

« F... le camp! » leur dit-il.

Le grand sortit, fier comme un doge, en faisant sonner son argent. Stenne le suivit, la tête basse; et lorsqu'il passa près du Prussien dont le regard l'avait tant gêné, il entendit une voix triste qui disait : « *Bas chôli, ça... Bas chôli...* »

Les larmes lui en vinrent aux yeux.

Une fois dans la plaine, les enfants se mirent à courir et rentrèrent rapidement. Leur sac était plein de pommes de terre que leur avaient données les Prussiens; avec cela ils passèrent sans encombre à la tranchée des francs-tireurs. On s'y préparait pour l'attaque de la nuit. Des troupes arrivaient, silencieuses, se massant derrière les murs. Le vieux sergent était là, occupé à placer ses hommes, l'air si heureux! Quand les enfants passèrent, il les reconnut et leur envoya un bon sourire...

Oh! que ce sourire fit mal au petit Stenne! Un moment il eut envie de crier :

« N'allez pas là-bas... nous vous avons trahis. »

Mais l'autre lui avait dit : « Si tu parles, nous serons fusillés », et la peur le retint...

A La Courneuve, ils entrèrent dans une maison abandonnée pour partager l'argent. La vérité m'oblige à dire que le partage fut fait honnêtement et que d'entendre sonner ces beaux écus sous sa blouse le petit Stenne ne trouvait plus son crime aussi affreux.

Mais, lorsqu'il fut seul, le malheureux enfant! lorsque le grand l'eut quitté, alors ses poches commencèrent à devenir bien lourdes, et la main qui lui serrait le cœur le serra plus fort que jamais. Paris ne lui semblait plus le même. Les gens qui passaient le regardaient sévèrement, comme s'ils avaient su d'où il venait. Le mot *espion*, il l'entendait dans le bruit des roues, dans le battement des tambours qui s'exerçaient le long du canal. Enfin il arriva chez lui, et, tout heureux de voir que son père n'était pas encore rentré, il monta vite dans leur chambre cacher sous son oreiller ces écus qui lui pesaient tant.

Jamais le père Stenne n'avait été si bon, si joyeux qu'en rentrant ce soir-là. On venait de recevoir des nouvelles de province : les affaires du pays allaient mieux. Tout en mangeant, l'ancien soldat regardait son fusil pendu à la muraille, et il disait à l'enfant, avec son bon rire :

« Hein! garçon, comme tu irais aux Prussiens, si tu étais grand! »

Vers huit heures, on entendit le canon.

« C'est Aubervilliers... On se bat au Bourget », fit le bonhomme, qui connaissait tous ses forts. Le petit Stenne devint pâle, et, prétextant une grande fatigue, il alla se coucher, mais il ne dormit pas. Le canon tonnait toujours. Il se représentait les francs-tireurs arrivant de nuit pour surprendre les Prussiens et tombant eux-mêmes dans une embuscade. Il se rappelait le sergent qui lui avait souri, le voyait étendu là-bas dans la neige, et combien d'autres avec lui!... Le prix de tout ce sang se cachait là, sous son oreiller, et c'était lui, le fils de M. Stenne, d'un soldat... Les larmes l'étouffaient. Dans la pièce à côté, il entendait son père marcher, ouvrir la fenêtre. En bas, sur la place, le rappel sonnait, un bataillon de mobiles se numérotait pour partir. Décidément, c'était une vraie bataille. Le malheureux ne put retenir un sanglot.

« Qu'as-tu donc? » dit le père Stenne en entrant.

L'enfant n'y tint plus, sauta de son lit et vint se jeter aux pieds de son père. Au mouvement qu'il fit, les écus roulèrent par terre.

« Qu'est-ce que cela? Tu as volé? » dit le vieux en tremblant.

Alors, tout d'une haleine, le petit Stenne raconta qu'il était allé chez les Prussiens et ce qu'il y avait fait. A mesure qu'il parlait, il se sentait le cœur plus libre, cela le soulageait de s'accuser... Le père Stenne écoutait, avec une figure terrible. Quand ce fut fini, il cacha sa tête dans ses mains et pleura.

« Père, père!... » voulut dire l'enfant.

Le vieux le repoussa sans répondre et ramassa l'argent.

« C'est tout? » demanda-t-il.

Le petit Stenne fit signe que c'était tout. Le vieux décrocha son fusil, sa cartouchière, et, mettant l'argent dans sa poche :

« C'est bon, dit-il, je vais le leur rendre. »

Et, sans ajouter un mot, sans seulement retourner la tête, il descendit se mêler aux mobiles qui partaient dans la nuit. On ne l'a jamais revu depuis.

ALPHONSE DAUDET (1840-1897),

Contes du lundi.

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

1 — Qu'allaient faire le grand garçon et le petit Stenne chez les Prussiens? Comment réussissaient-ils à franchir les lignes françaises?

2 — Relevez les expressions qui traduisent la honte du petit Stenne.

3 — Relisez les lectures n^{os} 22 et 23 : *Mateo Falcone*. Comme le petit Stenne, Fortunato a commis une faute grave : quel est, selon vous, celui des deux enfants qui est le moins coupable? Justifiez votre opinion.

Remarquez que le père Stenne et Mateo ont, après la faute de leur fils, réagi différemment : comparez les deux attitudes ; laquelle approuvez-vous et pourquoi?

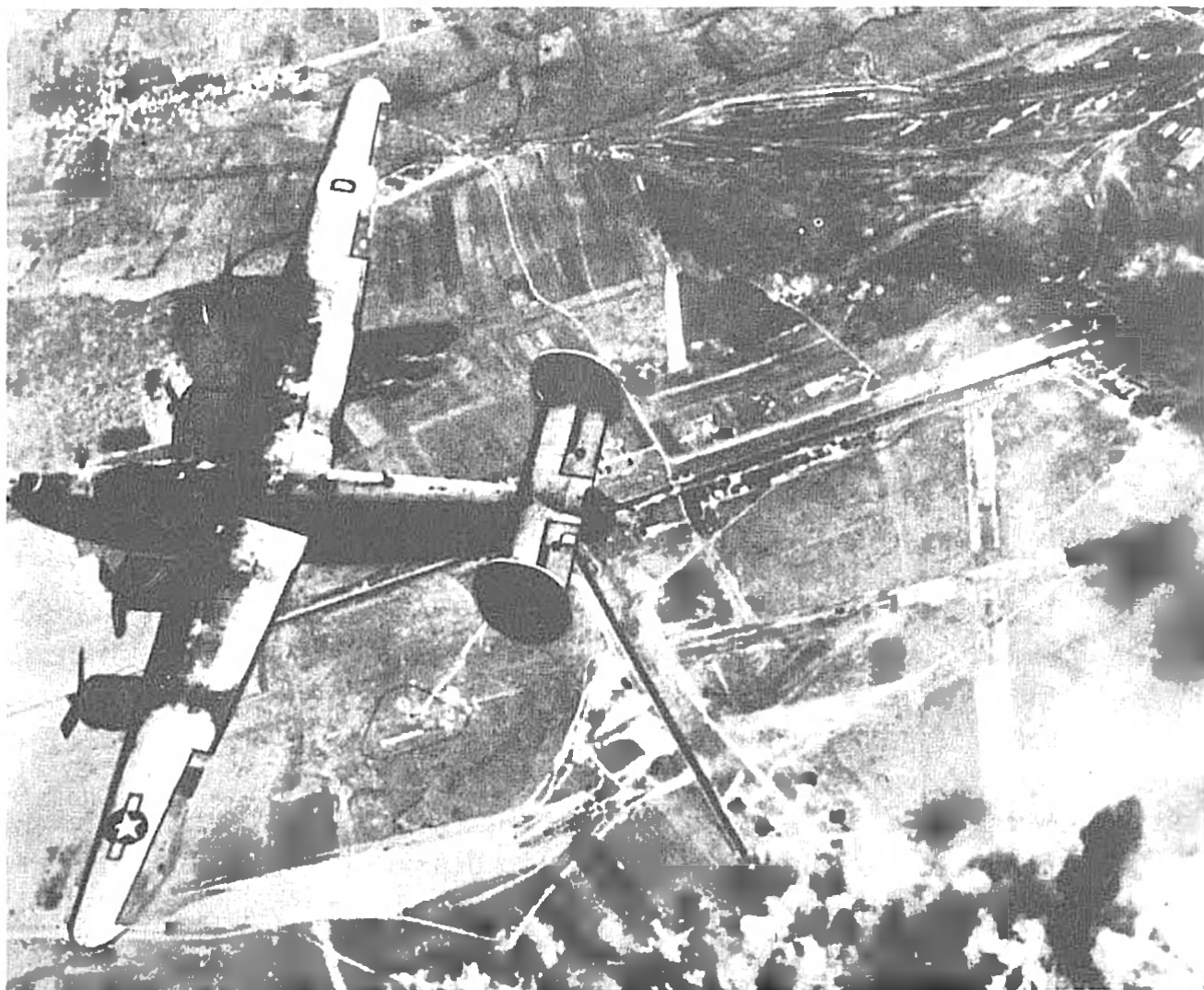
DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *Paris et son histoire*).

Au cours de notre histoire nationale, Paris a, maintes fois, été occupé, assiégé ou menacé par des armées ennemies. — Étudiez l'histoire de Paris à ces différentes époques. Apprenez aussi à connaître le Paris d'aujourd'hui.

Consultez : votre livre d'histoire de France. — La « Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^o 525. — *Paris à travers les siècles* (coll. « Tout par l'image », Hachette). — *Paris* (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). — R.-H. DE VILLEFOSSE, *Histoire de Paris* (Gründ). — A. MAUROIS, *Paris* (coll. « Pays et cités d'art », Nathan). — Diapositives : *Paris et son histoire* (les Éditions Hélio, 100 vues). — *La Guerre de 1870* (coll. « Encyclopédie visuelle », Colin, n^o CV 38-F 9/10).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *la patrie*).

V. HUGO, *Quatre-vingt-treize* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — A. DAUDET, *Contes du lundi* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — G. LENÔTRE, *Légendes historiques* (coll. « Jeunes Bibliophiles », Gautier-Languereau). — P. GAXOTTE, *Histoire de France* (coll. « Tout par l'image », Hachette). — *Cent Grandes Figures françaises* (coll. « Trésor des jeunes », Gründ). — T. LENÔTRE, *le Tambour d'Austerlitz* (coll. « Jean-François », Gautier-Languereau).



La « Huitième Air Force » en action. (Phot. U. S. I. S.)

MONIQUE

1940-1944 : la France est occupée par les Allemands. Une fillette de quatorze ans, Monique Renaud, dont les parents sont très pauvres, habite près d'un petit port breton situé à l'embouchure d'une rivière. Elle a déjà vu des avions anglais abattus par la D. C. A. allemande, qui, installée sur l'autre rive de l'estuaire, protège une base sous-marine. Mais Monique sait où sont les fils téléphoniques reliant cette batterie antiaérienne aux guetteurs allemands cantonnés dans son village et dont la mission est de donner l'alarme dès qu'ils ont repéré un avion ennemi.

Monique sait aussi que, cette nuit-là, les Anglais doivent venir bombarder le port.

Elle se coucha la première et fit semblant de dormir. La soirée lui parut interminable. Jamais ses parents n'avaient tant traînaillé. Elle avait envie de crier : « Mais dépêchez-vous. Vous ne savez donc pas qu'ils se préparent, qu'ils vont arriver. » Enfin, tout le monde fut couché. Il y eut un grand apaisement. Monique attendit encore un long moment, puis elle se leva doucement.

« C'est toi, Monique? »

Tiens! sa mère ne dormait pas.

« Oui, fit-elle à voix très basse, j'ai la colique.

— Allons, va vite et rentre doucement... »

Monique était dehors. Elle courait le long des haies, prête à s'y coucher si elle apercevait quelqu'un. Mais les maisons étaient bien closes. Elle atteignit le port. C'est là que l'aventure pouvait être dangereuse, qu'elle pouvait avoir des comptes à rendre, si elle rencontrait un Allemand. Pourquoi était-elle dehors après le couvre-feu? Que répondrait-elle? Elle se glissait, petite ombre, le long des murs. Elle s'arrêta à l'endroit qu'elle avait repéré : les fils accrochés à un poteau descendaient pour entrer dans la maison. Collée contre un mur, elle regardait : les fils passaient au-dessus de sa tête, tous les fils, ceux qui venaient des postes de guet et ceux qui allaient aux pièces. Toute la vie de la batterie passait là. Et maintenant, Monique hésitait... Elle se sentait invisible dans l'ombre du mur, invisible et protégée. Mais, une fois en haut, quand elle aurait grimpé en s'aidant des aspérités qu'elle avait repérées, elle se rendait bien compte qu'elle se trouverait, avec ses grands ciseaux tendus à bout de bras, dans la clarté de la lune qui couvrait tout le village. Et si là, en face d'elle, dans la maison des officiers, il y avait quelqu'un qui veillait derrière une fenêtre noire... En plein jour, elle n'avait pas imaginé ce danger... Allons! Monique, il est encore temps de rentrer. Si quelqu'un te voit sur le mur avec les grands ciseaux, que risques-tu, Monique?... Elle se sentait faible. Elle se sentait lâche. Elle s'imaginait rentrant chez elle, se recouchant, en sécurité, mais n'ayant pas rempli sa mission. Elle avait envie de pleurer. Elle tremblait, collée contre son mur, serrant dans sa main d'enfant les ciseaux inutiles...

C'est alors que, tout au loin, venant de la haute mer, encore très faible, à peine perceptible, elle entendit un ronronnement. Sa main se crispa sur les ciseaux... Il va être trop tard. Elle a déjà trop perdu de temps. Elle ne réfléchit plus, et c'est presque sans se rendre compte de la façon dont elle est montée qu'elle se trouve sur le mur. Elle tend les bras... Oh! Monique, quelle impuissance! Il s'en faut de quelques centimètres. D'en bas elle a mal calculé... Mais elle se sent une volonté farouche. Elle est sur un vieux mur qui se disjoint. De ses deux mains agrippées, elle arrache péniblement une grosse pierre, la tire en soufflant jusque sur le faite, l'assujettit comme elle peut... Mon Dieu! ses ciseaux sont tombés... Et le ronronnement augmente... Monique a sauté en bas et est remontée. La voilà sur la pierre, le ventre collé au poteau, les bras de nouveau tendus. Cette fois elle atteint les fils, tous les fils... Il y en a six... Pour aller plus vite, elle les prend tous à la fois dans les branches de ses

ciseaux, et referme... Mais on ne coupe pas des fils téléphoniques avec des ciseaux, Monique... Les fils glissent, se plient et restent simplement coincés entre les branches refermées... Monique a un instant de désespoir. Collée contre le poteau, elle va pleurer... Mais, dans le silence, elle entend le ronronnement qui augmente, qu'elle est encore seule à entendre; mais, dans une seconde peut-être, dans deux secondes, tout le monde l'entendra... Non, c'est impossible : elle ne peut pas renoncer. Elle empoigne le poteau à deux bras et elle cherche à grimper... Heureusement, ce n'est pas très haut. Elle arrive à atteindre le premier fil et s'agrippe au support. Cela lui permet par une traction de monter plus haut... Alors, sans réfléchir, dans un mouvement désespéré, se retenant des jambes au poteau, elle lance ses deux bras au-dessus des fils, les croise solidement, lâche le poteau et tombe, entraînant dans sa chute les fils, qui se brisent et glissent vers le sol avec un sifflement...

Elle a un bras déchiré; elle a mal à une cheville. Mais elle court sans réfléchir, longeant les murs, longeant les haies.

La voilà devant chez elle. Elle rouvre la porte sans bruit, traverse la pièce nu-pieds, se glisse dans le lit, près de la petite sœur qui se tourne en gémissant. Monique s'immobilise. Son cœur bat terriblement fort. Ses bras sont en feu. Sa cheville est douloureuse... Mais quelle détente de toute l'âme!... Soudain un bruit sourd la fait tressaillir... Une bombe... Puis une seconde... Une troisième... Son père fait « Hé! », puis se rendort. Un petit frère grogne. La mère dit : « Qu'est-ce qu'ils envoient! » Puis, se rappelant : « Tu es rentrée, Monique? — Mais oui, maman... »

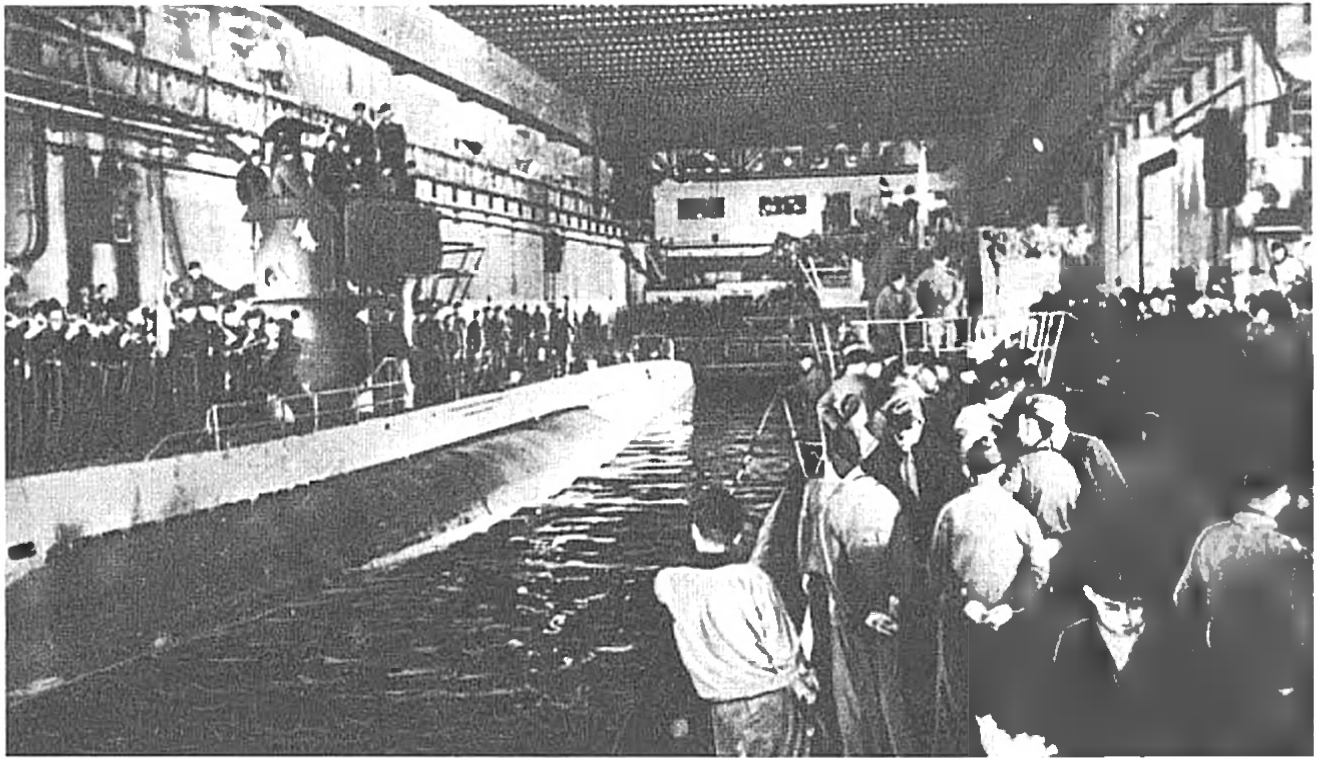
Quand elle ouvrit les yeux, le lendemain matin, elle s'aperçut qu'elle était seule. Elle cherchait à comprendre, quand des brûlures simultanées, au bras et à la cheville, lui rappelèrent brusquement les scènes de la nuit...

A la fin de la journée, elle allait tout à fait bien. Elle boitillait un petit peu et son bras la démangeait...

Monique alla chez le boulanger, puis elle descendit vers le port. Qu'est-ce qui la poussait? Le secret désir de revoir son travail, sans doute? Mais elle n'alla pas jusque-là. En arrivant au bas de Tréguivy, à l'endroit où la route s'élargit et forme place, elle vit une vingtaine de personnes silencieuses qui se pressaient devant un mur. Visiblement, ces personnes lisaient une affiche. Pas de commentaires, ni par paroles, ni même par gestes. Monique se faufila. Elle se trouva devant une affiche en deux langues : Avis — Bekanntmachung. La population était informée que les fils téléphoniques ayant été coupés, si l'auteur de ce sabotage ne se dénonçait pas dans les vingt-quatre heures, vingt hommes de Tréguivy seraient pris et fusillés. Le délai expirait le lendemain soir à dix-huit heures. Suivait une promesse de récompense aux personnes qui fourniraient des indications sur le coupable.

Monique lut cet avis plusieurs fois. Mais plus elle lisait, plus les lettres dansaient devant ses yeux, plus le sens lui échappait et plus elle avait le vertige.

Vingt hommes de Tréguivy! Vingt hommes fusillés!...



Base sous-marine construite par les Allemands sur la côte atlantique. (Phot. France-Reportage.)

Et l'enfant retourna chez elle, « pâle comme un linge »...

Monique ne dit rien, mais, dans son lit, quand tout le monde fut endormi, son cœur s'ouvrit comme une écluse et elle pleura longuement...

(Le lendemain soir, à 18 heures, Monique alla se dénoncer.)

L'officier allemand regarda Monique avec un peu d'étonnement. Elle avait quatorze ans. Elle était frêle. Elle en paraissait à peine douze.

« Tu dis que c'est toi ? »

— C'est moi.

— Tu ne mens pas ? »

Elle montra la peau déchirée de son bras.

« C'est en arrachant les fils. »

Il était encore sceptique. Il lui posa quelques questions. Mais elle ne se démonta pas. Elle était calme. Elle donna des détails si précis qu'il ne pouvait y avoir de doute. Alors l'officier, regardant cette petite chose fragile qui venait si simplement se livrer, lui dit :

« Tu vas être fusillée. »

Elle ferma les yeux. Elle ne dit rien...

Les Renaud attendirent Monique toute la soirée, puis toute la nuit...

Le lendemain matin, Renaud se dirigea vers le port.

Soudain, de la maison des officiers, Monique sortit entre deux soldats. On la fit monter dans une auto. Renaud se précipita. Elle l'aperçut : « Papa », cria-t-elle. Mais, d'une bourrade, un Allemand écarta l'importun. Renaud

s'affaissa sur le talus. Il ne vit pas le regard chargé d'espoir, de confiance et de tendresse que lui lançait la petite. L'auto était partie...

(On ramena Renaud chez lui.)

« Et Monique? demanda la femme Renaud.

— Ils l'ont emmenée.

— Ah! gémit la femme, quel besoin qu'elle avait... Comme si on n'avait pas assez de misères! »

Mais soudain Renaud leva sur elle ses grands yeux bleus mouillés et profonds :

« Tais-toi, fit-il... Elle a bien fait... »

Et la vie reprit sans Monique...

... Personne n'a plus entendu parler d'elle.

JEAN-JACQUES BERNARD,
le Pain rouge (Albin Michel).
[Cette histoire est vraie.]

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — Représentez par un dessin l'action héroïque de Monique.
- 2 — Qu'annonçait l'affiche à la population de Tréguivy?
- 3 — *Monique ne dit rien, mais, dans son lit, quand tout le monde fut endormi, son cœur s'ouvrit comme une écluse et elle pleura longuement...* Quelles pouvaient être alors les pensées de Monique?
- 4 — Quelles sont les qualités de Monique que vous admirez?
Essayez d'exprimer les sentiments que vous ressentez envers les principaux personnages de ce récit.

DOCUMENTEZ-VOUS (thèmes : *les enfants héroïques ; la déportation et la captivité*).

- 1 — Les enfants héroïques.
Recherchez dans des journaux et des revues des articles relatifs à de belles actions d'enfants et collez-les dans un cahier que vous aimerez relire souvent.
- 2 — La déportation et la captivité.
Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 373, 406.



Monique habitait un petit port breton à l'embouchure d'une rivière, un joli petit port tranquille où il faisait bon vivre, comme celui de Sainte-Marine, à l'embouchure de l'Odet. (Phot. A. Roy.)

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *là patrie*).

R. VERCEL, *Du Guesclin* (coll. « Ma Librairie », Mame). — PALUEL-MARMONT, *la Merveilleuse Aventure de Jeanne d'Arc* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — E. DE AMICIS, *Grands Cœurs* (« Lectures mensuelles », Delagrave). — J. D'ESME, *Leclerc* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette).

QU'EN DITES-VOUS ?

UNE PATERNITÉ SINGULIÈRE

Toine, un cabaretier alcoolique, est entièrement paralysé des deux jambes et ne peut plus sortir de son lit. Il continue néanmoins de recevoir ses amis. Sa femme est une méchante vieille.

La mère Toine devint bientôt insupportable. Elle ne pouvait point tolérer que son gros fainéant d'homme continuât à se distraire en jouant aux dominos dans son lit ; et, chaque fois qu'elle voyait une partie commencée, elle s'élançait avec fureur, culbutait la planche, saisissait le jeu, le rapportait dans le café et déclarait que c'était assez de nourrir ce gros suiffeux à ne rien faire sans le voir encore se divertir comme pour narguer le pauvre monde qui travaillait toute la journée.

Célestin Maloisel et Césaire Paumelle courbaient la tête, mais Prosper Horslaville excitait la vieille, s'amusait de ses colères.

La voyant un jour plus exaspérée que de coutume, il lui dit :

« Hé ! la mère, savez-vous ce que je ferais ? »

Elle attendit qu'il s'expliquât, fixant sur lui son œil de chouette.

Il reprit :

« Il est chaud comme un four, votre homme, puisqu'il ne sort point de son lit. Eh bien, moi, je lui ferais couvrir des œufs. »

Elle demeura stupéfaite, pensant qu'on se moquait d'elle, considérant la figure mince et rusée du paysan qui continua :

« Je lui en mettrais cinq sous un bras, cinq sous l'autre, le même jour que je donnerais la couvée à une poule. Quand ils seraient éclos, je porterais à votre poule les poussins de votre homme, pour qu'elle les élève. Ça vous en ferait de la volaille, la mère ! »

La vieille, interdite, demanda :

« Ça se peut-il ? »

L'homme reprit :

« Si ça se peut! Pourquoi cela ne se pourrait-il point! Puisqu'on fait bien couvrir des œufs dans une boîte chaude, on peut en mettre couvrir dans un lit! »

Elle fut frappée par ce raisonnement et s'en alla, songeuse et calmée.

Huit jours plus tard, elle entra dans la chambre de Toine avec son tablier plein d'œufs. Et elle dit :

« Je viens de mettre la poule jaune au nid avec dix œufs. En voilà dix pour toi. Tâche de ne point les casser. »

Toine, éperdu, demanda :

« Qu'est-ce que tu veux? »

Elle répondit :

« Je veux que tu les couves, propre à rien. »

Il rit d'abord; puis, comme elle insistait, il se fâcha, il résista, il refusa résolument de laisser mettre sous ses gros bras cette graine de volaille que sa chaleur ferait éclore.

Mais la vieille, furieuse, déclara :

« Tu n'auras point de fricot tant que tu ne les prendras point. »

Toine, inquiet, ne répondit rien.

Quand il entendit sonner midi, il appela :

« Hé! la mère, la soupe est-elle cuite? »

La vieille cria de sa cuisine :

« Il n'y a point de soupe pour toi, gros fainéant. »

Il crut qu'elle plaisantait et attendit, puis il pria, supplia, jura, tapa la muraille à coups de poing, mais il dut se résigner à laisser introduire dans sa couche cinq œufs contre son flanc gauche. Après quoi il eut sa soupe.

Quand ses amis arrivèrent, ils le crurent tout à fait mal, tant il paraissait drôle et gêné.

Puis on fit la partie de tous les jours. Mais Toine semblait n'y prendre aucun plaisir et n'avancait la main qu'avec des lenteurs et des précautions infinies.

« Tu as donc le bras noué », demandait Horslaville.

Toine répondit :

« J'ai quasiment une lourdeur dans l'épaule. »

Soudain, on entendit entrer dans le café; les joueurs se turent.

C'était le maire avec l'adjoint. Ils se mirent à causer des affaires du pays. Comme ils parlaient à voix basse, Toine voulut coller son oreille contre le mur, et, oubliant ses œufs, il fit un brusque mouvement qui le coucha sur une omelette.

Au juron qu'il poussa, la mère Toine accourut, et, devinant le désastre, le découvrit d'une secousse. Elle demeura d'abord immobile, indignée, trop suffoquée pour parler devant le cataplasme jaune collé sur le flanc de son homme.

Puis, frémissant de fureur, elle se rua sur le paralytique et se mit à lui taper de grands coups sur le ventre, comme lorsqu'elle lavait son linge au bord de

la mare. Ses mains tombaient l'une après l'autre avec un bruit sourd, rapides comme les pattes d'un lapin qui bat du tambour.

Les trois amis de Toine riaient à suffoquer, toussant, éternuant, poussant des cris, et le gros homme effaré paraît les attaques de sa femme avec prudence, pour ne point casser encore les cinq œufs qu'il avait de l'autre côté.

(La vieille remplace les œufs brisés.)

Toine fut vaincu. Il dut couvrir, il dut renoncer aux parties de dominos, renoncer à tout mouvement, car la vieille le privait de nourriture avec férocité chaque fois qu'il cassait un œuf.

Il demeurait sur le dos, l'œil au plafond, immobile, les bras soulevés comme des ailes, échauffant contre lui les germes de volailles enfermés dans les coques.

Il ne parlait plus qu'à voix basse comme s'il eût craint le bruit autant que le mouvement, et il s'inquiétait de la couveuse jaune qui accomplissait dans le poulailler la même besogne que lui.

Et la vieille allait de ses poules à son homme, et de son homme à ses poules, obsédée, possédée par la préoccupation des petits poulets qui mûrissaient dans le lit et dans le nid.

Les gens du pays qui savaient l'histoire s'en venaient, curieux et sérieux, prendre des nouvelles de Toine...

Or, un matin, sa femme entra très émue et déclara :

« La jaune en a sept. Il y avait trois œufs de mauvais. »

Toine sentit battre son cœur. Combien en aurait-il, lui?

Les amis, prévenus que les temps étaient proches, arrivèrent bientôt, inquiets eux-mêmes.

On en jasait dans les maisons. On allait s'informer aux portes voisines.

Vers trois heures, Toine s'assoupit. Il dormait maintenant la moitié des jours. Il fut réveillé soudain par un chatouillement inusité sous le bras droit. Il y porta aussitôt la main gauche et saisit une bête couverte de duvet jaune, qui remuait dans ses doigts.

Son émotion fut telle qu'il se mit à pousser des cris, et il lâcha le poussin qui courut sur sa poitrine. Le café était plein de monde. Les buveurs se précipitèrent, envahirent la chambre, firent cercle comme autour d'un saltimbanque, et la vieille, étant arrivée, cucillit avec précaution la bestiole blottie sous la barbe de son mari.

Personne ne parlait plus. On entendait par la fenêtre ouverte glousser la poule jaune appelant ses nouveau-nés.

Toine, qui suait d'émotion, d'angoisse, d'inquiétude, murmura :

« J'en ai encore un sous le bras gauche. »

Sa femme plongea dans le lit sa grande main maigre et ramena un second poussin.

Les voisins voulurent le voir. On se le repassa en le considérant attentivement comme s'il eût été un phénomène.

Pendant vingt minutes, il n'en naquit pas, puis quatre sortirent en même temps de leurs coquilles.

Ce fut une grande rumeur parmi les assistants. Et Toine sourit, content de son succès, commençant à s'enorgueillir de cette paternité singulière. On n'en avait pas souvent vu comme lui, tout de même ! C'était un drôle d'homme, vraiment !

Il déclara :

« Ça fait six. Nom de nom, quel baptême ! »

Et un grand rire s'éleva dans le public. D'autres personnes emplissaient le café. D'autres encore attendaient devant la porte. On se demandait :

« Combien en a-t-il ? »

— Il en a six. »

La mère Toine portait à la poule cette famille nouvelle, et la poule gloussait éperdument, hérissait ses plumes, ouvrait les ailes toutes grandes pour abriter la troupe grossissante de ses petits.

« En voilà encore un ! » cria Toine.

Il s'était trompé, il y en avait trois ! Ce fut un triomphe ! Le dernier creva son enveloppe à 7 heures du soir. Tous les œufs étaient bons ! Et Toine affolé de joie, délivré, glorieux, baisa sur le dos le frêle animal, faillit l'étouffer avec ses lèvres. Il voulut le garder dans son lit, celui-là, jusqu'au lendemain, saisi par une tendresse de mère pour cet être si petiot qu'il avait donné à la vie ; mais la vieille l'emporta comme les autres sans écouter les supplications de son homme.

Les assistants, ravis, s'en allèrent en devisant de l'événement.

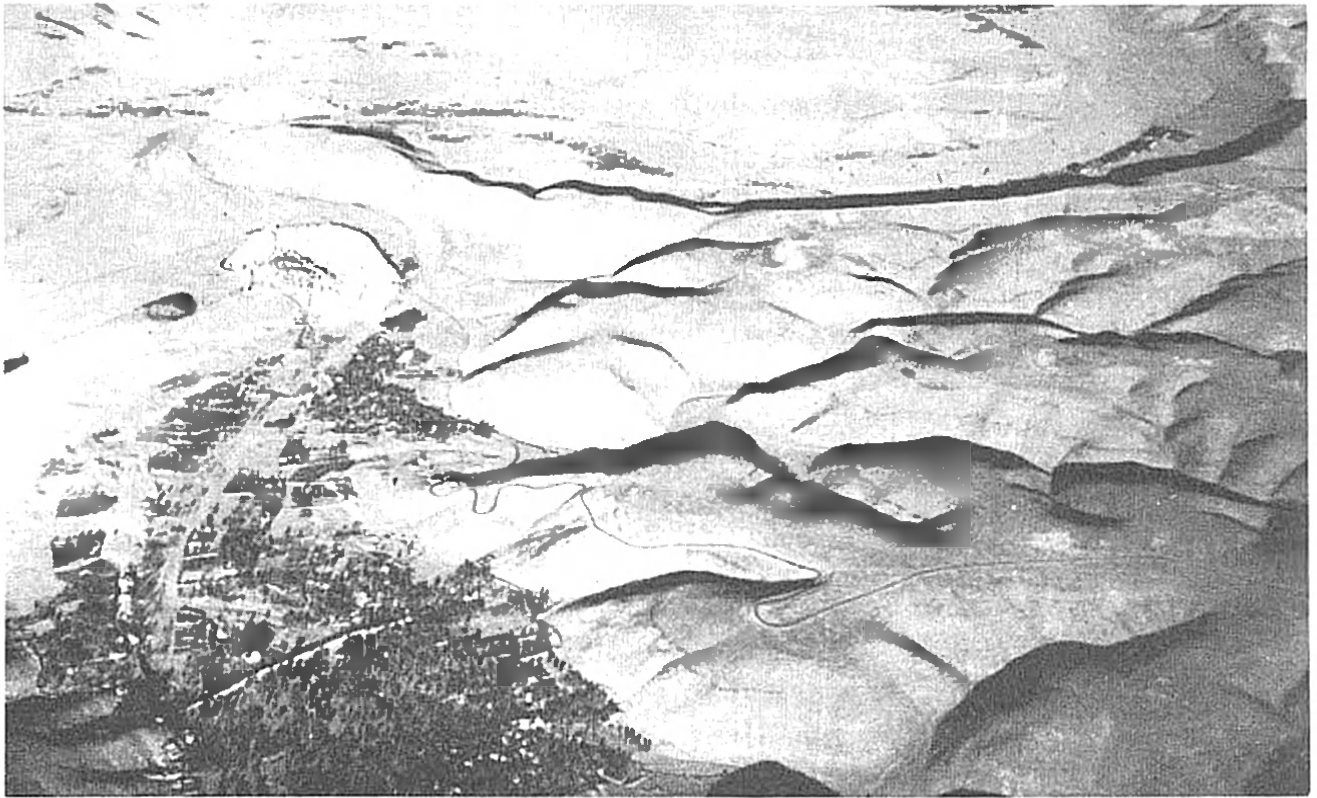
D'après GUY DE MAUPASSANT (1850-1893),

Contes choisis

(Albin Michel).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — *Toine fut contraint de couvrir* : quelle est la véritable raison de sa soumission ?
- 2 — Notez les expressions qui traduisent les sentiments de Toine à la vue des poussins.
- 3 — Vous êtes le correspondant local d'un grand journal et vous rédigez l'article relatant cette *paternité singulière*.



Désert du Sahara. Région d'In-Salah. (Phot. Air France.)

LA MARCHÉ DE LA SOIF

L'auteur, Antoine de Saint-Exupéry, est un grand aviateur français.

Avec Prévot, son mécanicien, il survole l'Afrique et pense arriver bientôt au Caire, capitale de l'Égypte.

Je viens de consulter ma carte. De toute façon j'ai abordé les cotes 0 : je ne risque rien. Je descends toujours et vire plein nord...

J'ai atteint la cote 400 de mon altimètre. Prévot se penche. Je lui crie : « Je vais filer jusqu'à la mer. »

Rien ne prouve d'ailleurs que je n'ai point déjà dérivé en mer. L'obscurité est impénétrable. Je me serre contre ma fenêtre. J'essaie de lire sous moi. J'essaie de découvrir des feux, des signes.

« Un phare marin ! »

Nous l'avons vu en même temps. Quelle folie ! Où était-il ce phare fantôme ? Car c'est à la seconde même où Prévot et moi nous nous penchions pour le retrouver, à trois cents mètres sous nos ailes, que brusquement...

« Ah ! »

Je crois bien n'avoir rien dit d'autre. Je crois bien n'avoir rien senti d'autre qu'un formidable craquement. A deux cent soixante-dix kilomètres-heure nous avons embouti le sol...

Il y eut une sorte de tremblement de terre qui ravagea notre cabine, arrachant les fenêtres, expédiant des tôles à cent mètres, remplissant jusqu'à nos entrailles de son grondement... Une seconde, deux..., cinq, six secondes... Et, brusquement, nous éprouvâmes une sensation de rotation, un choc qui projeta encore par la fenêtre nos cigarettes, pulvérisant l'aile droite, puis rien. Rien qu'une immobilité glacée. Je criais à Prévot :

« Sautiez vite ! »

Il criait en même temps :

« Le feu ! »

Et déjà nous avions basculé par la fenêtre arrachée. Nous étions debout à vingt mètres. Je disais à Prévot :

« Point de mal ? »

Il se frottait le genou.

Je lui disais :

« Tâtez-vous, remuez, jurez-moi que vous n'avez rien de cassé... »

Et il me répondait :

« Ce n'est rien, c'est la pompe de secours... »

Moi, je pensais qu'il allait s'écrouler brusquement, mais il me répétait, les yeux fixes :

« C'est la pompe de secours !... »

Je pensais : le voilà fou.

Mais, détournant enfin son regard de l'avion qui, désormais, était sauvé du feu, il me regarda et reprit :

« Ce n'est rien, c'est la pompe de secours qui m'a accroché au genou... »

Prévot débranche les accumulateurs pour éviter un incendie tardif par court-circuit. Je me suis adossé au moteur et je réfléchis : j'ai pu subir, en altitude, pendant quatre heures quinze, un vent de cinquante kilomètres-heure, j'étais en effet secoué. Mais, s'il a varié depuis les prévisions, j'ignore tout de la direction qu'il a prise. Je me situe donc dans un carré de quatre cents kilomètres de côté.

Prévot vient s'asseoir à côté de moi, et il me dit :

« C'est extraordinaire d'être vivants... »

Je ne lui réponds rien et je n'éprouve aucune joie. Il m'est venu une petite idée qui fait son chemin dans ma tête et me tourmente déjà légèrement.

Je prie Prévot d'allumer sa lampe pour former repère, et je m'en vais droit devant moi, ma lampe électrique à la main. Avec attention je regarde

le sol. J'avance lentement, je fais un large demi-cercle, je change plusieurs fois d'orientation. Je fouille toujours le sol comme si je cherchais une bague égarée. J'avance dans l'obscurité, penché sur le disque blanc que je promène. C'est bien ça... c'est bien ça... Je remonte lentement vers l'avion.

« Prévot, je n'ai pas vu un seul brin d'herbe... »

Prévot se tait, je ne sais pas s'il m'a compris. Nous en reparlerons quand viendra le jour. J'éprouve seulement une grande lassitude, je pense : « A quatre cents kilomètres près, dans le désert!... » Soudain je saute sur mes pieds :

« L'eau ! »

Réservoirs d'essence, réservoirs d'huile sont crevés. Nos réserves d'eau le sont aussi. Le sable a tout bu. Nous retrouvons un demi-litre de café au fond d'un thermos pulvérisé, un quart de litre de vin blanc au fond d'un autre. Nous filtrons ces liquides et nous les mélangeons. Nous retrouvons aussi un peu de raisin et une orange. Mais je calcule : « En cinq heures de marche, sous le soleil, dans le désert, on épuise ça... »

Nous nous installons dans la cabine pour attendre le jour. Je m'allonge, je vais dormir. Je fais en m'endormant le bilan de notre aventure : nous ignorons tout de notre position. Nous n'avons pas un litre de liquide. Si nous sommes situés à peu près sur la ligne droite, on nous retrouvera en huit jours, nous ne pouvons guère espérer mieux, et il sera trop tard. Si nous avons dérivé en travers, on nous trouvera en six mois. Il ne faut pas compter sur les avions : ils nous rechercheront sur trois mille kilomètres...

Mais il ne faut pas abdiquer si vite. Prévot et moi nous nous ressaisissons. Il ne faut pas perdre la chance, aussi faible qu'elle soit, d'un sauvetage miraculeux par voie des airs. Il ne faut pas, non plus, rester sur place et manquer peut-être l'oasis proche. Nous marcherons aujourd'hui tout le jour. Et nous reviendrons à notre appareil. Et nous inscrirons, avant de partir, notre programme en grandes majuscules sur le sable.

Je me suis donc roulé en boule et je vais dormir jusqu'à l'aube...

Au petit jour, nous avons recueilli sur les ailes, en les essuyant avec un chiffon, un fond de verre de rosée mêlée de peinture et d'huile. C'était écœurant, mais nous l'avons bu. Faute de mieux nous aurons au moins mouillé nos lèvres...

On ne nous cherche toujours pas, ou, plus exactement, on nous cherche sans doute ailleurs. Probablement en Arabie. Nous n'entendrons d'ailleurs aucun avion avant demain, quand nous aurons déjà abandonné le nôtre...

Cependant, je décide de m'en aller seul en exploration. Prévot préparera un feu et l'allumera en cas de visite...

Je m'en vais donc, et je ne sais même pas si j'aurai la force de revenir...

Les Bédouins, les voyageurs, les officiers coloniaux enseignent que l'on tient dix-neuf heures sans boire. Après vingt heures les yeux se remplissent de lumière et la fin commence : la marche de la soif est foudroyante.

Et je marche d'abord les mains dans les poches, en maraudeur. Hier soir nous avons tendu des collets à l'orifice de quelques terriers mystérieux, et le

braconnier en moi se réveille. Je m'en vais d'abord vérifier les pièges : ils sont vides.

Je ne boirai donc point de sang. A vrai dire je ne l'espérais pas...

Maintenant je poursuis ma route et déjà, avec la fatigue, quelque chose en moi se transforme. Les mirages, s'il n'y en a point, je les invente...

« Ohé! »

J'ai levé les bras en criant, mais cet homme qui gesticulait n'était qu'un rocher noir. Tout s'anime déjà dans le désert...

Depuis hier j'ai déjà parcouru près de quatre-vingts kilomètres. Je dois sans doute à la soif ce vertige... Et je sens, dans ma tête, le soleil retentir. Ah! là-bas...

« Ohé! Ohé!

— Il n'y a rien là-bas, ne t'agite pas, c'est le délire. »

Je me parle ainsi à moi-même, car j'ai besoin de faire appel à ma raison. Il m'est si difficile de refuser ce que je vois. Il m'est si difficile de ne pas courir vers cette caravane en marche... là... tu vois!...

« Imbécile, tu sais bien que c'est toi qui l'inventes... »

Je suis ivre. Je meurs de soif!

Le crépuscule m'a dégrisé. Je me suis arrêté brusquement, effrayé de me sentir si loin. Au crépuscule le mirage meurt. C'est un horizon de désert.

« Tu es bien avancé! La nuit va te prendre, tu devras attendre le jour, et demain tes traces seront effacées et tu ne seras plus nulle part... »

Et Prévot guette près du Simoun! Et il a, peut-être, été aperçu par une caravane...

Oui, je vais revenir, mais je vais d'abord appeler les hommes :

« Ohé! »

Cette planète, elle est cependant habitée...

« Ohé! les hommes!... »

Je m'enroue. Je n'ai plus de voix. Je me sens ridicule de crier ainsi... Je lance une fois encore :

« Les hommes! »

Et je fais demi-tour.

Après deux heures de marche, j'ai aperçu les flammes que Prévot, qui s'épouvantait de me croire perdu, jette vers le ciel. Ah!... cela m'est tellement indifférent...

Encore une heure de marche... Encore cinq cents mètres. Encore cent mètres. Encore cinquante.

« Ah! »

Je me suis arrêté stupéfait. La joie va m'inonder le cœur et j'en contiens la violence. Prévot, illuminé par le brasier, cause avec deux Arabes adossés au moteur. Il ne m'a pas encore aperçu. Il est trop occupé par sa propre joie. Ah! si j'avais attendu comme lui... je serais déjà délivré! Je crie joyeusement :

« Ohé! »

Les deux Bédouins sursautent et me regardent. Prévot les quitte et s'avance seul au-devant de moi. J'ouvre les bras. Prévot me retient par le coude, j'allais donc tomber? Je lui dis :

« Enfin, ça y est.

— Quoi?

— Les Arabes!

— Quels Arabes?

— Les Arabes qui sont là, avec vous!... »

Prévot me regarde drôlement, et j'ai l'impression qu'il me confie, à contre-cœur, un lourd secret :

« Il n'y a point d'Arabes... »

Sans doute, cette fois, je vais pleurer.

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — Après l'accident, quel est l'indice qui permet à l'auteur de situer sa position?
- 2 — D'après ce texte, expliquez comment se manifeste le phénomène du mirage.
- 3 — Que firent les aviateurs pour lutter contre la soif ?

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : le désert).

- 1 — *Hier soir nous avons tendu des collets à l'orifice de quelques terriers mystérieux.* Quels animaux peut-on espérer capturer dans le désert? Consultez : W. DISNEY, *Désert vivant* (coll. « Tout par l'image », Hachette). — Films fixes (couleurs) : W. DISNEY, *Désert vivant* (Beaux Films, 6 films). — *Le Sahara, désert vivant* (Éditafilms, n° 2507).
- 2 — Les grands déserts du globe.
Consultez : un atlas (voyez une carte détaillée de chaque continent). — « La Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n° 228. — *Le Sahara* (coll. « Encyclopédie par l'image », Hachette). — F. BALSAN, *l'Etreinte du Kalahari* (coll. « Hommes et bêtes », Hatier). — Film fixe (couleurs) : *Un désert, le Sahara* (Éditafilms, n° 1573).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : aventures et explorations).

R. VERCEL, *A l'assaut des pôles* (A. MICHEL). — J. PEYRÉ, *Sahara* (coll. « Bibl. verte », Hachette). — E. MARSHALL, *De la jungle au Grand Nord* (coll. « Bibl. Nelson illustrée », Nelson). — J. PEYRÉ, *l'Escadron blanc* (coll. « Idéal Bibl. », Hachette). — *Les Explorations au XX^e siècle* (coll. « Vie active », Larousse).



Dunes près de Touggourt (Sud algérien). [Phot. Air France.]

LA MARCHÉ DE LA SOIF (Suite)

On vit ici dix-neuf heures sans eau, et qu'avons-nous bu depuis hier soir? Quelques gouttes de rosée à l'aube! Ah! s'il pouvait pleuvoir! Mais il ne pleut jamais dans le désert.

« Prévot, découpons en triangles un parachute. Nous fixerons ces panneaux au sol, avec des pierres. Et si le vent n'a pas tourné, à l'aube, nous recueillerons la rosée dans un des réservoirs d'essence, en tordant nos linges. »

Nous avons aligné les six panneaux blancs sous les étoiles. Prévot a démantelé un réservoir. Nous n'avons plus qu'à attendre le jour...

Nous avons recueilli une énorme quantité d'eau : deux litres peut-être. Finie la soif! Nous sommes sauvés, nous allons boire!

Je puise dans mon réservoir le contenu d'un gobelet d'étain, mais cette eau est d'un beau vert jaune, et, dès la première gorgée, je lui trouve un goût si effroyable que, malgré la soif qui me tourmente, avant d'achever cette gorgée, je reprends ma respiration. Je boirais cependant de la boue, mais ce goût de métal empoisonné est plus fort que ma soif.

Je regarde Prévot qui tourne en rond les yeux au sol, comme s'il cherchait attentivement quelque chose. Soudain il s'incline et vomit, sans s'interrompre de tourner en rond. Trente secondes plus tard, c'est mon tour. Je suis pris de telles convulsions que je rends, à genoux, les doigts enfoncés dans le sable. Nous ne nous parlons pas, et, durant un quart d'heure, nous demeurons ainsi secoués, ne rendant plus qu'un peu de bile.

C'est fini. Je ne ressens plus qu'une lointaine nausée. Mais nous avons perdu notre dernier espoir. J'ignore si notre échec est dû à un enduit du parachute ou au dépôt de tétrachlorure de carbone qui entartre le réservoir. Il nous eût fallu un autre récipient ou d'autres linges.

Alors, dépêchons-nous! Il fait jour. En route! Nous allons fuir ce plateau maudit et marcher à grands pas, droit devant nous, jusqu'à la chute. C'est l'exemple de Guillaumet dans les Andes que je suis : je pense beaucoup à lui depuis hier. J'enfreins la consigne formelle qui est de demeurer auprès de l'épave. On ne nous cherchera plus ici.

Et nous marchons droit devant nous vers l'est-nord-est...

Nous décidons, au coucher du soleil, de camper. Je sais bien que nous devrions marcher encore : cette nuit sans eau nous achèvera. Mais, si je marche encore, je ne ferai pas dix kilomètres. Depuis trois jours, sans boire, j'en ai couvert plus de cent quatre-vingts...

Mais, à l'instant de faire halte :

« Je vous jure que c'est un lac, me dit Prévot.

— Vous êtes fou!

— A cette heure-ci, au crépuscule, cela peut-il être un mirage? »

Je ne réponds rien. J'ai renoncé, depuis longtemps, à croire mes yeux. Ce n'est pas un mirage, peut-être, mais alors, c'est une invention de notre folie. Comment Prévot croit-il encore?

Prévot s'obstine :

« C'est à vingt minutes, je vais aller voir... »

Cet entêtement m'irrite :

« Allez voir, allez prendre l'air... Mais s'il existe, votre lac, il est salé, sachez-le bien. Salé ou non, il est au diable. Et par-dessus tout il n'existe pas. »

Prévot, les yeux fixes, s'éloigne déjà. Je les connais, ces attractions souveraines! Je sais que Prévot ne reviendra pas. Ce vertige du vide le prendra et il ne pourra plus faire demi-tour. Et il tombera un peu plus loin. Et il mourra de son côté et moi du mien. Et tout cela a si peu d'importance!...

Je n'estime pas d'un très bon augure cette indifférence qui m'est venue... Mais j'en profite pour écrire une lettre posthume, à plat ventre sur des pierres...

Je songe à Prévot qui ne revient pas.

Ah! A cinq cents mètres de moi le voilà qui agite sa lampe! Il a perdu ses traces! Je n'ai pas de lampe pour lui répondre, je me lève, je crie, mais il n'entend pas...

Une seconde lampe s'allume à deux cents mètres de la sienne, une troisième lampe. C'est une battue et l'on me cherche!

Je crie :

« Ohé! »

Mais on ne m'entend pas.

Les trois lampes poursuivent leurs signaux d'appel.

Je ne suis pas fou, ce soir. Je me sens bien. Je suis en paix. Je regarde avec attention. Il y a trois lampes à cinq cents mètres.

« Ohé! »

Mais on ne m'entend toujours pas.

Alors je suis pris d'une courte panique. Ah! je puis encore courir : « Attendez... Attendez... » Ils vont faire demi-tour! Ils vont s'éloigner, chercher ailleurs, et moi je vais tomber! Je vais tomber sur le seuil de la vie, quand il était des bras pour me recevoir!...

« Ohé! Ohé!

— Ohé! »

Ils m'ont entendu. Je suffoque, je suffoque mais je cours encore. Je cours dans la direction de la voix : « Ohé! », j'aperçois Prévot et je tombe.

« Ah! Quand j'ai aperçu toutes ces lampes!...

— Quelles lampes? »

C'est exact, il est seul.

Cette fois-ci je n'éprouve aucun désespoir, mais une sourde colère.

« Et votre lac?

— Il s'éloignait quand j'avais. Et j'ai marché vers lui pendant une demi-heure. Après une demi-heure il était trop loin. Je suis revenu. Mais je suis sûr maintenant que c'est un lac...

— Vous êtes fou, absolument fou.

— J'aurais tant voulu trouver à boire... Vos lèvres sont tellement blanches! »

Je passe ma main sur mon front, comme si je me réveillais, et je me sens triste. Et je raconte doucement :

« J'ai vu, comme je vous vois, j'ai vu clairement, sans erreur possible, trois lumières... Je vous dis que je les ai vues, Prévot! »

Prévot se tait d'abord :

« Eh oui, avoue-t-il enfin, ça va mal... »

Il fait déjà très froid. Je me lève et je marche. Mais bientôt je suis pris d'un insupportable tremblement. Mon sang déshydraté circule très mal, et un froid glacial me pénètre, qui n'est pas seulement le froid de la nuit. Mes mâchoires claquent et tout mon corps est agité de soubresauts. Je ne puis plus me servir d'une lampe électrique tant ma main la secoue. Je n'ai jamais été sensible au froid, et cependant je vais mourir de froid, quel étrange effet de la soif!...

Je ne puis courir, je n'ai plus de forces, et je tombe à genoux, la tête dans les mains.

Je m'en rends compte un peu plus tard; je me suis relevé, et je marche

droit devant moi, toujours grelottant! Où suis-je? Ah! je viens de partir, j'entends Prévot! Ce sont ses appels qui m'ont réveillé...

Je reviens vers lui, toujours agité par ce tremblement de tout le corps. Et je me dis : « Ce n'est pas le froid. C'est autre chose. C'est la fin. » Je me suis déjà trop déshydraté. J'ai tant marché avant-hier et hier quand j'allais seul...

Me voici encore à genoux.

Nous avons emporté un peu de pharmacie. Cent grammes d'éther pur, cent grammes d'alcool à 90 et un flacon d'iode. J'essaie de boire deux ou trois gorgées d'éther pur. C'est comme si j'avalais des couteaux. Puis un peu d'alcool à 90, mais cela me ferme la gorge.

Je creuse une fosse dans le sable, je m'y couche, et je me recouvre de sable. Mon visage seul émerge. Prévot a découvert des brindilles et allume un feu dont les flammes seront vite taries. Prévot refuse de s'enterrer sous le sable. Il a tort.

Ma gorge demeure serrée, c'est mauvais signe, et cependant je me sens mieux. Je me sens calme. Je me sens calme au-delà de toute espérance...

Je ne sens plus le froid, à condition de ne pas remuer un muscle. Alors, j'oublie mon corps endormi sous le sable. Je ne bougerai plus et ainsi je ne souffrirai plus jamais...

Adieu, vous que j'aimais. Ce n'est point ma faute si le corps humain ne peut résister trois jours sans boire. Je ne me croyais pas prisonnier ainsi des fontaines...

(A suivre.)

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — Comment expliquez-vous que les aviateurs aient pu recueillir deux litres d'eau puisque l'auteur affirme par ailleurs : *il ne pleut jamais dans le désert?*
- 2 — Pourquoi l'eau recueillie est-elle imbuvable?
- 3 — Citez le fait précis qui montre que l'auteur croit à sa mort prochaine.
- 4 — Représentez par un dessin la position de Saint-Exupéry à la fin de cette lecture.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *le chameau*).

Un animal qui résiste à la soif : le chameau.

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n° 231. — ELIAN J. FINBERT, *la Vie du chameau* (A. FAYARD). — L. BERTIN, *la Vie des animaux* (Larousse), tome II, p. 354. — *Légendes du désert* (coll. « Légendes », Lanore).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *aventures et explorations*).

M. PATRY, *En kayak du Gabon au Mozambique* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — H. DE GRAFFIGNY, *les Martyrs du pôle* (coll. « la Comète », Gédalge). — J. RIVERAIN, *Marco Polo à travers l'Asie inconnue* (coll. « Spirale », G. P.). — PALUEL-MARMONT, *les Explorateurs* (coll. « Vastes Horizons », Bias). — *Soixante-quinze Aventures vécues* (coll. « Trésor des jeunes », Gründ).

DISQUE : A. BORODINE, *Dans les steppes de l'Asie centrale* (Pathé, DTX 116, 33 tr, 30 cm, ou Philips, LO 1227).

LA MARCHÉ DE LA SOIF (*Fin*)

Il me semble que le ciel va blanchir. Je sors un bras du sable.

« En route, Prévot ! Nos gorges ne se sont pas fermées encore : il faut marcher. »

Il souffle ce vent d'ouest qui sèche l'homme en dix-neuf heures. Mon œsophage n'est pas fermé encore, mais il est dur et douloureux. J'y devine déjà quelque chose qui racle. Bientôt commencera cette toux, que l'on m'a décrite, et que j'attends. Ma langue me gêne. Mais le plus grave est que j'aperçois déjà des taches brillantes. Quand elles se changeront en flammes, je me coucherai.

Nous marchons vite. Nous profitons de la fraîcheur du petit jour. Nous savons bien qu'au grand soleil nous ne marcherons plus...

Nous avons mangé un peu de raisin le premier jour. Depuis trois jours, une demi-orange et une moitié de madeleine. Mais je n'éprouve aucune faim, je n'éprouve que la soif. Cette gorge dure. Cette langue de plâtre. Ce raclement et cet affreux goût dans la bouche. Ces sensations-là sont nouvelles pour moi. Sans doute l'eau les guérirait-elle.

Nous nous sommes assis, mais il faut repartir. Nous renonçons aux longues étapes. Après cinq cents mètres de marche nous croulons de fatigue. Et j'éprouve une grande joie à m'étendre. Mais il faut repartir.

Le paysage change. Les pierres s'espacent. Nous marchons maintenant sur du sable. A deux kilomètres devant nous, des dunes. Sur ces dunes quelques taches de végétation basse...

Maintenant nous nous épuisons en deux cents mètres.

« Nous allons marcher, tout de même, au moins jusqu'à ces arbustes. »

C'est une limite extrême... Je vais tomber et ne connais point le désespoir. Je n'ai même pas de peine.

Quand on me retrouvera, les yeux brûlés, on imaginera que j'ai beaucoup appelé et beaucoup souffert. Mais les élans, mais les regrets, mais les tendres souffrances, ce sont encore des richesses. Et moi je n'ai plus de richesses...

Et cependant, qu'ai-je aperçu?...

Je regarde Prévot. Il est frappé du même étonnement que moi, mais il ne comprend pas non plus ce qu'il éprouve.

Je vous jure qu'il va se passer quelque chose... Je vous jure que le désert s'est animé...

Nous sommes sauvés, il y a des traces dans le sable!...

Ah! nous avons perdu la piste de l'espèce humaine, et voici que nous découvrons, imprimés dans le sable, les pieds miraculeux de l'homme.

« Ici, Prévot, deux hommes se sont séparés...

— Ici, un chameau s'est agenouillé...

— Ici... »

Et cependant, nous ne sommes point sauvés encore. Il ne nous suffit pas d'attendre. Dans quelques heures, on ne pourra plus nous secourir. La marche de la soif, une fois la toux commencée, est trop rapide. Et notre gorge...

Mais je crois en cette caravane, qui se balance quelque part, dans le désert.

Nous avons donc marché encore, et tout à coup j'ai entendu le chant du coq. Guillaumet m'avait dit : « Vers la fin, j'entendais des coqs dans les Andes. J'entendais aussi des chemins de fer... »

Mais Prévot m'a saisi par le bras :

« Vous avez entendu?

— Quoi?

— Le coq!... »

J'ai eu une dernière hallucination : celle de trois chiens qui se poursuivaient. Prévot, qui regardait aussi, n'a rien vu. Mais nous sommes deux à tendre les bras vers ce Bédouin. Nous sommes deux à user vers lui tout le souffle de nos poitrines. Nous sommes deux à rire de bonheur!...

Mais nos voix ne portent pas à trente mètres. Nos cordes vocales sont déjà sèches. Nous nous parlions tout bas l'un à l'autre, et nous ne l'avions même pas remarqué!

Mais ce Bédouin et son chameau, qui viennent de se démasquer de derrière le tertre, voilà que lentement, lentement, ils s'éloignent. Peut-être cet homme est-il seul. Un démon cruel nous l'a montré et le retire...

Et nous ne pourrions plus courir!

Un autre Arabe apparaît de profil sur la dune. Nous hurlons, mais tout bas. Alors, nous agitions les bras et nous avons l'impression de remplir le ciel de signaux immenses. Mais ce Bédouin regarde toujours vers la droite...



« Quant à toi qui nous sauves, Bédouin... » (Phot. Manoung.)

Et voici que, sans hâte, il a amorcé un quart de tour. A la seconde même où il se présentera de face, tout sera accompli. A la seconde même où il regardera vers nous, il aura déjà effacé en nous la soif, la mort et les mirages...

C'est un miracle... Il marche vers nous sur le sable...

L'Arabe nous a simplement regardés. Il a pressé, des mains, sur nos épaules, et nous lui avons obéi. Nous nous sommes étendus. Il n'y a plus ici ni races, ni langages, ni divisions... Il y a ce nomade pauvre qui a posé sur nos épaules des mains d'archange.

Nous avons attendu, le front dans le sable. Et maintenant, nous buvons à plat ventre, la tête dans la bassine, comme des veaux. Le Bédouin s'en effraye et nous oblige, à chaque instant, à nous interrompre. Mais dès qu'il nous lâche, nous replongeons tout notre visage dans l'eau...

L'eau!

Eau..., tu es la plus grande richesse qui soit au monde...

Quant à toi qui nous sauves, Bédouin de Libye, tu es le frère bien-aimé.

Tu m'apparais baigné de noblesse et de bienveillance, grand Seigneur qui as le pouvoir de donner à boire. Tous mes amis, tous mes ennemis en toi marchent vers moi, et je n'ai plus un seul ennemi au monde.

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY (1900-1944),
Terre des hommes (Gallimard).

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — Quelles sont les dernières hallucinations des aviateurs?
- 2 — Quel est l'indice qui leur annonce une présence humaine proche?
- 3 — *Et maintenant, nous buvons à plat ventre, la tête dans la bassine, comme des veaux. Le Bédouin s'en effraye et nous oblige, à chaque instant, à nous interrompre.* Dites pourquoi le Bédouin agit ainsi.
- 4 — Quelle est la phrase qui pourrait servir de devise aux hommes et témoignerait de la grande fraternité humaine?

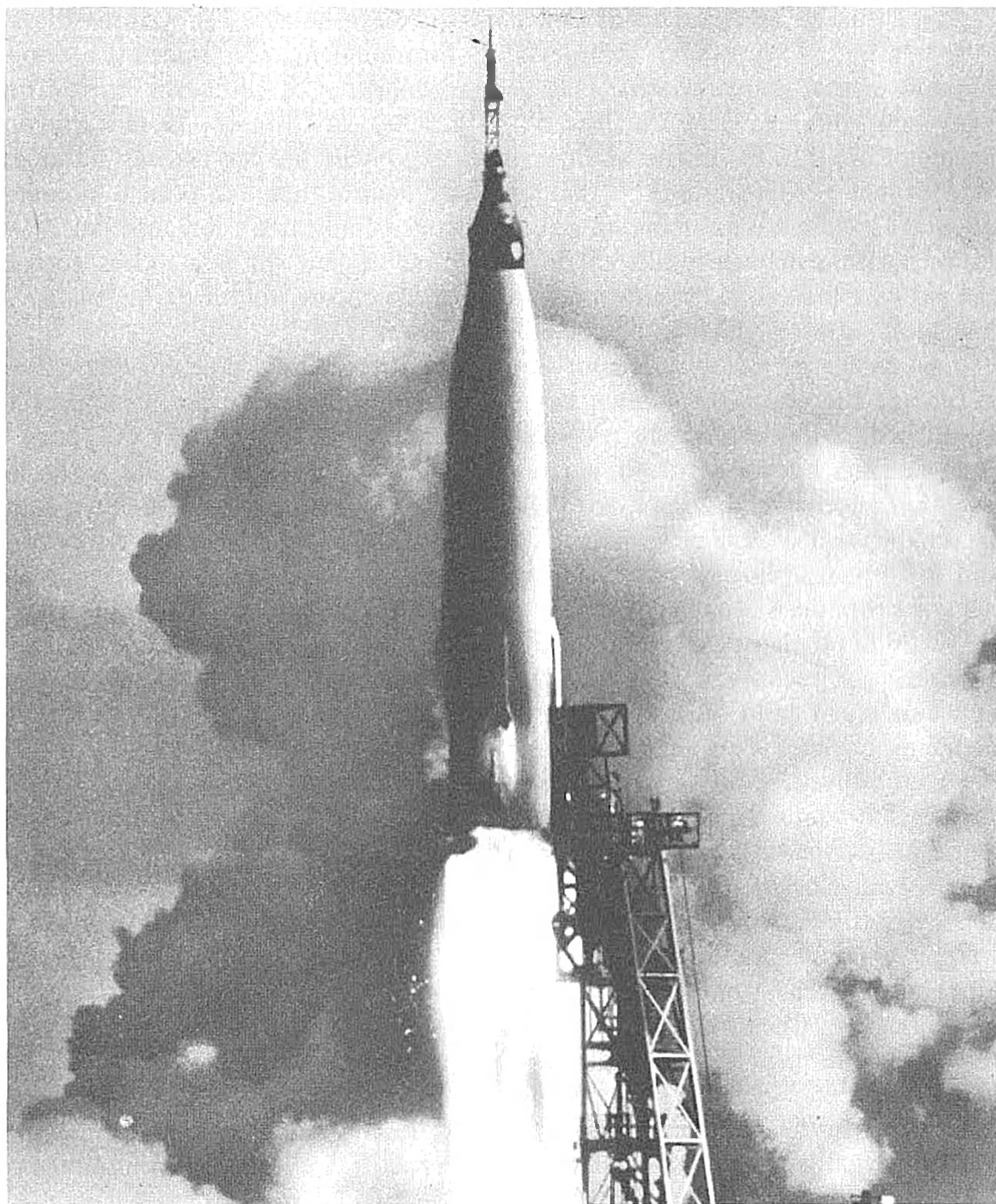
DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *la vie des hommes dans le Sahara*).

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), n^{os} 91, 177, 228, 321, 404. — *La Vie dans le désert* (coll. « Une petite encyclopédie Fabri », Fabri). — *Le Sahara* (coll. « Joie de connaître », Bourrelier). — P. LEPROHON, *Sahara, horizon sud* (coll. « la Comète », Gédalge). — Films fixes (couleurs) : *le Sahara français* (Éditafilms, n^o 4540). — *Les Hommes en bleu* (Beaux Films). — Film fixe : *le Sahara français* (Larousse, n^o G 47). — « La Documentation photographique », n^o 199.

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *aventures et explorations*).

P. GAMARRA, *l'Aventure du serpent à plumes* (coll. « Marjolaine », Bourrelier). — P. MAHUIER, *les Mahuzier en Afrique* (coll. « Rouge et Or », G. P.). — J. OLLIVIER, *l'Aventure viking* (coll. « Spirale », G. P.). — *Encyclopédie de l'aventure* (Larousse).

A droite : *l'heure H à cap Canaveral*.



YOURI GAGARINE
« PREMIER COSMONAUTE DU MONDE »

Le 12 avril 1961, le pilote russe Youri Gagarine accomplit, à travers l'espace, l'exploit le plus étonnant du siècle : en un vol extra-spatial de cent huit minutes, il fit le tour de la Terre. Voici le récit de cette extraordinaire aventure.

Gagarine gisait, solidement attaché à son siège, dans un labyrinthe d'instruments qui vrombissaient, cliquetaient, ronronnaient, crépitaient. Le chronomètre orbital marquait zéro plus cent secondes, et la surcharge initiale du lancement commençait à s'alléger. A sa gauche, sans tourner la tête qui lui donnait l'impression qu'elle allait éclater, il pouvait lire les chiffres indiqués sur l'altimètre barométrique : 7 000 mètres. C'était le moment, pour le premier étage de la fusée, de retomber en se consumant. L'indicateur de vitesse accusait un ralentissement perceptible et les vibrations étaient un peu moins fortes. Les parois, montées sur caoutchouc, frémissaient encore autour de lui, mais les plus petits chiffres des compteurs étaient lisibles...

Au poste de commandement souterrain du Cosmodrome, des hommes en bras de chemise, les écouteurs aux oreilles, se pressaient devant les appareils de télévision où se trouvaient projetées simultanément deux images du pilote : l'une de face, l'autre de profil, sur des écrans alternés. L'image était nette, la réception excellente. La voix de Gagarine, retransmise par les écouteurs, leur parvenait par-dessus le rugissement des moteurs. Ce bruit intolérable secouait tout le corps du pilote et montait jusqu'à sa gorge, où se trouvaient les minuscules microphones attachés sous son casque. « Vostok... Vostok... », appelait sa voix, « le premier étage de la fusée porteuse s'est détaché... », paroles sèches, concises, que recouvrait un nouveau bruit, celui des calculatrices reliées au deuxième étage de la fusée et qui laissaient échapper un flot continu de renseignements chiffrés. Une légère détente suivit.

Une nouvelle poussée immobilisa Gagarine. Sous l'effet de l'accélération, son corps douloureux pesait cinq cents kilos. Mais il tenait bon, et il parvenait même à distinguer, à travers ses paupières crispées, la petite lumière orangée de la sphère d'orientation spatiale, encadrée dans le tableau de bord...

La vitesse du Vostok approchait de son point culminant : 28 000 kilomètres à l'heure. D'une minute à l'autre, il aurait quitté l'atmosphère terrestre. La température de la cabine était stable : 24°.

Gagarine pouvait lire l'heure de Moscou : 9 heures 11 minutes, à la pendule électrique. Il venait de quitter l'atmosphère terrestre et le deuxième étage de la fusée s'était détaché. Température et vitesse retombèrent simultanément. Dans sa capsule, Gagarine ressentit le brusque allègement de tout son corps au moment où le vaisseau s'inclina pour entrer dans la courbe à rayon immense qui allait l'entraîner tout autour de la Terre. Il était sur orbite.

Gagarine avait compté depuis le moment de la séparation. Sa voix parvenait maintenant plus nette et plus claire : « ... 18... 19... 20... ici le Vostok, le dernier étage s'est détaché... » Il fit un mouvement vers le hublot et la faible lumière au-delà. « Je vois la Terre dans un halo. Je me sens très bien. » Après un second regard à l'extérieur, il ajouta : « Comme c'est beau ! »

Enfin, il pouvait bouger. Il desserra légèrement les courroies qui le retenaient jusque-là. Au même instant, son corps quitta le siège et se mit à flotter, encore maintenu par ses liens, mais tout à fait détendu. Il défit encore un peu

les bandes de Nylon et dégrafa le masque de verre de son casque. Une voix de la Terre lui demanda comment il se sentait. « Parfaitement bien », répondit-il.

Il venait de faire l'expérience de l'état d'apesanteur en cours de vol, sensation qu'aucun être humain n'avait encore vécue pendant aussi longtemps. Il n'en éprouvait aucune malaise, rien de désagréable ni de surprenant...

Il répétait, toutes les trois ou quatre minutes, la lecture des indications que portaient les instruments de contrôle. De la Terre, montait chaque fois une voix tranquille qui confirmait ses données. Il ne s'attendait pas à cette sensation de calme et de bien-être. Ses pensées s'élaboraient sans hâte et ses gestes sans nervosité. Il chercha la clef de la liaison radiotélégraphique et se mit à taper lentement : « V-O-S-T-O-K... V-O-S-T-O-K... » « Entendu », répondit, dans ses écouteurs, une voix laconique.

Les minutes passaient tandis qu'il voyait blanchir la deuxième aube de sa journée...

Tout autour du Vostok, c'était le silence absolu, le silence de l'infini, cependant que le vaisseau, devenu satellite de la Terre, tournait autour du globe en une course inexorable, telle une pierre qui tombe dans un gouffre sans fond...

Et, pourtant, le Vostok poursuivait sa course et Gagarine chantait...

Zéro, plus quarante-cinq minutes, disait le chronomètre orbital, et l'Amérique latine, l'Argentine fuyaient au-dessous de lui. « Vol normal... Je me porte très bien... » L'Atlantique Sud apparut au-dessous de l'aéronef... Gagarine allongea le bras vers le tube qui contenait sa nourriture. Ce tube, plaqué d'or, aussi mince qu'un stylo, était relié à un conduit flexible. Appuyant sur le conduit, il en fit sortir une pâte salée qui s'écoula directement dans sa bouche par l'orifice du tube rigide. Cet aliment ressemblait à une gelée de viande et satisfaisait à la fois la faim et la soif.

La pendule électrique indiquait 10 h 15, heure de Moscou. Gagarine appela : « Je survole l'Afrique... » et, répondant à une question terrestre, il ajouta : « Je supporte très bien l'état d'apesanteur. » A 10 h 16, la minuscule aiguille du chronomètre orbital marqua zéro plus soixante-neuf minutes. La lumière rouge se ralluma pour l'avertir que la descente serait amorcée dans dix minutes. Il se trouvait à 8 000 kilomètres de la zone fixée pour l'atterrissage. Il inspecta rapidement tous les instruments de contrôle et rapporta, encore une fois, qu'il n'y avait rien d'anormal. Le contrôle terrestre confirma son rapport et lui demanda s'il désirait changer quelque chose au programme du vol. Il pouvait, à partir de cet instant, assumer la direction manuelle de son navire spatial. Il ne pouvait commettre aucune erreur d'orientation et les ordres précis du bloc électronique corrigeraient, le cas échéant, la moindre défaillance. Il avait la possibilité d'accomplir une deuxième révolution autour de la Terre, s'il le désirait, car les savants avaient équipé le Vostok de larges réserves d'aliments, d'eau, de produits de régénération et d'électricité. En cas de nécessité, le Vostok pouvait continuer son vol orbital pendant dix jours. Gagarine répondit qu'il souhaitait suivre le programme prévu pour l'atterrissage...

Il rattacha sa ceinture de Nylon, appuya sur un petit levier qui fit basculer son siège, et reprit sa position allongée, les jambes repliées en S.

Sa tension monta brusquement, mais c'était inévitable, et les hommes, à leurs postes d'observation, à Baïkanour, s'y attendaient. Ils savaient aussi qu'aucun accroc n'avait eu lieu mais que le plus difficile restait encore à faire. La périlleuse manœuvre du retour dans l'atmosphère terrestre était imminente.

L'allure du vaisseau spatial était trop vive pour lui permettre d'entrer dans la parabole de descente. Frapper les couches d'air dense à 28 000 kilomètres à l'heure équivaldrait à une chute dans une fournaise et au désastre complet. La friction consumerait la capsule en dix secondes.

Pour réduire la vitesse du navire au quart de son allure, il fallait déclencher à l'avant les rétrofusées, qui agiraient comme des freins géants. Le Vostok pourrait alors descendre plus lentement dans les couches supérieures de l'atmosphère, jusqu'à l'atterrissage en douceur et sans danger. Toutes les mesures avaient été prises pour assurer la sécurité de cette opération, mais il restait toujours ces facteurs impondérables que l'on ne peut prévoir. Le sort du Vostok dépendait des rétrofusées et de l'ordre de leur allumage, donné par les calculatrices électroniques.

Malgré les liens qui le maintenaient solidement, Gagarine sentit, d'abord imperceptiblement, le changement de l'ambiance. La légèreté de l'apesanteur l'abandonna. Les rétrofusées se déclenchèrent dans un vacarme assourdissant; il voyait passer devant le hublot les terrifiantes flammes blanches qui léchaient la capsule, refluant à toute allure de la pointe du vaisseau, tandis que la violente explosion luttait avec la poussée renouvelée de la force de gravitation. Les thermomètres solaires, à l'intérieur de la cabine et sur Terre, s'élevèrent brutalement à 4 000°, température fantastique. La paroi du navire spatial était comme une barre d'acier en fusion, mais les deux systèmes de réfrigération et le conditionnement d'air tenaient bon. La surcharge était encore plus pénible qu'au moment du lancement, et sa pression douloureuse à peine supportable. Les vibrations martelaient les muscles et les nerfs. De nouveau, les cadrans et les aiguilles se mirent à nager devant les yeux du cosmonaute, dont le regard se brouillait, mais il pouvait encore discerner l'heure à la pendule électrique : 10 h 27. Vingt-huit minutes encore. En bas, sur les écrans de télévision, le profil de Gagarine s'aplatissait, le nez écrasé, les orbites élargies se remplissaient d'ombre. La peau blême, tendue, soulignait les saillies des os de la face. Il ne pouvait proférer une parole, mais il entendait toujours la voix rassurante de l'ingénieur en chef du poste de contrôle, au-dessus de la mêlée furieuse des moteurs, lui répétant avec calme que tout allait bien.

Peu à peu la pression se ralentit. Au bout de quelques instants, des lumières orangées s'allumèrent et la liaison radio l'avertit de se préparer à l'atterrissage. « Au-dessus de la zone fixée et par freinage parachuté », appela le poste de contrôle. Gagarine sentit une brusque poussée contre sa poitrine au moment où un immense bouquet de parachutes s'ouvrit en larges volutes au-dessus de

la capsule. Tandis qu'il descendait sans secousses, il pouvait apercevoir par son hublot les rectangles multicolores d'un vaste paysage agricole qu'il connaissait bien et qui semblait monter à sa rencontre. C'était une campagne familière, celle qui entourait Saratov où se trouvait l'Aéro-Club, théâtre de ses premiers exploits. La descente était assez rapide, mais elle lui semblait lente après tout ce qu'il venait de vivre au cours de son vol historique...

Deux paysannes qui travaillaient aux champs se redressèrent et, la main en visière, se mirent à observer le ciel. « Des parachutistes! » murmura l'une d'elles. Alarmées, mais sans hésiter un instant, elles coururent vers l'« objet » qui descendait, effleurant la cime des arbres, et se posait bientôt au milieu d'un vaste champ en chaume. Au moment où elles s'approchaient, une écoutille s'ouvrit et une tête parut, puis un corps vêtu d'une combinaison bleu pâle. Gagarine s'était extirpé de son scaphandre orange, trop encombrant et qui gênait ses mouvements au cours de la descente. Le cosmonaute fit un large sourire et dit : « Bonjour... prêtez-moi la main... » Se rendant compte soudain de ce à quoi elles venaient d'assister, l'une des paysannes fut prise d'un fou rire nerveux et l'autre faillit s'évanouir de saisissement. Un homme arriva à son tour, saisit la main de Gagarine et la serra fortement. Le petit groupe était encore en train de se regarder avec une joie partagée lorsque la première voiture d'un poste militaire voisin, averti de l'atterrissage, arriva à toute allure...

Extrait de *Gagarine*⁽¹⁾,
par W. BURCHETT et T. PURDY,
traduit par H. BARBERIS,
[(C) Gallimard].

AVEZ-VOUS BIEN LU LE TEXTE ?

- 1 — Comment se manifeste, pour le pilote, sa présence hors de l'atmosphère terrestre?
- 2 — Expliquez pourquoi Gagarine *voyait blanchir la deuxième aube de sa journée*.
- 3 — Quel fut le moment le plus critique du vol de Gagarine?
- 4 — Notez tous les termes appartenant au vocabulaire de l'astronautique et expliquez-les soit à l'aide du dictionnaire, soit en utilisant les livres conseillés dans la rubrique « Documentez-vous ».

(1) Ce texte a été choisi par les auteurs, le livre dont il est extrait ayant été publié après l'expérience pédagogique réalisée auprès des enfants.

DOCUMENTEZ-VOUS (thème : *la conquête de l'univers*).

Consultez : « la Bibliothèque de travail » (C. E. L.), nos 399, 440. — *Vols interplanétaires* (coll. « Voir et Connaître », Flammarion). — *Satellites artificiels* (coll. « Voir et Connaître », Flammarion). — G. SAINT-CÉRÈRE, *Encyclopédie de l'Aventure* (Larousse); *Pionniers de l'espace* (Hachette). — P. COGAN, *les Pionniers de l'espace* (coll. « Jean-François », Fleurus). — W. VON BRAUN, *les Premiers Hommes sur la Lune* (A. Michel). — PH. DIOLÉ, *Du ciel à la stratosphère* (coll. « France-Club », A. Bonne). — Films fixes (N. et B.) : W. DISNEY, *l'Homme dans l'espace* (Beaux Films, 6 bobines).

LIVRES CONSEILLÉS (thème : *à la conquête de l'univers, de la fiction à la réalité*).

P. DEVAUX, *XP-15 en feu* (coll. « Fantasia », Magnard). — P. DEVAUX, *l'Exilé de l'espace* (coll. « Science et Aventures », Magnard). — J. VERNE, *De la Terre à la Lune ; Autour de la Lune* (Lidis, diff. Gründ). — D. CRAIGIE, *le Voyage de Luna I* (coll. « les Amis des jeunes », Arthaud). — H. G. WELLS, *les Premiers Hommes dans la Lune* (Mercure de France). — Y. GAGARINE, *le Chemin du cosmos* (Édit. de Moscou). — TITOV, *700 000 km dans le cosmos* (E. F. R.).

Voici la capsule qui emporta Youri Gagarine à travers l'espace à une vitesse proche de 30 000 km/h. Vous pouvez lire sur les flancs de la capsule : CCCP BOCTON, c'est-à-dire U. R. S. S. VOSTOK.



POÈMES

ODELETTE

Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute
Et tout le pré
Et les doux saules
Et le ruisseau qui chante aussi;
Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt.

Ceux qui passent l'ont entendu
Au fond du soir, en leurs pensées,
Dans le silence et dans le vent,
Clair ou perdu
Proche ou lointain...
Ceux qui passent, en leurs pensées,
En écoutant au fond d'eux-mêmes
L'entendront encore et l'entendent
Toujours qui chante.

Il m'a suffi
De ce petit roseau cueilli
A la fontaine où vint l'Amour
Mirer, un jour,
Sa face grave
Et qui pleurait,

Pour faire pleurer ceux qui passent
Et trembler l'herbe et frémir l'eau;
Et j'ai, du souffle d'un roseau,
Fait chanter toute la forêt.

HENRI DE RÉGNIER,
les Jeux rustiques et divins (Mercure de France).

LÉGENDES

Va dire à ma chère Ile, là-bas, tout là-bas,
Près de cet obscur marais de Foulc dans la lande,
Que je viendrai vers elle ce soir, qu'elle attende,
Qu'au lever de la lune elle entendra mon pas...

Dis-lui que j'ai passé des aubes merveilleuses
A guetter les oiseaux qui revenaient du nord,
Si près d'elle, étendue à mes pieds et frileuse
Comme une petite sauvagine qui dort.

Dis-lui que nous voici vers la fin de septembre,
Que les hivers sont durs dans ces pays perdus,
Que devant la croisée ouverte de ma chambre
De grands fouillis de fleurs sont toujours répandus.

Annonce-moi comme un prophète, comme un prince,
Comme le fils d'un roi d'au-delà de la mer,
Dis-lui que les parfums inondent mes provinces
Et que les Hauts-Pays ne souffrent pas l'hiver.

Dis-lui que les balcons ici seront fleuris,
Qu'elle se baignera dans les étangs sans fièvre,
Mais que je voudrais voir dans ses yeux assombris
Le sauvage secret qui se meurt sur les lèvres.

PATRICE DE LA TOUR DU PIN,
la Quête de joie [(C) Gallimard].

QUAND NOUS HABITIONS...

Quand nous habitions tous ensemble
Sur nos collines d'autrefois,
Où l'eau court, où le buisson tremble
Dans la maison qui touche aux bois,

Elle avait dix ans, et moi trente;
J'étais pour elle l'univers.
Oh! comme l'herbe est odorante
Sous les arbres profonds et verts!

Elle avait l'air d'une princesse
Quand je la tenais par la main;
Elle cherchait des fleurs sans cesse
Et des pauvres dans le chemin.

Le soir auprès de ma bougie,
Elle jasait à petit bruit,
Tandis qu'à la vitre rougie
Heurtaient les papillons de nuit.

Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieux, dans ces beaux mois,
Comme nous allions dans la plaine!
Comme nous courions dans les bois!

Puis, vers la lumière isolée
Étoilant le logis obscur,
Nous revenions par la vallée
En tournant le coin du vieux mur;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
En parlant des splendeurs du ciel.
Je composais cette jeune âme
Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées,
Elle était gaie en arrivant...
Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent!

VICTOR HUGO, *les Contemplations*.

BARQUE D'OR

Dans une barque d'Orient
S'en revenaient trois jeunes filles;
Trois jeunes filles d'Orient
S'en revenaient en barque d'or.

Une qui était noire
Et qui tenait le gouvernail,
Sur ses lèvres, aux roses essences,
Nous rapportait d'étranges histoires,
Dans le silence.

Une qui était brune
Et qui tenait la voile en main,
Et dont les pieds étaient ailés,
Nous rapportait des gestes d'ange,
En son immobilité.

Mais une qui était blonde,
Qui dormait à l'avant,
Dont les cheveux tombaient dans l'onde,
Comme du soleil levant,
Nous rapportait, sous ses paupières,
La lumière.

CHARLES VAN LERBERGHE, *Entrevisions* (Mercure de France).

CHARME DE MON PAYS

J'appartiens à un pays que j'ai quitté.

Tu ne peux empêcher qu'à cette heure s'y épanouisse au soleil toute une chevelure embaumée de forêts. Rien ne peut empêcher qu'à cette heure l'herbe profonde y noie le pied des arbres d'un vert délicieux et apaisant dont mon âme a soif...

Viens, toi qui l'ignores, viens que je te dise tout bas : le parfum des bois de mon pays égale la fraise et la rose ! Tu jurerais, quand les taillis de ronces y sont en fleurs, qu'un fruit mûrit on ne sait où — là-bas, ici, tout près —, un fruit insaisissable qu'on aspire en ouvrant les narines. Tu jurerais, quand l'automne pénètre et meurtrit les feuillages tombés, qu'une pomme trop mûre viënt de choir, et tu la cherches et tu la flaires, ici, là-bas, tout près...

Et si tu passais, en juin, entre les prairies fauchées, à l'heure où la lune ruisselle sur les meules rondes qui sont les dunes de mon pays, tu sentirais, à leur parfum, s'ouvrir ton cœur. Tu fermerais les yeux, et tu laisserais tomber ta tête, avec un muet soupir...

Et si tu arrivais, un jour d'été, dans mon pays, au fond d'un jardin que je connais, un jardin noir de verdure et sans fleurs, si tu regardais bleuir, au lointain, une montagne ronde, où les cailloux, les papillons et les chardons se teignent du même azur mauve et poussiéreux, tu m'oublierais, et tu t'assoierais là, pour n'en plus bouger jusqu'au terme de ta vie...

Écoute encore, donne tes mains dans les miennes : si tu suivais, dans mon pays, un petit chemin que je connais, jaune et bordé de digitales d'un rose brûlant, tu croirais gravir le sentier enchanté qui mène hors de la vie...

Comme te voilà pâle et les yeux grands !

Que t'ai-je dit ? Je ne sais plus... je parlais, je parlais de mon pays, pour oublier la mer et le vent... Que t'ai-je dit ? Je t'ai parlé sans doute d'un pays de merveilles, où la saveur de l'air enivre?... Ne le crois pas ! N'y va pas : tu le chercherais en vain. Tu ne verrais qu'une campagne un peu triste, qu'assombrissent les forêts, un village paisible et pauvre, une vallée humide, une montagne bleuâtre et nue qui ne nourrit pas même les chèvres.

COLETTE, *les Vrilles de la vigne* (Ferenczi).

Le printemps est revenu de ses lointains voyages :
Il nous apporte la paix du cœur.
Lève-toi, chère tête! Regarde, beau visage!
La montagne est une île au milieu des vapeurs : elle a repris sa riante couleur...
Tout est confiance, charme, repos.
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau!...
Entends-tu? voici l'ondée.
Elle vient... elle est tombée.
Tout le royaume de l'amour sent la fleur d'eau.
La jeune abeille,
Fille du soleil,
Vole à la découverte dans le mystère du verger;
J'entends bêler les troupeaux;
L'écho répond au berger.
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau!
Le tendre instant nous fait signe de la colline voilée.
Levez-vous, amour fier, appuyez-vous sur mon épaule;
J'écarterai la chevelure du saule,
Nous regarderons dans la vallée.
La fleur se penche, l'arbre frissonne : ils sont ivres d'odeur.—
Déjà, déjà le blé
Lève en silence, comme dans les songes des dormeurs...
Amour puissant, ma grande sœur,
Courons où nous appelle l'oiseau caché des jardins...
Viens, doux visage;
La brise aux joues d'enfant souffle sur le nuage
De jasmin.
La colombe aux beaux pieds vient boire à la fontaine;
Qu'elle s'apparaît blanche dans l'eau nouvelle!
Que dit-elle? Où est-elle?
On dirait qu'elle chante dans mon cœur nouveau.
La voici lointaine...
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau!

OSCAR V. DE LUBICZ-MIŁOŚZ,
Méphiboseth
(Librairie Universelle de France).

SOUVENIRS

Il est dans mon salon, un vieux coffre de rose
près duquel je m'assieds à la tombée du jour.
Je pose mon bâton, boueux des coteaux verts,
dans l'angle noir où dort ma pauvre vieille chienne.
Sur mon chapeau fané par des obscurs feuillages
je jette un rameau rouge en fruits de houx luisant,
et, tandis que j'écoute à l'entrée du village
mourir la cloche obscure et rauque d'un bœuf lent,
je pense à ton amour qui veille sur mon âme
comme un souffle de pauvre à quelque pauvre flamme...

Pourtant, ô mon amie, j'ai dans mon âme pâle,
je ne sais quoi de vierge et de libre et de pur...

Il y avait dans les bois de mon hameau natal
des sources de gravier qui étaient des trous d'azur.
Lentes, elles coulaient dans la paix des pelouses,
et les petits bergers s'agenouillaient près d'elles
et posaient, au-dessus, des moulins dont les ailes
étaient quatre petits morceaux de bois croisés.
Souvent j'ai resongé à ces heures divines,
souvent j'ai resongé à ces moulins légers,
souvent j'ai resongé à ces petits bergers.
Si tu veux, nous irons là-bas, près de la digue,
sous la paix noire et bleue des coudriers dormeurs,
parmi les iris d'eau et les martins-pêcheurs.
Puis nous retrouverons les sources d'air limpide
et, en penchant ton front vers elles, tu verras
l'enfant que j'ai été et qui te tend les bras.

FRANCIS JAMMES,
le Deuil des primevères (Mercure de France).

AUBE

J'ai embrassé l'aube d'été.
Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte.
Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai
marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries
regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.
La première entreprise fut, dans le sentier déjà rempli de frais
et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.
Je ris au wasserfall blond qui s'échevela à travers les sapins :
à la cime argentée je reconnus la déesse.
Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les
bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville,
elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et, courant comme
un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.
En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée
avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps.
L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.
Au réveil il était midi.

ARTHUR RIMBAUD,
Illuminations (Mercure de France).

LA NUIT

Elle est venue la nuit de plus loin que la nuit
A pas de vent de loup de tilleul et de menthe
Voleuse de parfum impure fausse nuit
Fille aux cheveux d'écume issus de l'eau dormante

Après l'aube la nuit tisseuse de chansons
S'endort d'un songe lourd d'astres et de méduses
Et les jambes mêlées aux fuseaux des saisons
Veille sur le repos des étoiles confuses...

Mais elle vient la nuit de plus loin que la nuit
A pas de vent de mer de feu de loup de piège
Bergère sans troupeaux glaneuse sans épis
Aveugle aux lèvres d'or qui marche sur la neige.

CLAUDE ROY.

LA DEMEURE ENTOURÉE

Le corps de la montagne hésite à ma fenêtre :
« Comment peut-on entrer si l'on est la montagne,
Si l'on est en hauteur, avec roches, cailloux,
Un morceau de la Terre, altéré par le Ciel ? »
Le feuillage des bois entoure ma maison :
« Les bois ont-ils leur mot à dire là-dedans ?
Notre monde branchu, notre monde feuillu
Que peut-il dans la chambre où siège ce lit blanc,
Près de ce chandelier qui brûle par le haut,
Et devant cette fleur qui trempe dans un verre ?
Que peut-il pour cet homme et son bras replié,
Cette main écrivant entre ces quatre murs ?
Prenons avis de nos racines délicates,
Il ne nous a pas vus, il cherche au fond de lui
Des arbres différents qui comprennent sa langue. »
Et la rivière dit : « Je ne veux rien savoir,
Je coule pour moi seule et j'ignore les hommes.
Je ne suis jamais là où l'on croit me trouver
Et vais me devançant, crainte de m'attarder.
Tant pis pour ces gens-là qui s'en vont sur leurs jambes,
Ils partent, et toujours reviennent sur leurs pas. »
Mais l'étoile se dit : « Je tremble au bout d'un fil,
Si nul ne pense à moi je cesse d'exister. »

JULES SUPERVIELLE,
Poètes d'aujourd'hui (P. Seghers).

ONDINE

Écoute! Écoute! C'est moi, c'est Ondine qui frôle de ces gouttes d'eau les losanges sonores de ta fenêtre illuminée par les mornes rayons de la lune; et voici, en robe de moire, la dame châtelaine qui contemple à son balcon la belle nuit étoilée et le beau lac endormi.

« Chaque flot est un ondin qui nage dans le courant, chaque courant est un sentier qui serpente vers mon palais, et mon palais est bâti fluide, au fond du lac, dans le triangle du feu, de la terre et de l'air.

« Écoute! Écoute! Mon père bat l'eau coassante d'une branche d'aulne verte, et mes sœurs caressent de leurs bras d'écume les fraîches îles d'herbes, de nénuphars et de glaïeuls, ou se moquent du saule caduc et barbu qui pêche à la ligne. »

Sa chanson murmurée, elle me supplia de recevoir son anneau à mon doigt, pour être l'époux d'une Ondine, et de visiter avec elle son palais, pour être le roi des lacs.

Et comme je lui répondais que j'aimais une mortelle, boudeuse et dépitée, elle pleura quelques larmes, poussa un éclat de rire, et s'évanouit en giboulées qui ruisselèrent blanches le long de mes vitraux bleus.

ALOYSIUS BERTRAND,
Gaspard de la nuit (Delmas).

ÉLÉVATION

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par-delà le soleil, par-delà les éthers,
Par-delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillones gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins;

Celui dont les penses, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes!

CHARLES BAUDELAIRE, *les Fleurs du mal*.

Icebergs, sans garde-fou, sans ceinture, où de vieux cormorans abattus
et les âmes des matelots morts récemment viennent s'accouder aux nuits enchan-
teresses de l'hyperboréal.

Icebergs, Icebergs, cathédrales sans religion de l'hiver éternel, enrobés
dans la calotte glaciaire de la planète Terre.

Combien hauts, combien purs sont tes bords enfantés par le froid.

Icebergs, Icebergs, dos du Nord-Atlantique, augustes Bouddhas gelés
sur des mers incontestées, Phares scintillants de la Mort sans issue, le cri
éperdu du silence dure des siècles.

Icebergs, Icebergs, Solitaires sans besoin, des pays bouchés, distants, et
libres de vermine. Parents des îles, parents des sources, comme je vous vois,
comme vous m'êtes familiers...

HENRI MICHAUX, *La nuit remue* [(C) Gallimard].

Je vous salue ma France aux yeux de tourterelle
Jamais trop mon tourment mon amour jamais trop
Ma France mon ancienne et nouvelle querelle
Sol semé de héros ciel plein de passereaux

Je vous salue ma France où les vents se calmèrent
Ma France de toujours que la géographie
Ouvre comme une paume aux souffles de la mer
Pour que l'oiseau du large y vienne et se confie

Je vous salue ma France où l'oiseau de passage
De Lille à Roncevaux de Brest au Mont-Cenis
Pour la première fois a fait l'apprentissage
De ce qu'il peut coûter d'abandonner un nid

Patrie également à la colombe ou l'aigle
De l'audace et du chant doublement habitée
Je vous salue ma France où les blés et les seigles
Mûrissent au soleil de la diversité...

Heureuse et forte enfin qui portez pour écharpe
Cet arc-en-ciel témoin qu'il ne tonnera plus
Liberté dont frémit le silence des harpes
Ma France d'au-delà le déluge salut

LOUIS ARAGON, *le Musée Grévin* (Éditions de Minuit).

Tranquilles et leur ombre allongée sur les champs, les grands bœufs descendaient au profil d'un coteau, traînant les moissons d'or sous les feux du couchant, et tout l'été passait dans les lourds chariots.

L'herbe de la prairie, où glissait l'or de l'air, soulevait des vapeurs et grisait mon émoi; la luzerne et le thym, par flots lissant la terre, venaient, flots de senteurs, se perdre jusqu'à moi.

Que les couchants sont doux à l'âme douloureuse, et qu'il est bon de s'attendrir avec le jour! Ces heures apaisées sont la patrie heureuse où l'homme oublie la haine et rêve un peu d'amour.

O j'ai vécu, ce soir, j'ai vécu de senteurs! Et je croyais revivre, en un monde attendri, ces belles charités et toute la douceur qui fleurissaient mon âme au printemps de ma vie.

Hélas! je vis bientôt la nuit cerner mon ombre, et les grands bœufs tragiques, sous le ciel violet, remonter un coteau comme s'ils labouraient, dans le soir orageux, quelque nuage sombre.

PAUL FORT, *Anthologie des Ballades françaises* (Flammarion).

TABLE DES MATIÈRES

I. HISTOIRES DE CHASSE

1. Le chasseur d'ours	A. DUMAS	4
2. Le chasseur de chamois	A. DUMAS	9
3. Le loup	G. DE MAUPASSANT	12

II. HISTOIRES DE MARINS

4. Moby Dick	}	H. MELVILLE	17
5. — (suite)		—	23
6. — (fin)		—	28

QU'EN DITES-VOUS?

7. Te voici, Vercingétorix!	J. ROMAINS	34
-----------------------------	----------------------	----

III. SCÈNES DE LA VIE SPORTIVE

8. Un match de rugby	R. MARAN	36
9. Arènes sanglantes	V. BLASCO IBAÑEZ	41
10. Une course en Alaska	J. LONDON	46

IV. DES BÊTES AMIES DE L'HOMME

11. Tom	M. VAN DER MEERSCH	51
12. La mule du pape	A. DAUDET	55
13. Buck	J. LONDON	61
14. Flicka	M. O'HARA	64

QU'EN DITES-VOUS?

15. Le gora	G. COURTELIN	70
-------------	------------------------	----

V. L'HOMME OPPOSÉ A L'HOMME

16. Tel est pris...	H. DE BALZAC	74
17. Enterré vivant	E. LE ROY	77
18. L'attaque du château	E. LE ROY	81

VI. LES ENFANTS ET LA FAMILLE

19. L'enfant de l'Étoile	O. WILDE	87
20. — (suite)	—	91
21. — (fin)	—	97
22. Matéo Falcone	P. MÉRIMÉE	100
23. — (fin)	—	105

QU'EN DITES-VOUS?

24. Mon oncle Podger	JEROME K. JEROME	110
----------------------	----------------------------	-----

VII. L'HOMME AMI DE L'HOMME

25. Jean Valjean	VICTOR HUGO	113
26. —	—	121
27. —	—	125

VIII. LES AVIATEURS

28. Le prisonnier des Andes	J. G. FLEURY	130
29. Le plateau des Trois Condors	J. KESSEL	136
30. L'impossible retour	B. POLÉVOÏ	143

QU'EN DITES-VOUS?

31. Un homme savant!	MOLIÈRE	148
----------------------	-------------------	-----

IX. DES HOMMES AMIS DES BÊTES

32. Louison	A. ASSOLANT	153
33. Mowgli	R. KIPLING	159
34. — (fin)		165
35. Cheitan	H. DE MONTELLU	171
36. — (fin)		176

X. UNE ENFANCE SANS FAMILLE

37. Cosette	VICTOR HUGO	181
38. — (suite)		188
39. — (fin)		193

QU'EN DITES-VOUS?

40. Une consultation gratuite	L. ROBERTSON	198
-------------------------------	------------------------	-----

XI. LA VIE DES MÉTIERS

41. La vocation d'A. Thibault	R. MARTIN DU GARRE	202
42. L'inondation de la mine	L. ZOLA	209
43. — (suite)		216
44. — (suite)		222
45. — (fin)		226

QU'EN DITES-VOUS?

46. Au commissariat	G. COURTHILLER	231
---------------------	--------------------------	-----

XII. IL ÉTAIT UNE FOIS...

47. Le conte du gros poisson	H. POURCAT	241
48. — (fin)		248
49. Ce qu'il faut de terre à l'homme	L. TOLSTOÏ	251

XIII. SOMMETS ET PROFONDEURS

50. Tragique ascension	R. FRISON-ROCHE	248
51. — (fin)	—	253
52. Le retour des vainqueurs	M. HERZOG	259
53. Le mauvais génie de la Henne-Morte	N. CASTERET	266

QU'EN DITES-VOUS?

54. Guet-apens	N. CASTERET	273
----------------	-----------------------	-----

XIV. L'HOMME ET LA MER

55. L'attaque des requins	E. HEMINGWAY	276
56. — (fin)	—	280
57. La révolte des marins	P. CLAUDEL	284

XV. L'HOMME ET SON PAYS

58. L'enfant espion	A. DAUDET	288
59. Monique	J.-J. BERNARD	294

QU'EN DITES-VOUS?

60. Une paternité singulière	G. DE MAUPASSANT	300
------------------------------	----------------------------	-----

XVI. FAIRE FACE

61. La marche de la soif	A. DE SAINT-EXUPÉRY	304
62. — (suite)	—	309
63. — (fin)	—	313

XVII. LA CONQUÊTE DE L'UNIVERS

64. Youri Gagarine	W. BURCHETT et T. PURDY	317
--------------------	-----------------------------------	-----

XVIII. POÈMES

Odelette	H. DE RÉGNIER	323
Légendes	P. DE LA TOUR DU PIN	324
Quand nous habitions...	V. HUGO	325
Barque d'Or	Ch. VAN LERBERGHE	325
Charme de mon pays	COLETTE	326
Le printemps	MIŁOSZ	327
Souvenirs	F. JAMMES	328
Aube	A. RIMBAUD	329
La nuit	Cl. ROY	329
La demeure entourée	J. SUPERVIELLE	330
Ondine	ALOYSIUS BERTRAND	331
Élévation	Ch. BAUDELAIRE	332
Icebergs	H. MICHAUX	332
Je vous salue ma France	L. ARAGON	333
Les bœufs	P. FORT	333

Imp. BERGER-LEVRAULT, Nancy.

Mai 1963. — Dépôt légal 1963-2^e. — N° 2469. — N° série Éditeur 2423. — 45.501-4-63.

